

LA FEMME DOCTEUR

M^{ME} GOTTSCHED
ET SON MODÈLE FRANÇAIS BOUGEANT
OU
JANSÉNISME ET PIÉTISME

THÈSE COMPLÉMENTAIRE
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
POUR L'OBTENTION DU TITRE DE DOCTEUR ÈS LETTRES

PAR
A. VULLIOD
Agrégré de l'Université,
Professeur au Lycée de Lyon.

LYON
A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ
4, RUE GENTIL, 4

1912

LA FEMME DOCTEUR

M^{ME} GOTTSCHED
ET SON MODÈLE FRANÇAIS BOUGEANT
OU
JANSÉNISME ET PIÉTISME

THÈSE COMPLÉMENTAIRE
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
POUR L'OBTENTION DU TITRE DE DOCTEUR ÈS LETTRES

PAR
A. VULLIOD
Agrégé de l'Université,
Professeur au Lycée de Lyon.



LYON
A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

1912

A LA MÉMOIRE

DE

M. HENRI MARION

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA SORBONNE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

I

Dans une lettre datée du 30 mai 1732, Louise-Adelgunde-Victoria Kulmus écrivait, de sa maison paternelle de Dantzick, à Gottsched, qui trompait, de Leipzick, en la régétant, l'impatience des longues fiançailles : « Vous voulez connaître mon opinion sur le livre intitulé : *la Femme docteur, ou la théologie janséniste*¹ *tombée en quenouille* ? Eh bien ! je trouve beaucoup de ressemblance entre les jansénistes français et les hypocrites cagots allemands. Ni les uns ni les autres n'ont ma sympathie². »

Les hommes que Louise Kulmus désignait de l'épithète désobligeante de « cagots »³ étaient les piétistes, et son assertion très décidée et très franche trahissait, à leur égard, une aversion profonde, que son tempérament, sans doute, portait dès le principe en soi, et que l'éducation reçue au foyer domestique et l'expérience gagnée au contact du monde avaient nourrie et fortifiée.

¹ Aucune des éditions que mentionne la *Bibliographie de la Compagnie de Jésus*, de C. Sommervogel, ne comporte cet adjectif dans le libellé du sous-titre. Il est à remarquer que l'exemplaire que Mme Gottsched eut entre les mains, — et qui est mentionné dans le *Catalogue de la Bibliothèque choisie de feu Mme Gottsched*, publié par les soins de Gottsched, à Leipzick, en 1763, — n'était pas l'édition originale, mais une réplique portant la date d'Amsterdam, 1731, in-8°.

² *Briefe der Frau Louise Adelgunde Victorie Gottsched, geb. Kulmus*, I, 23.

³ Frömmlinge.

Elle était née et elle avait grandi dans un milieu de bourgeoisie éclairée. Son père, le docteur Johann-Georg Kulmus, était un médecin que distinguaient la hardiesse, volontiers agressive, de ses points de vue délibérément rationalistes et son esprit d'indépendance à l'égard des personnes en situation. Il l'avait élevée avec sévérité, mais sans inutile rigueur. « Je n'ai jamais été appliquée à la vertu par contrainte » — écrit-elle à Gottsched, le 22 septembre 1734 — « on m'a représenté d'une manière très vive son excellence et son prix, et l'on a laissé à ma discrétion le soin de m'y conformer¹. » Beaucoup plus tard, dans une lettre à Mme de Runckel, du 3 août 1756, elle rendra de nouveau témoignage à la mémoire de son père, pour « l'éducation raisonnable » qu'elle lui a due, et qu'elle discerne avoir été « le principe de son bonheur essentiel² ».

Sur sa mère, on est moins informé, mais on sait, en tout cas, qu'elle avait un goût marqué pour tout ce qui orne et charme l'intelligence, et que, d'une santé délicate, elle recherchait, comme par un besoin de secrète revanche, les nobles divertissements de l'esprit. Elle avait la curiosité de savoir, et quand la future Mme Gottsched écrit d'elle, qu'« elle se faisait du bonheur l'idée la plus raisonnable³ » — (car le terme « raison » revient sous la plume de Louise Kulmus, avec une fréquence inconsciente qui est un signe) — cela veut dire qu'elle prisait une plus grande délicatesse de culture à l'égal des avantages que d'autres obtiennent communément du monde.

Un autre membre notable de cette famille de tous points distinguée fut le Dr Johann-Adam Kulmus, frère cadet de Johann-Georg. Il était réputé pour ses travaux sur l'anatomie et il se trouvait être, au Gymnase de Dantzick, le collègue du Dr Abicht, recteur de l'établissement et pasteur de l'église de la Sainte-Trinité, sur qui tous les regards de la société cultivée

¹ *Briefe*, I, 137.

² *Ibid.*, III, 34.

³ *Ibid.*, I, 41.

se portèrent, — vers le moment où commençait de s'épanouir l'adolescence de Louise Kulmus ¹ — quand, en 1728, il s'engagea dans une polémique contre Haucke, prédicateur de l'église du Lazareth. Albicht soutenait le point de vue du piétisme et Haucke lui était délibérément hostile. D'autres ecclésiastiques étaient intervenus dans la querelle, en particulier Johann Falck, pasteur de l'église Sainte-Catherine, qui avait pris le parti du Dr Abicht ². Tout porte à croire que l'on s'entretint beaucoup, sous le toit des Kulmus, de ce recteur piétiste, sur lequel l'oncle Johann-Adam, hôte volontiers accueilli par tous et conseiller très écouté, était de par sa situation si exactement documenté ³.

Sur l'influence exercée en haut lieu par les piétistes, à Dantzick, durant l'enfance et l'adolescence de celle qui devait être Mme Gottsched, on n'a pas de doute, pour peu qu'on ait lu, dans la chronique détaillée qu'est l'*Histoire de Dantzick*, de Gotthilf Löschin ⁴, l'exposé des faits relatifs à cette période. Le Conseil de la Ville avait édicté, en 1705, une Ordonnance, aux termes de laquelle, — « attendu que les Saintes Ecritures donnent à connaître la susceptibilité de Dieu, pour tout ce qui touche à son honneur », — toutes les sortes de spectacles et la danse étaient rigoureusement interdites, au jour qui lui est plus spécialement consacré. Mais une Ordonnance de 1725 avait été plus explicite encore. Il avait été « sévèrement recommandé à quiconque de recevoir la communion pour le moins deux fois l'an », en contravention de quoi on était astreint à payer une amende d'un à trois thalers. Sous peine d'une amende de cinq thalers, il avait été interdit « de fréquenter le confessionnal d'un autre ecclésiastique que du desservant de la

¹ Elle était née en 1713.

² Voir Ed. Schnaase, *Geschichte der evangel. Kirche Dantziqs* (Dantzick, 1863), p. 307-311.

³ Un troisième Kulmus marqua à Dantzick : ce fut Johann-Ernst, frère aîné de Louise-Victoria, également médecin, et qui ne mourut qu'en 1767.

⁴ Voir : Löschin, *Geschichte Dantziqs* (Dantzick, 1822), p. 210-214.

paroisse », à laquelle on appartenait. Il avait été intimé à tout chef de famille l'ordre de tenir en sa maison « une Bible, ou pour le moins un Nouveau Testament, un psautier, un sermonnaire, un recueil d'hymnes et le Catéchisme de Luther » ; à défaut de quoi, une amende de cinq thalers lui était infligée.

D'autres édits, d'empreinte non moins indiscutablement piétiste, disposaient, au même moment, contre le luxe, et notamment une « Ordonnance sur le mariage », dans laquelle une soupçonneuse autorité, non seulement mesurait avec une parcimonie sévère les parures tolérées dans la toilette des femmes et la décoration des équipages, mais fixait le montant le plus élevé des présents que les fiancés étaient autorisés à échanger, dans une situation déterminée de fortune.

La lettre de ces arrêtés indiscrets n'était pas propre à gêner Louise Kulmus, dans le train spontanément réglé d'une existence vouée aux joies austères de l'étude. Mais l'esprit qui les avait inspirés heurtait son intelligence éprise de clarté et de mesure, sa complexion point imaginative et sagement équilibrée, son judicieux discernement enfin, qui lui faisait tenir pour odieuse et inopérante toute oppression, dans les choses qui tiennent à la foi.

Pour nous guider avec certitude dans l'appréciation de ses mobiles et de ses préférences, nous avons les lettres qu'elle adressa, de 1729 à 1735, à Gottsched, et tout aussi bien, — car elle était de ces natures que la vie aide à s'approfondir et que l'expérience mûrit, mais qui demeurent constantes et fidèles à elles-mêmes. — les lettres qu'elle écrivit, durant la seconde moitié de son existence, à l'amie incomparable que fut pour elle Mme de Runckel.

Le portrait que celle-ci traça d'elle, d'une plume si fine, au lendemain de sa mort, nous doit rester présent : « Un heureux mélange de la gravité, de la fermeté, de la décision, qui appartiennent au sexe fort, et de la douceur, de la réserve et de la modestie, qui font le plus grand ornement de la femme,

telles étaient les dispositions qui éclataient en elle, à première vue¹. »

Elle-même s'est attachée à définir, dans sa maturité, l'idéal qu'elle se faisait de la jeune fille cultivée, et l'on ne peut lire sa minutieuse caractéristique², sans faire un retour sur elle, sur l'individualité intellectuelle et morale qui la faisait distinguer, au moment où le jeune et ambitieux *docent* de Leipzick la vit pour la première fois, dans le cercle étroit des siens, en 1729.

Esprit de juste milieu, à qui tous les excès répugnent, elle n'est entachée d'aucune affectation, d'aucune vanité complaisante. Avide de s'instruire, elle efface, avec une modestie non jouée, toute apparence de pédantisme en elle. Nul n'est plus simple, ni plus véridique. — « Je veux paraître ignorante, sotte, maladroite, aux yeux du monde » — écrivait-elle — « si du moins je suis assurée que mon ami nourrit une autre opinion de moi³ ».

Durant les six années qui précèdent son départ pour Leipzick, elle reçoit, avec une curiosité docile et ravie, l'enseignement qui lui vient de Gottsched. Mais ces « lumières » ne l'éblouissent pas. Elle attache plus de prix encore à « se connaître » elle-même, par la méditation, et à tirer parti de cette connaissance, « pour s'améliorer⁴ ».

Elle est positive et réaliste : elle souhaite « d'être aimée telle qu'elle est, et non telle qu'elle devrait être⁵ ». Elle n'est pas sentimentale, mais elle ressent profondément. « Il m'arrive souvent » — note-t-elle avec infiniment de délicatesse — « de désirer que vous m'aimiez moins ardemment que je ne vous aime, afin que vous souffriez moins que je ne fais⁶ ».

¹ *Briefe*, III (Vorbericht, I).

² *Ibid.*, II, 255-258.

³ *Ibid.*, I, 173.

⁴ *Ibid.*, I, 82.

⁵ *Ibid.*, I, 132.

⁶ *Ibid.*, I, 134.

Son âme est vaillante, et son caractère est ferme. Que l'on lise la très belle page, éloquente et noble, où elle réfute un rapport calomnieux que l'on avait fait sur elle à son fiancé, touchant son état de fortune, et les suites d'une maladie qu'elle vient de traverser ! Elle est loyale. « Je crois que j'eusse compté sur mon visage toutes les marques que la maladie y eût laissées, afin de ne vous rien celer ¹ ! » — On sent qu'elle se possède, qu'elle se tient en mains, très naturellement et très sûrement, à travers les épreuves auxquelles, demeurée seule, dans une ville que ravagent, tour à tour, la guerre et les pestilences, elle doit faire front. Quand les Russes ont établi le siège devant Dantzick, en avril 1734, et que les espoirs d'une union prochaine se trouvent différés, les lettres de Louise Kulmus laissent voir que Gottsched, de Leipzick, n'a pas fait mystère de sa déception. Mais elle, avec esprit et tact, cite à son ami un long extrait de l'un de ses ouvrages, qu'il lui a donné à lire, et dans lequel les desseins obscurs de la Providence sont exaltés. Elle l'assure que cette lecture l'a entretenue dans la paix. — « N'admirez-vous pas, cher philosophe » — ajoute-t-elle avec une pointe vive de malice — « quelles applications je sais faire des théories que vous déduisez ² ? »

Les indices de la pondération de son esprit abondent, autant que ceux de sa patience enjouée et de son aptitude au dévouement sans bornes. — « Aucun capucin durant son noviciat » — se prend-elle à dire — « ne devra l'emporter sur moi en soumission ³. » Et ailleurs : « Je me repose sur les décisions du Tout-Puissant et sur ma patience. »

Car cette contemptrice des « cagots » est une âme religieuse, ou plus exactement, elle est imbue de spiritualisme. Au moment où elle vient d'achever la lecture de Plutarque, elle cite à Gottsched ses héros, les Aristide, les Epaminondas et les Phocion, et elle donne pour raison du choix qu'elle fait,

¹ *Briefe*, I, 130.

² *Ibid.*, I, 99.

³ *Ibid.*, I, 163.

« que les actions de ces grands hommes procédèrent toujours des mobiles les plus purs et qu'ils ont toujours été conduits par le souci de la vertu et par l'amour de la justice ¹ ». Le terme « philosophie » est de ceux dont elle use le plus spontanément et le plus volontiers. Elle atteste qu'elle a « trop de philosophie pour souhaiter l'impossible et l'irréalisable », de la même plume avec laquelle elle notera, dix ans plus tard, qu'elle est « au bout de sa résignation philosophique ² », ou bien « qu'elle laisse, avec une philosophie indifférence, à chacun son opinion, et qu'elle garde la sienne ³ ».

Elle a confiance que « le fil directeur de la raison peut nous guider heureusement jusqu'au terme, si toutefois nous ne perdons pas de vue » — écrit-elle, par allusion surtout à son sexe — « les bornes que la nature nous a fixées ⁴ ». Et pourtant, elle se défend de partager « l'illusion de ces penseurs qui, pris d'un zèle ardent pour la vertu, envisagent l'humanité comme aussi parfaite qu'elle devrait être » — et elle insiste, ajoutant : — « comme plus parfaite qu'elle n'est et qu'elle ne sera jamais ⁵ ».

Sa sagesse mesurée est à égale distance de cet optimisme philosophique et de la conception trouble, sombre, désolée, de la vie, qui occupe l'âme des piétistes. Elle ne spéculé ni dans un sens, ni dans l'autre; elle ne voit pas d'autre source de la félicité terrestre que cet heureux équilibre qu'elle appelle le « contentement intérieur ⁶ ». Elle qualifie de « gens antipathiques », et elle nomme tout d'une traite, dans une confusion divertissante, « les philosophes stoïciens, les ecclésiastiques, les jansénistes, les chimériques et les misanthropes ⁷ ». Elle leur reproche à tous « leurs dispositions maussades ».

¹ *Briefe*, I, 24.

² *Ibid.*, I, 289.

³ *Ibid.*, II, 276.

⁴ *Ibid.*, I, 27.

⁵ *Ibid.*, I, 29.

⁶ *Ibid.*, I, 16; I, 66.

⁷ I, 197.

Le piétisme représente un pôle extrême, en deçà duquel sa claire raison la retient, et l'athéisme, contre lequel, à maintes reprises, elle se déclare, en est un autre. Elle déplore « le préjugé qui possède », d'après elle, « beaucoup d'esprits », à savoir « que la supériorité de l'intelligence ne va pas sans le mépris de la religion¹ ». Devant l'un ou l'autre de ces deux excès, elle éprouve comme un instinctif recul.

Entre son point de vue et celui des piétistes, il n'est pas de conciliation possible. Au début de la dissertation « sur l'utilité des spectacles² », où, sur le conseil de Gottsched, elle s'est essayée à développer la théorie d'un théâtre moralisateur, et qu'elle lui envoie, elle s'exprime, en termes dont la violence contraste avec le ton modéré et les fines nuances de ses lettres, contre « ces prétendus sages qui froncent le sourcil et reculent d'effroi dès qu'on prononce devant eux le mot « plaisir³ » — et, plus loin, elle s'en prend encore à « ces zélotes qui ne sont, en général, que des hypocrites et des fantasques, qui nourrissent dans leur cœur les vues les plus contraires à la paix de la société. L'esprit de calomnie, la trahison, une irréconciliable haine sont les dispositions les plus fréquentes de ces dangereux fourbes⁴ ».

Et, sans doute, il se peut que la véhémence sévère de ces termes pleins d'outrance enveloppe l'amertume d'un ressentiment personnel. Il n'est pas interdit de conjecturer qu'elle ait eu de secrets et particuliers griefs contre ces « faux dévots », dont Gottsched a écrit, à propos d'elle, dans le récit qu'il a donné de sa vie⁵, qu'ils « s'étaient glissés dans les maisons, du temps de sa jeunesse, en vue de gagner les femmes, sous couleur de piété, et d'en user pour établir leur domination ».

¹ *Briefe*, II, 264.

² *Ueber den Nutzen der Schauspiele*; en annexe à la lettre du 24 janvier 1735 (*Briefe*, I, 197-208).

³ *Briefe*, I, 198.

⁴ *Ibid.*, I, 207.

⁵ *Das Neueste aus der anmutigen Gelehrsamkeit*, 1762, p. 557.

Mais déjà la définition de son tempérament foncier, telle que nous l'avons dégagée de sa *Correspondance*, explique assez l'irritation qu'elle marque à l'égard d'une doctrine, qui retranche à « la nature humaine », suivant le mot de Leibniz, « les occasions » qui lui sont offertes « d'employer les perfectiones » qu'elle doit à Dieu¹.

II

L'ouvrage, aujourd'hui si complètement oublié, dont Louise Kulmus donnait le titre, sous une forme quelque peu inexacte, dans sa lettre du 30 mai 1732, était une publication récente. Il avait vu le jour, deux années auparavant, au même moment que le *Brutus* de Voltaire, que Gottsched, très exactement informé des nouvelles productions françaises dignes de remarque, avait fait également tenir à sa correspondante, et dont celle-ci lui rendait compte au cours du même message.

La Femme docteur ou la théologie tombée en quenouille était une comédie satirique, imprimée sans nom d'auteur, soi-disant « à Liège, chez la veuve Procureur, au Vieux-Marché² », en réalité, à Lyon, sous les presses clandestines de l'un des imprimeurs ordinaires des Jésuites de la Trinité.

Une lettre fictive « de l'Auteur à l'Éditeur » et une « Réponse de l'Éditeur à l'Auteur » servaient d'Avant-propos. En quelques pages écrites d'un style très alerte, animé d'une verve caustique et de tous points digne d'un contemporain de Fontenelle et de Voltaire, l'écrivain anonyme avait réussi à piquer, dès l'abord, la curiosité du lecteur. Il supposait que son manuscrit avait été retenu contre son gré et imprimé sans son agrément.

L'écrit avait commencé de se répandre dans les derniers mois de l'année 1730. Les amis des Jésuites se l'étaient passé,

¹ Dans une lettre au Landgraf Ernst, du 8 décembre 1686, citée par Julian Schmidt (*Gesch. des geistigen Lebens in D.*, p. 156 (t. I).

² In-12°.

pendant de longues semaines, sous le manteau, et vingt-cinq éditions¹, en dépit des obstacles opposés par la Censure, avaient déjà soulevé, dans dix villes différentes, un prompt et durable scandale, que les plus avisés et les mieux informés en étaient encore à ne pas connaître la personnalité exacte de son auteur. « Sur la fin de l'année dernière » — lit-on dans une lettre datée de Lyon, tout au début de 1731, et insérée dans les *Nouvelles ecclésiastiques*², l'organe redouté des Jansénistes. — « les Jésuites ont fait imprimer ici une comédie conforme à la morale de leur Société. Ceux qui l'ont lue disent qu'outre les indécences, les impiétés et plusieurs blasphèmes sur la nécessité de la Grâce pour faire le bien et sur l'obligation de rapporter ses actions à Dieu, la pièce se réduit d'ailleurs à représenter les directeurs jansénistes avec toute la forfanterie et la scélératesse d'un Tartufe, les dames jansénistes avec tout le ridicule des « femmes savantes », et les cinquante avocats avec la bêtise et l'ignorance grossière de ces docteurs et de ces philosophes qui servent, dans certaines pièces de théâtre, à tourner le faux savoir et les demi-savants en dérision. Celle dont il s'agit est intitulée : *la Femme docteur ou la théologie tombée en quenouille*. Elle a tellement scandalisé et révolté ici les sages lecteurs, que M. le Prévôt des marchands en a fait, dit-on, saisir et enlever deux cents exemplaires. Mais les Jésuites avaient eu soin de s'en fournir auparavant, d'en faire part à leurs amis, et même, selon toute apparence, d'en envoyer à leurs confrères de Paris et d'ailleurs. Leur P. Danton³ passe pour en être l'auteur, au moins est-il certain qu'il a présidé à l'impression et que l'imprimeur a allégué pour excuse à M. le Prévôt des marchands que ce Jésuite

¹ Voir C. Sommervogel, *la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, à l'article BOUGEANT.

² *Nouvelles ecclésiastiques pour servir à l'histoire de la Bulle Unigenitus*.

³ Du P. Danthon (sic), *la Bibl. de la Compagnie de Jésus* cite une *Ode à Mgr le duc de Berwick*; il était né dans la « province de Lyon » vers 1685, et son existence se poursuivait jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

s'était chargé de tout et lui avait promis de le tirer d'affaire, si on l'inquiétait. Quoique cette pièce, si digne de ses auteurs, ait été réellement imprimée ici, on a affecté de mettre : « A Liège, chez la veuve Procureur ». On assure que l'on en va faire une deuxième édition¹. » — Et, plus loin : « On écrit de Rouen qu'on y a imprimé la comédie jésuitique de *la Femme docteur* et que l'on l'y débite publiquement en toute liberté². » — Plus loin encore³ : « De Nevers, le 2 février. — Les Jésuites ayant fait imprimer ici leur comédie favorite de *la Femme docteur*, le prélat n'a pas cru pouvoir mieux faire que d'engager les officiers de la police à supprimer cette pièce impie. » — Et de nouveau, de Lyon⁴ : « Le P. Montozan⁵ (*sic*), qui travaille ici aux *Mémoires de Trévoux*, passe pour l'auteur de cette misérable pièce. D'autres l'attribuent au P. Boujean (*sic*), qui demeure à Paris. On ne manque pas de comédiens dans cette Société ! »

Une page contemporaine, émanant, non plus d'un membre irrité du parti janséniste, mais d'un notable ami lyonnais des Jésuites, M. de Saint-Fonds, confirme cette attribution, à laquelle l'article explicite inséré sous le nom de « Bougeant », dans *la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, de C. Sommervogel, achève de conférer une autorité définitive. A la date du 27 janvier 1731, le distingué correspondant du président Dugas lui écrivait, en effet : « Une heure après que je fus arrivé ici, jeudi dernier, on me rendit votre paquet, où je trouvai, avec *la Femme docteur*, votre lettre des 9-20 janvier. Après vous avoir remercié de la comédie, que je suis bien aise d'avoir, je vous dirai à l'oreille (car je crois qu'il est bon de

¹ *Nouvelles ecclésiastiques*, 1731, p. 16.

² *Ibid.*, p. 24.

³ Du 2 février.

⁴ *Ibid.*, p. 66.

⁵ Le P. François de Montauzan (Villefranche, en Beaujolais, 1697; Vienne, en Dauphiné, 1751) était surtout réputé comme latiniste. Il publia un *Syllabus seu lexicon latino-gallico-graecum*; ainsi qu'un *Journal historique du Concile d'Embrun*.

garder le secret là-dessus) que le P. Bougeant, jésuite de Paris, en est l'auteur. C'est du P. de Colonia¹, qui n'a rien de caché pour moi, que je tiens cette anecdote. Un de nos imprimeurs faisait une deuxième édition de cette pièce, et la dernière feuille venait d'être achevée, et était encore toute fraîche et toute mouillée, lorsque M. Ravat, qui en eut avis, fit saisir toute l'impression. C'est Du Clos qui me dit cela à mon arrivée. Il ajouta que les feuilles qui étaient mouillées étaient absolument gâtées, parce qu'on n'avait pris aucune précaution pour les faire sécher, et qu'on les avait mises sous le scellé dans l'état où elles étaient. Cette édition était beaucoup plus belle que la précédente que nous avons, mais l'ouvrage avait déjà paru à Paris²... » — Et, bien plus, il s'en fut jusqu'à Rome. Une lettre de M. de Saint-Fonds, du 14 septembre de la même année, nous fait connaître que des pèlerins ont vu la comédie anonyme entre les mains du Pape lui-même. « Sa Sainteté³ leur montra sur sa table la comédie de *la Femme docteur* et leur dit qu'il l'avait lue trois fois. « C'est un bon « ouvrage », leur dit-il. « Cela est très bien de tourner ces « gens-là en ridicule ! »

Sur la personnalité de Bougeant, les informations ne manquent point. Au moment où son libelle courait, il enseignait les humanités au Collège Louis-le-Grand⁴, dans la maison même où Voltaire, vingt années auparavant, avait fait ses

¹ L'une des plus importantes personnalités de la Compagnie, en ce temps-là. Il vécut de 1658 à 1741 et mourut à Lyon, après avoir, pendant de longues années, professé les humanités au collège de la Trinité, de cette ville. Il est l'auteur de ballets allégoriques, qui furent joués par les élèves du collège, notamment *la Foire d'Augsbourg* et *les Jeux de La Haye*. Comme archéologue, il donna les *Antiquités profanes et sacrées de la ville de Lyon*. On lui doit aussi la précieuse *Bibliothèque janséniste*.

² Voir : W. Poidebard, *Correspondance littéraire et anecdotique entre M. de Saint-Fonds et le président Dugas (1711-1739)*. 2 vol. in-8°, Lyon, 1900, t. II, p. 65.

³ Le pape Clément XII, qui régna de 1730 à 1740.

⁴ Guillaume-Hyacinthe Bougeant était né à Quimper, le 4 novembre 1690. Il appartenait à la Compagnie depuis 1706.

classes, sous la férule, tour à tour, de Tournemine, de Porée et de D'Olivet. Erudit et bel esprit, il avait écrit, en 1712, à Caen, où il était professeur¹, des dialogues en vers grecs, dans lesquels conversaient Anacréon et Sapho. Mais il n'avait pas encore atteint, dans la Compagnie même, la notoriété. Elle ne lui allait venir que plus tard, après le succès de *la Femme docteur* et des trois comédies de même style qu'il donna en 1732, à savoir une *Suite de la Femme docteur*², sous le titre de *la Femme docteur vengée ou le théologien logé à Bicêtre*, puis le *Saint déniché ou la banqueroute des faiseurs de miracles*³, et enfin *les Quakers français ou les nouveaux trembleurs*⁴.

Une inspiration badine lui devait dicter, en 1735, *Fanferdin, Voyage au pays de Romanie*, et, peu d'années après, un *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*⁵, où il avait étudié, suivant un janséniste, « autant le langage de la galanterie que celui des bêtes », et que l'on eût attendu, en tout cas, d'un Bayle ou de l'auteur du *Temple de Gnide*, plus sûrement que d'un homme d'Eglise. — « Ce livre, dans lequel il soutient que les démons animent les brutes » — est-il agréablement dit dans les *Mémoires de Trévoux*⁶ — est plein de jolis compliments, qui scandalisèrent les dévots et qui ne parurent pas assez légers aux gens du monde. » L'émoi qu'il souleva fit exiler Bougeant par ses supérieurs à La Flèche, disgrâce que l'on sait lui avoir été très cuisante.

Dès lors, il n'allait plus s'en tenir à des matières aussi

¹ Il enseigna également à Nevers.

² Tel est le sous-titre de la pièce qui rappelle, dans la forme, la *Suite du menteur*, de Corneille et davantage, quant au fond, la *Critique de l'Ecole des femmes*.

³ La Haye, 1732, in-12°. Cette comédie est comprise, ainsi que l'*Arlequin janséniste ou critique de la Femme docteur*, dans le *Catalogue de la Bibliothèque choisie de feu Mme Gottsched* (Leipzig, 1763).

⁴ Utrecht, 1732, in-12°.

⁵ Paris, 1739.

⁶ Juin 1744.

légères. Comme théologien, il fit paraître une *Exposition de la doctrine chrétienne, par demandes et par réponses, en trois catéchismes, l'historique, le dogmatique et le pratique*¹. Toutefois, la pente qui l'entraînait vers les sujets d'ordre profane — et l'on n'entend point ici les badinages — fut toujours la plus forte. Il la suivit en écrivant le grand ouvrage historique qui demeure son titre le plus imposant aux suffrages de la postérité.

Son *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie, sous les ministères de Richelieu et de Mazarin*², n'est pas tenue, de notre temps même, pour tout à fait négligeable, si peu qu'elle s'éloigne, d'ailleurs, de la méthode pratiquée par les Mézeray et les Vertot. On rapporte que le prince Eugène en faisait grand cas et qu'« il ne pouvait comprendre qu'un religieux qui n'avait jamais été employé dans aucune affaire publique, ni vu la guerre, eût pu parler si bien de la guerre et de la politique »³.

Une intéressante caractéristique de cette personnalité digne d'attention est contenue dans ces illustres *Mémoires pour l'histoire des mœurs et des beaux-arts*, que l'on est accoutumé de citer sous le simple titre de *Mémoires de Trévoux* et que Bougeant avait « enrichis » — écrivait-on là même — « d'une bonne partie de ce qu'ils ont eu de plus précieux de son temps ». — « Il avait un peu » — lit-on dans la notice nécrologique, et mieux, dans l'Éloge en forme, consacré au spirituel Jésuite, au cours de l'année qui suivit sa mort⁴, — « il avait un peu de cette paresse que produit, avec une santé délicate, ce goût exquis et fin qui ne se contente pas aisément sur des sujets d'une certaine importance. » — Et encore : « Il avait un assemblage de qualités qui lui faisaient un caractère propre

¹ On lui doit aussi un *Traité théologique sur la forme de la consécration de l'Eucharistie*.

² Paris, 1751, 6 vol. in-4°.

³ *Mémoires de Trévoux*, juin 1744.

⁴ Elle survint le 7 janvier 1743.

et le distinguaient de façon marquée. » On le disait « aussi recherché pour l'enjouement de son caractère que pour ses lumières ». — « Le P. Bougeant » — a témoigné, pour sa part, l'abbé de Mably¹ — « était certainement un homme de beaucoup d'esprit, et quoique sa robe de Jésuite le tint en des entraves très gênantes, on juge sans peine qu'il avait de grands talents pour écrire l'histoire. Il connaissait le cœur humain, le caprice et les ruses des passions. On sent, en mille occasions, qu'il voit la vérité et qu'il l'aurait présentée avec force, si ses supérieurs ne l'avaient contraint à des ménagements utiles à la Société. » — Sainte-Beuve, enfin, tenait l'auteur de *la Femme docteur* pour l'égal des plus diserts, parmi les Jésuites qui ont compté dans l'histoire des Lettres : « Qui n'aurait aimé à connaître et à pratiquer Bouhours, Rapin, Commire, Jouvancy, De la Rue, Sanadon, Buffier, Bougeant, Tourne- mine, Du Cerceau, Le Jay ou Porée ? » — lit-on quelque part dans l'*Histoire de Port-Royal*².

Il n'est guère de doute que les pièces de Bougeant aient été nombre de fois représentées, tant sur les scènes privées des salons où la cause des Jésuites était en faveur, que sur les théâtres mêmes des collèges de la Compagnie. — « Vous me direz qu'elle a été jouée, du moins en grande partie, chez Mme la marquise de ** et qu'on l'a applaudie, » — écrit l'Auteur à l'Éditeur, dans la lettre supposée qui sert d'Avant-propos à *la Femme docteur*. D'autre part, il se trouve une précision de plus dans le préambule de *la Femme docteur vengée ou le théologien logé à Bicêtre* : « On a représenté cette pièce, le lundi cinquième de février, chez la marquise de **, où la première avait été jouée. » Enfin, il était de notoriété publique que les Jésuites, suivant l'assertion d'un contemporain, « jouaient les adversaires de la *Bulle Unigenitus* dans les comédies qu'ils faisaient répéter à leurs élèves ». Et si le

¹ Cité par Chaudon et Delandine.

² Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III, 130.

libelliste des *Nouvelles ecclésiastiques* faisait dévier à dessein, et en manière d'épigramme, le sens des mots, quand il écrivait : « On ne manque pas de comédiens dans cette Société ! », il n'en reste pas moins que les Jésuites — bien loin de répudier, comme le faisaient les Jansénistes, tout ce qui tenait au théâtre — se servaient, dans leurs Collèges, des représentations théâtrales, en partie, comme d'une diversion susceptible d'aider, d'une manière indirecte et saisissante, à l'instruction des jeunes gens, et aussi, à l'occasion, comme d'un instrument de polémique et de satire contre leurs antagonistes¹.

La Femme docteur avait été précisément conçue pour servir de telles fins. Son objet était de présenter, sous un jour aussi défavorable et aussi ridicule que possible, l'opposition mi-religieuse et mi-politique² entretenue, depuis 1713, contre la *Constitution Unigenitus* et contre les bulles subséquentes qui l'avaient confirmée³, par le groupe d'ecclésiastiques et de docteurs que l'on dénommait les « appelants⁴ », en contraste avec les « acceptants », et ainsi de contribuer à sa confusion définitive.

¹ Témoin, ce ballet dont parlent, avec sarcasme, les *Nouvelles ecclésiastiques* de juin 1730, « où le pape fit danser à la religion un rigodon », sur la scène du Collège de la Sainte-Trinité de Lyon. — Sur le théâtre plus spécialement classique des Jésuites, on peut consulter : Ernest Boyse, *le Théâtre des Jésuites*, Paris, Vaton, 1880, ouvrage dans lequel se trouve une aride, mais instructive chronique des représentations données sur la scène du Collège Louis-le-Grand, à Paris. — Le *Catalogue de la Bibliothèque lyonnaise de M. Coste* (Lyon, 1853) mentionne, pour sa part, un certain nombre de pièces jouées, vers l'époque qui nous occupe, sur la scène du Collège de la Sainte-Trinité, à Lyon (la grande salle actuelle de la Bibliothèque de la Ville), par les élèves des Jésuites. Le 25 juin 1726, par exemple, les écoliers représentèrent *Joas, roi de Juda*, et le 8 juin 1732, *Jonathas Macchabée*, tragédie, et *les Enfants illustres*, ballet. Le 17 mai 1736, ils jouèrent *Codrus*, tragédie, et *l'Imagination*, ballet. — Sur l'histoire même du Collège de la Trinité, voir Rabanis, *Notice historique sur le Collège de la Trinité* (Lyon, 1828).

² La *Bulle Unigenitus* avait été enregistrée par le Parlement de Paris, sous le ministère de Dubois (1720), et elle était ainsi devenue loi de l'Eglise et de l'Etat.

³ Notamment la *Bulle* « *Vineam Domini* » (1718).

⁴ Ils en avaient « appelé » au futur Concile.

On était sous le gouvernement de Fleury, et la querelle, en se perpétuant, s'était considérablement déplacée. Le surcroît de rigueur déployée par le zèle romain du cardinal-ministre avait correspondu à une véhémence redoublée de l'opposition. Le caractère arbitraire de certaines mesures prises par le pouvoir contre les prélats, les magistrats ou les simples prêtres qui se refusaient, par scrupule de conscience, à tenir les *Réflexions morales* de Quesnel pour entachées d'hérésie, avait compliqué de la subtilité des « remontrances » juridiques l'argumentation savante des théologiens. Par esprit d'indépendance et de fronde, le clergé inférieur et les bourgeois avaient pris position contre la bulle, et le terme de « jansénisme » recouvrait, pour les gouvernants et pour eux-mêmes, le caractère complexe, sinon confus, de leur protestation, si peu informés qu'ils pussent être, à tous autres égards, de la pure doctrine de M. de Saint-Cyran et d'Antoine Arnauld. Beaucoup se refusaient à accepter la bulle par unique et traditionnel attachement à ces « libertés de l'Eglise gallicane », célébrées par Bossuet lui-même¹, lors de l'Assemblée générale du clergé de France de 1682, et se trouvaient enrôlés, pour ce motif seul, parmi les « jansénistes ». Sans compter ceux pour qui tout prétexte était opportun, qui leur permit de faire pièce à l'autorité, il en était, d'autre part, qui ne tenaient à cette appellation que par une manière de culte sentimental, de révérence intime à l'égard des derniers « solitaires » et des religieuses, dont les Jésuites avaient obtenu, en 1709, du bon plaisir de Louis XIV, la brutale dispersion. Suivant le mot, d'un si expressif relief, de l'avocat Barbier, les femmes étaient jansénistes, « en gros et sans savoir la matière ». Enfin, le peuple des faubourgs lui-même, depuis trois années², s'était pris d'un intérêt dangereux et soudain pour la cause dont il ignorait tout. Autour de la tombe d'un humble et saint

¹ Voir le *Sermon sur l'unité de l'Eglise* (édit. Gazier, p. 534-536).

² Le diacre Pâris était mort en 1727 et le cimetière de Saint-Médard ne devait être fermé qu'en 1732, par autorité de justice.

prêtre, que l'on savait avoir compté parmi les « appelants », la foule dolente des pauvres gens qu'il avait assistés de ses aumônes et de sa charité, grossie très vite d'exaltés suspects et de malades, se pressait, altérée de « miracles » ou de scandales, entre les tertres du cimetière de Saint-Médard.

Il faut se représenter que *la Femme docteur* est née au milieu de toutes ces cabales et de toute cette agitation trouble et passionnée, non pas à Lyon, mais très probablement à Paris même, entre les murs de cette illustre maison de la rue Saint-Jacques où Voltaire avait étudié et où Bougeant professait, et que le manuscrit en fut transmis aux Jésuites de la Sainte-Trinité de Lyon¹, par tactique, pour qu'il fût imprimé anonymement par leurs soins, et de telle sorte que, les soupçons ne se portant pas, dès l'abord, sur un Père de Paris, la satire dont la pièce était imprégnée parût plus désintéressée, et, partant, fût d'un effet plus assuré.

L'auteur avait placé la scène de la comédie à Paris, dans le salon d'une bourgeoise pédante et janséniste. Mme Lucrèce, dont le mari, Géronte, absent depuis de longs mois, retenu à l'étranger par les soins d'un négoce, l'a laissée seule avec deux filles, Dorise et Angélique, et ainsi tout exposée à être circonvenue.

Et, en effet, un M. Bertaudin, un imposteur de l'espèce de Tartufe, et dans la personne duquel Bougeant a prétendu incarner, comme par une revanche inattendue des *Provinciales*, le type représentatif du janséniste, tient Mme Lucrèce sous sa domination. Elle lui est aussi soumise qu'Orgon, dans la comédie de Molière, l'est à Tartufe, et elle est aussi entêtée que lui à se faire la dupe du fourbe.

L'une de ses filles, Angélique, est éprise d'un jeune homme, du nom d'Eraste. Le père, avant son départ, a béni les fiancés. Mais Mme Lucrèce retarde leur union. Elle préfère endoc-

¹ Les Jésuites dirigeaient le Collège de Lyon depuis 1565; ils devaient y être remplacés, en 1762, par les Oratoriens.

triner sa fille de « molinisme » et de « Constitution », et des mille billevesées théologiques, par quoi M. Bertaudin la leurre.

Par bonheur, Angélique a pour elle son oncle Cléante, un homme de droite raison. Il a juré de rendre, en dépit d'elle, le bon sens à Mme Lucrèce. Mais le temps presse : la chimérique personne, outrée de voir Angélique si peu zélée pour la « grâce » et plus impatiente d'épouser Eraste que de combattre « l'évêque de Rome », s'est mis en tête de lui imposer un mari de sa façon. Elle en menace Angélique et ne s'en cache pas à Cléante. C'est à peine si l'espoir du retour annoncé de Géronte réduit les craintes que ce projet fait naître.

Au début du deuxième acte, Eraste accourt : il veut « arracher Angélique à la tyrannie de sa mère », et il prétend l'enlever, pour peu qu'elle y consente et que Fînette, sa servante, y aide. Il vient de pénétrer à la dérobee chez sa fiancée, quand apparaît M. Bertaudin, que l'on est allé quérir de la part de Mme Lucrèce. Or celui-ci, avant de se rendre auprès de la dame, est fort aise d'entretenir la soubrette, qui se donne, elle aussi — mais, par ruse, — des airs de théologienne, et qui citerait saint Paul et saint Augustin, pour peu que le dévot parût y tenir. Bertaudin, très en confiance, lui révèle son plan : si Mme Lucrèce s'oppose à l'union d'Eraste et d'Angélique, c'est qu'il la dissuade d'y consentir, vu qu'« il se pourrait bien faire que la sympathie mutuelle » des deux jeunes gens « fût uniquement l'ouvrage de la nature, et non pas de la grâce et de la charité ». S'ils s'épousaient, « ils s'aimeraient peut-être ainsi toute leur vie », — « et voilà deux âmes livrées pour jamais à la nature corrompue ! » Au lieu que, en épousant, — comme ce serait le vœu de M. Bertaudin, — une personne « qui n'eût rien qui puisse flatter la nature », Angélique ne l'aimerait « que selon Dieu et par le mouvement d'une charité surnaturelle ». Or, M. Bertaudin sait un jeune homme qui répondrait à de telles conditions, et c'est M. de la Bertaudinière, son neveu !

Quand M. Bertaudin, convaincu d'avoir gagné Finette, dont la verve et l'humour viennent de faire un si vif et plaisant contraste avec la papelarde rouerie de l'imposteur, est entré chez Mme Lucrèce, la soubrette reprend, devant Angélique et Eraste, la leçon qu'elle vient d'entendre, et tout en se gaussant, elle les informe du danger qu'ils courent. L'indignation du jeune homme est au comble, et la jeune fille se sent ébranlée dans la résistance qu'elle oppose, malgré son amour, aux projets de son fiancé. Elle a beaucoup de charme et de délicatesse, et, sans doute, elle fait penser à l'aimable Henriette de Molière, mais elle évoque aussi les jeunes amoureuses de Marivaux, et notamment la Silvia du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, dont il ne faut pas oublier qu'il fut représenté l'année même où parut *la Femme docteur*¹.

Eraste est à peine parti, plein d'espoir et enflammé de révolte, que l'on voit reparaitre M. Bertaudin. Fort de l'approbation de Mme Lucrèce et de la complicité de Finette, qu'il croit acquise, il saisit l'occasion qui s'offre, de préparer Angélique, dans le recueillement d'un tête-à-tête, à l'union que l'on a décidée pour elle. Alors, comme elle lui fait front, avec une décision hautaine et méprisante, qu'il n'escomptait pas, il faut bien qu'il ait recours aux principes mêmes de la doctrine dont il fait étalage. Il met son éloquence à faire voir à la jeune fille la perversion fondamentale de « l'affection toute terrestre » qui la possède, et ce qu'il lui expose, en l'adaptant à son cas particulier, c'est la théorie même de la « grâce ». Mais, avec une ironie contenue, Angélique réfute ses axiomes, à mesure qu'il les émet, et comme la passion anime les deux interlocuteurs, le feu de leurs paroles prête aux formules de la théologie elle-même une valeur dramatique. Le côté tragique et angoissant de la situation s'accuse encore, lorsque M. Bertaudin est parti, sans avoir obtenu de son interlocutrice aucune adhésion : c'est alors, en effet, que Mme Lucrèce donne à connaître à sa

¹ Le 23 janvier 1730.

fille, en paroles impérieuses et décisives, sa volonté. Devant sa mère, Angélique quitte le ton de fierté et de rébellion qu'elle a employé vis-à-vis du fourbe : on la voit déférente, partagée entre la tendresse qui occupe son cœur et le devoir, par lequel elle se sent tenue à la soumission.

Le troisième acte est pittoresque : il repose du drame et il ajoute aux informations que l'auteur tient à fournir sur le milieu moral dans lequel ce drame s'accomplit. Le premier des personnages secondaires qu'il introduit à cette fin est Mlle Baudichon, la quêteuse. On apprend par elle que le « parti » a de grands besoins : l'édition des libelles, l'entretien des prêtres interdits, les cierges qui brûlent sur le tombeau du diacre, les faux « convulsionnaires » qu'il faut soudoyer. A le considérer dans sa forme, le dialogue de Mme Lucrèce et de Mlle Baudichon est un instructif intermède ; il fait corps, — pour le fond, — avec la comédie de mœurs que Bougeant a voulu donner.

La scène fort gaie de la présentation de M. de la Bertaudière à Angélique suit aussitôt. Ce neveu est un nigaud qui prête à rire par tous les propos qu'il tient. Puis c'est au tour de Dorise, la sœur d'Angélique et la digne fille de Mme Lucrèce, de se faire connaître. Elle félicite sa sœur de son prochain mariage, et l'on comprend que, si sévèrement janséniste qu'elle soit, elle n'éprouverait pas de chagrin, à épouser, quant à elle, Eraste et à le consoler de la perte d'Angélique. Aussi accueille-t-elle avec un empressement marqué le jeune homme qui survient à nouveau, et qu'égarent et qu'inquiètent les préparatifs qu'il voit faire et les paroles qu'il surprend. Mais Eraste la détrompe vite sur le cas qu'il fait de ses sentiments et elle cède la place à Cléante, qui rassure l'amant désolé, lui promettant de recueillir Angélique sous son toit, jusqu'au retour prochain de Géronte.

Le quatrième acte ajoute, par la divertissante succession de ses épisodes, à la peinture de la société janséniste. Mme Lucrèce tient cercle. Dans son salon a lieu la périodique assemblée

des pieuses dames, férues de théologie, que M. Bertaudin catéchise. On assiste à leurs débats, dont le thème est la définition de la « grâce ». Mais la « charité chrétienne », que sans cesse elles invoquent, est impuissante à modérer leur vaniteux entêtement, et leur querelle pourrait dégénérer, si M. Frondebulle, un avocat de leurs amis, ne survenait « fort à propos pour juger leur différend ». Il est pris à témoin : la « grâce » est-elle « une hypostase communicative », ou bien « une vertu sympathique », ou encore « un écoulement harmonique ? » A lui d'être l'arbitre et d'en décider ; et elles l'assaillent à l'envi. A peine a-t-il rétabli la paix, que celle-ci est troublée derechef par la brusque survenue d'un second docteur, M. Braillardin, poursuivi jusque dans le salon même par une plaideuse courroucée, dont il a délaissé la cause pour écrire un mandement d'évêque. La baronne et Braillardin ayant quitté la scène, c'est un colporteur de livres qui leur succède. La discussion est oubliée et les trois pédantes de s'extasier sur les libelles jansénistes que M. Gilotin leur offre, et dont il leur commente les titres : le *Traité de l'inutilité du pape dans l'Eglise*, par exemple, ou la *Méthode à l'usage des dames, pour célébrer le Saint Sacrifice et consacrer l'Eucharistie*. Cléante survient à l'improviste, au moment où elles vont se séparer, chacune emportant son butin. Mais toutes aussitôt, assistées de Frondebulle, se retournent contre le mécréant, et il se voit convaincu, quoi qu'il en ait, d'être un moliniste. Pour lui, l'assemblée levée, il dit son fait à Mme Lucrèce. Il la met au défi de conclure le mariage qu'elle a décidé, car Bertaudin est un coquin, et il en a la preuve.

Le cinquième acte, enfin, est consacré à la confusion de l'imposteur. Géronte est de retour, et il est mis par Cléante au courant de la situation et des desseins que l'on a formés. Pourtant il a garde de se montrer trop tôt, et Mme Lucrèce ne se doute pas encore de sa présence, au moment où le notaire, convoqué par elle, se présente pour la signature du contrat de mariage. Alors seulement éclatent, aux yeux de la pédante, la

fourberie et les vues intéressées de Bertaudin, qui a prétendu assurer à son neveu, par une clause secrète de son invention, la fortune entière de Géronte. La scène finale nous fait assister à l'allégresse de la délivrance : Eraste épousera Angélique ; la concorde de la famille est restaurée, et Mme Lucrèce, enfin détrompée, abjure le jansénisme.

III

Un tel ouvrage était de nature à retenir l'attention de Gottsched. L'actif régent des lettres allemandes n'avait pu manquer de recueillir, comme un témoignage suggestif à joindre aux mille documents que groupait son universelle enquête, l'avis exprimé, en mai 1732, sous une forme pittoresque, par la finesse avisée de Louise Kulmus, sur sa portée, sur son actualité autant allemande que française et sur les singuliers rapprochements auxquels les vives épigrammes dont il était farci induisaient un esprit curieux.

Il n'est pas probable toutefois qu'il ait jugé, dès lors, à propos d'en tirer parti. Le titre de *la Femme docteur* ne reparait plus, dans les longs messages que, jusqu'en avril 1735, sa studieuse amie remet, de semaine en semaine, à « l'ordinaire », qui relie Dantzick à Leipzick. De quelque diversité d'intérêts, de quelque curiosité diserte que ces pages, sauvées de la destruction par une main pieuse, nous donnent l'idée, le nom de Bougeant n'y est plus une seule fois cité. Tantôt Horace et Sénèque, tantôt Addison, et tantôt les modèles français, tels que La Bruyère et Fontenelle ou Mme de Lambert, sollicitent le zèle de la traductrice. Son correspondant la pourvoit sans cesse de nouveaux thèmes. On pourrait penser que, d'une part, l'abondance même des matières à étudier et le faix des in-quarto à compulser ont écrasé, pour la collaboratrice, le frêle in-12 de la comédie, et que, de l'autre, les vastes soucis qui absorbent le professeur et le publiciste lui ont fait

oublier, comme de minime envergure et comme tout au plus équivalente en mérite à la multitude des productions que lui signalent, au jour le jour, ses argus, la satire mi-frivole, mi-pédantesque de l'auteur anonyme.

Tout porte à croire, en effet, que l'un et l'autre ne s'en ressouvirent qu'après leur union, et que l'initiative de son adaptation vint de Gottsched lui-même. Quand celle dont il avait discerné, dès 1729, les dons innés, et dont il venait de vérifier, au cours d'une longue période d'échanges intellectuels, les solides mérites, eut transporté, sur les bords de la Pleisse, sa bibliothèque et ses *excerpta*, puis eut dressé, de concert avec lui, le bilan de ses acquisitions récentes et commencé d'envisager l'emploi le plus opportun de son esprit, de son tact littéraire et de ses facultés de pénétration et d'endurance, il va de soi que leur méthodique investigation dut rencontrer très tôt, au cours d'érudits entretiens, les traces laissées dans leur mémoire et dans leurs notes par la lecture, non pas cursive, mais réfléchie, qu'ils avaient faite, trois années auparavant, de la *Femme docteur*.

Or, la date de 1735, à laquelle débute la vie conjugale de Gottsched, marque, d'une manière notable, à plus d'un titre, dans sa carrière. Wanieck¹ voit s'inaugurer avec elle, et se poursuivre jusqu'en 1738, la période décisive et dangereuse où l'entreprenant éditeur des *Contributions à l'histoire critique de la langue et de la littérature allemandes*² s'est mis en tête d'imposer ce que l'on a appelé sa « dictature », de signifier ses avis comme des verdicts, de présenter ses essais comme des modèles en tout genre. En possession momentanée d'un crédit sans rival, Gottsched est impatient de réaliser, suivant une conception élargie, au moyen de ses revues périodiques, et ainsi, par l'exercice d'une influence continue sur l'opinion,

¹ G. Wanieck, *Gottsched u. die d. Lit. seiner Zeit*, 263.

² *Beiträge zur kritischen Historie der deutschen Sprache, Poesie und Beredsamkeit* (1732-1744).

les fins qu'il s'est dès longtemps assignées, et à la poursuite desquelles ses compilations antérieures l'ont préparé.

Son ambition outrepassa, dans une mesure singulière, celle d'un Opitz ou d'un Boileau. Il ne se satisferait pas, dans l'état où il voit la société et la littérature des pays de langue allemande, d'être tenu pour le « législateur de Parnasse », et ce lui serait un objectif insuffisant, que de fixer, à l'usage exclusif des poètes, et pour l'illusoire édification d'un public non encore constitué, les principes dont l'observation stricte assure, selon l'autorité docilement acceptée d'Aristote et d'Horace, la perfection des écrits en vers. Plus précisément, ses visées se trouvent conditionnées par les exigences mêmes de l'œuvre à accomplir. Il ne dispose pas, comme l'auteur de l'*Art poétique*, d'un auditoire déjà assemblé et instruit. Il ne lui est pas loisible, comme à lui, de déduire de chefs-d'œuvre contemporains, confrontés par ses soins avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité gréco-latine, un code que le consentement des plus sûrs arbitres pût être à même, à l'heure où il écrit, de proclamer définitif. Tandis qu'il n'avait incombé à Boileau que de tirer la somme d'expériences ratifiées par la double et concluante approbation de la « cour » et de la « ville », Gottsched a le pressentiment des vastes nécessités d'une entreprise à laquelle, avec ses incontestables qualités d'« organisateur », il a la prétention de pouvoir suffire. En regard de la régulière ordonnance instituée par le goût français, il est frappé, du côté des lettres allemandes, de la confusion où les maintient une excessive décentralisation. D'une part, la noblesse et la bourgeoisie cultivée manifestent une tendance persistante à ne demander qu'aux seuls ouvrages écrits en langue française la satisfaction de leurs besoins intellectuels ; à l'autre extrémité, les masses populaires s'attardent sans profit devant les tréteaux forains, sur le rebord desquels un traditionnel Arlequin réédite à satiété ses farces.

Dès 1725¹, Gottsched a conçu, comme devant être la plus

¹ Voir : *Vernünftl. Tadlerinnen*, I, 44.

féconde en conséquences, une réforme foncière des conditions dans lesquelles végète le théâtre allemand. Il a vu clairement, dès lors, l'urgence des mesures qui doivent en bannir, d'une manière radicale, l'outrageante grossièreté des bouffonneries graveleuses. Il lui est apparu que la fortune ultérieure de tous les genres littéraires sans exception est attachée à la réussite de la croisade à laquelle il se consacre presque tout entier, et en faveur de laquelle il recrute l'adhésion des plus influents comédiens eux-mêmes¹. Sur ce domaine, l'infériorité de l'Allemagne par rapport à la France éclate, devant son large et lucide regard, de la façon la plus flagrante et la plus significative. Sa conception philosophique lie étroitement l'idée de moralisation à celle de divertissement; il estime que celui-ci est un moyen qu'il faut mettre en œuvre, en vue de la réalisation de celle-là. Il est l'un des premiers à prendre garde que les prestiges de l'esprit et de la culture ne s'exercent nulle part avec une certitude plus immédiate, sur l'âme incertaine du peuple, que du haut de la scène. Jeter un discrédit sans recours sur les productions malsaines et triviales où s'alimente, depuis tant de générations, le « théâtre de la foire » et, en échange, offrir aux spectateurs, un moment désappointés, un répertoire vraiment éducateur par la nature des sujets traités, et vraiment littéraire par la forme; élever le niveau moral de la nation, en rehaussant le niveau des spectacles à l'aide desquels on la divertit, et, en conséquence directe, celui de ses exigences en matière d'art; faire converger vers un même aboutissement, à savoir l'ennoblissement de la nation allemande, l'effort tenté par la rédaction des revues hebdomadaires et les moyens d'action, plus puissants encore, que le dramaturge tient en mains; procéder le long de cette double voie en s'inspirant des doctrines appelées à être élaborées dans les réunions de la docte Compagnie² que le professeur de logique et de métaphy-

¹ Les Neuber.

² *Die deutsche Gesellschaft*, antérieurement *die poetische Gesellschaft*,

sique de l'Université de Leipzick a rêvé de convertir en une authentique « Académie allemande », tel est, au moment même où il est donné à Gottsched, par une heureuse fortune, de s'associer le concours précieux entre tous de Louise Kulmus, le plan grandiose qui l'occupe.

Mais, en dépit de la progression judicieuse de ses déductions, et quelque tenace énergie que son esprit de décision pensât mettre à le réaliser, il eût été impuissant à le faire passer de la spéculation dans le fait, si le sens pratique qui le guidait ne lui eût suggéré, pour subvenir aux besoins d'une période intermédiaire, l'ingénieux expédient de la « nationalisation » des chefs-d'œuvre de l'étranger.

Sa doctrine en matière de traduction est originale et mérite de fixer l'attention. Dans sa pensée, la version en langue nationale des ouvrages les plus caractéristiques d'une littérature étrangère ne signifie pas l'acceptation servile et résignée de sa prédominance ; il la conçoit, au contraire, comme un instrument actif de libération.

En traduisant, et en mettant ainsi à la portée de toutes les classes, des œuvres dont l'élite recherchait, jusqu'alors, la lecture dans la langue originale, et que le peuple était, par contre, voué à ne jamais connaître, il prétend atteindre un double but. Premièrement, il rend l'art véritable accessible à une proportion de plus en plus importante de la nation ; il atteint l'âme populaire ; il lui découvre les prestiges d'une perfection insoupçonnée d'elle et l'accoutume à ne plus se satisfaire de spectacles vulgaires et dégradants. Deuxièmement, il restreint, d'un point de vue général, l'empire de la langue dans laquelle ont été écrits les ouvrages qu'il emprunte. Il se flatte de déshabituer les délicats du dédain où ils affectent de tenir les productions allemandes. Il plie la langue allemande elle-même à l'expression de certains raffinements de pensée, de certaines élégances de culture, qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion de rendre. Par la multiplicité des modèles qu'il apprend au public à goûter, il engage enfin les futurs auteurs à se familiariser

avec la pratique de formes et de genres que les Gryphius et les Christian Weisse — pour ne parler que du théâtre — avaient ignorés. Ainsi, l'hommage qu'il rend à l'étranger se corrige du ferme propos de conquérir, en s'aidant de son secours même, l'indépendance par rapport à lui. Il confesse la supériorité provisoire du génie français sur le génie allemand, mais il se fait fort de contribuer à la réduire par le mode d'imitation qu'il préconise. A égale distance du dénigrement systématique et de la louange sans contrepoids, il est à la fois l'admirateur et l'adversaire des Français.

Au point de vue technique, sa méthode de traduction s'accommode aux fins qu'il s'est prescrites, avec une souplesse qui répugnerait, de nos jours, tant à nos exigences rigoureuses sous le rapport de l'authenticité et de la précision, qu'aux notions très formelles qui se sont progressivement imposées et que la lettre des conventions internationales a consacrées, en matière de propriété littéraire.

Elle ne lui est pas, au demeurant, absolument personnelle. La pratique qu'il adopte, et qu'il fait, avec la résolution quelque peu despotique qui est son propre, prévaloir d'autorité parmi ses collaborateurs, ne contredit du moins en rien d'essentiel les idées généralement admises par ses contemporains, et que, dès la fin du xvi^e siècle, — d'Amyot à Perrot d'Ablancourt et à ses *belles infidèles*, — les traducteurs français eux-mêmes, s'accommodant au goût de leur entourage, ont professées à l'égard des classiques anciens et des écrivains espagnols.

De ce point de vue, l'œuvre originale n'est pas tenue pour le bien intangible de l'auteur qui l'a conçue et rédigée. Rien ne la garde contre le bon plaisir du traducteur. Celui-ci prétend en disposer, à son gré, selon son appréciation des besoins du public qui lira sa version. Le critère d'une bonne traduction n'est pas alors l'exacte concordance qu'elle observe à l'égard de son modèle, mais le plaisir qu'elle peut procurer aux lecteurs auxquels elle s'adresse. La préoccupation de quiconque

s'y exerce n'est pas de restituer, avec la justesse scrupuleuse que l'érudition de l'avenir commandera, une époque ou un milieu ; nul ne lui en saurait gré. L'essentiel étant qu'il fasse agréer son ouvrage, il se subordonne aux exigences du présent, au lieu de s'en abstraire. Et tout ce dont il pourrait redouter, pour son juge, une surprise ou un heurt, il l'élimine, à moins que, s'il est possible, il ne le transpose.

Si la méthode grâce à laquelle Gottsched prétend réaliser une rénovation du théâtre allemand ne procède pas d'une docilité à ce degré passive, elle n'en est pas, dans ses démarches, moins arbitraire à l'égard du modèle suivi.

Son propos n'est pas, en effet, comme il avait été celui du traducteur fameux de Lucien, de plaire, mais d'instruire. Son effort ne va pas à faire accepter ses productions par une « société polie », qu'il pût se figurer sous l'aspect d'un aréopage élégant et souverain, mais à agir, coûte que coûte, d'une prise tenace, sur l'auditoire qui se presse devant l'estrade de la Neuber.

Sa norme, ce ne sont pas, en conséquence, les exigences et les préférences de ce public, mais des nécessités plus hautes, sur lesquelles lui-même prononce, du haut de sa chaire.

Influencé comme il l'est, même à son insu, par sa mentalité d'homme d'école, il se représente le répertoire nouveau, dont il veut doter les comédiens, comme un recueil d'« exemples » et de « paradigmes », fait pour illustrer un enseignement théorique. Aussi longtemps que les auteurs allemands capables de rivaliser avec les écrivains français feront défaut, il est bien décidé, suivant la formule qu'il sait avoir été posée, précisément par l'un des plus illustres d'entre ces derniers, à l'aurore du grand siècle — « à prendre son bien où il le trouve ». Or, pour que ces « exemples », qui doivent favoriser, en même temps, l'initiation des auteurs et celle du public, remplissent tout leur effet utile, il ne voit rien de plus expédient que de les conformer, sans égards ni scrupules, aux conditions qui les feront adopter, le plus étroitement possible, par les spectateurs

allemands. Transportées sur la scène de Leipzick ou de Hambourg, il ne faut pas que les comédies de Molière, de Destouches ou de Dufresny y fassent figure d'étrangères. Tout ce qu'elles contiennent de spécifiquement français, les détails de mœurs trop topiques, les dénominations, les allusions, et jusqu'au lieu même où l'action se déroule, devront être remplacés par des équivalents allemands. Pour que l'éducation du public s'effectue avec certitude et que, par une progression en quelque manière organique, se constitue, dans les grandes villes allemandes, ce « parterre » exigeant et instruit que Gottsched envie au théâtre français, il ne convient pas qu'il soit fait aux habitudes une violence trop brusque. Les ouvrages importés devront pouvoir être tenus pour des originaux, dus à l'esprit d'invention d'auteurs nationaux. On ne proposera donc, en aucun cas, de traduire avec fidélité : le public serait rebuté, et voudrait revenir aux farces d'Arlequin ; mais, plus judicieusement, on adaptera, on assimilera, et, pour résumer, d'un mot plus fort, toute la pensée de Gottsched, on « annexera » à la littérature allemande les œuvres étrangères que l'on estimera pouvoir lui profiter.

Non que les tentatives qu'il provoque, ni ses propres essais en ce genre — tels que son *Endymion* (1725) ou son *Iphigénie* (1729) — soient sans précédents en Allemagne. Plusieurs tragédies de Corneille et de Racine, et plusieurs comédies de Molière ont été, dans les dernières années du ^{xvii}e siècle et dans la première décade du ^{xviii}e, mis en langue allemande et produits, à titre exceptionnel, sur la scène de quelque résidence ducale, notamment à Brunswick, avec les libertés que l'esprit du temps tolère. Ce qui le distingue, c'est le parti pris systématique des expériences auxquelles il s'intéresse, et c'est à la fois sa curiosité des théories dramatiques, le zèle qu'il met à interpréter, au profit de ses compatriotes, les doctrines puisées, comme à pleines mains, dans la traduction d'Aristote par Dacier, dans les fascicules du *Spectator*, dans les préfaces et dans les *Discours* de Corneille et dans les compendia de

Brumoy, et l'esprit d'organisation pratique qui le presse de porter son attention, non pas sur les divertissements d'une cour, mais sur ceux des foules que la foire attire, trois fois l'an, à Leipzig, et le convainc, quelque dignité qui s'attache à sa fonction universitaire, de collaborer, sans fausse honte, avec un comédien qui jouait, naguère encore, les Scaramouche.

IV

Du point de vue du théâtre, *la Femme docteur* a, dans ces conditions, de quoi l'intéresser à plus d'un titre. Son tempérament personnel l'incline, à vrai dire, vers la pompe et la grandiloquence des tragédies, et lui-même, à une date encore récente, a adapté le *Caton mourant* d'Addison (1732). Mais il est assez clairvoyant pour attacher un prix particulier à la réforme du répertoire comique. Il comprend — et la fortune de son *Iphigénie* l'en a peut-être tout particulièrement instruit — que, de la « farce » à la sublimité d'un Racine, le saut est brusque. Le public de négociants et de basochiens, auquel il a affaire, vient au théâtre pour s'ébaudir, plus volontiers que pour pleurer. Il serait imprudent de le vouloir sevrer de pièces gaies ; le plus sage est de le conquérir à des ouvrages d'où l'élément comique ne soit point exclu, mais où il recouvre le sérieux des vérités morales.

Gottsched exige de toute production littéraire un contenu moralisateur. Soucieux au degré où il l'est de rehausser le goût public, convaincu, par l'interprétation qu'il se donne de l'exemple fourni par la France, que l'éclat d'un grand siècle littéraire succède aux multiples efforts par quoi les mœurs se sont, dans l'enceinte d'une capitale, policées et affinées, il n'a pas médité de bannir de Leipzig Thalie ni son cortège, mais il veut que, modérée et assagie, elle provoque une gaîté compatible avec la décence, et que ses saillies ne débordent plus qu'aux dépens du vice, — ou à ceux des adversaires que, parmi

les théologiens, ou dans le sein même de l'Université, ses initiatives de docte réformateur peuvent rencontrer.

Or, pour tracer la ligne que doit suivre, dans l'orientation nouvelle qu'il préconise, la comédie allemande, tout l'invite à se conformer aux suggestions qui lui viennent du théâtre français contemporain, lequel, par l'œuvre entière des Lesage, des Regnard, des Dancourt et des Destouches, tend à exploiter, avec une prédilection marquée, la veine de l'étude psychologique et de la satire morale, ouverte par Molière, avec l'*Avare*, le *Bourgeois gentilhomme* et le *Malade imaginaire*. Puis, pour s'autoriser d'applications pratiques de sa méthode, il dispose, au moment précis où son ambition peut en tirer le profit le plus opportun, des aptitudes de « son adroite amie¹ », du don qu'elle a de la mesure, allié à la verve volontiers caustique de son tempérament enjoué et cependant sérieux.

Dès 1732, une adaptation du *Philosophe marié* de Destouches avait été tentée, sur ses indications, par le comédien Koch. Mais, ce sera surtout à partir de 1735 que la tragédie paraîtra comme délaissée au profit de la comédie, et les premiers tomes du *Théâtre allemand*² témoigneront assez, à dater de 1740, du zèle dépensé par Mme Gottsched, par ses versions du *Misanthrope*, de l'*Esprit de contradiction* de Dufresny, du *Dissipateur* de Destouches, et par d'autres encore, en vue de répandre en Allemagne la formule de la comédie bourgeoise française, finement satirique, divertissante sans outrance, habile à susciter tour à tour l'explosion d'un franc rire et le bienfait de douces et discrètes larmes. — dont Lessing, trente années seulement plus tard, donnera, dans *Minna von Barnhelm*, sous les traits d'une œuvre impérissable, l'équivalent spécifiquement allemand.

Or, en 1735, si la *Femme docteur* de Bougeant réunit, au gré des deux collaborateurs, les principales conditions que

¹ Die geschickte Freundin.

² *Die deutsche Schaubühne nach den Regeln der alten Griechen und Römer eingerichtet*, 6 Bdé, Leipzig (1740-1745 et 1746-1750).

requiert, sous le rapport purement dramatique, la comédie qu'ils projettent d'acclimater à Leipzick, elle renferme, par surcroît, à leurs yeux, de par son sujet même, un élément particulier d'intérêt.

La similitude singulière, que l'ingénieuse pénétration de Louise Kulmus avait, dès la première lecture, relevée entre le milieu janséniste dessiné par le Jésuite français et les confréries des piétistes allemands, disciples de Spener et de Francke, n'avait pas cessé de lui paraître frappante : elle n'avait pu manquer de produire une impression équivalente sur Gottsched, que toutes ses convictions séparaient des fervents ordinaires des *Collegia pietatis*.

Entre eux et lui, l'incompatibilité était essentielle et irréductible. Le piétisme, partout où il représentait une puissance, opposait aux doctrines du réformateur du théâtre, un obstacle de principe et de fait, une barrière infranchissable. Pour ce dernier, si le niveau moral des spectacles doit être rehaussé, ce n'est pas tant de la morale pour elle-même qu'il se soucie, que de la plus haute valeur littéraire des œuvres qu'une meilleure éducation du public amènera les auteurs à produire, et de tout cet enchaînement d'actions et de réactions qu'il prévoit, et dont l'effet graduel sera, selon son estime, un progrès général et combiné de l'esprit public et de la littérature tout entière. Pour les piétistes, au contraire, le théâtre est une institution radicalement damnable et funeste, et qu'il faut extirper. L'unique objectif qu'il faille que notre âme ait constamment présent étant, d'après eux, la survenue de la « grâce », et par conséquent, tout notre constant et véhément effort devant être concentré sur le perfectionnement de ce qu'ils appellent « l'homme intérieur », il est clair qu'ils doivent traiter Gottsched d'ennemi d'autant plus redoutable du salut commun, qu'il tend à rendre plus subtil, et partant susceptible de pénétrer, comme à leur insu, dans un plus grand nombre d'âmes nobles et délicates, le poison que recèle inévitablement toute œuvre représentée sur le théâtre. Que si l'on veut

mesurer, dans notre langue, l'ardeur de la désapprobation qui les anime, ce sont les *Pensées* de Pascal qu'il faut ouvrir, au lieu où l'apologiste passionné de la religion déclare que « tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne » : mais qu'« entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie ¹ » ; — ou bien, c'est à Bossuet qu'il faut songer, et à ces admirables et intransigeantes *Maximes et Réflexions sur la comédie* ², qu'il écrivit en réponse aux allégations du P. Caffaro, de l'ordre des Théatins, qui s'était montré favorable aux spectacles ; ou bien encore — tant il est vrai que se rencontrent, dans une commune et égale haine du théâtre, tous ceux que le problème moral, vu dans son intégralité et dans sa redoutable rigueur, possède, — c'est la fameuse *Lettre de J.-J. Rousseau à D'Alembert sur les spectacles* (1758), qu'il faut relire, aux pages véhémentes où le « philosophe de Genève », redoutant pour l'austère cité de Calvin, une influence délétère, proclame, — se rencontrant presque avec Bossuet, — que c'est une chimère, « d'attribuer au théâtre le pouvoir de changer des sentiments ni des mœurs qu'il ne peut que suivre et embellir ³ ».

De son côté, Gottsched, disciple militant de Christian Wolff, se trouve, à l'époque qui nous occupe, avoir dès longtemps pris position contre les piétistes.

Il convient de ne pas perdre de vue que son adolescence avait, d'une part, coïncidé avec la période durant laquelle le piétisme sembla triompher, d'une manière définitive, à Halle, autour de Francke et des établissements si prospères qu'un puissant esprit d'entreprise y avait fondés, et à Königsberg même, sa ville natale, autour des maîtres du *Collegium Fredericianum*, et qu'elle avait été, d'autre part, contemporaine des premières démarches, tentées également à Halle et à Königsberg, par les représentants de la tendance adverse,

¹ *Pensées*, édit. E. Havet (II, 116).

² Parues en 1694, et dans lesquelles Molière était directement visé.

³ Edition Léon Fontaine, p. 124.

appelée à s'affirmer, au cours du XVIII^e siècle, au bénéfice du pur rationalisme ¹.

De 1714 à 1723, date de son accession au rang des « maîtres », il avait eu le loisir de confronter, au pied des chaires de l'Université de Königsberg, les deux disciplines, et d'arrêter entre elles son choix.

Son initiation philosophique avait été diverse et approfondie. Des professeurs de l'ancienne école, il avait entendu le traditionnel exposé de la doctrine aristotélique, ainsi qu'un aperçu déjà substantiel des enseignements de Descartes et de Thomasius. Destiné par son père à l'état ecclésiastique, il avait appliqué son esprit aux problèmes qu'agitaient des maîtres imbus de piétisme, tels que Lysius, le représentant déclaré de Spener à Königsberg et le fondateur du collège piétiste. En 1718, il avait rédigé même, tout jeune étudiant encore, une dissertation en latin sur la « grâce » : *De conversione hominis et gratia Dei in eadem efficaci et sufficiente* ², dans laquelle il s'était montré rebelle à accepter la conception piétiste de la conversion du pécheur par l'intrusion soudaine de l'amour divin dans son cœur ³. En 1720, sur l'invitation expresse de Rast, le disciple immédiat de Wolff, il avait lu la *Théodicée* de Leibniz et l'ouvrage si retentissant de Wolff lui-même, ces *Méditations touchant les forces de l'entendement humain et leur emploi rationnel en vue de la connaissance de la vérité*, qui avaient paru en 1712, à Halle ⁴.

Tempérament dans lequel l'intellectualité domine sur la sensibilité et sur l'imagination, Gottsched a ainsi vécu son adolescence à cette heure critique de l'histoire de la pensée allemande, où le piétisme, après quarante années d'obscurs

¹ Tout le mouvement que l'on est convenu de désigner sous le terme imprécis de *Aufklärung* peut être considéré comme issu de ce point de départ.

² Voir : Wanieck, *Gottsched und die deutsche Lit. seiner Zeit* (p. 9).

³ Cette illumination subite que les piétistes appelaient *Durchbruch*.

⁴ Voir Benno Erdmann : *Martin Knutzen und seine Zeit*, p. 16. Le titre du livre de Wolff était : *Vernünfftige Gedanken von den Kräften des menschlichen Verstandes und ihrem richtigen Gebrauch in Erkenntniß der Wahrheit*.

et opiniâtres efforts, a réussi à affirmer, dans un certain nombre de centres, sa domination effective sur l'orthodoxie, et où il se voit menacé, à son tour, dans son pouvoir, par les prétentions grandissantes du rationalisme. Entre le piétisme, en possession, vers 1720, de crédit et d'autorité, et l'enseignement de Wolff, qui répond aux exigences de son esprit épris de déductions logiques, Gottsched a pris parti pour Wolff.

Dès l'année qui avait suivi son installation à Leipzick (1724), il avait été le premier à propager, du haut de la chaire universitaire, les principes fondamentaux de cette méthode d'investigation, — cartésienne et spinosiste dans son essence, — qui ne tendait à rien de moins qu'à appliquer à la philosophie l'induction strictement progressive des mathématiques, — « Tout ce qui arrive », — avait professé, en substance, Wolff — « se produit nécessairement en vertu d'une cause, laquelle à son tour procède d'une cause antérieure, et ainsi de suite. Il n'est rien, ni phénomène, ni mode de pensée, qui ne soit un anneau dans la chaîne indéfinie des causes et des effets. »

Partisan du libre examen, Gottsched n'avait pas craint de revendiquer, au même moment, en faveur de ce parti pris philosophique, des droits équivalents à ceux que s'attribue le dogmatisme religieux. Dans une circonstance solennelle, il avait plaidé avec feu, en 1726, la cause de la tolérance¹. Il n'avait pas reculé devant l'évocation des maux terribles déchaînés, moins d'un siècle auparavant, en Allemagne, par les guerres de religion, et il avait opposé à l'intrépidité de décision du fanatique le point de vue nettement agnostique du savant moderne, quand il avait laissé tomber, dans le silence impressionnant de l'*aula* universitaire, cette question subversive entre toutes : « Je te le demande, ardent zélateur, qu'est-ce donc que la vérité ? »

¹ *Gottsched's Gesam. Reden*, 1749, p. 522 sq.

V

Entre les piétistes et les orthodoxes, il va de soi que l'auteur d'une telle apostrophe ne se prononce pas. Au regard du rationaliste, les querelles qui séparent les deux antagonistes religieux sont de moins significative portée que les postulats communs, d'où procède, en dépit des divergences, la discipline particulière de l'un et de l'autre. Or, par un effet inverse, la solidarité de leurs intérêts s'éclaire, au même moment, pour eux-mêmes, d'une évidence progressive, à mesure que s'accroît l'imminence du danger qui vient de lui. Sa menace fait grandir entre eux les chances de la conciliation.

Telle avait précisément été, dans ses lignes principales, la situation relative des doctrines adverses, durant la période qui s'était écoulée entre la déclaration retentissante de Gottsched (1726) et la date de 1735, à laquelle *la Femme docteur* captive à nouveau, pour quelques mois, son intérêt.

Le piétisme avait achevé d'établir sa prédominance sur l'ancienne orthodoxie luthérienne. Si l'on met à part Wittenberg et Rostock, il régnait dans les académies et les séminaires de théologie. Pour prendre un terme adéquat de comparaison et nous faire mesurer cette hégémonie, Julian Schmidt¹ évoque la victoire autrefois remportée par la Réforme sur le catholicisme romain, c'est-à-dire qu'il discerne désormais, dans la thèse orthodoxe elle-même, l'influence pénétrante du piétisme. L'orthodoxie a renoncé à ses tendances mondaines et profanes; elle prend, au combat que soutient le piétisme contre l'offensive du rationalisme, une part fraternelle. Mais, malgré leur concorde restaurée et quelque ferme adhésion que conservent à la foi vivifiée par la propagande piétiste les classes populaires, d'une part, et de l'autre, les cercles aristocratiques,

¹ Julian Schmidt, *Gesch. des geistigen Lebens in Deutschland, von Leibnitz bis auf Lessing's Tod*, I, 518.

les lendemains de la cause dont ils sont les défenseurs apparaissent plus précaires qu'aux temps héroïques de leur longue rivalité. La vie publique, les mœurs, la science et l'art inclinent vers le libre examen, et la discipline wolffienne sollicite dès l'abord la faveur des générations montantes d'intellectuels. Au piétisme le loisir n'est plus laissé de célébrer son triomphe sur son rival de la veille, car l'assaillant sape les bases de la forteresse où il est entré.

A vrai dire, Leipzick n'avait jamais compté parmi ses fiefs. Sans doute, de 1687 à 1690, Francke y avait professé et avait pensé s'y établir. Mais son succès personnel même et l'inquiétant ascendant qu'il avait exercé sur les étudiants avaient compromis ses desseins. La majorité orthodoxe de l'Université l'avait dénoncé à Dresde comme hérétique et il avait dû, bien que lavé de cette accusation, quitter la ville avec Anton et Schade, deux autres disciples immédiats de Spener. Par la suite, la situation privilégiée du « petit Paris », son importance déjà notoire comme ville de négoce, et spécifiquement, comme centre du commerce de la librairie, son hospitalité accueillante à l'égard des étrangers, la dignité particulière et l'opulence de sa bourgeoisie et par surcroît le libéralisme traditionnel qui attachait la Saxe protestante à une dynastie catholique, lui avaient été autant de sauvegardes contre l'exclusivisme doctrinaire et la sévérité puritaine du piétisme. Des hommes d'une culture superficielle, mais répandus dans tous les cercles et se faisant gloire d'unir les contraires par les liens d'une sociabilité bienveillante, comme Mencke, y donnaient sans peine le ton.

En regard, et toute proche, la Rome du piétisme était Halle. Depuis l'année où, quittant en hâte Leipzick, Francke s'y était fixé, la « secte » y régnait sans conteste et sans rivale. Ses fervents détenaient à l'Université, depuis la fondation (1694), toutes les chaires. Mais surtout elle y possédait, dans son « Orphelinat¹ » et dans ses écoles, une pépinière, dont les

¹ Das Waisenhaus zu Glaucha.

espérances chaque année renaissantes assuraient sa foi dans l'avenir. Avec une clairvoyance d'homme d'action et un optimisme et une ténacité d'apôtre, Francke y avait créé de toutes pièces, s'aidant de ressources dérisoires, ces établissements dont la fortune a victorieusement subi l'épreuve de plus de deux siècles¹.

Recueillir à portes ouvertes, et non seulement mettre à l'abri, mais instruire et conformer à son idéal tous les orphelins, tous les petits indigents privés de tutelle; les conquérir par d'indubitables bienfaits à la cause que l'on sert; exercer, pour le bien immédiat des déshérités qui deviendront des témoins et des prosélytes, des vertus de désintéressement et de dévouement dont la gloire et les effets opéreront, par d'innombrables répercussions, en faveur de la doctrine que l'on veut répandre; réaliser une œuvre, dont les mérites, d'un point de vue purement humain, soient manifestes, et qui soit la projection matérielle d'une âme possédée du pur esprit de l'Évangile; gagner à la fois la gratitude des princes dont on purge les routes et les domaines de chemineaux et de malfaiteurs, et la reconnaissance sans bornes des masses populaires; greffer sur l'hospice et sur l'école le dispensaire et l'imprimerie, en sorte qu'il ne soit pas de besoin du corps ou de l'esprit ou de l'âme auquel on n'ait pourvu, pas de moyen d'action que l'on n'ait utilisé; telle avait été, depuis 1695 jusqu'à la mort de Francke (1727), et sans relâchement depuis cette date, mais bien plus, avec un succès croissant, la grandiose et puissante entreprise des piétistes de Halle.

Quand on a pris garde aux ressources de propagande qu'elle mettait entre leurs mains, c'est alors que l'on s'explique la diffusion irrésistible du piétisme dans l'Allemagne religieuse, vers 1730, et sa victoire finale sur l'orthodoxie scolastique. De Halle, ses « missionnaires » se répandaient des rives de la Saale jusqu'au Rhin, ou bien, du côté de l'est, jusqu'en Silésie.

¹ Voir : Kramer, *die Stiftungen A. II. Francke's in Halle* (1863).

Les uns portaient la bonne parole aux coreligionnaires dont la position, dans le Wurtemberg, devenait, d'année en année, plus forte¹. D'autres gagnaient les villes hanséatiques. Brême, Hambourg et Lubeck, comme aussi bien Dantzick, Königsberg et Riga, avaient leurs « conventicles » réguliers.

Mais nulle part, dans les grandes cités du Nord, le piétisme n'était plus solidement établi que dans la ville natale de Gottsched. Le *Collegium Fridericianum* de Königsberg était directement issu du *Paedagogium* de Halle. Depuis la mort de Lysius (1731), la personnalité puissante de Franz-Albert Schulz, son directeur, dominait non seulement la Faculté de théologie, mais l'Université tout entière et la ville même. Une exception spéciale octroyée par Frédéric-Guillaume I^{er} dispensait les étudiants de Königsberg de l'obligation imposée à tout candidat pasteur de Prusse d'avoir fréquenté, pendant deux années au moins, l'Université de Halle. « De 1730 à 1740, Königsberg fut une ville entièrement conquise au piétisme » — a écrit M. Benno Erdmann, dans sa biographie de Martin Knutzen², l'un des maîtres d'Emmanuel Kant. Elève du Collegium, le futur auteur de la *Critique de la raison pure*, fils d'artisans modestes de la vieille résidence ducale, poursuivait, durant cette décade même, son cours d'études dont les directions, ainsi qu'on le sait, étaient activement soutenues par les influences subies au foyer paternel. Dans une lettre datée de 1736, Flottwell, le fondateur de la *Société allemande* de Königsberg³ et le correspondant régulier de Gottsched, atteste que « l'oppression » exercée par ceux qu'il qualifie de « cagots » et qu'il exècre, « est pire que celle de l'Inquisition ». Ses messages si précieusement documentaires abondent en traits

¹ Voir sur ce point : Chr. Kolb, *die Anfänge des Pietismus und Separatismus in Wurtemberg* (Stuttgard, 1902). Les édits de 1743 devaient consacrer l'adoption officielle de leurs points de vue et de leurs méthodes d'édification.

² Voir : Benno Erdmann, *Martin Knutzen und seine Zeit*, Liepzig, 1876.

³ *Die deutsche Gesellschaft*. Voir : Gottl, Krause, *Gottsched und Flottwell, die Begründer der Deutschen Gesellschaft in Königsberg*, Liepzig, 1893.

piquants qui caractérisent ce régime, non point, en vérité, imposé par une sorte de terreur, — comme Flottwell, son adversaire de principe, l'insinue, — mais accepté par la plupart avec une conviction profonde. Il assure que M. Eckart, le principal libraire de la ville, débite « infiniment plus de catéchismes et de sermonnaires et de psautiers » que de tous autres livres. Il informe ailleurs Gottsched, — assuré de le toucher au plus vif, — que l'on en est venu, « dans maints cercles, à considérer comme *honteux* d'aller à la comédie¹ ». Rien n'échappait à l'emprise du théologien, du pédagogue, de l'administrateur éminent qu'était Schulz. Comme Francke, à Halle, il évoque irrésistiblement, mais avec des traits pourtant moins durs, une intelligence plus ouverte et un cœur plus pitoyable, la physionomie pleine de religieux ascendant du réformateur de Genève.

Quel commentaire à la lecture de *la Femme docteur*, que les lettres reçues au même moment, de Königsberg, par Gottsched, et qui lui remémorent, avec une précision si minutieuse, un milieu qui lui est si familier, et où il souhaiterait tant que son influence prévalût² ! Quelles réjouissantes similitudes il perçoit, en effet, à chaque page de l'ingénieuse satire française, entre les M. Bertaudin ou les M. Frondebulle du P. Bougeant et tels ou tels piétistes de l'entourage de Schulz, comme aussi bien entre Mme Lucrèce et telle dame de la bourgeoisie de Königsberg, dont il a ouï dire ! Et comme il sait gré à son « adroite amie » d'avoir discerné et retenu l'actuel intérêt de ce précieux libelle ! Quel effet enfin il attend de l'adaptation qu'elle a accepté d'en faire, conformément à la méthode qu'il lui a inculquée — et qu'ils ont déjà, d'un com-

¹ Schimpflich. Cf. B. Erdmann, *Knutzen*, p. 28.

² On sait que les manuscrits des lettres adressées à Gottsched se trouvent conservés à la bibliothèque de l'Université de Leipzig, en huit in-folio. Les lettres de Gottsched à ses divers correspondants, copiées par Mme Gottsched, se trouvent, en partie à la bibliothèque de Dresde, en partie à celle de Nuremberg.

mun accord, pratiquée ¹. — aux dépens de l'hégémonie qu'il est dans leur plan d'affaiblir !

Le travail de Mme Gottsched dut être effectué, selon toute vraisemblance, au cours des derniers mois de 1735, son installation à Leipzick ayant eu lieu en mai, et la première édition de l'ouvrage portant la date de 1736.

Le livre parut sans nom d'auteur ; il était intitulé : *die Pietisterey im Fischbeinrock oder die doctormässige Frau, in einem Lustspiele vorgestellt*, c'est à savoir, — en tenant compte de ce que le suffixe de *Pietisterey* comporte de désobligeant, et même de méprisant : *La cagoterie en robe à paniers ou la femme docteur, présentée sous forme de comédie*. Le lieu de la publication, à en croire la feuille de titre, était Rostock, et de « bons amis », — était-il également indiqué, — s'étaient entremis pour couvrir les frais ².

En fait, l'anonymat se soutenait ici d'une feinte. Le nom du véritable éditeur eût-il été révélé, l'on n'eût pas eu de peine à découvrir, à Leipzick, par voie de déduction, le nom de l'auteur. Or, Gottsched avait des raisons de ne pas s'engager, de sa personne, en des polémiques dont la religion fût le prétexte initial ou l'objet. Il lui était expédient de diminuer, dans la mesure de ses forces, le crédit du piétisme et de ses adhérents, mais il jugeait peu opportun de soulever contre soi, sur ce terrain, de trop assurées et puissantes inimitiés.

Dans le fond, — et pour bien mesurer la position prise par l'illustre régent des lettres allemandes en cette affaire, — si les questions religieuses et morales l'intéressent, les questions d'ordre littéraire ont seules le pouvoir de passionner cet esprit de pédant aux vastes ambitions : la « pureté de la langue » est son dogme, la grammaire est sa scolastique, et les Brumoy et les Dacier sont ses Pères de l'Eglise. Entre les « orthodoxes » et leurs antagonistes il ne fait nulle différence,

¹ Lors de l'adaptation d'une comédie de Saint-Evremond, qui parut sous le titre de *die Opern*.

² « Rostock, auf Kosten guter Freunde. »

ou plus exactement, il ne déteste davantage les seconds que parce qu'ils font de la religion, dans la pratique quotidienne de la vie, leur unique et ardent souci, et parce qu'il les sait intransigeants à l'égard des « divertissements », et dédaigneux de tous les prestiges de la littérature, auxquels il est si étroitement attaché. A cette heure précise, ses préoccupations sont partagées entre la lexicographie et la réforme du théâtre : il vient à peine de clore une querelle soutenue contre un certain C.-E. Steinbach, de Breslau, à propos d'un dictionnaire latin-allemand¹; et dans laquelle il ne fut pas le plaignant, mais le défenseur.

Ses visées sont trop étendues pour qu'il désire disperser ses ressources en de trop multiples, et surtout en de si redoutables engagements. Tout le fait voir ménager avisé du crédit qu'il s'est acquis dans l'Allemagne entière par le moyen de son périodique² et par l'active correspondance qu'il entretient avec les personnalités influentes des provinces les plus opposées. Le but qu'il s'est fixé, d'influer de Leipzick, — devenu par ses efforts le centre reconnu de la culture germanique, — sur le développement du goût dans tous les pays de langue allemande, lui prescrit d'user de diplomatique prudence. Durant toute la période qui nous occupe, il est patent qu'il épargne, avec infiniment de soin, Bodmer et les écrivains suisses, vis-à-vis desquels, à une époque ultérieure, il ne pensera jamais user d'assez de rigueur; il loue avec hyperbole la traduction de Milton qu'a donnée son émule, — le véritable fondateur des Revues hebdomadaires allemandes³, — et il vante l'intérêt que portent aux belles-lettres les cantons helvétiques⁴.

Par surcroît, en ce qui touche plus particulièrement les

¹ Voir Wanieck, p. 307.

² *Die Beiträge zur kritischen Historie der deutschen Sprache, Poesie und Beredsamkeit*, 8 Bde (1732-1744).

³ Les *Discurse der Mahler* parurent dès 1721, tandis que *die vernünftigen Tadlerinnen* de Gottsched ne virent le jour qu'à partir de 1725.

⁴ Voir Wanieck, *loc. cit.*, p. 319.

différents d'ordre religieux, il sait que les théologiens ont, en haut lieu, des recours dont les suites peuvent être pour le moins incommodes. Ne lui fait-on pas grief, cette année même (1736), de certaine phrase un peu risquée, insérée par lui, contre l'homilétique officielle, dans une dédicace de ses *Contributions* au prédicateur Masperger ? Le titre de son *Art oratoire*, offert « aux orateurs sacrés comme aux orateurs profanes », n'est-il pas tenu pour épigrammatique, et ne va-t-il pas avoir à répondre de toutes ces audaces devant le Consistoire de Dresde, au risque de suspension¹ ?

Le choix fait de Rostock, comme lieu supposé de publication de *die Pietisterey*, était propre à égarer, à souhait, les conjectures. Confinée dans une petite cité maritime obscure et peu prospère, maintenue par sa situation même à l'écart des grands mouvements du siècle, la très ancienne Université mecklembourgeoise² poursuivait, dans un esprit de fidélité traditionnelle aux modes de pensée de ses fondateurs, une existence relativement effacée. Le plus subtil des adversaires de Spener, Fecht, y avait professé dans les dernières décades du xvii^e siècle, et le redouté Löscher y était venu conférer avec lui. Il y avait une vraisemblance suffisante à ce qu'une satire contre le piétisme y eût été, sinon conçue, du moins imprimée, dans une atmosphère favorable.

On doit à des recherches très récentes de M. Reinhard Buchwald de savoir, d'une certitude matérielle, que le livre était sorti, en vérité, des presses de Breitkopf, à Leipzig même. Ce savant a compulsé les archives encore existantes de l'illustre maison, et il a eu la bonne fortune d'y retrouver des pièces comptables qui ne laissent plus de place au doute³.

¹ Voir Wanieck, p. 284. Cf. Danzel, *Gottsched u. seine Zeit*, p. 37 sqq. — Gottsched fut en effet cité, au cours de 1736, devant ce tribunal, et, malgré la puissante protection de Manteuffel, il fut condamné à une rétractation.

² Elle avait été fondée en 1419.

³ Voir *Nachwort* de *Die Lustspiele der Gottschedin* (1909). Sous la raison sociale « Breitkopf und Haertel », la fameuse imprimerie existe encore

La rédaction seule du sous-titre adopté par Mme Gottsched, — duquel il ressortait que la *cagoterie* était, dans les pages que l'on livrait au public, *présentée sous forme de comédie*, c'est-à-dire « figurée et dépeinte au moyen de la fiction dramatique », — donnait à conclure, non pas certes que la pièce eût été destinée, par principe et de propos délibéré, à être lue et non jouée, mais enfin que l'auteur, ne s'illusionnant pas sur les obstacles qui pourraient s'opposer à la représentation de son ouvrage, s'accommodait à l'avance de la fortune qui lui serait faite en tant que libelle.

A notre sens, le « pamphlet », dans les visées des Gottsched, prime, en effet, dans cette circonstance, sur la « comédie ». Sans doute, ils seraient ravis que le retentissement de leur satire fût accru par le concours des Neuber, et l'élaboration même du sujet a dû, pour eux, une grande partie de son attrait au soutien qu'ils ont emprunté à la forme dialoguée, mais il n'en reste pas moins que les cinq actes, au lieu d'affronter les feux de la rampe, apparaissent d'emblée sous l'aspect du texte imprimé, et que les termes dans lesquels on les annonce avertissent, à première vue, le lecteur avisé que l'appareil scénique dont on a usé n'a été, tout compte fait, qu'une amorce à la curiosité et qu'un instrument de diffusion.

Au surplus, *die Pietisterey im Fischbeinrocke* est la seule des comédies composées, adaptées ou traduites, par Mme Gottsched, qui ait fait ainsi l'objet d'une publication distincte ; elle est aussi la seule qui n'ait pas été comprise dans l'une ou l'autre des deux éditions du *Théâtre Allemand* de Gottsched¹, et quand Schlenther certifie que ces pièces se sont maintenues, pendant plus de vingt ans, au répertoire des troupes ambulantes allemandes, notamment à celui de Mme Schröder-

aujourd'hui. — Il n'est pas sans intérêt de noter, à ce propos, que les Gottsched habitaient, depuis leur mariage, la maison même de Breitkopf (voir Danzel, *Gottsched u. seine Zeit*, p. 68).

¹ *Die deutsche Schaubühne* (1740-1745 et 1746-1750).

Ackermann¹, c'est surtout *die ungleiche Heirat* et *die Hausfranzösin* qu'il a en vue.

Enfin, quelque défectueuses et clairsemées que soient les données dont on dispose pour dresser une liste approximative des tragédies et des comédies jouées, aux abords de 1750, sur les tréteaux improvisés, à l'occasion des foires et des réjouissances publiques auxquelles donnait lieu, dans les grandes villes, le retour annuel des principales fêtes de l'Eglise, tout porte à croire qu'un ouvrage aussi directement agressif à l'égard de ce piétisme que nous avons vu si puissant ne put jamais être représenté, si toutefois il le fut, que d'une manière absolument furtive.

A quelles résistances se fussent heurtés et quelles sanctions eussent encourues, en 1736, les comédiens qui eussent tenté cette aventure, l'expulsion de Brême de toute la troupe des Neuber, qui eut lieu vers le même temps à la suite de menées piétistes, et que Wanieck relate², le fait assez voir. Si la Censure, — à en croire (quelque suspecte qu'elle soit d'exagération complaisante) l'assertion de Gottsched lui-même³, — crut opportun de procéder, dans plusieurs Etats allemands, à la saisie du livre, on peut se figurer avec quelle rigueur elle dut entraver la mise en scène de la pièce.

La proximité relative de Rostock, par rapport à Hambourg, suggéra, selon le même témoin, aux autorités administratives et aux curieux, que de pareilles énigmes mettent en chasse. L'hypothèse ingénieuse qui faisait du fougueux pasteur Erdmann Neumeister⁴ l'auteur du mordant écrit. Il était intran-

¹ Voir *Frau Gottsched u. die bürg. Kom.*, p. 222. Gottsched a écrit lui-même expressément, dans le *Nekrolog*, que « la plupart des comédies de M. Gottsched avaient fait le régal de cours princières ».

² Voir *loc. cit.*, p. 333.

³ *Das Neueste aus der anmutigen Gelehrsamkeit*, Leipzig, 1762, p. 558.

⁴ Erdmann Neumeister (1671-1756), pasteur de la Jakobikirche à Hambourg. On a de lui, entre autres recueils : *Kirchen Andachten* (1716), *Evangelischer Nachtklang* (1726-1736), *Psalmun, Lobgesänge* (1755).

sigeant luthérien. Aux tentatives « d'union des Eglises », dont Leibniz s'était fait l'instigateur, il avait opposé de véhémentes fins de non-recevoir. Il était réputé pour la haine égale qu'il vouait aux calvinistes et aux piétistes ; il s'était fait fort d'assimiler les premiers à de purs incroyants, et il avait déclaré très haut « qu'il aimerait mieux être un misérable ver de terre que le premier des théologiens calvinistes ».

La supposition avait ainsi de quoi se soutenir. Transposée étroitement du modèle français que la plume d'un Jésuite avait rédigé, l'œuvre allemande, que la plupart des lecteurs tenaient pour originale, avait l'accent d'une satire qu'un « orthodoxe » convaincu eût conçue et écrite. Ecclésiastique et bel esprit, théologien à la fois et rimeur de « cantiques spirituels » et d'épigrammes, Neumeister pouvait bien, à la rigueur, faire figure, *mutatis mutandis*, d'un P. Bougeant de l'Allemagne septentrionale et luthérienne.

Mais, d'autre part et au même moment, — l'auteur de *die Pietisterey*, dans son parti pris de « nationalisation » toute superficielle de la comédie étrangère, ayant transporté de Paris à Königsberg le lieu de l'action, — la publication faite clandestinement à Leipzick ne pouvait manquer d'avoir, dans la ville natale de Gottsched, une répercussion dont son orgueilleux désir d'universelle intervention dut se sentir infiniment flatté. Bernés, et l'on peut bien dire, — si l'on fait état de la scène où paraît Mme Loyale ¹, — directement outragés, les piétistes du Fridericianum usèrent, à l'égard du libelle et de ses détenteurs, de sévices particulièrement rudes. Non seulement on mit la main sur tous les exemplaires qu'il fut possible de saisir, mais le livre fut déclaré séditionnaire, et il fut réputé « criminel » de le lire ². Le libraire Ch.-P. Kanter ³ se vit intenter une action en justice pour en avoir pratiqué la vente, et il s'en

¹ Acte IV, scène IV.

² « Für unehrlich erklärt. »

³ Le père de J.-J. Kanter, l'éditeur de la *Correspondance de Mme Gottsched* publiée par Mme de Runckel, en 1771.

fallut de peu que l'on n'enfermât à la citadelle de Friedrichsburg l'avocat Laue, auquel des insinuations tendancieuses en avaient attribué la paternité ¹.

Or, dans la préférence donnée à Königsberg sur tant d'autres villes, et nommément sur Halle, où la scène de la pièce anti-piétiste eût pu être irrévérencieusement placée, il convient de discerner l'influence personnelle, et comme la main, de Gottsched. Tenir celle qui ne fut que sa docile et dévouée collaboratrice pour l'auteur exclusif de la satirique adaptation est, à notre sens, une conception erronée. Elle fut, à le bien prendre, dans cette circonstance comme dans les autres, l'interprète soumise de la pensée du « maître » et l'exécutrice ingénieuse de ses desseins. Volontiers nous concédons que la mise en œuvre tout entière fut d'elle, mais il faut que l'on admette que l'inspiration, le plan, la méthode, vinrent de lui, comme aussi bien les intentions à servir étaient les siennes.

Toutes les mesures semblent avoir été prises à Leipzig, pour que le secret, auquel Gottsched attachait du prix, fût strictement gardé et pour qu'aucun indice révélateur ne transpirât. On crut que les exemplaires qui circulaient, et dont plusieurs lots furent saisis, y avaient été envoyés de Rostock ou de Hambourg ². Toutes les apparences ayant invité les esprits à rechercher l'auteur dans l'une ou l'autre de ces deux villes, ou bien à Königsberg, et dans le camp même des « orthodoxes », la vanité de l'ancien correspondant de Fontenelle et du publiciste aux vastes visées se satisfit en silence de la réalité du scandale qu'il soulevait. Tempérament d'homme d'action, il éprouva sans doute un intense plaisir intellectuel à être assuré, par les rapports de Flottwell et par les rumeurs qui lui revenaient

¹ Voir : A. Hagen, *Ueber L. A. V. Gottsched, geb. Kulmus*. Neue preussische Provinzialbl., 1847, p. 267. Cet auteur, qui recueillit, à Königsberg même où il écrivait, des renseignements de première source, affirme (p. 274) que, trente ans après l'apparition de *die Pietisterei*, des doutes persistaient dans cette ville, quant à la personnalité de son auteur.

² Wanieck, *loc. cit.*, 334.

de toutes parts, que, de Leipzig où il régnait et d'où il exerçait sur les lettres allemandes une influence si étendue et si ouverte, il déchaînait, par surcroît, et comme à l'insu de tous, au sein de sa ville natale, qu'il n'avait pas quittée sans regret et où il lui déplaisait qu'une doctrine hostile à la sienne se perpétuât, une tempête dont les remous promettaient de déplacer les assises même de tout l'ordre moral et religieux.

Sans faire connaître la source où il puise cet intéressant renseignement¹, Wanieck assure que *die Pietisterey* put être représentée, en 1750 — c'est-à-dire quatorze ans après sa publication sous la forme du livre, — à Francfort-sur-le-Mein, par l'acteur Schuch, qui fut, avec Schönemann, l'un des plus réputés de ce temps. A cette date, on a des raisons de penser que la pièce, dont le succès s'était maintenu, était demeurée anonyme, si l'on en juge par la circonspection que mit Gottsched à soulever un côté du voile, lorsque, détrôné et délaissé, il fit paraître, en 1757, son précieux *Répertoire de toutes les tragédies et comédies et de tous les opéras allemands, imprimés entre 1450 et 1750*². Entre les pièces publiées en 1737³, il comprenait *die Pietisterey in Fischbeinrocke oder die doctormässige Frau*, et il ajoutait : « Cet ouvrage est une imitation⁴ de la comédie française : *la Femme docteur ou la théologie janséniste tombée en quenouille* ; il est de L. A. V. G. G. K⁵. »

Cinq années s'écoulèrent encore, et, au lendemain même de la mort de Mme Gottsched⁶, le rédacteur de plus en plus dis-

¹ Wanieck, *loc. cit.*, 333.

² *Nötiger Vorrat zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst, oder Verzeichniss aller deutschen Trauer-Lust- und Singspiele, die im Druck erschienen von 1450 bis zur Hälfte des jetzigen Jahrhunderts*. Il ressort d'une lettre de Manteuffel à Mme Gottsched, datée de Berlin le 29 novembre 1738 et citée par Danzel *Gottsched u. seine Zeit* (37 et suivantes), que les intimes, du moins, avaient été mis beaucoup plus tôt dans la confidence.

³ Bien que la première édition porte, en réalité, la date de 1736.

⁴ P. 310 : « Eine Nachahmung ».

⁵ Initiales de Louise-Adelgunde-Victoria Gottsched, geborene Kulmus.

⁶ Elle était morte le 26 juin 1762.

crédité de la publication mensuelle intitulée *les Derniers Fruits de l'érudition aimable*¹, fit paraître, dans le cahier de juin², et poursuivit, dans le cahier de juillet³, un exposé de la vie de « l'adroite amie⁴ », que les intimes et les initiés savaient avoir succombé, — au sens précis du mot, — à la peine.

A sa date, la comédie satirique qui avait eu un si grand retentissement était non seulement avouée et explicitement mentionnée, mais surfaite, quant à son importance, à ses mérites et à ses effets. Le modèle français n'était pas passé sous silence : un simple adjectif, plus expressif de dénigrement que de louange, était tenu toutefois, à son égard, pour une suffisante caractéristique ; il était qualifié de « spectacle frivole⁵ », dédaigneusement, comme en passant et à la hâte. A propos de *die Pietisterey*, au contraire, toutes les plus hautes comparaisons avaient paru de mise. La défunte n'avait pas voulu se contenter, — écrivait Gottsched — « de procéder comme Térence avait agi vis-à-vis de Ménandre⁶ : elle n'avait donc pas fait une simple traduction, mais elle avait transposé les noms et les circonstances, de telle manière que l'imitation dont elle était l'auteur paraissait être un produit original du sol allemand⁷ ».

Puis le ressentiment du partisan de Wolff et du pédant, à l'égard de ces piétistes dont l'idéal de vie avait été si divergent

¹ *Das Neueste aus der anmuthigen Gelehrsamkeit.*

² « Brachmond ».

³ « Henmond ».

⁴ *Der Lebenslauf der sel. Frau Prof. Gottschedinn.*

⁵ Ein leichtfertiges Schauspiel.

⁶ Ce dont Gottsched, qui lisait Aristote à travers Dacier, n'était pas un juge compétent.

⁷ « Diese ihre Nachahmung u. s. w., » p. 558. — Il est à remarquer que la *Bibl. de la Compagnie de Jésus* de C. Sommervogel, qui cite, au nom de Bougeant, toutes les versions étrangères de la *Femme docteur* qui sont à sa connaissance, mentionne une traduction italienne et une traduction hollandaise. Il ne dit rien de *die Pietisterey im Fischbeinrocke*, soit qu'il en ait ignoré l'existence, soit que, sur la foi des témoignages allemands, il l'ait crue trop éloignée de l'original, pour pouvoir être rangée parmi les traductions proprement dites.

du sien, s'étalait en termes violents, d'une outrance injuste et malséante. « La pièce » — prononçait-il — « avait été jugée, par une foule de clairvoyants théologiens, propre à extirper la cagoterie surnoise des cafards, ainsi que l'ascétique niaiserie de beaucoup de visionnaires ¹. » Enfin, la fatuité du libelliste triomphait — à cette date tardive de 1762 — d'une situation à laquelle tant de causes puissantes et générales, indépendantes de son action individuelle, avaient contribué, et il assurait, avec une grandiloquence quasiment burlesque « qu'il n'était pas de doute que la pièce de Mme Gottsched n'eût porté un coup sensible au piétisme, et qu'empruntant les armes du ridicule, elle ne l'eût aussi victorieusement combattu que, jadis, Cervantès, au moyen de son *Don Quichotte*, avait fait, en Espagne, les romans de chevalerie, et Corneille, les pastorales, en France, au moyen de son *Berger extravagant* ² ». Qu'il y eût un flagrant et intolérable contresens à assimiler un mouvement religieux, aussi profond et significatif que l'avait été le piétisme, à la vogue d'une sorte particulière de romans, Gottsched, que les faits de l'histoire littéraire fascinent et qui ne porte qu'un regard superficiel sur les faits de l'âme, n'y prend pas garde. L'essentiel est pour lui d'évoquer, à propos d'une œuvre à laquelle il est désormais notoire qu'il a pris part, les grands noms de Cervantès et de Corneille, fût-ce, sans qu'il paraisse s'en apercevoir, celui de Thomas Corneille, — et si spécialement disproportionnée, maladroite et inconvenante que soit cette jactance, puisqu'elle prend prétexte de la fin douloureuse de la femme la plus modeste et la plus véridique qui fut jamais.

¹ *Das Neueste aus der anmuthigen Gelehrsamkeit*, 1762, p. 558.

² Pastorale burlesque en cinq actes (1653). l'une des moins connues parmi les productions, non pas du grand Corneille, mais de Thomas Corneille, son frère.

VI

Il réside, au surplus, dans de telles lignes, comme une provocation implicite. On veut vérifier les titres d'une louange aussi pompeuse. Quand on nous dit qu'un livre a fait époque, et plus expressément, qu'il a eu la puissance de dévier un courant de pensées par lequel nombre d'âmes étaient entraînées, nous n'avons pas de cesse que nous ne l'ayons entre nos mains. Puis, si l'on nous donne, par surcroît, à entendre que l'auteur, en l'écrivant, s'est « inspiré » d'un ouvrage antérieur, négligeable celui-ci, et de peu de poids, cette simple mention ajoute un ragoût à notre curiosité. Nous voulons feuilleter, s'il se peut, au même moment, ces pages dont le critique paraît faire un si médiocre état. Notre esprit n'admet pas, d'emblée, qu'un « plomb vil » se puisse soudainement muer en « or pur » et il tient du moins à voir par quel sortilège on y a pu réussir.

L'intérêt profond du sujet légitime dans le cas présent, d'une manière particulière, cette mise en éveil de notre désir de contrôle. Comment une comédie satirique dirigée, en France, contre les jansénistes, a-t-elle pu être utilisée en Allemagne, sans abus ni paradoxe, contre les piétistes ? Le problème n'est pas étroitement littéraire et il ne se peut rationnellement résoudre, que si l'on confronte les deux doctrines mises en cause.

Or, il est de fait que rien ne prête une plus obligeante prise à la raillerie facile et cruelle, ni au froid et malveillant sarcasme, qu'une conception religieuse rigide dont l'austérité se projette sur la pratique ordinaire de la vie. Le commun des hommes, en effet, ne souffre pas volontiers que l'idéal qu'on lui signifie soit placé trop haut, ni que des retranchements trop sévères aux commodités qu'il s'octroie soient posées comme condition du salut. Il sait infiniment de gré aux moralistes qui transigent avec sa mollesse. Il ne tolère pas que

s'établisse un contraste trop saillant entre ses manquements et l'héroïsme des ascètes. Il voit une offense dans l'effort des êtres d'exception qui tendent au parfait, et les auteurs de satires et de comédies sont assurés à l'avance d'un plein succès, qui se font l'instrument de ses représailles à leur égard.

Dès 1656, Pascal avait eu à réfuter, dans sa *seizième lettre à un provincial*, ce qu'il appelait « les calomnies horribles des Jésuites contre de pieux ecclésiastiques et de saintes religieuses. » Un savant Jésuite, le P. Labbe, a pu rédiger, en groupant les titres seuls des libelles dirigés contre Port-Royal, une compilation considérable qu'il a intitulée *Bibliotheca anti-janseniana*¹. Et Sainte-Beuve, évoquant d'une allusion hautaine l'acharnement des adversaires du jansénisme, la conjuration implacable des théoriciens de « la morale obligeante et accommodante »² et de ceux dont les lanceurs de brocards flattaient les faiblesses, n'a pas craint d'écrire : « Ils furent graves et chastes, les cœurs de ces hommes, ils furent nobles et humbles à ce prix. Le monde du dehors fut tel pour eux que je le montre : c'est le ruisseau impur du faubourg qui salit le bas des murs de notre monastère »³.

Contre le piétiste, on avait usé de même d'imputations calomnieuses, dès que s'était affirmé le succès des premières prédications de Spener, à Francfort-sur-le-Mein. Les hommes que son initiative inquiétait et à qui il portait ombrage qu'une minorité zélée manifestât une piété particulièrement vive, firent valoir — dès 1677 — ce point de vue, que l'exagération de la sévérité, en matière de mœurs, ne pouvait produire que des hypocrites. Bientôt se répandirent, dans toute l'Allemagne, — selon le rapport de W. Hossbach, le biographe de Spener⁴, —

¹ *Bibliotheca antijanseniana, sive Catalogus piorum eruditorumque scriptorum, qui Corn. Jansenii et Jansenianorum hereses, errores ineptiasque oppugnarunt* (Parisiis, 1654, in-4°).

² Termes dont se sert Pascal au début de la cinquante-troisième lettre.

³ Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III, 22.

⁴ W. Hossbach, *Spener und seine Zeit*, Berlin, 1853, p. 115.

des bruits hostiles contre les « quakers ¹ » de Francfort. On disait d'eux qu'ils avaient mis en commun leurs biens et s'étaient séparés de l'Eglise; que, dans leurs assemblées, les femmes et les jeunes filles prêchaient; que toute la secte se distinguait par une apparence malade. On allait jusqu'à raconter que les épouses piétistes, désertant leurs devoirs sous prétexte de religion, privaient leurs maris des fins morceaux de leur table, pour les savourer avec leurs amis, dans les « conventicles », et que, dans le mystère de ceux-ci, les hommes et les femmes se montraient nus les uns aux autres, dans le dessein de s'assurer qu'ils n'étaient plus accessibles au désir charnel ².

Ces malveillants rapports, une fois mis en circulation, n'avaient plus cessé d'être colportés. D'une lettre de Francke, du 7 août 1710 ³, il ressort que les adversaires des piétistes, et le véhément Löscher en tête, n'accusaient ces derniers de rien de moins que de « prostitution, d'adultère, de meurtre et de vol ». N'était-ce pas tout de même que ce P. Brisacier, dont parle Pascal, dans la *XI^e Provinciale*, « déchirait l'innocence » des religieuses de Port-Royal, — suivant l'expression de leur défenseur; qu'il les appelait « des filles impénitentes, asacramentaires, des vierges folles » et que, s'en prenant ensuite aux « solitaires » eux-mêmes, il était allé jusqu'à dire « qu'il aurait horreur de rapporter les crimes abominables qu'ils commettent ? »

La similitude des outrages subis, des deux côtés, par les confesseurs dispose à pressentir celle des disciplines elles-mêmes qu'ils ont, dans des milieux très différents, enseignées et mises en pratique. Pour s'expliquer les haines qu'ils soulevèrent et la qualité particulière des calomnies dont on les abreuva, il faut savoir à quel prix singulièrement haut ils mirent la vertu, et de l'exercice quotidien de quelles facultés de renoncement ils firent dépendre le titre de chrétien.

¹ Cette appellation avait été usitée, dès 1647, à l'égard des disciples de Georg Fox, en Angleterre.

² Hossbach, *loc. cit.*, I, 110-113.

³ Citée par J. Schmidt, *Gesch. des geistigen Lebens in Deutschland* (t. I, p. 348).

Quiconque veut saisir le jansénisme dans sa pureté, — et non pas le jansénisme des docteurs, celui des « cinq propositions de Jansenius » ou du livre de Quesnel, et que les bulles papales, à travers tant de subtilités inextricables, s'attachèrent à définir et à condamner, — mais le jansénisme vivant, celui que le contagieux exemple des « solitaires » paraît d'une autorité redoutable, que les « petites écoles » menaçaient de répandre et de perpétuer, et contre lequel seul, dans le fond, tant à la cour de Louis XIV qu'à Rome même, on en avait, c'est dans l'enseignement de Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, tel que les « Mémoires » et les « Correspondances » des Lancelot, des Fontaine et des Hamon nous le font connaître, qu'il le doit aller prendre.

Entre ce jansénisme, non point compliqué de la profusion sans termes des distinctions scolastiques, mais au contraire éminemment simple et tout intérieur, et le piétisme originel, celui que définissent les *Pia desideria* de Spener¹ (1675), une parenté profonde éclate.

Transposer — suivant un mot de Spener lui-même — tout ce qui tient à la religion, « de l'intelligence dans le cœur » ; faire de la foi, non point une convention extérieure et verbale, mais une nécessité vitale et personnelle pour chaque âme ; inculquer à tout fidèle la certitude indubitable et terrible de son indignité ; faire naître et entretenir en lui le souci constamment présent de son amendement et de son rachat, telle est, pour le janséniste comme pour le piétiste, l'unique affaire.

L'un et l'autre ramènent le christianisme au destin particulier, individuel de chaque âme. On dirait que l'Eglise et sa hiérarchie, son enseignement et ses cérémonies, ses dogmes et ses rites, soient perdus de vue et que table rase soit faite de son édifice séculaire. L'individu s'absorbant dans l'obsession unique de son salut personnel, il apparaît bien, en effet, que

¹ *Pia desideria* oder herzliches Verlangen nach gottgefälliger Besserung der wahren evangelischen Kirche (1675). — Une édition latine de l'ouvrage fut donnée, en 1678.

toute perspective se limite, dans chaque cas, à la grande tâche de la conversion. qu'il s'agit d'entreprendre par la base, à pied d'œuvre. Toute valeur se mesurant au profit que l'âme dévote peut retirer, en vue de son avancement et de sa purification, on se rend compte que, du point de vue d'un Saint-Cyran comme dans l'appréciation d'un Spener ou d'un Francke, toute la religion, au lieu de s'épandre en surface et de s'y diluer, se trouve subjectivée et approfondie. On ne peut plus penser que l'Eglise existe, en corps constitué, indépendamment du fidèle, et que celui-ci ne soit que pour rehausser sa gloire ; elle n'a de raison d'être, au contraire, dans une telle conception, que dans l'assistance qu'elle prête au fidèle, et tous ceux de ses organes qui ne s'accommodent pas à cette fin sont tenus pour inutiles. De là, si l'on y prend garde, l'attitude prise contre le jansénisme par Rome et par les puissants représentants que la papauté avait en France ; et de là l'hostilité marquée, en Allemagne, par l'« orthodoxie » luthérienne contre le piétisme.

Au moment où il lui était apparu que des similitudes existaient entre les milieux jansénistes, tels que les présentait la satire du P. Bougeant, et les milieux piétistes tels que son regard hostile et prévenu les voyait, Mme Gottsched n'avait été frappée tout d'abord que de conformités tout extérieures ; on se rend compte maintenant qu'elle avait été guidée, à son insu même, par un instinct très sûr, et qu'elle avait eu comme le pressentiment d'analogies foncières, dont les apparences n'étaient que l'expression ou la résultante.

Que si l'inspiration essentielle, la vue primordiale, commune aux fondateurs des deux doctrines, étant définie, l'on se sent invité à poursuivre le rapprochement, c'est alors que les points de contact, au lieu de se perdre, se multiplient et s'accusent.

On sait que la clef de voûte de tout le jansénisme est dans l'application qu'il fait de la théorie augustinienne de la « grâce ». Réduits à nos propres forces et à nos seules lumières, nous sommes débiles et aveugles, et à tout jamais impuissants à

réaliser notre salut. Depuis la Chute, l'homme est assujéti au péché et tous ses actes, quoi qu'il fasse, en sont entachés. Pour le tirer d'une telle déchéance, un seul secours est tout-puissant, et c'est le don soudain et gratuit que Dieu peut lui faire d'une illumination décisive, sous la rayonnante clarté de laquelle les voies qu'il suivait à tâtons se rectifient tout à coup et se précisent. Ses velléités de vie vertueuse, jusqu'alors incertaines, intermittentes ou contradictoires, s'affermissent en l'unité d'un absolu vouloir, dès que la Grâce, comme une inspiration miraculeuse, inopinément l'inonde. Une âme ne mérite jamais la Grâce, puisque le mérite implique l'idée de libre conquête et suppose que l'homme pût, indépendamment de Dieu, revendiquer un droit. Mais ce qui, du moins, est, dès l'abord, en notre pouvoir, c'est de préparer, à force de fervent désir et de militant espoir, les voies à sa survenue. Une âme en possession de la Grâce est celle à qui l'esprit de Dieu, par son aide souveraine, rend aisé le complet renoncement, qui coûte tant à celles qu'il n'emplit pas encore. Ainsi, progressivement « mourir au monde », et s'exercer à ne considérer que Dieu seul, tel est, pour le chrétien, non seulement le devoir, mais l'unique moyen d'accéder graduellement à la liberté, c'est-à-dire à l'absorption sans retour de sa volonté particulière dans les desseins impénétrables de la volonté de Dieu.

Une pareille doctrine est un instrument sans pareil de pénétration des âmes par la foi, ou plus expressément d'intégration de la foi dans les âmes. Nul effort de réalisation véritable de la vie religieuse ne se conçoit en dehors d'elle. On la trouve au principe même de la prédication de Spener d'où le piétisme est issu.

Mystiques sous un certain jour, les jansénistes et les piétistes — si l'on veut leur faire pleine justice et considérer leur enseignement dans sa pureté originelle — sont des réalistes en morale. Ils sont émus des désordres que tolère une religion réduite à des pratiques extérieures et à des joutes théologiques. Si l'on relit les *Provinciales*, il est impossible de n'être pas

frappé de la prédominance de l'idée morale qui s'y accuse. Ce dont Pascal est indigné, c'est de la « méthode » qu'ont imaginée les casuistes, « de diriger l'intention », et « des diverses facilités qu'ils ont inventées, pour se sauver sans peine, et parmi les douceurs et les commodités de la vie » ; ce qu'il cherche à percer à jour, c'est « le dessein » qu'ont eu les Jésuites, « en établissant une nouvelle morale ». Tout de même, le souci de Spener et de ses premiers disciples est essentiellement et ardemment moral : ils constatent la coïncidence de l'extériorité des pratiques religieuses et de la profonde dépravation des mœurs, et ils forment le propos de réformer celles-ci, en substituant une foi vigilante et vivante à la religiosité sans fondement et sans racines, dont on se satisfait autour d'eux.

Pour le piétiste, il n'est pas, en matière de foi, de demi-mesure. La foi ne souffre pas qu'un zèle attiédi lui limite parci-monieusement « sa part ». Elle n'existe qu'à la condition d'occuper et de transformer le tréfonds du cœur, et d'influer sur tous les actes sans exception que l'individu accomplit. Pour mieux dire, il n'est pas concevable que l'homme possédé de la foi véritable se comporte de la même manière que celui qui en est dépourvu. Le vrai chrétien témoigne, en chacun de ses gestes, de sa participation immédiate aux intentions et aux directions divines.

Car la religion, au regard de l'auteur des *Pia desideria*, n'est qu'un mot vide de sens, si elle n'est pas la réalité du commerce intime de notre âme et du Divin. Mais l'initiative par laquelle celui-ci s'institue ne peut provenir que de Dieu seul ; il est une suite de la révélation qu'il fait de son commandement, et de la certitude qu'il procure de sa bienveillance. Le fidèle n'a qu'à répondre à cette marque d'amour par la confiance et la répudiation de tout égoïsme. Il ne se peut, en effet, que notre pouvoir réalise ce radical déplacement de nos points de vue et de nos mobiles d'action, car la volonté n'est pas en mesure de modifier la complexion fondamentale de l'âme, de

laquelle, au contraire, elle procède. La « conversion » ne peut être qu'un effet de l'esprit divin en nous, et à proprement dire un miracle que les piétistes qualifient d'« illumination¹ », et dont la parole de Dieu, telle qu'elle est consignée dans les Livres saints, est l'instrument.

Pour accéder à la vraie foi et compter parmi les « régénérés² », il faut que l'homme ait été, selon Spener, préalablement si contrit et humilié par l'exposé des rigoureuses exigences dont se compose la « loi divine », qu'il désespère de sa force morale naturelle, et que, par l'abandon qu'il fait de sa volonté particulière, il soit préparé à accepter, d'un acte de foi résolu, la « grâce » offerte dans les Evangiles³. La foi authentique est inséparable ainsi du repentir et de la crainte, et bien plus, de l'épouvante devant Dieu, laquelle convainc de réaliser, par la purification de la « pénitence⁴ », la « régénération⁵ » complète de l'âme.

Or, en même temps que l'on démêle l'inspiration maîtresse du piétisme — la préparation du fidèle à l'éclat soudain de la « grâce », — qu'il avait en commun (on le voit assez), avec le jansénisme, on perçoit ici le germe funeste des outrances qui devaient susciter, contre les fervents habitués des « conventicles », tant d'adversaires irréconciliables, et fournir aux railleurs le thème de tant de satires.

VII

Il est constant que les novateurs soient dépassés par certains de leurs disciples, auxquels manque le sens de la mesure, et

¹ Die Erleuchtung.

² Die Wiedergeborenen.

³ Die Gnaderbietung.

⁴ Die Busse, die Bussarbeit, der Busskampf.

⁵ Die Wiedergeburt. — Voir notamment : Eug. Sachsse, *Ursprung und Wesen des Pietismus*, Wiesbaden, 1883, 125-157 et W. Hossbach, *loc. cit.*, 74-165.

que la plus redoutable épreuve que subisse la conception qu'ils ont formulée lui vient de l'excès de zèle de ses plus enthousiastes adhérents.

Dès le temps de sa prédication à Francfort-sur-le-Mein (1666-1686), Spener avait dû retenir, à maintes reprises, les meilleurs de ses amis sur la pente qui les entraînait vers d'inutiles ou dangereuses exagérations. Il avait eu notamment à combattre l'idée que se faisaient, dès lors, les plus ardents, de la régénération par la pénitence. Il avait résisté à ceux qui transposaient les mortifications corporelles en félicités spirituelles, et dont l'intransigeance allait jusqu'à enseigner que l'on ne pouvait accéder à la « grâce » qu'à travers un repentir voisin du désespoir, tel que le corps et l'âme souffrissent les mêmes angoisses et les mêmes privations que le Christ sur la Croix¹.

Entre certains piétistes et les sectateurs de Jacob Böhme², groupés au même moment autour de Gichtel³, entre eux encore et les « illuministes », qui suivaient les voies tout fraîchement ouvertes par Antoinette Bourignon⁴, ou les « mystiques », de l'obédience de Poiret⁵, il put paraître qu'il n'y eût pas de différence, à ceux qui n'en jugèrent que par les dehors. Soit ignorance, soit tactique, on les put confondre avec eux, et leur appliquer, comme à eux, l'épithète de fanatiques ou d'exaltés, que n'avait jamais méritée Spener.

L'appareil même sous lequel ils se montraient en public, leur vêtement noir et sans parures, avait eu aussi de quoi prêter à rire, au temps où il avait fait un violent contraste, — si l'on en croit Biedermann — avec l'extravagance de la mode. Au dévergondage moral de l'époque qui avait suivi le rétablis-

¹ Voir W. Hossbach, *loc. cit.*, I, 136-137.

² Voir J. Schmidt, *Gesch. des geist. Lebens in D.*, I, 88. — Jacob Böhme avait, à vrai dire, compté jusque-là surtout des fervents individuels et discrets.

³ Gichtel avait réuni les admirateurs de Böhme, en 1664, en une secte religieuse qui s'intitulait *die Engelsbrüder*.

⁴ Son influence avait pénétré de Hollande en Allemagne.

⁵ Il comptait parmi les disciples immédiats d'Antoinette Bourignon.

sement de la paix religieuse, et qui se trouvait antérieure déjà de près d'un demi-siècle à celle où Mme Gottsched écrivait, ils avaient opposé une austérité qui dégénérait souvent en misanthropie. Les façons de dire dont ils usaient, le mélange parfois peu cohérent de pathos et de mièvrerie qui leur était habituel, se laissaient aisément tourner à la charge. D'autre part, on peut admettre que l'abstention de tout plaisir et de toute relâche, que la stricte observance piétiste érigeait en loi, dans la pratique ordinaire de la vie, risquait d'induire les moins robustes et les moins résolus d'entre ses adhérents, à l'hypocrisie. Enfin, leurs constants scrupules de conscience, leur goût pour les subtilités, dans les questions qui tenaient à la conduite, s'avéraient être incompatibles avec les réalités sociales et créaient des situations parfois burlesques. Les ennemis du piétisme avaient beau jeu à soutenir que des partis pris rigides étaient des manières d'étaux entre lesquels l'intelligence s'étiolait, et que la discipline des *Collegia pietatis* prédisposait à être, dans le commerce quotidien, de faciles dupes, les esprits qu'elle avait trop jalousement modelés.

Dans ces conditions, on conçoit quelle matière abondante la « secte » eût pu fournir à un auteur dramatique allemand que la lecture de *la Femme docteur* eût mis en verve, et qui, le libelle français une fois refermé, se fût proposé comme tâche d'écrire, avec des données absolument originales, une contrepartie sincère de la satire anti janséniste. Du modèle étranger il n'eût retenu que le point de départ et l'intention ; pour le reste, il eût entièrement innové. Il eût imaginé, ou il eût copié directement de la réalité, une situation de tous points inédite. Son œuvre eût voulu être spécifiquement nationale, et caractéristique de l'ambiance de laquelle elle eût surgi. Et combien documentaire, au sens le plus véridique du mot, serait pour l'historien des idées et des coutumes une semblable pièce, dans laquelle un contemporain eût dépeint, avec les couleurs immédiatement empruntées à la vie même, le monde étrange et passionné des « conventicles », fait voir quelles répercussions

avaient sur la vie de famille les enseignements qui y étaient donnés et fixé l'un de ces conflits divertissants ou tragiques du zèle religieux et de l'intérêt humain ou de l'amour, que ne manquaient pas de noter, et que se relataient les uns aux autres, dans le secret des entretiens, les adversaires de Franz-Albert Schulz et de Francke.

La parenté fondamentale du jansénisme et du piétisme, que nous avons vu être véritable, n'eût point échappé à un tel auteur. Mais les similitudes, tant des doctrines elles-mêmes, que de leurs conséquences morales, des interprétations auxquelles elles donnaient lieu, et des préventions qu'elles soulevaient, ne lui eussent point effusqué la différence profonde des mœurs, celle du milieu tout entier, au sein duquel l'une et l'autre s'étaient développées. Si l'observation des analogies lui eût précisément suggéré le projet de composer, à son tour, un ouvrage où il mettrait en scène les cercles piétistes allemands, d'une manière analogue à celle dont avait procédé Bougeant à l'égard des cercles jansénistes français, l'observation des divergences multiples et profondes, d'ordre moral et social, qu'il eût relevées entre le salon de Mme Lucrèce et les intérieurs bourgeois de Königsberg ou de Halle, d'un niveau correspondant, l'eût convaincu de la nécessité de renoncer, dès l'abord, à la tentation d'adapter trop étroitement le prototype qu'il avait en mains. Quelle distance, en effet, entre ces petites cités universitaires de l'Allemagne septentrionale et protestante, où le piétisme avait assis son influence, et le centre de culture diverse et raffinée qu'était Paris ! Quel écart infranchissable entre la « vie de société », telle qu'elle se pratiquait, du temps de la Régence, au Marais, ou dans le moins aristocratique faubourg Saint-Marcel, et que l'écrivain jésuite, si limité qu'eût été son point de vue, avait dépeinte sous l'un de ses aspects, d'après nature, et les étroites relations, de famille à famille, qui se perpétuaient dans le cadre, combien mesquin, de villes où toute pensée évoluait entre les soucis d'un étroit négoce et les querelles de doctrine, suivant le rythme réglé par l'au-

torité omniprésente des « magisters » de la Faculté de théologie !

Mais il ne cadrait pas avec les méthodes expéditives de Gottsched de tenir compte de ces distinctions. Rien n'était plus étranger à sa mentalité de surintendant despotique des lettres allemandes, que le souci de la perfection artistique d'une œuvre. Le sens de la vérité historique, celui de l'exacte concordance entre l'expression et l'inspiration, tout ce qui constitue la délicatesse de la probité littéraire lui échappait. Quelque peu de « couleur locale », répandue en surface, le satisfaisait, quand il s'agissait d' « adapter », à ce qu'il appréciait être les besoins du public allemand, une pièce étrangère. Quand il confiait à son équipe de traducteurs, à May, à Steinwehr ou à Schwabe, le soin de revêtir à l'allemande une traduction française, anglaise ou espagnole, il ne faisait pas réflexion que, si la traduction, même « infidèle » dans les tours, au degré où l'avait été celle des *Vies* de Plutarque par Amyot, est une entreprise de tous points louable et féconde, puisqu'elle ne prétend à rien de plus qu'à rendre accessible à des lecteurs qui demeureraient privés, sans elle, de le connaître, un ouvrage notable, rédigé dans un idiome qu'ils ignorent, il entre dans « l'assaisonnement ¹ » que, dans sa langue volontiers brutale, il recommandait une façon de trompe-l'œil, et pour tout dire, une contrefaçon, qu'il n'est pas aisé de justifier. D'une part, en effet, par une mise au point tout artificielle et de façade, par la substitution de noms propres nationaux à des noms propres exotiques, et par le simple transfert de la scène d'une localité hors frontières à une localité indigène, on invite à croire — ainsi que le préconisait avec une sorte de naïveté Gottsched — que l'œuvre facticement transposée est un produit original et spontané du génie national. Et d'autre part — ce qui, en un sens, est d'une gravité plus profonde — on donne véritablement le change sur sa signification vraie, sur

¹ *Das Zurichten*. Voir l'exposé de sa théorie dans Wanieck, *loc. cit.*, 222.

sa portée essentielle. Le travestissement qu'on lui a fait subir, bien loin d'avoir pour effet une appropriation rationnelle et saine, est, au propre, une déviation : on l'adresse, sans mise en garde préalable, à un auditoire, en vue duquel elle n'a pas été conçue, en sorte que la plupart des inventions du premier auteur ne peuvent manquer, ainsi déplacées, de porter à faux.

La dépendance de Mme Gottsched, par rapport à son modèle, avait commencé dès la page de titre. En épigraphe, au-dessus de la mention du lieu supposé de publication, à la place que laissait libre le parti pris d'anonymat, elle avait inscrit la devise d'Horace que Bougeant avait citée et interprétée dans sa *Réponse de l'éditeur à l'auteur*¹. Elle le suivait de même, à l'interversion près des deux lettres, dans la fiction de l'Avant-propos.

Une incidente de la réplique dévoilait, au demeurant, et sans, à vrai dire, le confesser, présentait à titre d'excuse et de sauvegarde le caractère d'« imitation » de l'ouvrage. L'auteur exprimait la crainte que les piétistes, si vivement pris à partie, ne se résolussent à des représailles redoutables, et il faisait valoir que la satire, qu'on ne manquerait pas de lui imputer, n'était pas proprement et expressément de sa plume², et qu'« un certain Français anonyme y avait plus de part » que lui-même. « Je mérite bien plutôt » — avait poursuivi, comme à l'abri d'un voile, Mme Gottsched — « l'appellation d'innocent traducteur, que celle d'auteur de cette comédie. Et je me vois dans la nécessité de vous faire cet aveu, parce que j'ai remarqué » — écrivait-elle, en s'adressant au soi-disant éditeur — « que vous m'en attribuez l'unique invention, et c'est un honneur auquel je n'ai pas droit. Or donc, vous n'ignorez pas qu'à l'occasion des querelles jansénistes, de multiples comédies furent imprimées à Paris, dont l'objet était de tourner en dérision les sectaires. La meilleure de toutes eut

¹ *Ridiculum acri fortius et melius medias plerumque secatur res* (Horace, *Satires*, I, X, 14-15).

² « Ich bin nicht einmahl dafür anzusehen. »

pour titre : *la Femme docteur ou la théologie [janséniste] tombée en quenouille*¹. Dès qu'il me fut donné de la lire, je pris un plaisir infini aux spirituels artifices dont le dramaturge avait usé, pour jeter le ridicule sur les cagots et les fourbes² de son pays, et je souhaitai de tout cœur qu'il se trouvât aussi, dans notre Eglise, un écrivain assez vigoureux pour faire barre, de pareille manière, au fléau envahissant de la fausse dévotion. J'ai vainement attendu que mon vœu fût exaucé. C'est pourquoi j'ai pris enfin le parti de tenter — mais seulement pour ma propre satisfaction — dans quelle mesure l'affabulation de l'auteur français se laisserait appliquer à notre situation. Je ne peux pas nier non plus que j'ai complètement laissé de côté beaucoup de personnages³ et des scènes entières de sa pièce, et que j'ai dû, par contre, ajouter maintes choses de mon cru. Pourtant, quiconque aura lu l'original ne constatera pas sans surprise que les fantasques⁴ dont il s'agit se ressemblent étrangement, qu'ils soient à Paris ou en Allemagne. »

Toute cette préface, en majeure partie traduite, mais dans laquelle s'insèrent, par nécessité, quelques parenthèses destinées à faire valoir l'opportunité de la publication, est suggestive et retient, à plus d'un égard, l'attention. A la modestie du ton, qui n'est pas seulement conventionnelle et jouée, à la simple aisance du style, à certain scrupule de véracité, on reconnaît, en effet, la marque particulière de Mme Gottsched, et l'on croit être assuré que Gottsched, — quelque part que l'on juge nécessaire de lui attribuer, sur d'autres points, en cette affaire, — n'a pas mis ici personnellement la main. Puis on est étonné de relever des outrances isolées, de grossiers manques de mesure, — comme dans le passage où les

¹ Aucune des éditions citées dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* de Sommervogel ne porte le titre ainsi libellé.

² Die Frömmlinge und Scheinheiligen seines Ortes.

³ Viele Personen.

⁴ Diese Art von Sonderlingen

piétistes se trouvent qualifiés, et à la lettre, de *vermine fanatique*¹ — et l'on a l'impression que la personne qui tient la plume est comme invitée, par moments, à appuyer immodérément sur les traits, et maladroitement, ainsi qu'il arrive, quand un esprit d'ordinaire tempéré, s'efforce inopinément de se mettre, par sympathie, à l'unisson d'une intelligence que le bon goût ne règle pas.

Pour ce qui est du fond, ces excès ont l'intérêt de nous renseigner sur les dispositions dans lesquelles Mme Gottsched a abordé son travail, sur le degré d'aveuglement où la maintenaient les préventions passionnées qu'elle partageait avec Gottsched vis-à-vis du piétisme, et en particulier sur le biais selon lequel lui apparaît justifiable l'assimilation qu'elle va tenter. Sur le jansénisme, elle ne semble pas avoir d'autres informations que celles qu'elle tient de l'adversaire de celui-ci, et qui se résument dans l'épithète — si piquante, si l'on s'y arrête, et inspirée par un esprit de simplification si paradoxalement injuste — de « faux dévots ». La fausse dévotion, telle est, dans son appréciation, la caractéristique commune du piétisme et du jansénisme. Rien de plus court et de plus rudimentaire que les perspectives qu'elle ouvre sur l'une ou l'autre doctrine. Elle les tient, sans autre finesse, pour des « nouveautés et des fantaisies mystiques² » et leurs partisans, pour des « rêveurs³ ». A l'en croire, il est vain de combattre, au moyen d'arguments, de telles erreurs. « Les plus grands théologiens, des Facultés entières, sont partis en campagne contre le piétisme », et le piétisme a survécu. Il en est de lui, « comme de l'hydre de la fable : pour une tête abattue, trois nouvelles surgissent », et que l'on ne s'avise pas, parce qu'elle entreprend de le réduire par le ridicule, de la taxer d'irrévérence envers la religion ! « Luther n'a-t-il pas, pour le

¹ « Dienes fanatische Geschmeisse ». — Ce dernier terme est plus injurieux encore que celui par lequel nous avons essayé de le rendre.

² « Neuerungen und mystische Fantasien ».

³ « Schwärmer ».

bien de l'Eglise, tourné en dérision les papistes, voire les moines? » On remarque la disproportion des termes de comparaison, et cette évocation du grand réformateur, à propos d'une entreprise aussi modeste que la version d'une comédie française en langue allemande, égale en indiscretion, et rappelle d'une façon singulière, par le ton de hâblerie un peu lourde, l'évocation de Cervantès et de Corneille, faite plus tard par Gottsched, à la même occasion, et que nous avons signalée.

Il apparaît, au demeurant, que dans les demi-aveux qu'elle faisait au sujet de sa dépendance par rapport à *la Femme docteur*, Mme Gottsched ne manquait pas de sincérité. Elle dit la vérité stricte, en déclarant qu'elle mérite plutôt le titre de « traducteur » que celui d'« auteur » de la comédie qu'elle livre au public. Mais les termes dans lesquels elle l'enveloppe, et notamment cette épithète d'« innocent » qu'elle joint au mot de « traducteur », le caractère général de fiction de tout l'Avant-propos où cette déclaration est incidemment placée, les correctifs enfin dont elle l'accompagne, et par quoi elle donne formellement à entendre que sa contribution personnelle contre-balance l'emprunt qu'elle a fait, tout cela devait avoir pour conséquence, que l'on crût davantage à sa modestie ou à son habileté, qu'à sa dette envers l'anonyme français. On était invité à penser qu'elle avait usé, par prudence, d'une ruse de guerre, et exagéré, à dessein, l'importance d'un auteur dont on ignorait tout, jusqu'au nom même.

VIII

Ce que l'on retint fut, en tout état de cause, qu'elle avait, pour le moins, innové, et l'on ne saurait dire si personne eut alors la curiosité d'aller voir dans quelle mesure elle l'avait fait.

Puis, quand Gottsched eut prononcé que la *Cagoterie en*

robe à paniers était — d'une formule nette — une « imitation » ; mais surtout, quand il eut, dans les termes plus haut relatés, vanté sans mesure la comédie allemande, tandis qu'il se contentait d'énoncer, pour mémoire, l'œuvre de Bougeant, on s'habitua à tenir celle-ci, de confiance, pour quelque boussillage sans mérite, et qui ne devait son peu de renom qu'au lustre jeté sur lui par celle qui s'en était si heureusement « inspirée ».

La rareté des exemplaires de *la Femme docteur*, en Allemagne, favorisa la persistance de cette interprétation. Un professeur de Königsberg, A. Hagen, put consacrer, en 1847, à Mme Gottsched, les premiers articles quelque peu substantiels dont elle ait été l'objet¹, et il put, en particulier, s'attarder à la comédie anti-piétiste comme à son ouvrage le plus important et le plus significatif, sans avoir eu sous les yeux l'original français². De là de divertissantes conclusions, et l'attribution ingénue à la traductrice de toutes les inventions ingénieuses qu'elle n'avait fait qu'emprunter à son modèle. De là aussi, en raison de la diffusion du périodique prussien où les pages avaient été insérées et du persistant intérêt des précisions historiques locales qu'elles fournissaient, la perpétuation indéfinie du préjugé initial.

La même année parut, il est vrai, dans une revue de Leipzig³, — mais sous une forme si effacée qu'elle dut passer à peu près inaperçue — une contre-partie de l'exposé de Hagen. Dans une note bibliographique d'une certaine étendue, un publiciste anonyme⁴ donna, en effet, la première analyse succincte de la

¹ *Neue preussische Provinzial-Blätter*, III, 1847 : *Ueber Louise Adelgunde Victoria Gottsched, geb. Kulmus* (trois articles). Il a traité en détail, et de source, de l'émotion suscitée, à Königsberg, par la publication du pamphlet. Les circonstances historiques qu'il relate n'ont pas été, depuis lors, complétées. Nous n'avons pu nous-même qu'y recourir.

² Il s'était adressé à la Biblioth. royale de Berlin, qui ne le possédait pas.

³ *Blätter für lit. Unterhaltung* (n° 298),

⁴ W. Creizenach attribue avec assurance (p. 31) cet article à Suhrauer.

pièce antijanséniste, qui eût encore été rédigée en allemand. Il rendit justice à « l'incontestable supériorité de la comédie de Bougeant », « au bon aloi de ses effets comiques, à la légèreté et à la vivacité du dialogue et à l'excellente caractéristique des personnages¹ ». Mais, pour pousser à bout la comparaison, il ne manqua à cet écrivain que de connaître, autrement que d'après le résumé donné par Hagen, la pièce de Mme Gottsched. Le professeur de Königsberg avait pu disposer de l'exemplaire de la *Cagoterie*, demeuré joint au dossier des poursuites judiciaires de 1736 déposé aux Archives de cette ville²; quelque surprise que l'on en puisse ressentir, le publiciste de Leipzick, au contraire, d'après son propre aveu, n'avait pas été en état de lire l'ouvrage écrit et imprimé, un peu plus d'un siècle auparavant, à Leipzick même.

Pour la première fois, le rapprochement des deux textes fut fait par Creizenach, en 1879, et ce critique en rendit très brièvement compte dans sa dissertation « sur les origines de la comédie allemande³ ». Mais, si probe que fût son analyse, les termes dont il usa, dans les quelques alinéas réservés par lui, suivant son expression, « à la comédie *élaborée* par Mme Gottsched, *d'après la Femme docteur* de Bougeant », laissèrent, il le faut croire, une brèche par laquelle la tenace erreur, si longtemps invétérée, s'ouvrit à nouveau passage. La certitude d'un lien de dépendance étroite entre l'œuvre française et la pièce allemande étant acquise, on devait continuer à entretenir, par une façon plus ou moins spécieuse de la présenter, l'illusion ou la ferme confiance que, dans le passage d'une langue à l'autre, et du fait de l'auteur allemand, il y avait eu, pour l'ouvrage, bénéfice et progrès.

¹ P. 1192. Il s'était servi de l'exemplaire de la Bibliothèque universitaire de Breslau, qui provient de l'ancien Collège des Jésuites de cette ville.

² Voir *Bl. f. lit. Unterh.*, 1847, p. 1192.

³ *Zur Entstehungsgeschichte des neueren deutschen Lustspiels*. Il disposait, pour Bougeant, de l'exemplaire de Breslau, et pour la pièce allemande, de l'exemplaire de la Bibl. grand-ducale de Weimar.

L'expression de « remaniement¹ » impliquant intervention personnelle, il restait à attribuer un prix singulier à chacun des traits auxquels on reconnaissait que celle-ci s'était exercée, et à faire un sort à toutes les divergences que l'on relevait : on ne nota pas des « changements », mais des « améliorations » apportées au texte de Bougeant par la traductrice. Et c'est ainsi que G. Ellinger intitulait : *De l'influence du Tartufe sur la « Cagoterie en robe à paniers » de Mme Gottsched et sur son modèle*², une contribution fort courte qu'il donna, en 1884, aux *Archives d'histoire littéraire* de Fr. Schnorr von Carolsfeld. Le critique faisait un mérite à Mme Gottsched de ce que, dans la seule scène qu'elle n'eût pas traduite de Bougeant, elle eût exploité l'élément de lascivité, propre à Tartufe, que l'écrivain jésuite avait eu soin de laisser complètement en dehors de son ouvrage, et de ce qu'elle eût ainsi accentué la similitude entre M. Faux-dévoit et l'imposteur de Molière. En donnant le pas, dans le libellé même du titre de son article, à la traduction sur l'original, il masquait, dès l'abord, et qu'il y tâchât ou non, ce dernier, et entretenait en crédit l'idée de la precellence de celle-là.

L'étude la plus développée et la plus intéressante à laquelle la *Cagoterie* ait donné lieu, dans la critique allemande³, est celle que P. Schlenther fit entrer, en 1886, dans son ouvrage sur *Mme Gottsched et la comédie bourgeoise*. Comme par le passé, — et ainsi que semble le vouloir, depuis 1736, sa fortune, — la pièce antipietiste est considérée à part des autres

¹ « Bearbeitung. »

² *Der Einfluss des Tartufe auf die Pietisterei der Frau Gottsched und deren Vorbild* (Archiv. für Literaturgeschichte, hgg. von Franz. Schnoor von Carolsfeld (Leipzig, Teubner), XIII Bd., 444-447.

³ Du côté des germanisants français, M. A. Ehrhard, dans son livre sur *la Comédie de Molière en Allemagne ; le théâtre et la critique* (Paris, 1888), a consacré un très substantiel et très spirituel chapitre à Mme Gottsched. Il a donné d'elle un portrait plein de charme et de vérité, et, en quelques pages de brillante analyse, il a fait valoir le point de vue — qui n'est pas ici le nôtre

d'après lequel elle aurait marqué, dans la pièce qui nous occupe, sa personnelle maîtrise comme auteur comique.

comédies de son auteur, tant de celles que Mme Gottsched avait adaptées d'après un modèle étranger, telles que *le Fantôme au tambour*, *le Misanthrope* ou *le Prodiges*¹, que de celles qu'elle avait réellement composées : *le Mariage disproportionné* et *la Française domestique*², dont les mérites propres n'ont jamais paru justifier un long examen.

Le chapitre est intitulé : *Une preuve de talent*³, et la comédie est, dès le début, caractérisée comme étant « à moitié une traduction et à moitié un original⁴ ». Dans un passage antérieur du livre, il avait été concédé « qu'elle n'avait pas été, il est vrai, librement imaginée, mais qu'elle avait été, du moins, avec mainte adjonction propre à Mme Gottsched, librement remaniée, d'après la « Femme docteur » de Bougeant⁵ ». Et, sans doute, P. Schlenther ne s'interdit pas de qualifier, ailleurs, de « serviles » les « emprunts » de l'auteur allemand, mais il n'en reste pas moins que l'impression prédominante laissée dans l'esprit par son exposé est celle d'une notable indépendance de la version, par rapport à l'œuvre originelle. A travers l'indéterminé de l'expression, l'opinion favorable à « l'adaptation » passe, comme le grain entre des mailles. On se garde de contester que l'auteur de la *Cagoterie* ait, « dans le détail, innové avec bonheur et talent⁶ », et surtout, de combien ne la grandit-on pas, en indiquant que, « sur maints points particuliers, elle s'applique à établir, par delà Bougeant, un plus étroit contact avec Molière⁷ ! » Comme Bou-

¹ *Das Gespenst mit der Trummel* d'après le *Drummer* d'Addison ; *der Menschenfeind*, d'après Molière ; *der Verschwender*, d'après Destouches ; nous omettons à dessein les autres.

² *Die ungleiche Heirat* et *die Hausfranzösin oder die Mamsell*.

³ *Eine Talentprobe* (142-150).

⁴ « Das Stück ist halb Übersetzung, halb Original ».

⁵ « Aber doch mit mancher eigenen Zutat, frei nach Bougeants *Femme docteur* bearbeitet (p. 50). »

⁶ « Keineswegs ohne Glück und Talent im Einzelnen geändert » (p. 146).

⁷ « In einzelnen Fällen suchte sie, über Bougeant hinweg, eine festere Fühlung mit Molière »,

geant recule et s'efface, à la lumière de ce rapprochement ! Et comme s'insinue en l'esprit l'interprétation d'après laquelle lui-même, s'en inspirant de trop près des *Femmes savantes* et de *Tartufe*, a fait voir qu'il manquait de génie, cependant que Mme Gottsched, sans s'être mise précisément de plain-pied avec l'auteur comique français, a montré qu'elle était un peu de sa lignée, en lui demandant quelque chose de plus que n'avait fait Bougeant !

La preuve de l'insuffisante valeur démonstrative de l'étude de Schlenther est dans la survivance, que l'on peut démêler dans le livre de G. Wanieck, d'une appréciation à peine différente de celle qu'avait fixée Gottsched lui-même. Dans l'ouvrage très richement documenté, d'ailleurs, que Wanieck a consacré, en 1897, à Gottsched et à la littérature allemande de son époque¹, cet historien a exprimé, en quelques pages², sa manière de voir sur *la Cagoterie en robe à paniers*. Qu'il n'ait pas lu Bougeant semble ressortir avec une sorte d'évidence de la confiance avec laquelle il admet que la pièce antipiétiste « parut vraisemblablement contre le vœu de son auteur³ », hypothèse qui perd toute probabilité, si l'on sait que toute la fiction du manuscrit dérobé et de la violence faite à l'écrivain par un éditeur trop impatient se trouve déjà contenue, bien qu'avec un moindre luxe de circonstances, dans l'Avant-propos de *la Femme docteur*.

Wanieck loue Mme Gottsched avec cette faveur trop appuyée, d'où résulte, pour le lecteur, une impression si peu adéquate à l'objet, qu'elle se résout en un contresens. Avec lui, ce n'est plus même d'un simple « remaniement » qu'il s'agit : « elle a discerné, d'emblée, l'idée centrale de la comédie française, et elle l'a élaborée en un motif poétique qui lui est personnel⁴ ». Bien plus, « elle a apporté, à féconder » —

¹ G. Wanieck, *Gottsched und die deutsche Litteratur seiner Zeit* (Leipzig, 1897).

² P. 332-334.

³ « Wahrscheinlich wider Willen der Verfasserin » (p. 334).

⁴ « Sie fasst sofort den geistigen Kern und gestaltet ihn zu eigenem dichterischen Motivum ».

(nous respectons les métaphores du critique allemand) — « le tableau du monde janséniste, *une intuition et une faculté de création*¹ si vraiment poétique » qu'elle dessina réellement le revers d'un mouvement culturel allemand. Sous un autre aspect, — « elle a conçu vraiment le drame, » — assure Wanieck — « *comme une image de la vie humaine*² ». Elle s'est entendue à décrire la société des piétistes « avec une telle objectivité, que sa piété, en dépit de l'appui, parfois un peu trop direct, qu'elle prend sur l'original français, *peut être résolument réputée allemande*³ ».

Avec R. Buchwald enfin, — dans le plus récent article qui ait été publié sur Mme Gottsched dans une revue d'outre-Rhin⁴, — le rapport se distend encore. *La Cagoterie en robe à paniers*, qualifiée « le meilleur ouvrage de son auteur », est présentée comme « *se rattachant par un lien lâche à une satire française* contre les jansénistes⁵ », et l'on ajoute, pour toute information, qu'elle constitue « une attaque *aussi spirituelle* que courageuse contre la fausse dévotion des sectaires de Halle⁶ », donnant ainsi à entendre, puisque aucune restriction ne l'interdit, que l'ingéniosité de l'invention d'une part, et de l'autre, la vivacité des fines reparties, sont le bien propre de l'écrivain allemand.

Or, on s'est proposé de démontrer, par le présent travail, que cette attribution n'est pas légitime. — « Tandis que le germanisme et l'originalité de Gottsched » — a écrit, non

¹ Mit so Wahrhaft dichterischer Anschauungs- und Gestaltungskraft zu befruchten (p. 332).

² Als ein Bild des menschlichen Lebens.

³ Trotz seiner oft engen Anlehnung an das Original ein deutsches genannt werden kann.

⁴ *Deutsche Rundschau*, sept. 1911. — M. Reinhard Buchwald a été le collaborateur de A. Köster, lors de la publication du texte des comédies gottschediennes, dans l'édition des Bibliophiles (Leipzig, 1909). — Nous laissons à dessein hors de considération les histoires d'ensemble de la littérature allemande.

⁵ Mit losem Anschluss an eine französische Satire.

⁶ Ein ebenso witziger wie mutiger Angriff.

sans emphase, G. Wanieck¹ — « s'étaient satisfaits de ce que l'Opéra parisien, dont il est parlé dans la comédie de Saint-Evremond², fût mué en l'Opéra de Hambourg, et de ce que le nom de Lyon fût substitué à celui de Lübeck, l'amie plus ingénieuse ne se contenta pas de transporter la scène de la pièce, de Paris à Königsberg. » — On verra — grâce à la comparaison que chacun sera, pour la première fois, mis en mesure de faire, et si l'on attache du prix à ne pas être la dupe des mots — que, tout bien considéré, c'est à un certain nombre de transpositions de ce mérite que se réduit la part de Mme Gottsched.

Il sera désormais possible à chacun, de suivre, scène par scène, les propos qu'échangent, dans la comédie antijanséniste, Mme Lucrèce et Dorise ou M. Bertaudin, et dans la pièce antipiétiste, Mme Crédule et Mlle Dosette ou Magister Faux-dévoit. Et l'on verra sans doute que, par un effort d'assez attentive et, au demeurant, d'assez rudimentaire marqueterie, non seulement, en effet, les noms des personnes et les noms de lieux ont été transposés de la française à l'allemande, mais aussi que les titres d'ouvrages français, et encore, les termes au moyen desquels des allusions sont faites à des points de doctrine ou à des cabales définies, ont reçu de la traductrice des équivalents allemands. On se persuadera, par contre, qu'il n'est pas, dans *la Cagoterie*, à l'unique exception de l'intermède que comporte l'apparition de Mme Loyale³ au centre du IV^e acte — et dont M. P. Schlenther, et après lui, M. Wanieck, font tant d'état, — un trait d'esprit, une boutade, et à plus forte raison, un jeu de scène, qui ne provienne de *la Femme docteur*, soit intact, soit affaibli, ou au contraire, démesurément grossi, et partant travesti.

L'épisode de Mme Loyale est un pur hors-d'œuvre; mais son insertion comporte le déplacement de quelques scènes, et

¹ P. 332.

² Traduite sous le titre de *die Opern*.

³ Frau Ehrlichin (acte IV, scène IV).

il convient, si l'on veut sainement juger de son importance et comprendre sa signification, de se reporter, dans les deux pièces, au début du IV^e acte.

Chez Bougeant, Mme Lucrèce est en conférence avec Bélise et Dorimène, et elles emploient toutes leurs lumières à définir congrûment la « grâce » (sc. I). Ainsi font, point par point, dans la pièce allemande, Mme Crédule et ses deux amies piétistes (sc. I^{re}). Elles sont près d'en venir aux mains, quand survient, dans *la Femme docteur*, M. Frondebulle, « l'un des illustres avocats de la Cinquantaine ». On l'informe de la question, et on lui demande de siéger en arbitre (*Femme doct.*, sc. II). Tandis qu'il va quérir sa robe de docteur, afin d'être mieux en situation, Mme Lucrèce fait part, en deux mots, à ses deux interlocutrices, du projet qu'elle a de marier sa fille Angélique au neveu de M. Bertaudin (*Femme doct.*, sc. III). En robe et en bonnet, Frondebulle tâche à régler l'assaut théologique des trois pédantes (*Femme doct.*, sc. IV).

Or, chez M. Gottsched, c'est Magister Faux-dévoit qui fait son entrée, au moment de la querelle, car la traductrice n'a pas imaginé de personnage qui correspondît à M. Frondebulle. De suite (sans scène intermédiaire comme dans l'original), M. Faux-dévoit est pris à témoin par les dames, et sommé par chacune d'elles d'approuver la définition qu'elle recommande. A cela près, et sauf que nombre des vives et piquantes répliques de la scène française se trouvent retranchées, rien n'est changé du dispositif. L'auteur allemand jusqu'ici n'innove que par les suppressions qu'il opère.

M. Frondebulle a peine, chez Bougeant, à tenir tête aux véhémentes injonctions des pieuses pécores, quand survient M. Braillardin, que Mme de Harpignac a retenu et privé de prendre part à l'« assemblée » (*Femme doct.*, sc. V). Il s'excuse, et voici qu'apparaît l'acharnée plaideuse elle-même. (sc. VI). Lorsqu'il a pris le parti de fuir, pour échapper à son insistance, et qu'elle s'est mise à le poursuivre, commence la scène du colporteur de livres. (sc. VII).

Dans la pièce allemande, la concentration, déjà signalée, des scènes se continue. Il ne s'y trouve pas plus de contrepartie de M. Braillardin, qu'il ne s'en est trouvé de M. Frondebulle, de sorte que M. Faux-dévoť cumule ici trois rôles de Bougeant. Or, il se débat, au milieu des femmes piétistes, quand le valet annonce la venue d'une certaine Mme Loyale (*Gagoterie*, IV, sc. III), qui prétend avoir deux mots à dire à M. Faux-dévoť. Mais on ne s'est pas encore préparé à la recevoir, que Mme Loyale fait son entrée elle-même, en ouragan, et qu'elle se met tout aussitôt à injurier — (il n'est pas d'autre expression) — M. Faux-dévoť tout humilié devant sa cour (sc. IV).

Mme Loyale s'exprime en dialecte populaire, et elle est, en effet, une femme du peuple. Ce qu'elle reproche à M. Faux-dévoť, ce n'est rien de moins que d'avoir suborné sa fille, et elle s'abandonne à une telle fureur, qu'elle ne laisse pas, à celui qu'elle accuse d'un aussi vilain attentat, la possibilité de se disculper. Il s'enfuit à la fin devant elle, comme M. Braillardin devant Mme de Harpignac, et c'est alors que Mme Crédule fait part, comme de la chose du monde la plus naturelle, à ses visiteuses encore tout émues et toutes décontenancées, de l'intention qu'elle a de marier — et dès le soir même, comme il est dit chez Bougeant — sa fille Louise au cousin, *non plus au neveu* — et que l'on juge, par là, de la valeur des « remaniements » de Mme Gottsched ! — *au cousin*, disons-nous, de M. Faux-dévoť (sc. V). Cette communication est à peine faite que survient le colporteur de livres (sc. VI). Désormais, et jusqu'à la fin du V^e acte, Mme Gottsched ne se croira plus tenue par le devoir de prouver son indépendance — et, comme dit Wanieck, « son intuition et sa faculté vraiment poétique de création » — mais elle suivra, de nouveau, pas à pas, et comme à l'aveugle, son modèle anonyme.

Nous nous gardons d'insister sur le sort que l'auteur allemand a voulu faire à la communication relative au mariage, en la déplaçant, et sur l'intention un peu trop accentuée qu'il

marque, de faire apercevoir au lecteur ou au spectateur l'aveuglement et l'insupportable tyrannie de cette pauvre Mme Crédule, décidée à donner sa fille au parent d'un homme quasiment convaincu d'être un suborneur. L'innovation impliquée dans ce déplacement n'est pas douteuse : il se pourrait que l'on en contestât la délicatesse et l'à-propos.

On n'appuiera pas davantage sur le contraste choquant qui se marque entre le style et toute la tenue de cet épisode et le reste de la pièce. Quelle grossièreté, pourtant, n'est pas celle de cette intrusion violente et bouffonne ! Quelle trivialité dans ce débordement d'avanies — « en la langue que l'on parle encore, à l'heure qu'il est » — s'écrie avec une sorte d'enthousiasme P. Schlenther¹ — « sur le Pont-aux-poissons de Königsberg et sur le Marché-aux-choux de Dantzick ! » — Pour le distingué critique, il n'est rien, dans la pièce entière, qui vaille ce morceau savoureux. « La figure de Mme Loyale » — atteste-t-il — « est inventée de toutes pièces et, prise avec une fidélité surprenante, de la vie même. Mme Gottsched n'a jamais produit, depuis lors, quelque chose d'équivalent, rien d'aussi personnel, rien d'aussi vivement senti et d'aussi heureusement exprimé². » Il y a de la cruauté, à notre avis, dans d'aussi accablantes louanges ! Et P. Schlenther, en exaltant, au degré où il le fait, l'épisode de Mme Loyale, n'a-t-il pas craint de s'exposer au reproche qu'il a adressé lui-même, quelque part, à Gottsched, de ne pas mettre assez de différence « entre une taupinière et le Caucase ? »

Ce qui va plus au fond et ce qui vaut encore que l'on s'y arrête, c'est le haut mérite qu'attribuent les critiques allemands, depuis Creizenach, à Mme Gottsched, d'avoir pris avec Molière « un plus étroit contact que n'avait fait Bougeant ». Elle a voulu identifier M. Faux-dévoit avec Tartufe, et l'on célèbre à l'envi la grande originalité que certifiait cet effort. « Elle concentre l'intérêt sur Magister Faux-dévoit » — écrit P. Schlen-

¹ *Loc. cit.*, p. 147.

² *Ibidem*.

ther — « et elle lui prête la lascivité de Tartufe. » — « En procédant ainsi » — insiste G. Wanieck ¹ — « elle a plus rigoureusement observé, que n'avait fait l'écrivain français, l'une des plus importantes règles qu'avait posées Gottsched ². » — Et il faut admirer, en passant, ce qu'il y a d'inattendu et d'un peu paradoxal à faire un reproche incident au compatriote de Boileau, de Dacier et de Brumoy, de n'avoir pas assez bien appliqué les « règles » d'un théoricien dont il ignore toujours, à coup sûr, même le nom, et lequel n'a jamais formulé un principe d'art littéraire qu'il n'ait emprunté — sans feinte, d'ailleurs — à Boileau, à Dacier ou à Brumoy !

Mais que valait en soi cette préoccupation, dont on fait un titre à Mme Gottsched, de mettre en une lumière plus crue celui dont elle aurait ainsi tenu à faire le personnage principal de la pièce ? L'intention première de la comédie, celle qu'elle-même, en principe, avait adoptée, puisqu'elle s'était approprié, à une nuance d'expression près, le titre créé par Bougeant, ne se trouvait-elle pas par là même faussée gravement ? Si M. Bertaudin, devenu non seulement M. Faux-dévo, mais de tous points une réplique de Tartufe, doit absorber, en effet, l'attention, que devient la peinture du milieu piétiste ? On nous donne une nouvelle étude de l'« imposteur », à quoi nous ne nous attendions point, en place du tableau de mœurs que l'on nous avait promis et sur lequel nous comptions. Comment se justifie alors l'éloge grandiloquent formulé par Wanieck — et que nous avons rapporté — d'après lequel *la Cagoterie en robe à paniers* aurait fixé pour nous « le revers d'un mouvement culturel allemand ? » De combien son auteur n'a-t-elle pas restreint, au contraire, en comparaison de Bougeant, la diversité des éléments dont un pareil « mouvement » se compose ! Les personnages secondaires, tels que les Frondebulle et les Braillardin, sont représentatifs de l'ambiance

¹ *Loc. cit.*, p. 332.

² « Eine der wichtigsten Regeln ihres Mannes ».

³ *Femme docteur*, acte IV, scène VI.

sociale. Les scènes où ils apparaissent montrent le trouble apporté dans toute la vie publique par la cabale religieuse à laquelle ils participent. Nous apprenons que les avocats — les fameux « cinquante avocats » — sont détournés de leurs fonctions professionnelles par les soins qu'ils donnent aux intérêts du parti. — « J'ai actuellement sur le métier » — dit Braillardin à la cliente dont il délaisse le procès — « un Mandement pour un de nos évêques et une Instruction pastorale pour un autre. » Ce n'était point assez que les femmes quittent leurs devoirs : voici qu'une corporation aussi notable que celle des avocats s'applique, dans un esprit de parti, à des tâches qui ne lui incombent pas. C'est donc l'ordre moral, dans son ensemble, qui est dérangé !

De ce que Mme Gottsched a méconnu l'intérêt de cette information fournie par la comédie de Bougeant, ou bien de ce que, pressentant qu'elle n'était pas en mesure de substituer aux types décidément trop français des deux avocats des équivalents allemands, elle les a purement et simplement supprimés, — le moyen d'interpréter cette omission ou cette impuissance en signalé mérite ?

Or maintenant, convient-il d'estimer très haut Mme Loyale, comme substitut de Mme de Harpignac, la plaideuse ? Celle-ci, par son intervention véhémence, contribue à préciser l'importance et la signification des rôles de Frondebulle et de Braillardin. Elle n'apparaît qu'un instant, et le tapage qu'elle fait ne nous distrait pas de l'action : il accentue, à nos yeux, le sens dans lequel elle s'engage. Mme Loyale, au contraire, met en relief, d'une part, à l'excès, le personnage de M. Faux-dévoit, et le fait, par grand dommage, centre exclusif de la pièce ; et par surcroît, l'indiscrétion de ses longues et grossières tirades, et la querelle scabreuse qu'elle fait au coquin, tout cela nous arrache à l'action, appelle notre regard hors de la scène, et sur des spectacles vulgaires et bas, dont le rapport avec le sujet principal est nul.

Et tout le détail, — plus on le considère de près, plus

on voit qu'il abonde en maladresses. Chez Bougeant, par exemple, quand la plaideuse est partie, poursuivant ce pauvre M. Braillardin, les pédantes s'exclament, et Mme Lucrèce, en particulier, de dire : « C'est quelque chose d'étonnant que toutes ces femmes qui ne se sont pas un peu cultivé l'esprit par l'étude de la théologie et des grands principes ¹ ! » Or cela est bien dit, et est juste, bien dans la mesure et dans le ton. Mais que lit-on, en regard, chez Mme Gottsched, quand Mme Loyale a enfin épargné au spectateur la vue de sa peu obligeante personne ? Après un échange de sèches remarques, l'une des piétistes dit : « Quelles grossières femmes sont celles qui ne se soucient pas du christianisme intérieur, ni d'être en relation avec nos messieurs ² ! » Cependant Mme Loyale a bien été « en relation » avec les « messieurs », puisqu'elle a eu justement à s'en repentir, et puisqu'elle se reproche d'avoir mené sa fille à M. Faux-dévo. Et comme ces termes nus et insignifiants, « être en relation », sont peu de chose, comparés à la distinguée façon de dire de l'écrivain français !

Mais, de toutes les insuffisances de la transposition, le lecteur jugera plus amplement lui-même. En tant que traduction même, l'œuvre en effet, est faible, fréquemment inexacte, pleine de gallicismes et de faux sens d'expression. Il était courant, du vivant de Mme Gottsched, d'avancer que ses traductions et adaptations l'emportaient sur les originaux, et la critique allemande a entretenu, avec la complaisance que l'on a vue, cette légende mise en circulation par l'illustre époux lui-même, juge intéressé, et dont la compétence ne saurait être admise sans restrictions. Or, dans cette œuvre, la plus attentivement élaborée, sans conteste, qu'elle ait produite ³, force est bien de reconnaître que là où on la voit

¹ *Femme docteur*, acte IV, scène VII.

² *Pietisterei*, acte IV, scène V.

³ Mme Gottsched ne travaillait pas toujours seule, et les erreurs que l'on relèverait dans la version des grandes compilations érudites dont la chargeait Gottsched devaient être souvent le fait d'obscurs collaborateurs. Nous

soucieuse d'exactitude littéraire, son style devient obscur et perd quelque chose du tour allemand, tandis que là où elle modifie, c'est au détriment des finesses de l'original, soit qu'elle exagère l'expression de celui-ci, soit qu'elle la réduise, en sorte que, à tout prendre, les scènes que véritablement elle s'est mis en tête de refondre (et elles sont rares) souffrent, plutôt qu'elles ne gagnent, de ses soins, et que la « différence », soit dit sans paradoxe, serait plus justement dénommée « déficit ».

Que reste-t-il donc ?

Si l'on n'était pas au fait du piétisme allemand, de la façon dont ses fervents avaient posé le problème religieux, de l'influence exercée sur les mœurs et sur la vie de famille par ses empiétements, ce n'est pas à la comédie de Mme Gottsched que l'on devrait des lumières, et c'est tourmenter les mots que de dire, avec P. Schlenther, que l'auteur de *la Cagoterie en robe à paniers* a « utilisé une forme étrangère pour y verser un contenu national », ou avec Wanieck, qu'elle « a conçu le drame comme une peinture de la vie humaine ». On ne retirerait de sa pièce que l'idée, à l'excès élémentaire, que la « secte » était un parti constitué de fourbes et de dupes.

Bougeant, au contraire, dépeint, — avec les outrances que comporte le parti pris de la satire — un milieu spécifiquement français et contemporain, et en outre, il a le sens des nuances, il précise, il fait des réserves.

Or justement les précisions et les nuances de l'auteur français, elles eussent pu, à la grande rigueur, être traduites. Mais c'était une vaine gageure que de penser les « adapter », puisqu'elles composaient la figure extérieure de ce complexe ensemble que l'on nomme un tempérament national distinct.

savons, en effet, par ses propres confidences (*Lettres à Mme Runckel*, II, 260) qu'elle constituait, dans les moments de presse, de véritables équipes de traducteurs, et elle-même avoue que la besogne avait parfois à souffrir de ce partage.

Inhabile à leur substituer des correspondants exacts et authentiques, Mme Gottsched a pris le parti, dans la plupart des cas, de les sacrifier. Incapable de dresser elle-même, de la base au faite, un édifice caractéristique, elle s'est contentée d'appliquer une façade hétéroclite à une construction dont elle ne connaissait elle-même qu'imparfaitement l'intime détail, et dans le plan de laquelle eussent été fort empêchés de se retrouver ceux à qui elle donnait le change par le superficiel placage de ses corniches et de ses trumeaux.

A. VULLIOD.

LA FEMME
DOCTEUR
OU
LA THÉOLOGIE
TOMBÉE
EN QUENOUILLE
COMÉDIE

A LIÈGE¹

Chez la veuve PROCUREUR, au Vieux-
Marché, 1730²

¹ En réalité à Lyon (voir Introduction, p. 9)

² Il existe un grand nombre d'éditions de *la Femme docteur*. Nous reproduisons ici le texte de la première édition, d'après l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de la ville de Lyon (1730, 12°, 7 ff. lim., pp. 162).

La Bibliothèque de la Compagnie de Jésus de C. Sommervogel énumère les principales répliques de ce texte, imprimées d'une façon plus ou moins clandestine, et en diverses villes, au cours de 1730, de 1731 et de 1732 :

La Femme docteur ou la théologie tombée en quenouille, comédie, La Haye, 1730, in-12°. — Amsterdam, J. Ledet, 1731, 8°, pp. 150. — A Douai, chez Fr. Ronjot, 1731, 8°, 9 ff., pp. 160. — Avignon, chez Pierre Sincère, à la Vérité,

DIE
PIETISTEREY
IM
FISCHBEINROCKE ²
ODER DIE
DOKTORMÄSSIGE FRAU
IN EINEM
LUSTSPIELE
VORGESTELLET

HORATIUS

... *Ridiculum acri*
Fortius et melius medias plerumque secat res ³

ROSTOCK ⁴

Auf Kosten guter Freunde

1736 ⁵

¹ Le sobriquet de *pietisten* avait été, d'après Julien Schmidt (*Gesch. d. geist. Leb. in Deutschl.*, I, 183) appliqué pour la première fois aux disciples de Francke, à Leipzig, vers 1687-1690. La dénomination de leurs assemblées (*collegia pietatis*) avait évidemment fait naître cette appellation. Le terme même de *pietismus* avait une valeur désobligeante. Il était synonyme de « Frömmerei » (Cf. Schnaase, *Gesch. d. evang. Kirche Danzigs*, 308). Spener écrivit en 1692: *das Ebenbild der Pietisterey*. Mme Gottsched a donc fait usage d'un mot déjà courant.

² On disait aussi « Reifrock ». La mode du « panier » n'avait pris une véritable extension en Allemagne, à l'imitation de la France, qu'à une époque

12°, pp. XIV, 151. — A La Haye, chez Adrian Moetjen, MDCCXXXI, 12°, 6 ff, pp. 150. — A La Haye, chez P. L'Orloge, au Cadran, MDCCXXXII, 12°, pp. 144. — *Ibid.*, 12°, pp. 134.

La Femme... Seconde édition, revue, corrigée et augmentée de différentes pièces de poésie. — A Liège, chez la veuve Procureur, au Vieux Marché, 1731, 12°, pp. 162 et 36, pour recueil de poésie faites au sujet de la Constitution « Unigenitus ».

On a connaissance aussi de : *La Femme docteur...* Liège, veuve Procureur, s. d., 8°, pp. 118. — 8°, pp. 160. — 12°, pp. 159. — Liège, 1735, in-12°. — Les *Nouvelles ecclésiastiques* de l'année 1731 signalent quelques-unes des réimpressions françaises, mais sans donnée bibliographique précise.

La *Bibliothèque* de Sommervogel mentionne une traduction en italien, ainsi que trois autres versions : l'une en espagnol, l'autre en hollandais et la dernière en hongrois. L'adaptation de Mme Gottsched n'est pas indiquée.

Nota. — Dans la disposition typographique du texte des deux pièces que le lecteur trouvera ci-après, on s'est efforcé de faire apparaître le parallélisme étroit de l'original français et de la version allemande. Il est bon de rappeler toutefois, dès l'abord, que les divergences ne sont importantes — sans cesser, d'ailleurs, d'être purement formelles — que sur deux points : 1° Dans l'Avant-propos, Mme Gottsched a inversé l'ordre des deux lettres (voir Introduction, p. 64) ; 2° Dans le IV^e acte, plusieurs scènes (scène II à scène IV) ont subi les modifications dont il est rendu compte dans l'Introduction, p. 75).

relativement très récente. Mme Gottsched a voulu appeler l'attention sur sa pièce, en inscrivant dans le titre même une dénomination piquante et toute d'actualité. Cf. Hottenroth, *Hanib. d. deut. Tracht*, 687-689; et Fischel u. Böhn, *die Mode in 18. Jahrh.*, 127-131.

³ Horace, Sat. 1, 10 (13-14). Bougeant avait inséré cette citation dans la lettre de l'Auteur à l'Editeur.

⁴ En réalité, à Leipzig, chez Breitkopf (cf. Introd, p.).

⁵ Ainsi qu'il ressort des recherches poursuivies par MM. Alb. Köster et Reinh. Buchwald, il existe trois éditions de *die Pietisterey im Fischheinrock*. Ce sont les suivantes :

1^o Rostock, 1736, 152 S. 8^o.

2^o Rostock, 1736, 160 S., 8^o (texte tenu par MM. Köster et Buchwald pour une mauvaise copie).

3^o Rostock, 1737, 144 S., 8^o.

De toutes les adaptations ou traductions d'ouvrages dramatiques, de Mme Gottsched, cette comédie fut la seule qui ne prit pas place dans *die deutsche Schaubühne*, 1744 à 1745 et 1746-1750, par le motif qu'elle n'avait pas été avouée par son auteur.

MM. Alb. Köster et R. Buchwald ont donné une réimpression de *die Pietisterey* dans le premier volume de leur récente édition sans commentaires des ouvrages dramatiques de Mme Gottsched. Ce volume, selon leur expression, a été réservé par eux à ses « plus ou moins originales créations », tandis qu'ils ont réuni, dans le second, les traductions proprement dites.

Leur publication, tirée à 99 exemplaires, n'a pas été mise dans le commerce et il ne m'a pas été possible d'en avoir communication. Elle a paru sous le titre suivant : *die Lustspiele der Gottschedin*, 2 Bde, Leipziger Bibliophilen-Abend, 1908-1909.

Les éditeurs de 1909, en l'absence des manuscrits, aujourd'hui perdus, de Mme Gottsched, ont pris pour base l'édition de 1736, n^o 1 (152 S. 8^o).

J'ai adopté la même manière de faire. On trouvera donc ici la reproduction littérale de l'édition de 1736, d'après l'exemplaire mis à ma disposition, avec le plus obligeant empressement, par M. le professeur Heuer, directeur du Deutsches Freies Hochstift, à Francfort-sur-le-Mein.

LETTRE DE L'AUTEUR A L'ÉDITEUR

J'apprends, Monsieur, que vous me rendez un mauvais service que je n'avais pas lieu d'attendre de vous. Il est vrai que je vous ai permis de tirer une Copie de ma pièce ; mais vous la faites imprimer sans mon aveu, et malgré moi. N'est-ce pas abuser de la confiance d'un ami, et ne craignez-vous point les reproches d'infidélité et de trahison que je suis en droit de vous faire ? Songez, je vous prie, que cette Pièce ayant été faite à la Campagne par amusement et par pure complaisance, la présenter au Public sur le papier, c'est la déplacer¹ et lui faire perdre le peu de mérite qu'elle peut avoir. Vous me direz qu'elle a été jouée, du moins en grande partie, chez Madame la Marquise de **... et qu'on l'a applaudie² ; j'en ai été témoin, en effet ; mais n'ai-je pas lieu de soupçonner que ce succès n'a été qu'un retour de complaisance et une espèce de reconnaissance pour l'Auteur, plutôt qu'un jugement de goût et de réflexion ? En un mot, si vous en vouliez garder tous les Exemplaires, et n'en donner

¹ Lui donner une autre affectation que celle que l'auteur a conçue pour elle.

² Il ressort des informations fournies par les *Nouvelles ecclésiastiques pour l'année 1731*, que la pièce fut, en tout cas, maintes fois représentée dans les collèges dirigés par des religieux hostiles aux Jansénistes. — Ainsi, du 9 septembre, p. 176. « Au mois de juillet, on écrivait du diocèse de Meaux, qu'à la dernière apparition qu'y fit le cardinal de Bissi (*sic*), les abbés qui composaient sa cour représentèrent en sa présence la *Femme docteur*. C'est à Germigni, maison de campagne des évêques de Meaux, que fut donnée à Son Eminence, cette pieuse et modeste récréation. » — Du 25 septembre, p. 183. « De Rennes. Le 7 août, on représenta au séminaire de cette ville, tenu par les Eudistes, la comédie de la *Femme docteur*, et l'on y joua les miracles de M. Paris... C'est une chose très nouvelle, que de voir des personnes que l'on dispose aux Saints ordres faire publiquement sur un théâtre les personnages de Lucrèce, Dorise, Angélique, Finette, et débiter toutes les sottises, les indécences et les impiétés contenues dans cette comédie jésuitique, donner par exemple l'Evangile pour l'anagramme d'Angélique, tourner en ridicule les plus grandes vérités de la religion, comme les dogmes de la Prédestination et de la Grâce, et cela à l'occasion d'une intrigue de mariage,.., etc.»

VORREDE DES HERAUSGEBERS

Weil es doch eine hergebrachte Gewohnheit ist, dass ein Buch eine Vorrede haben muss : ich aber dem geneigten oder ungeneigten Leser nichts anders zu sagen weiss, als was in folgenden beyden Briefen enthalten ist : So will ich dieselbe ohne fernere Weitläufigkeit mittheilen.

DER BRIEF DES HERAUSGEBERS
AN DEN VERFASSER DIESES LUST-SPIELS

Hoch-Ehrwürdiger, Hochgelahrter Herr !

Ich habe die gröste Ursache von der Welt, E. H.¹ für das neulich übersandte Manuskript verbunden zu seyn. Es ist nicht nöthig, dass ich mit vielen Worten bezeuge, wie unvergleichlich es Denen-selben gerathen ; da dieses ohnedem das gewöhnliche Urtheil ist, welches die Welt von Dero Schrifften zu fällen pflegt. Wenn ich davor nur die ungemeine Freude beschreiben könnte, welche dadurch in einer grossen und aufgeweckten Gesellschaft neulich entstanden, wo ich dasselbe von Anfang bis zum Ende vorzulesen mir die Freyheit genommen. Dieses aber mit Worten zu beschreiben wird mir gantz unmöglich fallen. Und ich will nur soviel sagen, dass auch die allerernsthafftesten Leute mehr als hundert Mahl überlaut zu lachen genöthiget worden und dass ich vor dem unzähligen Händeklatschen der übrigen wohl mehr als hundert mahl im Lesen inne halten müssen. Das ist aber noch nicht alles. Die gescheidesten Köpffe in dieser Gesellschaft traten alsobald zusammen und beschlossen mit einhelligen Stimmen, dass man der Welt dieses vortreffliche Lustspiel nicht missgönnem müste. Wieder diesen Entschluss hatte die gantze Gesellschaft nichts einzuwenden, als

¹ Euer Hochwohlgeboren,

qu'aux personnes qui l'ont vu jouer ou qui l'ont jouée elles-mêmes, je serais à moitié rassuré. Mais que vous rendiez cette Pièce publique, comme quelque chose qui en vaut la peine, voilà ce que je ne sçaurais vous pardonner.

A quoi m'exposez-vous? Je m'imagine entendre déjà les clameurs de mille gens que vous connaissez. Quoi! diront-ils, mettre sur le Théâtre des partisans de la grace et de la charité comme des personnages ridicules! Traiter dans une Comédie les matières les plus saintes de la Théologie et de la Religion! Quel abus! quelle profanation! quel sacrilège! car voilà leur style; et Dieu sçait les bons mots que la *Gazette Ecclésiastique*¹ dira sur cette aventure, à moins qu'elle n'aime mieux prendre le ton lamentable et tragique. Je sçais ce que je pourrois leur répondre: que leur ami Pascal a traité avant moi ces mêmes matières dans des Dialogues qui ne sont qu'une vraie comédie², le tout autorisé par leur fameux Docteur M. Arnaud sur divers passages de l'Ecriture et des Saints Pères. Mais j'entreprendrais en vain de leur faire entendre raison. Ils inondent le Public tantôt d'écrits injurieux, tantôt de fades railleries; tout cela leur est permis, c'est un droit qu'ils ont acquis; mais nous autres pauvres Molinistes³, ne nous avisons pas de vouloir rire aussi. Le proverbe qui dit que la moitié du monde rit de l'autre⁴, n'est pas fait pour nous. Il faut souffrir qu'on rie à nos dépens, sans oser rire à nôtre tour.

¹ Sans doute, les *Nouvelles Ecclésiastiques*.

² Allusion à la forme dialoguée, adoptée par Pascal, dans les *Provinciales*, et notamment dans la huitième lettre.

³ Les Jésuites, disciples de Molina, théologien espagnol, auteur d'un ouvrage intitulé: *de liberi arbitrii cum gratiæ donis, divinæ præscientiæ, prædestinatione et reprobatione concordia* (in 4^o) paru à Lisbonne, en 1588. Dans ce livre, Molina s'était proposé de concilier la doctrine qui reconnaît à l'homme le libre-arbitre avec la foi en la grâce, en l'infailibilité de la prescience divine, en la prédestination et en la réprobation. Il soutenait que Dieu, d'une volonté antécédente, veut sauver tous les hommes, mais sous la condition qu'ils voudront eux-mêmes se sauver. Il donne à tous les hommes les secours nécessaires et suffisants pour opérer leur salut. Mais la grâce « suffisante », qui échoit à chacun, ne devient réellement « efficace » que par l'effet du consentement de l'individu. Elle est tantôt efficace et tantôt inefficace, selon que la volonté humaine y coopère ou y résiste. La doctrine de Molina demeura la doctrine favorite, presque la doctrine officielle, des Jésuites.

⁴ Allusion probable au dicton latin: *Irridemur invicem*.

dieses : wo mann denn einen Verleger darzu hernehmen würde. Weil sich so leicht kein Buchdrucker entschliessen würde eine Schrift zu drucken, die allem Ansehen nach gewissen Leuten sehr missfallen, und sie zu der empfindlichsten Rache gegen denselben anflammen würde. Doch kaum war dieser Einwurff vorgebracht, so war er auch schon gehoben. Eben diejenigen, so auf den Anschlag gekommen waren, dieses Werck drucken zu lassen, erbothen sich auch die Kosten darzu herzugeben. Ich versetzte hierauf, dass sie die Rechnung ohne den Wirth gemacht hätten, und versicherte, dass E. H. es niemahls zugeben würden, daas diese Schrift, die Sie niemahls zum Drucke bestimmt hätten, ans Licht treten dürfte. Ja ich selbst drohete, mich mit aller Macht darwider zu setzen; weil dasjenige, was mir im Vertrauen überschickt worden, auch nur in meinen Händen bleiben müste: wofern ich nicht bei dem Verfasser den Vorwurff einer Treulosigkeit verdienen wollte. Doch alles vergebens! Man hatte sich einmahl Dero Manuscripts bemächtigt und es war mir nicht möglich, dasselbe wiederum in meine Hand zu bekommen. Alles was man mir dabey einräumte, war dieses, dass man mir den ersten Abdruck der Bogen zusenden, und mir die Bemühung überlassen würde, für die Ehre meines Freundes dabey zu sorgen; damit nemlich seine Schrift, so viel als möglich, ohne Fehler ans Licht käme. Was sollte ich thun? Gewalt gieng vor Recht, und ich musste mir endlich gefallen lassen, was ich nicht hindern kunte. Nunmehr ist Dero Werck würlklich unter der Presse, und ich habe die Ehre als eine getreue Heb-Amme, dieses so wohl gerathene Kind E. H. ans Tageslicht zu bringen. Hiemit übersende ich die ersten Bogen desselben und bitte über dem ersten Anblick derselben nicht gar zu sehr zu erschrecken, viel weniger einen unverdienten Hass auf mich zu werffen. Ich kan aufs theuerste versichern, dass ich alles gethan habe, was nur in meinen Kräfften gestanden, den Abdruck dieser Schrift zu verhindern. Ich ergriff auch sogleich die Feder, E. H. Nachricht davon zu geben. Aber ehe der Posttag kam, so hatte ich schon die zwey Bogen zur Ausbesserung der Druckfehler erhalten. So eilfertig sind diese Herren in der Ausführung ihres Vorhabens gewesen. Weil ich also selbst zu geschehenen Dingen das beste zu reden genöthiget bin; so schlage ich mich selbst zu der Parthey meiner ehemaligen Widersacher, und versichere E. H., dass sie von der Bekanntmachung dieses Meister-

Je vous avouerai pourtant que ce n'est pas cette espèce de critique que je redoute le plus. Ce qui me fait trembler, c'est l'air dédaigneux et méprisant dont la pièce sera reçûe par un certain nombre de personnes, prévenuees, si vous voulez, passionnées, ou de mauvais goût tant qu'il vous plaira : cela est toujours fâcheux. « Quelle « fadeur, diront-elles, quel froid, quelle glace, quel tissu de mauvaises plaisanteries ! il faut que ces gens-là aient perdu l'esprit. « Madame l'avez-vous lûe ? Ah ! Dieu m'en préserve ! j'en serois « morte d'ennuy. Pour moi, j'en ai beaucoup ri, mais c'est de la « sottise de l'Auteur. Il faut lui donner un brevet de la Calotte¹. Cet « homme-là ne sçait pas le monde. Eh ! de quoi se mêlent-ils, ces « innocens de Molinistes, de vouloir faire* les plaisans. Cela leur « sied vraiment bien. » Sur quoi quelque Chevalier, descendu de celui qui parle dans la *Critique de l'Ecole des femmes*, prononcera l'Arrêt définitif, *détestable, morbleu, détestable*². Et si quelque âme charitable entreprend de justifier l'Auteur : *détestable, morbleu, détestable*. On aura beau dire qu'après avoir si souvent traité la chose dans le sérieux, on peut bien en plaisanter du moins une fois : *détestable, morbleu, détestable*. Point d'autre réponse, et me voilà condamné aux frais et aux dépens. Trouvez-vous que cela soit agréable ? »

Ce n'est pas tout ; car si on vient à découvrir que c'est moi qui suis ce malheureux Auteur, me voilà perdu sans ressource : on me montrera au doigt, je n'oserai plus paraître, il faudra que je change de nom et peut-être de demeure. Les femmes surtout ne me pardonneront jamais, comme si je les avait toutes enveloppées dans la critique d'un très-petit nombre d'entre elles. Que ne diront point encore Messieurs les cinquante Avocats de la Consultation³ ? Et

¹ L'avocat Barbier (*Journal*, éd. Charp., chap. II, 140, mentionne ces « brevets de la Calotte » décernés par dérision).

² Molière, *Crit. de l'Ec. des Femmes*, scène VI.

³ Cette « Consultation » à laquelle il sera si souvent fait allusion dans la pièce de Bougeant, est mentionnée selon son titre exact dans la *Bibliothèque janséniste* du P. de Colonia : la *Consultation de MM. les Avocats du Parlement de Paris, au sujet du jugement rendu à Embrun contre M. l'Evêque de Senetz*, Paris, 1728. — L'historien jésuite joint au titre le renseignement complémentaire suivant : « Le pape Benoît XIII, par un bref daté du 9 juin 1726, a condamné cette Consultation des cinquante avocats. »

stückes nichts zu besorgen haben. Denn wass wollen die Gegner davon sagen ? Ist es etwa eine Sünde, lächerliche Leute auszulachen ? Warum haben sie in unzähligen Schrifften sich selbst der klugen Welt zum Gelächter gemacht. Man hat lange genug ernsthaft mit diesen Leuten gestritten : Aber was hats geholffen ? Sie sind selber dadurch in dem Wahne bestärcket worden, als ob ihre Neuerungen und Mystische Fantasien was recht wichtiges sein müssten. Indem sich auch die grössten Gottes-Gelehrten¹, ja wohl gar gantze Theologische Facultäten² die Mühe gegeben, wider sie zu Felde zu ziehen. In diesem Kriege aber ist es gegangen, wie dort bei dem Drachen in der Fabel, dem anstatt eines abgehauenen Kopffs allemahl drey andere wieder wuchsen. Daher haben schon längst verständige Männer geurtheilet, man müsse solchen Schwärmern die Ehre nicht mehr anthun, ernstlich wider sie zu streiten ; und würde besser thun, wenn man sie mit Satyrischen Waffen zu erlegen bemühet seyn würde. Dieses haben nun L. H. mit so glücklichem Erfolg ins Werk gerichtet, dass dadurch nothwendig einer unzählbaren Menge verführter Seelen die Augen geöffnet werden können. Wollte man sagen : Dass gleichwohl die Heil. Schrift und viele Glaubens-Artikel mit dabey etwas leiden, und zum Gelächter werden würden, so wird doch ein Unpartheyischer leicht sehen, dass nicht die Schrift selbst, auch nicht die Glaubenslehren, sondern nur die einfältigste Art, selbige zu missbrauchen, gemeinet sey. Wäre dieses nicht, so müsste man auch behaupten, der theure Lutherus hätte sich an den Geheimnissen der Religion vergriffen, weil er den Missbrauch der Papisten in seinen Schrifften lächerlich und verächtlich zu machen gesucht, je wohl gar die Mönche und Pfaffen vor Ochsen und Esel gescholten und die Bullen der Päbste Drecketen³ geheissen. Wem ist

¹ Notamment Schelwig, auteur de *Synopsis controversiarum sub pietatis praetextu motarum* (1701) ; Seb. Edzardi, professeur à Wittenberg, puis à Hambourg, le plus violent des adversaires du piétisme ; J.-F. Mayer et Val. Löscher, dont l'autorité, soutenue de plus de science, fut la plus redoutable.

² La Faculté de Leipzick, devant l'opposition de laquelle Francke dut se retirer ; celle de Wittenberg, où enseignèrent Edzardi et Löscher ; enfin la Faculté de Rostock.

³ Le terme se trouve dans l'ouvrage de Luther intitulé : *Wider das bapstum zu Rom* (1545) en deux passages : 1^o B. III : « Das ist die alte Geige des Bapsts in allen seinen Drecketen und Drecketalen. . » et 2^o III, 6 : « So gar fein hat er sich verposteiet mit seinen Drecketen. »

imaginez-vous ce que c'est que d'avoir affaire à cinquante Avocats comme ceux-là. Ajoutez à cela les défauts réels de l'ouvrage : car quelle est la pièce de Théâtre qui n'en ait point ? Or, ce qui dans Molière ou Renard¹ n'est qu'un défaut, sera ici traité de sottise : ce qui dans eux n'est pas assez vif, sera ici trouvé d'un froid mortel ; et ce qui dans les autres paraît un peu outré pour égayer la scène, sera ici taxé d'excès ridicule.

Il faut encore que je vous communique un autre sujet d'inquiétude que j'ai : c'est que, comme on est depuis longtemps dans l'habitude d'attribuer aux Jésuites tous les ouvrages où Messieurs les Jansénistes ne trouvent pas leur compte, je suis persuadé qu'on me fera l'honneur de leur attribuer encore celui-ci, et je vous avoue que j'en suis peiné. Car je crains que quelque bel esprit du parti ne se mette en devoir de vanger sa secte par quelque écrit sanglant et outrageux, comme c'est l'ordinaire de ces Messieurs ; et jè serois au désespoir d'avoir attiré ce désagrément à une société que j'honore et que j'estime infiniment. Encore une fois, Monsieur, je vous conjure par les droits inviolables de l'amitié, d'abandonner le dessein que vous avez formé de risquer ainsi ma réputation et mon repos. Si l'Édition n'est que commencée, arrêtez-là. Si malheureusement elle est achevée, rendez-vous maître de tous les exemplaires, et n'en confiez qu'à des mains sûres. Je vous demande cette grâce avec toute l'instance possible et je l'attends de votre amitié, etc.

RÉPONSE DE L'ÉDITEUR A L'AUTEUR

Le sort en est jetté, Monsieur ; et s'il y a, comme vous dites, du risque pour votre réputation et votre repos, je vous avertis que vous le courez tout entier. L'impression de votre Comédie est achevée, et j'étois sur le point de la livrer au Public, lorsque j'ai reçu votre Lettre. Je vous avoüe que vos réflexions m'ont fait douter un moment si je ne méritois pas en effet les reproches que vous me faites d'infidélité et de trahison ; mais tout bien considéré, j'ai conclu que vos frayeurs étoient vaines, et qu'il falloit m'en tenir à mon

¹ Il s'agit de Regnard, l'auteur du *Joueur* et du *Légataire universel* (1635-1709).

es also zu verargen, wenn er nach Nothdurfft dieser Zeiten in die gesegneten Spuren dieses teuren Rüstzeugs Gottes tritt? Mehr darf ich E. H. vermuthlich nicht vorstellen, meine Kühnheit zu entschuldigen, und verharre also mit aller gewöhnlichen Hochachtung

Deroselben verbundenster Diener

Der Herausgeber.

ANTWORT DES VERFASSERS AN DEN HERAUSGEBER

Hoch-Edler Herr, Hochgelahrter Herr!

Nichts hat mich jemahls in solche Bestürztung versetzt als Dero letztes Schreiben. Sie können leicht denken, wie mir zu Muthe gewesen seyn müsse, da ich vernommen, dass Sie eine Schrift, die blos zu meiner eigenen Vergnügung, und höchstens zur Lust einiger vertrauter Freunde, bey müssigen Stunden aufgesetzt worden, einer grossen Gesellschaft vorgelesen hätten. Ich bereuete es bey dieser Nachricht schon, dass ich dieselbe E. H. so guthertzig zugesandt. Aber was vor Empfindung von allerley Arten bemeisterten sich nicht meines Gemüths, als ich aus der fortgesetzten Erzählung vernahm, was vor ein seltsames Schicksal über mich verhänget sey. Um Gottes Willen! Was fangen Sie mit mir an? Ist denn dasjenige Vertrauen, so ich zu Dero aufrichtigen Freundschaft gehabt, einer solchen Straffe werth gewesen? Was wird die Welt von mir gedenken? Von mir dessen Amt und Lebensart am allerwenigsten zu einer solchen Schreibart Einlass geben sollte? Wollen Sie mir noch mehr Verdruss und Streitigkeiten über den Hals laden? als ich schon wegen einiger weit unschuldigerer Schriften wieder dieses Fanatische Geschmeisse¹ bekommen habe? Haben Sie nicht bedacht, an was vor einem Orte ich lebe? Und wie leicht man auf die Muthmassung fallen wird, dass ich der Urheber dieser Schrift nothwendig seyn müsse? Gleichwohl, wenn ich die Wahrheit gestehn soll, so bin ich nicht ein mahl dafür anzusehen. Ein gewisser ungenannter Frantzose hat mehr Theil daran, als ich. Und ich bin eher

¹ L'un des termes les plus injurieux du vocabulaire allemand. Cf. Luther, 6, 103b: « Damit wir uns wider sein (des papstums) Geschmeisse und Unzifer wehren und verteidigen. »

premier dessein. Qu'avez-vous à craindre pour votre repos et votre personne, puisque vous prévoyez vous même qu'on ne pensera seulement pas à vous ; et qu'on ne manquera pas d'attribuer votre ouvrage aux Jésuites ?

Quant au succès de la pièce, vous avez fort bien distingué les deux espèces de critique qu'on en peut faire ; l'une sérieuse et grave : l'autre dédaigneuse et méprisante. Mais je veux, pour vous rassurer, répondre par avance à ces deux critiques.

Quelle profanation ! dites-vous, quel abus de tourner en ridicule les Défenseurs de la grâce et de la charité, et de traiter dans une Comédie des matières si sérieuses ! Distinguons, s'il vous plaît, les vrais Défenseurs de la grâce et de la charité qui n'enseignent sur ces matières que ce que l'Eglise croit et enseigne, d'avec les faux Docteurs qui corrompent la doctrine de l'Eglise par leurs opinions erronées. Ce serait sans doute une témérité scandaleuse d'oser tourner en ridicule les premiers, et cela est réservé aux Pascals, aux Arnauds, à leur Séquelle. Mais pour les seconds, c'est-à-dire les faux Docteurs qui substituent leurs principes hérétiques aux vrais principes de la foi, je soutiens qu'il est permis et louable de décréditer leur doctrine par le ridicule comme par le sérieux et si après les réfutations solides qui en ont mille et mille fois fait connaître le venin, on peut encore en faire sentir le ridicule, c'est rendre service à la vérité et à la religion, en arrêtant le cours de la séduction. Le ridicule n'a-t-il pas même souvent plus d'effet que les raisonnements les plus forts, suivant le vers si connu d'Horace :

Ridiculum acri

Fortius et melius medias plerumque secat res¹.

Laissez donc déclamer tout à leur aise les prétendus Défenseurs de la grâce. Laissez donc dire à la *Gazette Ecclésiastique* toutes les fadeurs qu'elle voudra : « Que les Molinistes ne sachant plus comment défendre la Constitution, se sont avisés de faire une Comédie en sa faveur ; qu'il est arrivé une nouvelle troupe de Comédiens, qu'Arlequin s'est fait Moliniste », et d'autres pareilles gentillesses. Peut-être iront-ils jusqu'à afficher des placards², comme c'est encore

¹ Horace, *Satires*, I, X (14-15).

² Cf. Retz, *Mémoires*, t. III, l. III : « Aussitôt que l'on eut la nouvelle de

vor einen unschuldigen Übersetzer, als für den Urheber dieses Lustspiels anzusehen. Ich sehe mich genöthiget, Ihnen dieses zu bekennen : weil ich gemerket, dass Sie mir dieselbe einzig und allein zuschreiben, welche Ehre mir doch garnicht gebühret. Sie wissens dass vor etlichen Jahren in den Jansenistischen Händeln zu Paris allerhand Comödien¹ gedruckt worden, diese Sekte dadurch lächerlich zu machen. Die allererste und beste darunter hiess : *La Femme Docteur ou la Théologie Janséniste tombée en Quenouille*. Sobald ich diese zu lesen bekam, vergnügte ich mich über die sinnreiche Art, welcher sich der Verfasser bedienet hatte, die Frömmlinge und Scheinheiligen² seines Ortes zum Gelächter zu machen; und ich wünschte von Hertzen, dass sich auch in unserer Kirche eine scharfsinnige Feder finden und dem Unheile der Scheinheiligkeit auf gleiche Art steuern möchte. Ich habe etliche Jahre vergebens darauf gewartet, und also endlich selbst den Entschluss gefasset, doch nur zu meinem eigenen Vergnügen, einen Versuch zu thun, in wie weit sich die Erfindungen des Frantzösischen Scribenten auf unsern Zustand schicken würden. Ich kan auch nicht läugnen, dass ich viele Personen und ganze Auftritte seines Schauspiels gantz und gar ausgelassen³ und hingegen manches von dem Meinen habe hinzusetzen⁴ müssen. Doch wird derjenige, der das Original gelesen, nicht ohne Verwunderung wahrnehmen, dass diese Art

¹ Mme Gottsched n'a certainement en vue que les seules comédies de Bougeant, dont elle possédait, outre *la Femme docteur*, deux originaux anonymes qu'elle pouvait, à défaut d'informations précises, attribuer à des auteurs différents, à savoir: *Arlequin janséniste ou critique de la Femme docteur* et *le Saint déniché ou la banqueroute des marchands de miracles* (voir Catalogue de la Bibl. de feu Mme Gottsched, Leipzig, 1763).

² Dans l'interprétation rudimentaire et littérale que Mme G... s'est faite de *la Femme docteur*, elle a cru, dépassant la suggestion même de Bougeant, que tous les jansénistes étaient des faux dévots, comme M. Bertaudin.

³ Ces suppressions, dont Mme G... paraît se faire un mérite, portent sur les scènes centrales du IV^e acte. Elles résultaient de l'omission des rôles de Frondebulle et de Braillardin. L'Introduction (p. 75) rend compte, d'une manière détaillée, des motifs qui ont décidé l'auteur de la *Pietistèrey* à pratiquer ces coupures.

⁴ La seule addition qu'aït faite Mme G... est celle de Mme Loyale. Elle serait plus exactement qualifiée de substitution, puisque Mme Loyale a pris la place de la baronne de Harpignac. La valeur de l'épisode de Mme Loyale a été appréciée longuement dans l'Introduction, p. 79.

leur stile. Mais plus ces Messieurs déclameront, plus vous aurez lieu d'être content de vôtre ouvrage, parce que ce sera une marque infaillible qu'il aura fait quelque impression dans le Public. Ajoutez à cela que vous avez traité les choses avec une bienséance et une modération qui mettra toujours entre vous et vos Censeurs une différence bien sensible, telle qu'elle est entre un Auteur modéré et des hommes passionnés à qui les invectives ne coutent rien. Enfin toutes leurs clameurs tomberont d'elles-mêmes et vôtre pièce subsistera. C'est du moins le jugement que j'en ai porté, après plusieurs personnes qui s'y connoissent mieux que moi.

Pour ce qui est de la seconde espèce de critique, vous la redoutez, dites-vous, plus que la première, et elle est en effet plus redoutable pour un Auteur. Mais vôtre crainte est-elle bien fondée ? permettez-moi de distinguer encore ici les Lecteurs Molinistes, les Lecteurs désintéressés, et ceux de la petite Eglise¹, comme vous les appelez. Or : 1^o tous les Molinistes vous seront favorables, et ne se feront pas prier pour rire aux bons endroits, excepté peut-être un petit nombre qui, par une prudence outrée ou une pusillanimité ridicule, croient devoir, comme dit le proverbe, hurler avec les loups ; 2^o si les Censeurs désintéressés critiquent votre pièce, ce sera avec cette modération et cette équité qui laisse apercevoir également et comparer ensemble ce qu'il y a de bon et de mauvais dans un ouvrage ; et je suis persuadé que dans cette comparaison il n'y aura qu'à gagner pour vous ; 3^o Il est vrai que les Messieurs et les Dames de la petite Eglise seront autant de Censeurs impitoyables. Le bon leur paroîtra mauvais, le médiocre insupportable et le mauvais exécrationnel. Mais croyez-vous donc qu'ils soient en assez grand nombre pour asservir le jugement du public ? Nous autres, bons Molinistes, nous sommes en vérité la dupe de ces Messieurs. Nous croyons qu'ils ne marchent que par milliers et par Légions. Pourquoi cela ? Parce qu'ils font beaucoup de bruit et que tout retentit de leurs clameurs.

L'approche de M. le Prince, il y eut des placards affichés, et une grande émeute sur le Pont-Neuf. »

¹ Les lecteurs jansénistes. — Les mots qui suivent, « comme vous les appelez », semblent indiquer que l'appellation était encore peu usuelle. Elle a été, dans la suite, constamment appliquée aux communautés jansénistes qui se sont perpétuées au cours du XVIII^e et du XIX^e siècle, notamment à Lyon. Voir : C. Latreille, *la Petite Eglise de Lyon* (Lyon, Lardanchet, 1911).

von Sonderlingen sich in Paris und Teutschland so sehr ähnlich sehen¹. Bey dem allen aber ist mirs niemahls in dem Sinn gekommen, diesen Versuch einer Comichschen Schreibart, darinnen ich mich sonst niemahls geübt², und dazu ich mich für gantz ungeschickt halte³, weder unter meinem Nahmen, noch ohne denselben, ans Licht zu stellen. Doch was wird mir dieses alles helfen? Nachdem es mit der Sache einmahl so weit gekommen ist, dass es nicht mehr bey mir stehet, den Druck derselben zu hindern. Soll ich auf E. H. lossziehen, oder mich selbst anklagen? dass ich Ihnen diese Schrift so treuhertzig anvertraut? beydes wird umsonst seyn. Und ich sehe also wohl, dass ich mein Schicksal werde erwarten müssen. Wenn es Ihnen aber immer möglich ist, so thun sie mir nur dieses zu Lieb, und verhindern Sie es, dass die Comödie nicht garzu häufig abgedrucket und sonderlich kein Exemplar davon hieher geschicket werde. Dieses ist alles was ich vor jetzo thun kan, um nicht verrathen zu werden. Ubrigens werden Sie meinen Nahmen aufs sorgfältigste zu verschweigen, und in der Vorrede die Welt zu überzeugen wissen, dass ich an dem Drucke dieser Schrift keinen Theil gehabt, auch meynen Beyfall darzu nicht gegeben habe. Noch eins fällt mir ein : könnte man nicht, wann die Herren, auf deren Kosten die Schrift gedruckt wird, mit einigen Exemplaren versorgt sind, alle übrigen auf meine Kosten erhandeln, und mir selbst zusenden. Das Geld soll mich nicht reuen, so ich darauf wenden müste. Doch was wird es helfen; wenn auch nur ein einziges Exemplar an einen gewinnsüchtigen Buchhändler käme, er würde es doch ohne Zweifel wieder auflegen lassen. Hiermit verharre ich u. s. v...

¹ De l'impression très vive que Louise Kulmus avait ressentie de cette similitude (Introd., p. 1) était né dans son esprit le projet d'adapter *la Femme docteur* aux besoins de la scène allemande et de tourner contre les piétistes allemands la satire que le P. Bougeant avait dirigée contre les jansénistes français.

² En effet, *die Pietisterey* fut la première en date des comédies de Mme Gottsched. Les neuf autres pièces que l'on a d'elle parurent à partir de 1740, dans la *Deutsche Schaubühne*.

³ Mme G... s'avoue inexperte sous le rapport de la technique dramatique. Les témoignages contemporains s'accordent du moins à reconnaître qu'elle avait, de nature, quelques-uns des dons qui font l'auteur comique.

Mais observez-les de près : et vous verrez que ce n'est qu'un petit corps de troupe qui a beaucoup de fifres et de tambours, pour faire accroire que c'est une grosse armée.

Pourquoi ajoutez-vous encore que les femmes surtout ne vous le pardonneront jamais ? Vous leur faites injure. Les croyez-vous donc assez déraisonnables pour s'imaginer que vous avez voulu attribuer à tout leur sexe ce que vous ne dites que d'un petit nombre, ou pour croire qu'elles soient toutes exemptes de défaut ? Elles n'ignorent point que le ridicule en tout genre est assez également partagé entre l'un et l'autre sexe ; et loin de trouver mauvais qu'on mette sur la Scène quelques femmes ridicules, celles qui ne leur ressemblent pas et qui sont sans contredit le plus grand nombre, doivent en sçavoir gré à un Auteur, parce que le contraste fait éclater davantage leur mérite et leur esprit.

J'avouë qu'il n'en sera pas ainsi de Messieurs les cinquante Avocats ; car il y a bien de l'apparence qu'ils crieront en effet, et il n'est pas aisé de les faire taire. Mais que faire à cela ? Il faut les laisser crier. Je serois le premier à vous condamner, si votre pièce offensait un corps aussi honorable et aussi utile à l'État que celui de Messieurs les Avocats. Mais ces Messieurs n'ont garde de prendre fait et cause pour un petit nombre d'entre eux qui sans l'aveu du corps, et même contre le sentiment de la plupart des particuliers, se sont avisé de passer les bornes de leur profession, en traitant dans leur consultation des matières Théologiques qui ne sont point de leur compétence. Comme les fautes sont personnelles, le ridicule qui en résulte doit l'être aussi.

Je viens au dernier sujet d'inquiétude que vous me marquez dans votre lettre. Vous craignez, dites-vous, et vous avez raison, qu'on n'attribue votre pièce aux Jésuites, et que dans cette prévention les beaux esprits du parti ne publient contre eux quelque écrit sanglant. Soyez tranquille, Monsieur, je me fais caution que ces Pères vous le pardonneront sans peine. Car enfin, si la crainte d'un libelle diffamatoire et calomnieux étoit une légitime excuse pour n'oser démasquer l'erreur et l'attaquer de front, tous les hérétiques seroient bientôt maîtres du champ de bataille. Féconds en invectives et en impostures, les injures et la calomnie ont été de tout tems une de leurs grandes ressources. Mais lorsqu'on a un vrai zèle pour la vérité, on les laisse vomir tout leur fiel, sans daigner seulement y

faire attention, parce qu'on trouve assez de quoi se dédommager dans l'estime des honnêtes gens, et encore plus dans la consolation qu'on a de servir l'Eglise. Tels ont été de tout tems les sentimens des Jésuites, et vous devez m'en croire sur ma parole, puisque vous n'ignorez pas que j'ai eu l'honneur d'être de leur société.

Cessez donc, Monsieur, de vous abandonner à de vaines frayeurs et pardonnez-moi l'infidélité que je vous ai faite. Vous aurez plus d'Approbateurs que vous ne pensez ; et après avoir fait une Comédie pour vous divertir avec vos amis, vous serez peut-être tout étonné de voir qu'elle servira à désabuser plusieurs honnêtes gens que les Messieurs de la petite Eglise s'efforcent de séduire. C'est du moins ce que je me suis proposé en la faisant imprimer, et je souhaite que le succès surpasse mes espérances, je vous enverrai aux premiers jours un nombre d'exemplaires pour les distribuer à vos amis. J'ai l'honneur d'être, etc.

ACTEURS

GÉRONTE.

Madame LUCRÈCE, Femme de Gêronte.

DORISE, Fille aînée de Gêronte et de Madame Lucrèce.

ANGÉLIQUE, Sœur de Dorise, promise et accordée à Eraste.

CLÉANTE, Frère de Gêronte.

ERASTE, Amant d'Angélique.

M. BERTAUDIN.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE, Neveu de M. Bertaudin.

M. FRONDEBULLE }
M. BRAILLARDIN } Avocats du nombre des cinquante. ■

DORIMÈNE }
BÉLISE } Dames du quartier.

LA BARONNE DE HARPIGNAC, Plaideuse.

FINETTE, Suivante de Madame Lucrèce.

Mademoiselle BAUDICHON, Quêteuse.

GILOTIN, Colporteur de livres.

UN NOTAIRE.

La scène est dans l'Appartement de Madame Lucrèce.

SPIELENDEN PERSONEN

HERR GLAUBELEICHT¹.

FRAU GLAUBELEICHTIN, seine Frau.

JUNGFER DORCHEN, älteste Tochter des Herrn Glaubeleichts.

JUNGFER LUISCHEN, ihre Schwester, und Verlobte des Herrn Liebmanns.

HERR WACKERMANN, ein Obrister², und Bruder des Herrn Glaubeleichts.

HERR MAGISTER³ SCHEINFROMM.

DER JUNGE HERR VON MUCKERSDORFF⁴, Scheinfromms Vetter.

FRAU ZANCKENHEIMIN } der Frau Glaubeleichtin

FRAU SEUFFZERIN. } ihre Bethschwwestern.

FRAU EHRLICHIN; eine gemeine Bürgers Frau.

CATHRINE, der Frau Glaubeleichtin ihre Magd.

FRAU BETTELSACKIN, die Allmosen Sammlerin der Pietisten.

JACOB, ein Pietistischer Bücher-Krämer.

DER ADVOCAT.

Der Schauplatz ist in Königsberg⁵, in der Frau Glaubeleichtin Hause.

¹ En conformité avec la tradition du « théâtre de la foire », qu'avaient entretenue notamment Henrici et König, l'auteur de *die Pietisterei* a pourvu chacun des personnages de la pièce d'une dénomination expressive, faite pour renseigner immédiatement le lecteur ou le spectateur sur son caractère. La logique plus formelle qu'avisée avec laquelle ce procédé facile a été appliqué au mari même de Mme Crédule l'a fait appeler M. Crédule, bien qu'il ne partage pas du tout l'engouement de sa femme pour les piétistes. Mme G... aurait pu toutefois justifier l'appellation à laquelle elle s'est arrêtée, en arguant de l'excès de confiance dont a fait preuve M. Crédule, en laissant tous ses pouvoirs à sa femme, dont il eût dû prévoir l'incapacité.

² Chez Bougeant, Cléante est simplement qualifié d'officier. Mme G... élève au rang de colonel le personnage qui, dans sa pièce, remplit le rôle correspondant.

³ Les docteurs en théologie avaient le titre de « Magistri », « quia stant in loco Domini Nostri Jesu Christi, qui est fons vitae » (*Epist. obsc. vir.*, S. 3 (I, 1).

⁴ « Mucker », signifie étymologiquement le grondeur, le bourru; de là le sens de sournois et, par une nouvelle extension, celui de faux dévot. Une traduction allemande de *Tartufe*, parue en 1748, porte le titre de : *der Mucker oder Moliere's scheinheiliger Betrüger Tartufe*.

⁵ Pour les motifs qui ont amené l'adaptateur allemand de *la Femme docteur* à fixer la scène de la pièce à Königsberg, voir l'Introd., p. 47.

LA FEMME DOCTEUR

ou

LA THÉOLOGIE TOMBÉE EN QUENOUILLE

COMÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

ANGÉLIQUE, FINETTE

ANGÉLIQUE. — Finette !

FINETTE. — Mademoiselle Angélique !

ANGÉLIQUE. — Qu'est-ce que c'est que ce paquet que tu caches-là ?

FINETTE. — Là, là, ne vous inquiétez pas ; vous le sçauvez assez tôt.

ANGÉLIQUE. — Quoi, est-ce encore un de ces malheureux libelles que ma mere m'oblige de lire ?

FINETTE. — Effectivement, voilà un joli Libelle ! non, Mademoiselle ; c'est, s'il vous plaît, un gros *in-quarto* ; remerciez bien l'Auteur de ce qu'apparemment il s'est lassé de mentir ; car vous en auriez eu, ma foi, un bon *in-folio*. Lisez seulement le titre, il est très plaisant : *Parallèle de la doctrine de la Constitution et de la morale des Jésuites avec celle des Payens*¹.

¹ Il s'agit très certainement de l'ouvrage cité dans la *Bibliothèque janséniste* sous le titre suivant : *Parallèle de la doctrine des païens avec celle des Jésuites, et de la Constitution du pape Clément XI, qui commence par ces mots : Unigenitus Dei filius*. — A Amsterdam, chez Jean Roman, 1726. — « L'objet de cette satire » — ajoute le P. de Colonia — « est de prouver que la doctrine des

DIE PIETISTEREY IM FISCHBEINROCKE

ODER DIE DOKTORMÄSSIGE FRAU

ERSTE HANDLUNG

ERSTER AUFTRITT

JUNGFER LUISCHEN. — CATHRINE

LUISCHEN. — Cathrine!

CATHRINE. — Jungfer Luischen.

LUISCHEN. — Was ist das wieder vor ein Pack Bücher, was du da versteckst?

CATHRINE. — Ach, frage sie nur nicht; sie wirds schon zeitig genug erfahren.

LUISCHEN. — Wie? ists schon wieder eine solche verzweifelte Scartequ¹, die die Mama mir immer zu lesen giebt?

CATHRINE. — Ja ja, das wäre mir eine rechte Scartequ! Nein, meine liebe Jungfer Luischen, es ist ein schönes grosses Werck in Octav, wenn sie es wissen will: Und danke sie noch dem Autor, dass er, wie es scheint, des Lügens müde geworden ist, sonst wäre wahrhaftig ein guter Foliant daraus geworden. Lese sie nur den Titul: *Fussstapffen der Wunder Gottes im Hällischen Waysen-hause*². Ist das nicht lustig?

¹ Die Scharteke. Cf. *Luth. Briefe*, 5, 716: « Alle Pöpst und Juristen mit alten Scharteken. »

² Simple abréviation du titre de l'ouvrage fameux de Francke, le fondateur

ANGÉLIQUE. — Ah, Finette ! je suis au désespoir.

FINETTE. — N'est-ce pas que vous aimeriez mieux lire des Romans et des Comédies ? Mais ce n'est pas ainsi que Madame votre mère l'entend. De bonnes Instructions Pastorales, de bons Mandemens, de bonnes Satyres contre les Molinistes. Voilà ce qu'il faut pour former une jeune fille qu'on veut mettre dans le monde.

ANGÉLIQUE. — Finis donc, si tu veux.

FINETTE. — Je sçais bien que vous êtes accordée à Eraste il y a déjà deux ans, et qu'il ne tiendrait qu'à Madame votre mère de vous faire épouser, mais quoi ! vous croyez que Madame Lucrèce vous mettra en puissance de mari, sans vous avoir auparavant bien endoctrinée et bien affermie dans les grands principes de la Morale ? Non pas, s'il vous plaît. Je gage que vous ne sçavez pas encore ce

païens était encore plus pure que celle que l'on débite dans la *Bulle* « *Unigenitus* », soutenue avec tant de zèle par les Jésuites. »

LUISCHEN. — Ach, Cathrine, ich ärgere mich fast zu Tode.

CATHRINE. — Ja, ja, ich glaube es wohl, dass sie lieber einen Roman oder eine Comödie läse ; aber ihre Mama versteht das Ding besser : Hübsche Hertzens-Catechismi¹ ; ein Heiliger oder ein Vieh² ; Hoburgs unbekannter Christus³, Freylingshausers Grundlegung⁴ ; das, das gehört zur Erziehung eines Mädgens, welches in der Welt sein Glücke machen soll.

LUISCHEN. — Schweige doch nur !

CATHRINE. — Ich weiss wohl dass sie schon seit zwey Jahren an den Herrn Liebmann versprochen ist ; und dass die Vollziehung der Heyrath nur auf die Mama ankömmt : Allein, meynt sie, dass die Frau Glaubeleichtin sie einem Manne geben werde, ehe sie recht Doktormässig, und in der Lehre vom wahren innern Christenthume des Hertzens⁵ recht befestigt ist ? Nicht so, nicht so ! Ich wette,

de l'Orphelinat de Halle : « *Segensvolle Fussstapfen des noch lebenden und waltenden liebeichen und getreuen Gottes*, zur Beschämung des Unglaubens und Stärkung des Glaubens entdeckt durch eine wahrhafte und umständliche Nachricht von dem Waysenhouse Glaucha (1700). »

¹ Spener avait appliqué ses soins à réformer l'enseignement du catéchisme ; il en voulait faire « un instrument de culture de l'intelligence et du cœur » (als Mittel zur Bildung des Verstandes und Herzens) (Grünberg, III, 420). Le catéchisme publié par Spener avait pour titre : *Einfältige Erklärung der christlichen Lehre*. Cf. Rod. Müller, *Ph.-J. Spener considéré comme catéchète*, Strasb., 1872, et Bodemann, *Katechistische Denkmäler der ev. luth. Kirche*, 1861.

² La sanctification (die wahre, innerliche Heiligung) était l'objectif proposé par les piétistes. « Niemand wird gerecht (était-il admis par eux), der nicht der Heiligung sich befleiszt » (cf. Grünb., I, 446). Quiconque se désintéressait de cet effort se ravalait donc, d'après eux, au niveau de la bête.

³ Christian Hohburg ou Hoburg (1607-1675), théologien mystique, disciple de Böhme et de Arnd. *Der unbekannte Christus* est le titre de l'un de ses écrits. On lui doit encore *Medulla Tauleri*, *Postilla mystica*, *Soliloquia mystica*, et d'autres ouvrages publiés sous le pseudonyme d'Elias Praetorius.

⁴ J.-A. Freylingshausen (1670-1739) succéda à Francke dans la direction de l'Orphelinat de Halle. Dans *Grundlegung der Theologie* (1703), il formula avec talent les doctrines de la seconde école piétiste.

⁵ *Das wahre Christentum* était le titre du principal ouvrage de Johann Arnd (1555-1621), le plus notable des précurseurs du piétisme. Ce théologien avait enseigné, avant Spener, que les pratiques extérieures ne sont pas l'essentiel de la religion, mais la foi, qui régénère et purifie à tout instant le tréfonds du cœur.

que c'est que les libertés de l'Eglise Gallicane¹ et les maximes du Royaume²?

ANGÉLIQUE. — Eh ! qu'ai-je affaire de le sçavoir !

FINETTE. — Et vous voulez épouser ? Eh ! fi donc, Mademoiselle.

ANGÉLIQUE. — Ah, je t'en prie, ne te mets pas ainsi de moitié avec ma mère pour me désespérer. Fut-il jamais, dis-moi, une fille plus malheureuse et plus ridiculement traitée que je le suis, depuis que ma mère, ne sçachant plus quelle figure faire dans le monde, s'est mis les affaires de la Constitution³ dans la tête ? Quel caractère, Finette, que celui de ma mère ! quelle opiniâtreté, quelle dureté sous une apparente douceur !

FINETTE. — Douceur ! oh ! oui ; fiez-vous-y.

ANGÉLIQUE. — Accordée depuis deux ans, à peine ai-je la liberté de voir quelquefois Eraste. Je ne vois ici que des Abbés de toutes façons, des Moines de toutes couleurs, des femmes ridicules. Je n'entends parler que de Constitution et de Molinistes. Je ne sors

¹ La *Bibl. janséniste* mentionne plusieurs ouvrages jansénistes consacrés à la défense des « libertés » en faveur desquelles Bossuet lui-même s'était prononcé, en 1681. — Colonia cite notamment : *Mémoire contenant les moyens généraux et particuliers pour maintenir les libertés de l'Eglise gallicane*, 1716, in-120 ; et il ajoute, à titre de commentaire : « Le séditieux auteur de ce mémoire anonyme, sous prétexte de défendre les libertés de l'Eglise gallicane, renverse l'épiscopat. » — Il signale aussi : *Du renversement des libertés de l'Eglise gallicane dans l'affaire de la Constitution « Unigenitus »* (1717, 2 vol.).

² Au sens de : principes sur lesquels se règle le gouvernement du royaume ; cf. maximes d'Etat, maximes de la religion.

³ Une Constitution pontificale est une décision de l'autorité romaine, produite sous forme de bulle ou de bref adressé à tous les fidèles, et statuant en matière de foi ou de discipline. Les canonistes ultramontains enseignent que toute Constitution papale est obligatoire, indépendamment de l'acceptation des évêques.

dass sie noch nicht einmahl weiss, was Christus in uns¹ und die Salbung² samt dem Durchbruche³ sey?

LUISCHEN. — Zum Hencker⁴, wozu soll ichs denn wissen?

CATHRINE. — Wie und sie will heyrathen? Pfuy, Jungfer Luischen!

LUISCHEN. — Ach, ich bitte dich, stehe doch nur der Mama nicht bey. Ist wohl ein unglückseeligers und närrischer erzogenes Mädgen in der Welt, als ich? Meine Mutter, velche selbst nicht mehr weiss, was sie in der Welt für eine Figur machen soll, hat sich die närrischen Grillen der Pietisterey in den Kopff gesetzt. Was hat sie nicht für einen Character! Wie hartnäckigt und eigensinnig ist sie nicht bey aller ihrer scheinbaren Gelindigkeit⁵.

CATHRINE. — Gelindigkeit? Ja! man verlasse sich nur darauf!

LUISCHEN. — Zwey Jahre schon bin ich dem Herrn Liebmann verlobt; gleichwohl habe ich kaum die Erlaubniss ihn zu sprechen. Ich sehe niemanden, als allerley Arten von Heuchlern, Candidaten⁶, Magisters⁷ und lächerliche Beth-Schwestern⁸. Zu Hause

¹ D'après Arnd, Spener et Francke, nous n'accédons à une connaissance active des vérités de la religion que si Dieu éclaire lui-même notre esprit et se fait lui-même notre instructeur.

² Unctio. Ce terme s'applique à la disposition de l'âme possédée de l'Esprit Saint : das Erfülltsein mit dem heiligen Geiste (Joh., 2, 10, 27).

³ Francke avait ainsi dénommé la conversion soudaine de l'âme, l'illumination brusque qu'il avait lui-même éprouvée à Luneburg en 1687, et qui marque pour tout « chrétien régénéré » le début de la nouvelle vie.

⁴ On verra quelle prédilection singulière Mme G... marque pour cette interjection brutale, assez choquante dans la bouche d'une jeune fille telle que Luischen.

⁵ Cette indulgence, cette aménité dans les rapports, était en effet prescrite aux membres des *Collegia pietatis* qui devaient se traiter mutuellement de « frères » et de « sœurs » et entretenir les uns pour les autres, dans leurs cœurs, des dispositions fraternelles.

⁶ On désignait de ce titre les étudiants de théologie qui avaient conquis, en subissant avec succès l'examen du degré le plus élevé, le droit d'exercer les fonctions de pasteur.

⁷ Voir plus haut p. 103, n° 3.

⁸ Les femmes piétistes, celles qui fréquentaient les *Collegia pietatis*, où elles en étaient venues, en maints lieux, malgré la résistance de Spener et de ses premiers disciples, à jouer un rôle actif, et même à prêcher. Les adversaires du piétisme ne se faisaient pas faute d'exploiter les abus ou les apparences

que pour aller entendre ailleurs de pareils discours. Tu sçais que, par complaisance pour ma mère, il m'a fallu apprendre presque par cœur le Nouveau Testament de Quesnel¹, et je ne sais combien de libelles; et que pour lui plaire, j'ai paru jusqu'ici ne pas désapprouver ses sentimens; mais je suis enfin si rebutée que je ne puis plus y tenir; et si mon père, après une si longue absence, ne revient enfin mettre ordre à tout ceci.....

FINETTE. — Oh, ouy. Vous êtes sûrement une fille à faire un coup de tête! à peine osez-vous souffler devant Madame votre mère.

ANGÉLIQUE. — Il est vrai; mais je suis du moins résolue à ne plus dissimuler avec elle mes vrais sentimens; et je les lui déclarerai dès aujourd'hui, s'il le faut.

FINETTE. — Il faut avouer que M. Geronte, votre Père, a tort de nous avoir ainsi laissées à la discrétion d'une femme aussi déraisonnable que Madame Lucrèce. Après vous avoir accordée à Eraste, il a laissé à Madame le soin d'achever le mariage, et il est parti pour l'Espagne, où les affaires l'arrêtent encore. Dieu le

¹ La *Bibliothèque janséniste* du P. de Colonia s'exprime sur l'ouvrage retentissant du P. Quesnel dans les termes suivans : « *Nouveau Testament en français, avec des réflexions morales sur chaque verset*, par le P. Quesnel. Cet ouvrage fameux ne fut, dans son origine, qu'un livre in-12°, lorsqu'il fut, en 1686 et 1687, approuvé par M. Félix Vialart, évêque de Châlons, et par MM. Hideux et Dupin. Le succès qu'eurent ces *Réflexions* en fit ajouter de nouvelles et en fit multiplier les éditions. M. du Guet fut chargé de les retoucher, et en 1693, elles parurent en quatre volumes in-8°, dédiées à M. de Noailles, alors évêque de Châlons, qui les honora de l'éloge le plus magnifique. Ce sont ces quatre volumes qui furent nommés « les quatre frères », dans le jargon secret de ces Messieurs. »

Les *Réflexions morales* de Quesnel furent déferées au jugement du Saint-Siège et censurées dès 1708. Puis, à la suite d'un minutieux examen, cent une propositions en furent extraites et expressément condamnées. La bulle de condamnation de Clément XI (1713) n'est autre que la *Bulle Unigenitus*, constamment désignée dans *la Femme docteur* par le simple terme de *Constitution*. Les querelles théologiques que souleva la publication des *Réflexions morales* marquent le début de l'agitation qui n'a pas encore pris fin, au moment où paraît *la Femme docteur*. — Après la mort d'Arnauld (1694), Quesnel avait été tenu pour le chef du parti janséniste.

schwätzt man von lauter Orthodoxen¹ und Ketzermachern²; gehe ich aus, so muss ich eben wieder solch Zeug anhören. Du weisst, dass ich der Mama zu gefallen Speners Predigten von der Wiedergeburt³, und so viel anders Zeug, gantz auswendig gelernt habe. Ich habe mich bisher gestellt, als wenn ich mit ihr einer Meynung wäre, damit ich sie nur gewinnen möchte⁴. Aber nun bin ich's auch überdrüssig. Ich kans nicht länger aushalten! Und wo mein Vater nach seiner langen Abwesenheit nicht bald wieder kömmt, und all diesen Wirrungen ein Ende macht... so...

CATHRINE. — O, ja doch! Sie ist gewiss von den Leuten, die was rechts unternehmen⁵. Sie hat ja nicht das Hertze der Mama ein Wort zu sagen⁶.

LUISCHEN. — Es ist wahr! Aber nun hab ich es mir vorgesetzt: Ich will nicht länger heucheln! Ich will ihr meine Meinung sagen, und wanns noch heute wäre.

CATHRINE. — Ich muss gestehen, dass ihr Herr Vater sehr unbillig handelt, dass er uns so lange Zeit dem Eigensinne seiner närrischen Frauen überlässt. Er hat sie verlobet: Sie soll die Hochzeit vollziehen, indessen reiset er seiner Geschäfte wegen nach Engelland⁷. Der liebe Gott sei mit ihm! Mich düncket aber, er wird

d'abus qui pouvaient résulter de ce fait. — « Betschwester » est ici un terme de dérision.

¹ Les membres de l'Eglise luthérienne qui n'adhéraient pas au piétisme et s'en tenaient à la lettre de l'enseignement religieux officiellement dispensé par le clergé.

² Spener lui-même eut maintes fois à repousser l'accusation d'hérésie. Il fut notamment taxé de socinianisme et d'arminianisme, si éloigné qu'il fût de vouloir fonder une secte.

³ Le recueil des soixante-six sermons sur la régénération de l'âme, prononcés par Spener à Berlin, dans l'église Saint-Nicolas, entre 1691 et 1694, et recueillis sous le titre de *der hochwichtige Articul von der Wiedergeburt* (Fkf., 1696, 4°).

⁴ Le texte allemand appuie sur l'expression d'une idée que l'auteur français a voulu seulement suggérer.

⁵ Le pittoresque de l'expression française n'est pas rendu.

⁶ La métaphore si vive du français est effacée.

⁷ La scène étant placée à Königsberg, il était naturel que M. Crédule fût allé traiter des affaires en Angleterre. C'est en des substitutions de ce caractère que consistait essentiellement la méthode que Gottsched préconisait sous l'appellation de « Zurichten ».

bénisse ! mais je crois qu'il sera bien étonné, à son retour, de vous trouver encore fille, et de voir le bel ordre que sa femme a mis dans le ménage : sa cave changée en Imprimerie, ses greniers en magasins de libelles, ses appartements en bureau d'Assemblée : un tas d'Avocats qui braillent, des Abbés qui cabalent et Madame qui fait la papesse. Il n'y a pas jusqu'aux laquais qui ne dogmatisent ; et l'autre jour, le cocher, ne sachant plus quelle injure dire à ses chevaux, les appella Molinistes.

ANGÉLIQUE. — Pourquoi donc es-tu la première à flater ma mère sur toutes ces extravagances ?

FINETTE. — Oh ! pourquoi ? C'est que j'y trouve mon compte. J'ai par là toute la confiance de ma maîtresse. J'attrape de bonnes aubaines et je fais même quelque figure dans le parti. Croiriez-vous que M. l'abbé Filigramme me fait les yeux doux, et qu'il ne tient pas à lui qu'il ne me fasse faire quelque grosse hérésie. Mais je suis, Dieu merci, terriblement Catholique sur l'honneur.

bey seiner Wiederkunft sehr erschrecken¹, wenn er sie noch ledig und sein Haus in diesem schönen Zustande finden wird. Sein Keller ist zur Buchdruckerey, seine Böden sind zu pietistischen Buchläden und seine Zimmer zu Winckel-Kirchen² geworden. Wie wird er nicht erstaunen, wenn er einen Hauffen begeisterter Böhmisten³ und Quäker⁴ finden, und seine Frau als eine Päbstin unter ihnen sitzen sehen wird. Die Laquaïen selbst zanken sich schon über die dunkeln Schrift-Stellen; und ich hörte nur noch neulich, dass der Kutscher seine Pferde Orthodoxen⁵ schalte; weil er kein ärger Schimpf-Wort wuste.

LUISCHEN. — Aber du selbst schmeichelst der Mama am allermeisten in dieser Thorheit.

CATHRINE. — O, davon habe ich meinen guten Nutzen. Die Mama traut mir. Es wirfft allerley ab, und ich kriege selbst ein Ansehen⁶ im Spiele. Glaubt sie wohl, dass Herr Magister Hängekopff⁷ mit mir schöne thut? Und dass die Schuld nicht an ihm liegt, wenn ich keine handgreiffliche Ketzerey begehe? Aber Gott sey Dank! Ich bin sehr Orthodox, auf meine Ehre!

¹ Se trouve être un équivalent plus exact du français qu'il n'apparaît tout d'abord, le verbe « étonner » ayant encore, dans la langue de 1730, la valeur forte de : causer un ébranlement moral. Cf. *Henriade*, V :

L'agent du souverain n'étonna point ce traître.

² Formation analogue à : « Winckelschule », « Winckelehe », « Winckel-advocat », dont on connaît la valeur péjorative.

³ Disciples de Jacob Böhme (1575-1624), « le savetier de Görlitz », dénommé « philosophus teutonicus » par ses fervents. Les böhmistes furent souvent confondus, à dessein ou par ignorance, avec les piétistes, et ceux-ci (Spener lui-même) se laissèrent souvent influencer par les écrits de Böhme. Mais il y avait cependant entre le mysticisme spéculatif de Böhme et les directions morales de Spener des différences essentielles.

⁴ Les dissidents anglais, de la secte fondée, en 1649, par Georges Fox, les « trembleurs », dont les écrits furent répandus à profusion en Allemagne dès le milieu du xvii^e siècle. Grünberg conteste que le piétisme allemand puisse être légitimement tenu pour une répercussion du mouvement puritain. Il fut nécessité par une situation et par des besoins spécifiquement allemands.

⁵ Voir plus haut, p. 93, note 2.

⁶ Auctoritas, « du crédit ».

⁷ On « a Hängemaul, Hängelippe », et d'autre part « Kopfhänger », au sens de « Duckmäuser » (cagot).

ANGÉLIQUE. — Tu es folle. Mais que dis-tu de Dorise, ma sœur, qui se mêle aussi de détourner ma mère de conclure ce mariage ?

FINETTE. — N'entrerait-il pas un peu de jalousie dans son fait, ou peut-être même un peu d'inclination pour Eraste ?

ANGÉLIQUE. — Que dis-tu là ? Ma sœur est d'une vertu si sauvage. Elle est sérieusement occupée des disputes de religion. Elle paraît si ennemie du monde. A peine peut-elle se résoudre à porter un panier¹.

FINETTE. — Cela est vrai ; mais il y a certaines vertus sauvages qui ne sont pas exemptes de faiblesse.

ANGÉLIQUE. — Ce qui me soutient, c'est que je me flâte toujours que mon père arrivera bientôt.

FINETTE. — Mais il faut bien qu'il arrive enfin, et les dernières nouvelles qu'on en reçût, il y a trois ou quatre mois, faisoient assez entendre qu'il ne tarderoit pas encore longtemps.

ANGÉLIQUE. — Mais s'il n'arrive point, mon oncle ne pourroit-il pas persuader à ma mère de fixer enfin mon sort avec Eraste ? Il m'a promis d'en parler encore aujourd'hui.

FINETTE. — Qui ? Votre oncle ? Cléante ? Non, Mademoiselle. Cléante est un Officier, honnête homme, judicieux et sensé, qui ne parle à Madame votre mère que raison et bon sens. Oh ! ce n'est pas comme cela qu'on la persuade. Mais vous m'arrêtez trop. Il faut que j'aille chez Madame.

¹ L'ancien « vertugadin », redevenu à la mode peu avant que ne parût la comédie de Bougeant. — L'avocat Barbier en parle dans son *Journal* de l'année 1728 : « On ne croirait jamais que le cardinal (de Fleury) a été embarrassé par rapport aux « paniers » que les femmes portent sous leur jupe, pour les rendre larges et évasées. Il ne peut pas tenir plus de trois femmes dans les loges des spectacles, pour qu'elles y soient un peu à l'aise. Cette mode est devenue extravagante... de manière que les princesses étant assises à côté de la reine, leurs jupes qui remontoient cachaient celles de la reine ; cela a paru impertinent... » (*Chronique de la Régence et du règne de Louis XV*, 1718-1763, éd. chap. II, 37), cf. *Merc. de France*, année 1728.

LUISCHEN. — Du bist nicht klug! Was meinst du aber von meiner Schwester? mich dünkt¹, sie sucht meiner Mama meine Heyrath aus dem Sinne zu reden.

CATHRINE. — Sollte nicht etwa Neid mit unterlaufen? Vielleicht wohl gar einige Neigung gegen den Herrn Liebmann.

LUISCHEN. — Was sagst du? Meine Schwester ist so tugendhaft²! Sie ist mit lauter Religions-Zänckereyen beschäftigt. Es scheint, dass sie die Welt recht ernstlich hasset. Sie kan sich ja kaum entschliessen, einen Fischbein Rock³ zu tragen.

CATHRINE. — Das ist wahr! Aber die strengste Tugend hat ihre schwache Seite.

LUISCHEN. — Mich tröstet die Hoffnung, dass mein Vater bald wieder kommen wird.

CATHRINE. — Er wird ja freylich bald kommen müssen. Und es heisst auch in dem letzten⁴ Briefe : Er würde mit ehesten ein treffen.

LUISCHEN. — Wenn er aber nicht käme? Könnte nicht auch mein Vetter die Mama bewegen, dass sie meine Heyrath vollzöge? Er hat mir versprochen, noch heute mit ihr davon zu sprechen. Wast meinst du?

CATHRINE. — Wer? der Herr Vetter⁵ Wackermann? Nein, Jungfer Luischen! Herr Wackermann ist ein Officier⁶, ein redlicher, vernünftiger, verständiger Mann, der mit ihrer Mama nur klug und vernünftig redet : Aber damit nimmt sie kein Mensch ein! Doch ich muss gehen.

¹ Simple cheville.

² La traduction affaiblit le texte original, lui enlève sa vivacité pittoresque.

³ Pour la mode du « panier » en Allemagne, voir plus haut, p. 1, n. 2. D'après Hottenroth, « les piétistes s'opposaient, autant qu'ils le pouvaient, à sa diffusion ». Ainsi, il y avait de l'inexactitude, de la part de Mme G., à intituler sa pièce comme elle l'a fait, puisque précisément les femmes piétistes s'abstenaient de porter le « panier ». La mode du Reifrock devait être délaissée vers 1740, pour reflleurir, de plus belle, dix ans après.

⁴ Mme G... a tenu à laisser ici plus de vague dans l'information que ne fait l'original.

⁵ Wackermann étant le frère du père de la jeune fille, il est manifeste que le terme a ici sa valeur originelle de « Bruder des Vaters ».

⁶ « Kriegsoffizier ». La liste des personnages nous a informés qu'il a le grade de colonel.

ANGÉLIQUE. — Écoute encore un mot. Il me vient en pensée de tâcher de gagner M. Bertaudin. Tu sçais le crédit qu'il a sur l'esprit de ma mère.

FINETTE. — Oh ! vraiment ouï, je le sçais. Mais ne vous y fiez pas. Comme Madame ne fait rien que par le conseil de ce prétendu saint homme-là, j'ai de furieux soupçons que c'est lui qui fait différer vôtre mariage. Que sçait-on s'il n'a point à cela quelque intérêt caché ? Cet homme-là a un neveu.

ANGÉLIQUE. — Eh bien ! qu'importe ?

FINETTE. — Je ne voudrois pas jurer qu'il ne se fût mis dans la tête de vous le faire épouser ; et s'il se l'est mis dans la tête, il l'aura bientôt mis aussi dans celle de Madame vôtre mère, car c'est quelque chose d'inconcevable que cet homme-là, n'ayant d'ailleurs aucun mérite et que très peu d'esprit, ait pû avec son langage et ses grimaces de dévotion, prendre un tel empire sur Madame votre mère. Quoi qu'il en soit, je m'apperçois que depuis quelque tems il me fait plus de civilités qu'à l'ordinaire. Je m'imagine qu'il a quelque secret à me confier, et je le verrai venir. Mais voici Madame Lucrèce avec vôtre sœur.

SCÈNE II

M^{me} LUCRÈCE, DORISE, ANGÉLIQUE, FINETTE

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, Finette, tu ne nous rends point compte de tes messages ?

FINETTE. — Ah ! Madame, il y a de grandes nouvelles.

DORISE. — Dis donc vite.

FINETTE. — La Constitution va bien mal, Madame.

LUISCHEN. — Höre doch! Es fällt mir ein, ob wir nicht den Herrn Scheinfromm gewinnen könnten? Er gilt viel bey der Mama.

CATHRINE. — Ia, das weiss ich! Aber trau sie ihm nicht. Die Mama thut nichts, als was dieser heilige Mann ihr einbläset : Es ist also sehr wahrscheinlich¹! dass er wohl gar selbst die Ursache ihrer verzögerten Hochzeit ist. Wer weiss, was er für einen Nutzen darunter sucht? Er hat einen Vetter².

LUISCHEN. — Nun? Er hat einen Vetter?

CATHRINE. — Geb sie acht! Er hat sich wohl gar in den Kopf gesetzt, dass sein Vetter ihr Mann werden soll : Und wenn er es erst beschlossen hat, an der Mama wird es nicht fehlen. Denn es ist erschrecklich : der Mensch hat keine Verdienste, er hat keinen Verstand, es ist garnichts an ihm : Und er hat mit seinen heuchlerischen Mienen und Reden die Frau so eingenommen. Dem sey, wie ihm wolle; Ich mercke dass er seit einiger Zeit gegen mich sehr höflich thut. Vielleicht hat er mir etwas zu entdecken. Ich wills abwarten. Aber stille! Da kömmt ihre Mama mit der Jungfer Schwester.

ZWEYTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, JUNGFER DORCHEN
JUNGFER LUISCHEN und CATHRINE

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun Cathrine! du bringst uns keine Antwort?

CATHRINE. — Ach, es geht viel neues vor!

DORCHEN. — Sags doch geschwinde!

CATHRINE. — Es steht sehr schlecht mit der Orthodoxie³.

¹ Combien pâle et atténué, en regard de « j'ai de fiévreux soupçons » !

² L'interprétation de « Vetter » au sens de « Bruder des Vaters, n'étant pas ici concevable, il faut croire que Mme G... attribue au mot, dans ce passage, la valeur déjà courante de « Geschwisterkind », qu'il a seule dans la langue actuelle. Nous n'insistons pas sur ce qu'il y a de peu artistique dans l'emploi, à quelques lignes de distance, du même mot, dans deux acceptions différentes. Ainsi, M. de Muckersdorf est le cousin de M. Faux-dévoit, tandis que M. de la Bertaudinière est le neveu de M. Bertaudin.

³ L'Eglise luthérienne officielle.

M^{me} LUCRÈCE. — Vraiment je le crois bien ; mais comment cela ?

FINETTE. — C'est qu'on dit que les cinquante Avocats...

DORISE. — Eh bien ! les cinquante Avocats ?

FINETTE. — On dit que les cinquante Avocats ont composé un nouveau Factum contre elle.

DORISE. — Ah, ma mère, que cela sera bon, que cela sera bon ! Il faudra bien pour le coup que Messieurs les Evêques changent de ton.

FINETTE. — Ce qu'il y a de facheux, c'est qu'on dit que les Médecins font une Ordonnance pour et on croit qu'on prendra le Corps des Barbiers pour Arbitres¹.

M^{me} LUCRÈCE. — Oh, il n'y a rien à craindre. Les cinquante Avocats l'emporteront. Mais d'ou sçais-tu cette nouvelle ?

FINETTE. — C'est ce gros Chanoine là... qui presche tant contre la Morale relâchée et qui est si réjoüi : Monsieur.... Monsieur Tonneau².

M^{me} LUCRÈCE. — Bon, bon ! voilà de quoi entretenir tantôt nôtre assemblée. N'en êtes-vous pas bien aise, ma Fille ?

DORISE. — J'en suis dans une joye que je ne puis exprimer.

M^{me} LUCRÈCE. — Et vous, Angélique ?

¹ Ne peut être tenu que pour un trait de satire à l'adresse des avocats qui sortaient de leur rôle, pour se mêler de théologie.

² Appellation manifestement satirique.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das glaube ich wohl; aber wie?

CATHRINE. — Man sagt, etliche Hällische Juristen¹...

DORCHEN. — Nun, die Hällischen Juristen?

CATHRINE. — Man sagt, die Hällischen Juristen haben eine neue Schrift wider sie herausgegeben.

DORCHEN. — Ey! Mama, das ist schön! das ist schön! Nun werden die Wittenberger² anders pfeiffen müssen.

CATHRINE. — Noch viel ärger! Man sagt, die Mediciner³ werden sich auch drein mengen, und man will die Land Pachter⁴ zu Richtern annehmen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das hat keine Noth! Die Juristen werdens schon machen. Aber wo hast du das gehört?

CATHRINE. — Der dicke Geistliche, da... der so wider die Schrift — und Bibel — Theologie⁵ predigt .. je! der so lustig ist... Herr Weinfass hats mir gesagt.

FRAU GLAUBELEICHT. — Gut, gut! da haben wir in unserer Zusammenkunfft⁶ wieder was zu plaudern. Ist dirs nicht lieb Dorchen?

DORCHEN. — Ungemein! liebe Mama!

FRAU GLAUBELEICHT. — Und dir Luischen?

¹ Des jurisconsultes de Halle, le centre piétiste où régnait, autour du Pädagogium et de l'Orphelinat, l'influence souveraine de Francke.

² Les théologiens orthodoxes de la Faculté de Wittenberg.

³ Les savants appliqués à l'étude de la médecine.

⁴ Les agronomes. Mme G... a donné des équivalents approximatifs aux dénominations professionnelles que Bougeant avait choisies par simple boutade.

⁵ Autre terme désignant l'Eglise luthérienne officielle, qui limitait l'enseignement religieux à l'étude du catéchisme et à la lecture cursive de la Bible, sans faire appel au sentiment et sans se préoccuper d'entretenir au fond des âmes une foi vivante et agissante. Souvent ses docteurs se contentaient d'extraire des livres saints ce qu'ils appelaient « *dicta probantia* », thèmes dont ils interprétaient la lettre ou dont ils usaient pour fins de polémique.

⁶ Un pieux conciliabule (Konventikel, Collegium pietatis). L'initiateur de ces réunions avait été Spener. Il avait préconisé des cercles d'édification mutuelle, où les fidèles lisaient et interprétaient la Bible, commentaient le sens des homélies qu'ils avaient entendues et mettaient en commun leurs expériences religieuses.

ANGÉLIQUE. — Oüi, Madame.

M^{me} LUCRÈCE (à Finette). — Qu'as-tu appris encore ?

FINETTE. — On dit que le guet a arrêté cette nuit dans une rue du Faubourg St-Germain un homme d'Eglise, qu'on disoit être un Prêtre de St-Sulpice.

M^{me} LUCRÈCE. — Oh ! sans doute. Voyez ces gens-là. Ce prêtre avait sûrement quelque mauvais dessein ¹.

FINETTE. — Mais il s'est trouvé que c'est un Prêtre Appellant ².

M^{me} LUCRÈCE. — Ah, le pauvre homme ! il allait sûrement faire quelque bonne œuvre ³. As-tu vû M. Bertaudin ?

FINETTE. — Oüi, Madame. Il a été fort incommodé cette nuit d'une espèce d'étouffement pour avoir lû les trois premières pages du Mandement de M. l'Archevêque.

¹ Mme Lucrèce émet cette hypothèse désobligeante, parce qu'elle déduit des paroles de Finette que le prêtre dont il s'agit est un membre du parti adverse.

² On désignait de ce nom ceux qui en « appelaient » au futur Concile des décisions de la *Bulle Unigenitus*.

³ Mme Lucrèce aussitôt informée émet une interprétation favorable, sans craindre de se contredire,

LUISCHEN. — Ja! Mama!

FRAU GLAUBELEICHT. — Was hast du mehr gehört; Cathrine?

CATHRINE. — Man sagt, die Wächter haben diese Nacht auf der Lestadie¹ einen Geistlichen zu packen bekommen, den man für einen Priester aus dem Löbenicht² gehalten hat.

FRAU GLAUBELEICHT. — Verzweifelt³! seht! Das sind Leute! der wird was schönes im Werke gehabt haben.

CATHRINE. — Es hat sich aber befunden, dass er aus dem Collegio Fridericiano⁴ gewesen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach, der arme Mensch! Er, hat gewiss ein gottseelig Vorhaben gehabt! Hast du nicht den Herrn Scheinfromm gesehen?

CATHRINE. — Ja! er hat sich die Nacht schlecht befunden, weil er gestern Abend die drey Seiten aus Neumeisters Priesterlichen Lippen⁵ gelesen hat.

¹ Lastadie, centre commercial de la « vieille ville » de Königsberg (Altstadt) au commencement du XVIII^e siècle. Il s'y trouvait des entrepôts considérables (cf. Armstedt, *Gesch. der Königl- Haupt- und Residenzstadt Königsberg*, 1899, p. 248). Il existe encore aujourd'hui, à proximité du Pregel, une rue appelée Lastadiestrasse.

² Un quartier de Königsberg. L'Église de Löbenicht est voisine du château royal, entre le Schlossteich et le Pregel; au XVIII^e siècle, « die Neustadt », par opposition à « die Altstadt ».

³ Employé comme interjection, au sens de « verwünscht ». Il y a toujours une violence singulière dans les exclamations que Mme G... prête à ses personnages.

⁴ Un personnage notable de Königsberg avait obtenu, en 1698, de Spener et de Breithaupt, la désignation de maîtres piétistes qu'il chargea de l'éducation de ses enfants. D'autres familles ayant bientôt fait appel, pour le même objet, à ces pédagogues, ils se trouvèrent être les chefs d'un établissement que les adversaires du piétisme dénommèrent « die Winkelschule ». A l'occasion de son couronnement à Königsberg, le roi Frédéric I^{er} dota cette école de privilèges et lui accorda le titre de « Collegium Fridericianum » (1701). Durant l'enfance de Gottsched, le collège avait prospéré sous la direction de Lysius, qui avait pris modèle sur le « Pädagogium regium », fondé par Francke, à Halle (voir B. Erdmann, *Martin Knutzen und seine Zeit* (Leipzig, 1876).

⁵ Erdmann Neumeister (né en 1671) était pasteur de l'Église Saint-Jacques, à Hambourg, au moment où parut *die Pietisterey*. C'était un adversaire redouté des piétistes, et l'ouvrage de Mme G..., suivant le témoignage de Gottsched (voir Introduction, p. 46) lui fut, pendant quelque temps, attribué. Il avait

M^{me} LUCRÈCE. — Le Saint Homme¹ ! de quoi s'avise-t-il aussi de lire ces pauvretés-là ?

FINETTE. — Il est un peu mieux ce matin ; car je l'ai trouvé qui déjeunait assez bien avec deux Religieux fort austères.

M^{me} LUCRÈCE. — C'est l'Image des premiers Fidèles que ce M. Bertaudin. C'est lui qui m'a le premier appris les grands principes de la Grâce et de la saine Théologie : à parler toujours avec douceur et charité, à aimer la paix, à savourer l'onction admirable qui est répandue dans les Ouvrages de nos pieux écrivains. Oh ! que cet homme-là possède bien l'esprit des premiers siècles de l'Eglise ! mais vous le connaissez tout aussi bien que moi. Où as-tu encore été ?

FINETTE. — J'ai vû la Mère Sainte Babilie qui dressait un nouvel Acte d'appel pour la Communauté. J'ai été chez Belise, que j'ay trouvée qui disputait contre un Evêque. Dorimène était à sa toilette avec deux abbés, M. Frondebulle allait à la bûvette² et M. Brail-

¹ Imitation manifeste de : *Le pauvre homme !* de *Tartufe* (I, VI). Le personnage de M. Bertaudin est du reste, dans son ensemble, conforme au type de l'imposteur et du faux dévot présenté par Molière.

² Du Palais.

FRAU GLAUBELEICHT. — Der heilige Mann ! Warum liest er auch solch armseeliges Zeug ?

CATHRINE. — Heute befindet er sich schon besser. Wie ich kam, sass er eben mit zwey andern strengen heiligen Geistlichen bey einem guten Früh-Stücke.

FRAU GLAUBELEICHT. — Der Mann ist wohl ein rechtes Vorbild¹ der ersten Gläubigen², der Herr Scheinfromm ! Er hat mir zuerst die Lehren von Natur und Gnade³ und vom innern Wesen der Ichheit⁴ beygebracht. Er hat mich gelehrt, wie man allezeit mit Sanfftmuth und Gelindigkeit reden, wie man den Frieden lieben, und die Salbung des Geistes⁵ schmecken soll, welche in den Schrifften unserer Hällischen Männer Gottes befindlich ist. Gewiss ! Der Mann besitzt den Geist der ersten Kirche in einem hohen Grad ! Doch ihr kennt ihn alle. Wo bist du mehr gewesen ?

CATHRINE. — Ich habe die Frau Plappergern⁶ gesprochen, welche einem neuen Krafft und Kern Catechismus⁷ für ihr Haus verfertigt. Ich bin bei der Frau Zankenheimin gewesen, welche eben mit einem Magister disputirte. Frau Seuffzerin sass mit einem

publié, en 1720, *Kurzer Auszug Spenerischer Irrtümer*. Le livre auquel il est fait allusion était un de ses nombreux recueils d'hymnes, tels que *Kirchenandacht*, *Evangelischer Nachklang*, etc.

¹ On attendrait « Abbild ». Il y a là une évidente maladresse d'expression.

² Les fervents des conventicles se flattaient de restaurer les conditions même dans lesquelles s'était développé le christianisme primitif. On était volontiers d'avis, parmi les piétistes, que l'Eglise non hiérarchisée, telle qu'elle avait existé du temps des Apôtres, était la seule constitution légitime de l'Eglise du Christ (cf. Ritschl II, 208).

³ Un ouvrage sous le titre de *Natur und Gnade* avait été publié par Spener à Francfort, en 1687. Le sujet en était : comment peut-on distinguer, dans l'examen de conscience, l'œuvre de la nature de celle de la Grâce, et ainsi être assuré, d'après les effets même, de la réalité de sa propre régénération.

⁴ Terme de la langue philosophique : le moi distingué du non-moi. Il a parfois le sens de « Selbstsucht » (cf. Luth, *theol. Tauleri* : Ichheit, und Selbheit, das gehöret alles dem Teufel zu. »

⁵ Voir plus haut, p. 109, n° 12.

⁶ Mme Sainte Babille (cf. Bougeant, dans le monologue de Mlle Baudichon).

⁷ Formation analogue à « Kraftbrod » ou « Kraftbrühe » d'une part, et à « Kernstüek » et à « Kernware », d'autre part. On avait par ex. « *Kern der Evangelischen Lehre* » (1701).

lardin examinait une thèse de Sorbonne. Ils vous font tous bien des compliments et ils ont promis de se rendre tantôt ici à l'assemblée. J'ai aussi rencontré Cléante, M. votre frère¹, qui m'a demandé si vous étiez visible ce matin. Je crois qu'il vient vous voir.

M^{me} LUCRÈCE. — Oh ! pour Monsieur mon frère, on se passerait bien de ses visites. Qu'est-ce que c'est que ce Livre-là ?

FINETTE. — Oh, Madame, c'est un livre qui vous fera bien plaisir. C'est M. l'Abbé Brutal qui vous l'envoie.

M^{me} LUCRÈCE (*lit*). — *Parallèle de la Doctrine de la Constitution et de la Morale des Jésuites avec celle des Payens*². Ah, mes filles ! l'excellent ouvrage !

DORISE. — Que nous allons avoir de plaisir !

M^{me} LUCRÈCE. — Tenez, mes filles, quelque impatience que j'aie de le voir, je veux que vous soyez les premières à le lire.

ANGÉLIQUE. — Pour que ma sœur ait envie de le lire ... J'attendrai ...

M^{me} LUCRÈCE. — Non, non, vous n'avez qu'à le lire toutes deux. Il faut que vous ayez ce plaisir-là ensemble. Pour moi, je vais achever une autre lecture dont je ne veux pas perdre une ligne. Quand mon frère viendra, avertissez-moi. Finette, venez ranger ma toilette.

¹ Frère de Gêronte, le mari de Mme Lucrèce.

² Pour l'identification bibliographique, voir p. 8, note 1.

Geistlichen beim Nacht-Tische¹. Herr Magister Trincklieb² gieng eben ins Weinhaus; und Herr Magister Klapperstorch³ untersucht eine Wittenbergische Disputation⁴. Sie lassen sie alle schönstens grüssen, und werden bald in der Zusammenkunfft erscheinen. Ich habe auch den Herrn Obristen Wackermann, ihren Herrn Schwager, angetroffen; er fragte mich: Ob sie diesen Morgen zu sprechen wären? Ich glaube, er wird auch kommen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach! er kan immer da bleiben! Was hast du denn da vor ein Buch?

CATHRINE. — O, das ist ein Buch! Daran werden Sie Sich ergötzen! Herr Magister Ungestüm⁵ schickt es Ihnen.

FRAU GLAUBELEICHT (lieset). « Fuss stapffen der Wunder Gottes im Hällischen Waysenhouse⁶! » Ach, meine Kinder, das ist ein herrliches Werck!

DORCHEN. — Das wird schön zu lesen sein.

FRAU GLAUBELEICHT. — Da habt ihrs, liebe Kinder! Ihr sollet es zuerst lesen, so gern ich es auch selbst lesen möchte.

LUISCHEN. — Wenn meine Schwester es gern bald lesen will, so will ich shon warten.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nein, nein, Ihr könnts beyde zusammen lesen, damit Ihr die Lust mit einander theilet. Ich habe was anders zu lesen, davon ich nicht gern eine Zeile überhüpfen wollte. Wenn mein Schwager kömmt, so ruft mich. Cathrine, komm! räume meinen Nacht-Tisch⁷ auf! (*Gehen ab.*)

¹ Il est évident que le « Zurichten » préconisé par Gottsched est ici en défaut. Le détail caractéristique des mœurs françaises du temps de la Régence n'a pas son équivalent dans les habitudes de vie du Königsberg piétiste du commencement du XVIII^e siècle. La servilité de Mme G... par rapport à la lettre de son modèle est frappante.

² Sobriquet calomnieux.

³ Dénomination dont le sens caricatural pouvait s'appliquer à une personnalité connue du monde piétiste de Königsberg.

⁴ Terme communément appliqué aux thèses dans lesquelles la controverse prédominait.

⁵ Tous ces sobriquets sont intéressants, parce qu'ils font voir dans quel sens s'exerçait, à l'ordinaire, à l'égard des piétistes, l'esprit de calomnie de leurs adversaires.

⁶ Sur ce titre, voir p. 105, n^o 2.

⁷ Il est bien peu vraisemblable qu'une bourgeoise piétiste de Königsberg eût

SCÈNE III

DORISE, ANGÉLIQUE

DORISE. — Il me paraît, ma sœur, que vous n'avez pas beaucoup d'empressement pour ce nouvel ouvrage.

ANGÉLIQUE. — Que voulez-vous ? C'est que je vois que tous ces livres ne font que répéter les mêmes choses : beaucoup d'invectives contre les Molinistes, quelques passages de l'Écriture et de St Augustin bien ou mal appliqués, de grandes déclamations sur la pureté de la morale, et beaucoup de discours que je n'entends pas.

DORISE. — Que vous n'entendez pas ! vous avez donc l'esprit bien bouché !

ANGÉLIQUE. — Cela se peut ; mais j'ai du moins la consolation de ressembler à beaucoup de Dames qui ne sont pas soupçonnées de manquer d'esprit.

DORISE. — Oui ; mais elles ne l'occupent qu'à des bagatelles.

ANGÉLIQUE. — Il est vrai qu'elles ne l'occupent qu'aux soins de leur ménage, à l'éducation de leurs enfants, à veiller sur leurs Domestiques, et qu'elles partagent ainsi leur temps entre les obligations de leur état et les devoirs de la Religion ; mais je crois que par là elles se font aussi estimer que celles qui s'occupent à raisonner sur des matières qu'elles n'entendent pas.

DORISE. — Tenez, ma sœur, tout cela signifie que vous écoutez plus volontiers les discours d'Eraste et que vous les entendez mieux :

ANGÉLIQUE. — Je l'avoué ; mais souvenez-vous que c'est de l'aveu de mon Père qui m'a ordonné de regarder Eraste comme l'Époux qu'il me destinoit.

DRITTER AUFTRITT

JUNGFER DORCHEN, JUNGFER LUISCHEN

DORCHEN. — Mich dünckt, Schwester, dass du nach dem Lesen dieses Buches eben kein grosses Verlangen trägst.

LUISCHEN. — Was soll ich denn lesen? Ich sehe, dass alle die Schrifften immer einerley sagen. Ein erschrocklich Klagen über die Orthodoxen; etliche Sprüche aus der Heil. Schrifft oder aus Doctor Luthern wohl oder übel angewandt; ein Hauffen Geschrey vom verborgenen inneren Funken¹, und allerley Geschwätze, was ich nicht verstehe; das ist alles, was ich darinnen finde.

DORCHEN. — Was du nicht verstehst. Du must sehr dumm seyn.

LUISCHEN. — Das kan wohl seyn. Mein Trost ist aber, dass ich hierinnen vielen andern Personen gleich bin, die man doch eben nicht für so gar dumm hält.

DORCHEN. — Ja! aber sie beschäftigen sich mit lauter Kleinigkeiten.

LUISCHEN. — Es ist wahr, sie bemühen sich nur, ihre Haushaltung zu bestellen; ihre Kinder zu erziehen; ihre Bediente zu regieren; und auf diese Art theilen sie ihre Zeit in die Häusslichen und Christlichen Pflichten ein: Ich glaube aber, dass man sie deswegen eben so hoch hält, als diejenigen, welche sich bemühen über Dinge zu vernünfteln, die sie nicht verstehen.

DORCHEN. — Meine liebe Schwester, das heisst so viel: dass du lieber mit dem Herrn Liebmann redest und dass du ihn besser verstehst?

LUISCHEN. — Es ist wahr! bedencke aber auch, dass ich meines Vaters Erlaubniss dazu habe; welcher mir befahl, den Liebmann als meinen bestimmten Mann anzusehen.

un boudoir. Le rigorisme n'était pas, dans la pratique, le propre du jansénisme frondeur, du temps de la Bulle Unigenitus, et Bougeant a montré à dessein et légitimement la simultanéité de mœurs frivoles et d'adhésion à la cabale janséniste; il était, au contraire, inhérent au piétisme allemand.

¹ Plus fréquemment « die Erleuchtung » « l'illumination intérieure ». Arnold avait écrit: *Göttliche Liebesfunken*.

DORISE. — Quelle faiblesse ! ¹.

ANGÉLIQUE. — Je le crois, ma sœur ; mais vous devez me la pardonner. Le privilège de n'être occupée comme vous que de choses spirituelles, n'est pas donné à tout le monde.

DORISE. — Est-ce à dire selon vous que je ne puisse pas penser aussi à me marier, si je veux ? détrompez-vous, ma Sœur. Ce n'est point le mariage en soi que j'appelle une faiblesse ; c'est de s'en occuper comme d'une affaire importante jusqu'à négliger de s'instruire à fond des grands principes de la saine Théologie ².

ANGÉLIQUE. — Il est vrai que les pensées terrestres ne vous viennent pas même à l'esprit. Mais en tout cas, vous ne songerez pas du moins à Eraste.

DORISE. — Eh ! pourquoi ne pourrois-je pas y penser ? vous vous prévalez un peu trop de l'autorité de mon Père.

ANGÉLIQUE. — Quoy ! ma sœur, vous voudriez m'enlever l'Époux que mon Père m'a destiné ?

DORISE. — Je ne dis pas cela ; mais je m'entends bien. Voici mon oncle qui arrive, et ma Mère qui sort tout à propos. Retirons-nous si vous voulez pour commencer nôtre lecture.

SCÈNE IV

M^{me} LUCRÈCE, CLÉANTE

CLÉANTE. — Eh bien mes nièces, est-ce que je vous chasse ?

M^{me} LUCRÈCE. — Laissez-les aller, Monsieur, elles ont une lecture à faire ensemble ³. Mais vous, mon frère, avez-vous encore quelque nouveau raisonnement à me faire ?

CLÉANTE. — Oui, ma Sœur, j'ai une proposition fort raisonnable

¹ On pense à la scène I de l'acte I des *Femmes savantes*. Angélique reproduit, en partie, les traits d'Henriette, et Dorise ceux d'Armande.

² Armande est beaucoup plus irréductible, sur le chapitre du mariage.

³ Il n'est pas contestable que Mme Lucrèce ait aussi beaucoup de points communs avec Philaminte.

DORCHEN. — Schwachheit!

LUISCHEN. — Das kan wohl seyn, meine Schwester, aber du kanst sie mir leichtlich vergeben : Die Eigenschafft mit lauter himmlischen Sachen umzugehen, ist nicht allen Leuten gegeben, so, wie dir,

DORCHEN. — Das heisst so viel : Ich könnte garnicht ans Heyrathen gedenken, wenn ich wolte? O! nein? du irrest dich sehr. Ich halte den Ehestand an sich selbst für keine Schwachkeit; sondern das kömmt mir nur nicht billig vor, dass man ihn als eine ernst-haffte und wichtige Sache ansieht, und darüber die Erkänntniss des innern Christenthums¹ aus den Augen setzet.

LUISCHEN. — Es ist wahr! die irdischen Gedanken kommen dir gar nicht in den Sinn. Doch hoffe ich nimmermehr, dass du dir auf den Liebmann einige Rechnung machen wirst.

DORCHEN. — Warum nicht? du bildest dir ein wenig zu viel auf deines Vaters Einwilligung ein!

DORCHEN. — Wie! Dorchén? Willst du mir den Bräutigam abspänstig machen, den mir der Vater gegeben hat?

LUISCHEN. — Das sage ich eben nicht; aber ich verstehe mich wohl². Doch da kommt der Vetter und die Mama. Sie kommen als wie geruffen! Wenn du willst, so wollen wir gehen, und unser Werk zu lesen anfangen.

VIERTER AUFRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, HERR WACKERMANN

WACKERMANN. — Nun, Jungfer Muhmen ³! jage ich sie weg?

FRAU GLAUBELEICHT. — Lassen sie sie nur gehen : Sie wollen etwas mit einander lesen ; sie aber, Herr Bruder, werden mir aber vielleicht wieder eine Predigt zu halten haben?

WACKERMANN. — Ja! Frau Schwester! Ich habe ihnen einen

¹ Le piétisme faisait du tréfonds du cœur le centre de la vie religieuse de l'individu.

² Evident gallicisme.

³ Manifestement, au sens de « nièces ». Le terme, qui désigne, plus communément, et dans son acception précise, « la sœur du père », s'est vu conférer par l'usage une valeur progressivement élargie.

à vous faire : c'est que vous devriez enfin marier votre fille Angélique, et qu'on ne comprend pas comment vous laissez traîner si longtemps une affaire qui devrait être faite il y a deux ans.

M^{me} LUCRÈCE. — N'est-il pas vrai que voilà la centième fois que vous m'en parlez ?

CLÉANTE. — Il ne s'en faut gueres.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, m'avez-vous persuadée ?

CLÉANTE. — Parbleu, il paroît bien que non.

M^{me} LUCRÈCE. — Pourquoi-donc perdez-vous le tems à me le redire ?

CLÉANTE. — Eh ! pourquoi ne sçauroit-on venir à bout de vous persuader ?

M^{me} LUCRÈCE. — Oh ! pourquoi ! de quel droit, s'il vous plaît, m'en demandez-vous la raison ? êtes-vous mon Tuteur, mon Curateur¹ ? vous n'êtes que mon beau-frère enfin.

CLÉANTE. — C'est bien peu de chose, il est vrai. Mais parlons raison, et ne nous fâchons point.

M^{me} LUCRÈCE. — Me fâcher, moy ! sçachez qu'il y a longtemps que je suis exempte de ces foiblesses de la nature corrompue, grâce à M. Bertaudin.

CLÉANTE. — Fort bien ; et sans vous fâcher, vous feriez quelquefois enrager toute la terre. Il faut avouer qu'il vous apprend de belles choses, ce M. Bertaudin.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh, mon frère, de la douceur et de la charité. Vous ne pouvez souffrir M. Bertaudin, parce que c'est un saint.

CLÉANTE. — Vous vous trompez : j'ai toujours fait profession d'aimer et d'honorer la vertu ; mais à vous dire le vrai, celle de M. Bertaudin ne m'a jamais plû.

M^{me} LUCRÈCE. — Pourquoi donc cela ?

CLÉANTE. — Je ne vous dirai pas que M. Bertaudin est un plat personnage qui n'a que des grimaces de dévotion et presque point

¹ S'entend de celui qui est chargé d'assister un incapable et de régir ses biens par autorité de justice.

sehr vernünftigen Vorschlag zu thun ; nemlich dass sie ihre Tochter Luise verheyrathen sollen. Ich kan den langen Aufschub einer Sache nicht begreifen, die schon vor zwey Jahren solte geschehen seyn.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ists nicht wohl schon das hundertste mahl, dass sie mir davon sagen ?

WACKERMANN. — Freylich !

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun? haben sie etwas damit ausgerichtet ?

WACKERMANN. — Zum Hencker ? Was solte ich ausrichten ?

FRAU GLAUBELEICHT. — Warum geben sie sich denn immer vom neuen die Mühe ?

WACKERMANN. — Je ! Warum kan man sie gar nicht überreden ?

FRAU GLAUBELEICHT. — Warum ? Was haben sie denn für ein Recht darzu ? Sind sie mein Vormund? mein Bevollmächtigter ? Sie sind doch nichts mehr, als mein Schwager ?

WACKERMANN. — Das ist freylich wenig genug ? Wir wollen aber vernünftig reden, ohne uns zu ärgern.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich, ich solte mich ärgern ? Ach ! die Schwachheit der verderbten Natur habe ich längst abgelegt ! Dem Herrn Scheinfromm sey Dank dafür.

WACKERMANN. — Sehr schön ! aber mit aller vorgegebenen Sanffmuth sind sie im Stande die gantze Welt tolle zu machen. Ich muss bekennen, der Herr Scheinfromm bringt ihnen schöne Sachen bey.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ey, Herr Bruder ! Seyn sie doch sanfft-müthig und liebeich. Sie hassen den Herrn Scheinfromm, weil er ein Heiliger ist.

WACKERMANN. — Sie irren sich sehr ! Ich habe die Tugend jeder Zeit gechret und geliebet. Aber, wann ich ihnen die Wahrheit sagen soll, diejenige, so Scheinfromm ausübet, hat mir niemahls gefallen wollen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Warum denn nicht ?

WACKERMANN. — Ich will nicht sagen, dass Scheinfromm] ein dummer Mensch ist, der nichts weiter als einige heilige Geberden

d'esprit. Mais, c'est que depuis que vous lui avez donné votre confiance, toute votre maison est en désordre. Vos Domestiques ne sont point payés, vos filles ne sont point établies, votre logis est le bureau d'adresse¹ de tout ce qu'il y a de broüillons et de gens ridicules dans le quartier ; et au lieu que vous aviez auparavant quelque confiance en mes conseils, à peine aujourd'huy daignez-vous m'écouter !

M^{me} LUCRÈCE. — Eh mon frère, un peu de douceur et de charité ! Ah ! que vous connaissez mal le mérite et la vraie vertu !

CLÉANTE. — Soit ; mais enfin le pauvre Eraste me fait pitié. Laissez-vous toucher en sa faveur. Quel plaisir prenez-vous à désespérer deux jeunes personnes ?

M^{me} LUCRÈCE. — Eraste est bien le maître de se désespérer s'il veut ; mais pour ma fille, je suis bien sûr qu'il n'en est rien. Vous la connoissez mal, Monsieur, et elle est mieux élevée que cela. La pauvre enfant vraiment songe bien à se marier. Allez, depuis qu'elle a lu les livres de nos Messieurs, elle sait s'occuper de pensées bien plus sérieuses.

CLÉANTE. — C'est-à-dire que vous croyez qu'uniquement occupée de vos disputes de la Constitution, elle ne pense point au mariage. Eh bien, ma sœur, je vous dis que vous la connaissez mal vous-même, et que c'est vous qui vous trompez.

M^{me} LUCRÈCE. — En vérité, il n'est permis qu'à vous d'avoir des préventions si étranges. Je vais l'appeler, pour vous en convaincre par vous-même. Venez, Angélique ; on a un mot à vous dire.

CLÉANTE. — J'y consens ; mais laissez-là donc s'expliquer en liberté ; et si la chose est comme je dis, rendez-vous enfin à nos désirs.

M^{me} LUCRÈCE. — Oh ! si la chose est comme vous dites, je n'aurai pas besoin de vos conseils pour savoir ce que j'aurai à faire,

¹ Au sens de « bureau de renseignements », ou « bureau d'adresse » ; se disait familièrement d'une maison où l'on recueille avec curiosité toutes les nouvelles du jour.

an sich hat. Ich sage nur, dass, seit der Zeit die Frau Schwester ihr Vertrauen auf ihn gesetzt haben, ihr gantzes Haus-Wesen in Verfall geräth. Das Gesinde kriegt keinen Lohn; die Töchter werden nicht versorgt; ihr Haus ist der allegemeine Sammelplatz von den närrischen Schmieralien¹ und Leuten, die nur in der Stadt sind. Und da sie vormahls auf meinen Rath noch etwas allgeben, so geben sie sich jetzo kaum die Mühe, mich anzuhören.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ey, Herr Bruder! Ein wenig Sanfftmuth und Liebe! Sie kennen die wahre Tugend noch sehr schlecht.

WACKERMANN. — Es sey drum. Aber kurtz von der Sache zu reden, der arme Herr Liebmann jammert mich. Lassen sie sich doch erbitten, Frau Schwester! Was haben sie davon, zwey junge Leute zu quälen?

FRAU GLAUBELEICHT. — Herr Liebmann mag sich quälen, wie er will. Was aber meine Tochter betrifft, so bin ich von ihr eines gantz anderen überführt². Sie kennen sie und ihre Erziehung gewiss sehr schlecht. Das arme Kind denckt viel ans Heyrathen. Behüte Gott! seit dem sie unsere Schrifften gelesen hat, so beschäftigt sie sich mit vielernsthaffteren Sachen.

WACKERMANN. — Sie meynen also, die Jungfer Muhme sey mit ihren Zänckereien so gar beschäftigt, dass sie darüber das Heyrathen vergisst? Wenn sie das glauben, so kan ich ihnen berichten, dass sie von uns zweyen diejenige Person sind, welche sich irret.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun gewiss, sie sind recht halss starrig! Ich will sie herrufen, damit sie den Bruder nur überzeuge. Komm her Luischen! Man hat dir was zu sagen.

WACKERMANN. — Meinetwegen. Allein erlauben sie ihr auch, ihre Gedancken frey zu sagen: Und, wenn sich die Sache so verhält, wie ich dencke, so willigen sie endlich in unsere Bitte.

FRAU GLAUBELEICHT. — O! wenn sich die Sache so verhält, so werde ich schon selbst wissen, was zu thun ist.

¹ De « schmieren », avec adjonction d'un suffixe péjoratif. Ici, au sens figuré de « mauvais écrit, bousillage ennuyeux et pédantesque ».

² « Überzeugt ».

SCÈNE V

M^{me} LUCRÈCE, CLÉANTE, ANGÉLIQUE

M^{me} LUCRÈCE. — Croiriez-vous bien, ma fille, que voilà votre oncle qui veut qu'on vous marie incessamment avec Eraste ? Répondez-moy : je suis bien sûre que vous n'y songez seulement pas.

ANGÉLIQUE. — De quoi me servirait-il d'y songer ?

M^{me} LUCRÈCE. — Vous n'y pensez donc plus ?

ANGÉLIQUE. — Hélas ! le moins que je puis ¹.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, mon frère, voyez-vous ?

CLÉANTE. — Comment donc ! Eh, ne voyez-vous pas vous-même que sa timidité l'empêche de s'expliquer ?

M^{me} LUCRÈCE. — Pour cela, mon frère, vous êtes bien obstiné. Eh bien, Angélique, je vous le dis encore une fois, et je vous l'ordonne : dites-nous vos véritables sentimens.

ANGÉLIQUE. — Si je croyois, ma Mère, que vous songeassiez tout de bon à me donner à Eraste, je vous dirais avec sincérité ce que j'en pense ; mais si vous n'y songez pas, il est inutile de m'expliquer.

CLÉANTE. — Eh bien, ma sœur, l'entendez-vous ?

M^{me} LUCRÈCE. — Oh, oh ! Voilà bien de la prudence, Mademoiselle. Expliquez-vous encore une fois, et parlez en liberté.

ANGÉLIQUE. — Hélas ! je n'ose !

M^{me} LUCRÈCE. — Comment, vous n'osez !

ANGÉLIQUE. — Non, ma mère, je crains de vous déplaire.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah, je ne vous entends que trop, petite dissimulée. Vous n'osez avouer vôtre honte, et Eraste, à ce que je vois,

¹ Ce trait est tout à fait digne de Marivaux. D'un bout à l'autre de la pièce, le personnage d'Angélique, avec ses réparties très délicates et très finement malicieuses et son émotion contenue, évoque irrésistiblement, sans que l'on puisse parler d'imitation proprement dite, les jeunes amoureuses qui figurent dans la *Surprise de l'amour* (1727), dans le *Jeu de l'amour et du hasard* (1730)

FUNFTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, HERR WACKERMANN
JUNGFER LUISCHEN

FRAU GLAUBELEICHT. — Luischen! Glaubst du wohl, dass dich hier der Herr Vetter je eher je lieber an den Herrn Liebmann verheyrahtet wissen will! Antworte! ich bin gewiss versichert, das es dir nicht in den Sinn kömmt.

LUSCHEN. — Was würde es mir helfen, wenn ich gleich daran gedächte?

FRAU GLAUBELEICHT. — So denckst du nicht mehr daran?

LUSCHEN. — So wenig als möglich ist¹.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun, Herr Bruder, da sehen sie es.

WACKERMANN. — Wie? sehen sie denn nicht, dass sie nur nicht das Hertz hat zu reden?

FRAU GLAUBELEICHT. — Mein Gott! wie eigensinnig sind sie! Luischen! ich sage es dir noch einmahl und befehle es dir, sage uns deine rechte Meynung.

LUSCHEN. — Mama! wenn ich sähe, dass es ihnen ein Ernst wäre, mich zu verheyrahten, so wollte ich ihnen gantz gerne meine rechte Meynung sagen. Da ich aber weiss, dass dies nicht ist : so ists unnöthig, ihnen meine Gedanken zu entdecken.

WACKERMANN. — Nun! da hören sie es!

FRAU GLAUBELEICHT. — So, so! du bist sehr vorsichtig, wie ich sehe. Erkläre dich, und sage uns deine Meynung.

LUSCHEN. — Ich darf nicht.

FRAU GLAUBELEICHT. — Wie? du darffst nicht?

LUSCHEN. — Nein, Mama! Sie möchten böse werden.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach! ich verstehe dich nur gar zu wohl, du Raben-Aas²! Du wilst deine eigene Schande nur nicht bekennen.

¹ En n'exprimant pas : « hélas ! », la traductrice détruit le délicat mari-vaudage du texte français.

² Ne doit pas être entendu au sens de grossière injure que suggère le mot, dans sa valeur étymologique (caro morticina, cadaveretum). L'usage du ^{xvii}e et du ^{xviii}e siècle prêtait à ce terme si rebutant une signification extrême-

vous tient au cœur. Tous ces saints personnages qui fréquentent ici, toutes ces Dames si zélées pour la grâce et contre l'Evêque de Rome, tout cela, chez vous, n'est rien au prix d'Eraste. Voilà les objets de la délectation terrestre qui domine dans votre cœur : voilà les pensées dont vous vous occupez, au lieu de méditer, de savourer les saints livres qu'on vous met entre les mains. Avez-vous seulement commencé la lecture de celui que je viens de vous donner ?

ANGÉLIQUE. — Oui, ma Mère, mais...

CLÉANTE. — Eh, ma Sœur, de la douceur et de la charité.

M^{me} LUCRÈCE. — Quoy, mais ?

ANGÉLIQUE. — Le titre seul de cet ouvrage me paroît si grossier et si emporté. Je n'aurai jamais le courage de le lire ; et puis qu'est-ce que cela m'apprend ?

M^{me} LUCRÈCE. — Comment, ce que cela vous apprend, impertinente ?

CLÉANTE. — Bon ! voilà ce que l'on appelle de la douceur.

M^{me} LUCRÈCE. — Cela vous apprend à connoître quelles gens sont les Molinistes : gens pernicious, ennemis du Roi et de la Religion.

CLÉANTE. — Fort bien. Voici à présent de la charité.

M^{me} LUCRÈCE. — Qui corrompent la morale, qui pervertissent les mœurs, qui détruisent le premier article du Symbole¹, qui ne veulent pas qu'on aime Dieu.

ou les *Fausses confidences* (1736). Au moment où parut *la Femme docteur* (1730), Marivaux était en pleine maturité et en plein succès.

¹ Le Symbole des Apôtres, qui comprend douze articles.

Der Liebmann ist dir ans Hertze gewachsen. Alle die heiligen Leute, welche bey mir aus und eingehen; alle die Frauen, welche wider die Orthodoxie und für die Gnade¹ so sehr eifern; alle die bedeuten nichts bey dir gegen deinen Liebmann. Das ist der Gegenstand deiner irdischen Lüste, welche im Hertzen herrschen; das sind die Gedanken womit du umgehst, an statt, dass du höhern Dingen nachstreben, und die heiligen Bücher, welche man dir in die Hände liefert, geniessen solltest. Hast du wohl schon das geringste in dem Buche gelesen, das ich dir gab?

LUISCHEN. — Ja, Mama! aber...

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun! was aber?

LUISCHEN. — Der blosse Titel des Buches kömmt mir schon so grob und eifrig vor, dass ich das Werck unmöglich werde lesen können? Und was lerne ich auch daraus?

FRAU GLAUBELEICHT. — Was du daraus lernest, du dummes Thier²?

WACKERMANN. — O, schön! Das nennt man Sanfftmuth und Liebe.

FRAU GLAUBELEICHT. — Daraus lernst du, was die Wittenberger³ fürgefährliche und der wahren innern Religion schädliche Leutesind.

WACKERMANN. — Gut : das nennt man das Christenthum.

FRAU GLAUBELEICHT. — Welche die Sittenlehre verderben; die Sitten selbst verkehren, den gantzen innern Menschen⁴ zernichten und die Liebe zu Gott nicht dulden können.

ment atténuée, presque caressante (*C. Abraham a Santa Clara, Jud.*, I, 126 : « Mancher verliebt sich in dieses polirte Rabenaas. » — *Lessing I*, 416 : « Sie, Rabenaas, Lisette »).

¹ La grâce divine par laquelle le chrétien est régénéré. Les piétistes dénommaient « Gnadestand », l'état d'âme du « chrétien régénéré » (der wiedergeborene) en possession de la foi agissante (cf. plus haut p. 11, n° 6).

² Nouvelle grossièreté et nouvelle outrage dans l'apostrophe.

³ Toujours les adversaires du piétisme, tels que Löscher, professeur à la Faculté de Wittenberg, et partisan de la pure orthodoxie luthérienne.

⁴ « L'homme intérieur », à la perfection duquel le vrai chrétien doit s'attacher. Dans les *Pia desideria* (1678), Spener avait défini les conditions dans lesquelles doit se trouver « notre homme intérieur » (unser innerlicher

CLÉANTE. — Que de douceur et de charité !

ANGÉLIQUE. — Mais, ma mère...

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, ma mère !

ANGÉLIQUE. — Qu'ai-je besoin de connoître les Molinistes.

M^{me} LUCRÈCE. — Comment, petite imbécile ! la personne sacrée de nos Rois, les libertés de l'Eglise gallicane, les Loix du Royaume, les fondemens inébranlables de la Monarchie, la sainteté de la morale chrétienne, la pureté inviolable de la foi, tout cela vous est indifférent ?

CLÉANTE. — Miséricorde, ma sœur ! où prenez-vous toutes ces belles phrases-là : voilà de grands mots, pour meubler¹ quatre consultations d'avocats.

ANGÉLIQUE. — A Dieu ne plaise, ma mère ! je respecte la personne des Rois, les libertés de l'Eglise gallicane et les Loix du Royaume, comme autant de choses sacrées ; mais enfin ce n'est pas moi qui en suis chargée et je ne vois pas que des femmes surtout...

¹ « De quoi meubler ».

WACKERMANN. — Mein Gott! was Liebe und Sanfftmuth!

LUISCHEN. — Aber liebe Mama...

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun?

LUISCHEN. — Was brauch ichs die Orthodoxen zu kennen?

FRAU GLAUBELEICHT. — Wie, du ungelerniges Thier¹? Christus in uns²; die Freyheit der Kinder Gottes³; die Gesetze der Liebe⁴; der unumstössliche Grund des gantzen Christenthums⁵; die unbefleckte Lauterkeit des Hertzens⁶; ist dir das alles gleich viel?

WACKERMANN. — Potz tausend⁷, Frau Schwester! wo nehmen sie alles das schöne Zeug her? das sind ja Wörter, womit man viel Theologische Responsa⁸ ausspicken könnte.

LUISCHEN. — Behüte mich Gott dafür, Mama. Ich verehere alles das, als heilige Sachen, aber ich sehe nicht, was ich mich drein zu mischen habe; und ob überhaupt ein Frauenzimmer...

Mensch) pour accéder au salut (dass es nicht genug sei, getauft zu sein, sondern dasz unser innerlicher Mensch... etc. Cf. Hossbach, I, 101-102).

¹ « Non discipilis ». « gelehrig » a prévalu sur « gelernig », dès le XVIII^e siècle même.

² Voir plus haut, p. 109, n^o. 1 Arnold avait donné une forme presque concrète à la doctrine de « Christus in uns ». On verra par la suite que ce sont expressément les outrances du mysticisme d'Arnold que Mme G... a tournées en dérision, sous le nom de piétisme, en sorte qu'elle atteint beaucoup plus le bôhmisme que le piétisme proprement dit.

³ « Die Wiedergeborenen », les fidèles régénérés par la grâce divine. Un sermon de Spener est intitulé : *der Kinder Gottes seliger Tod*. Six autres ont le titre commun de *die Seligkeit der Kinder Gottes*.

⁴ Pour Spener, l'amour du prochain (die Liebe des Nächsten) est un des plus importants indices de l'état de grâce; il vient aussitôt après « der Glaube » et « die Liebe gegen Gott ». Arnold, pour sa part, voyait l'essence du christianisme, non pas dans la foi, mais dans l'amour.

⁵ A savoir, d'après Spener, « la rénovation du cœur opérée du dedans par la foi » (*Theol. Bed.*, I, 25 ff.).

⁶ La pureté morale est, aux yeux de Spener, inséparable de la véritable piété. Il use fréquemment du terme de « Lauterkeit ». Un de ses plus importants recueils d'homélies est intitulé *Lauterkeit des Evangelischen Christenthums*.

⁷ Altération de « Gottes ». Plus naturel de la part du soldat que « zum Hencker » sur les lèvres de sa nièce.

⁸ Des écrits de polémique, tels que *Spenerus vindicatus oder Verteidigung der reinen Lehre und Unschuld des seligen D. Spener*, Halle, 1731.

CLÉANTE. — Parbleu, elle a raison; et si vous voulez qu'elle entende tout cela, envoyez-la donc étudier en Droit et en Sorbonne¹.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah, vous ne le voyez pas! c'est apparemment vôtre Eraste qui vous empêche de le voir. Eh bien, puisque vous avez envie d'être mariée, vous le serez peut-être plutôt que vous ne le pensez; mais ce ne sera pas avec Eraste, je vous en avertis.

ANGÉLIQUE. — Ah! ma mère.

M^{me} LUCRÈCE. — Ne vous inquiétez pas. On m'a proposé pour vous un jeune homme qui vous convient mieux qu'Eraste, et je vais y songer. Retirez-vous et faites-moi venir Finette.

ANGÉLIQUE. — Oh ciel!

SCÈNE VI

M^{me} LUCRÈCE, CLÉANTE, FINETTE

CLÉANTE. — Vous voyez pourtant, Madame, que j'avais raison.

M^{me} LUCRÈCE. — Oui : je vois que vous vous mêlez un peu trop de mes affaires. Laissez-moi, s'il vous plaît, gouverner mes enfans à ma manière.

CLÉANTE. — Quoi, rien ne pourra vous rendre favorable aux désirs d'Eraste?

M^{me} LUCRÈCE. — Non, assurément. Finette, ayez soin de faire avertir M. Bertaudin de me venir parler.

CLÉANTE. — Seroit-ce lui qui vous auroit proposé pour Angélique le jeune homme dont vous venez de parler?

M^{me} LUCRÈCE. — Que vous importe? Oui, c'est lui, puisque vous le voulez sçavoir, et soyez tranquile. Car je sçais ce que je dois faire, et pour couper à tous vos discours, je le ferai peut-être dès aujourd'hui.

¹ Le personnage de Cléante, pour sa part, fait songer à Ariste, des *Femmes savantes*; il personnifie de même le bon sens et l'équilibre du jugement.

WACKERMANN. — Wahrhaftig, sie hat recht! und wenn Ihr wollt, dass sie das alles wissen soll, so müst ihr sie nach Wittenberg¹ oder Rostock² schicken.

FRAU GLAUBELEICHT. — A, ha! Du siehst nicht? Dein Liebmann hindert dich ohne Zweifel daran! Nun, es ist schon gut! weil du so gerne verheyrathet seyn willst, so kan es noch eher geschehen, als du denckest; aber nicht mit deinem Liebmann, das berichte ich dir.

LUISCHEN. — Ach, Mama!

FRAU GLAUBELEICHT. — Bekümmere dich nicht! man hat mir einen jungen Menschen vorgeschlagen, der sich viel besser für dich schickt als Liebmann. Ich werde darauf denken. Itzt kanst du gehen, aber schicke mir Catharinen her.

LUISCHEN. — O mein Gott! (Geht ab.)

SECHSTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, HERR WACKERMANN, CATHARINE

WACKERMANN. — Sie sehen also wohl, dass ich recht habe.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ja, ich sehe, dass sie sich um meine Sachen ein wenig zu sehr bekümmern. Sie könnten mich mit meinen Kindern nur zu frieden lassen, wenns ihnen beliebt.

WACKERMANN. — Wie? soll denn der arme Liebmann gar nichts zu hoffen haben?

FRAU GLAUBELEICHT. — Gantz und gar nichts! Catharine, vergiss nicht den Herrn Scheinfromm zu mir zu bitten.

WACKERMANN. — Ist ers vielleicht, der ihnen den jungen Menschen zum Schwieger-Sohne vorgeschlagen hat?

FRAU GLAUBELEICHT. — Was geht es ihnen an? Ja, er ists, wenn sie es wissen wollen; geben sie sich nur zu frieden. Ich weiss schon was ich zu thun habe. Und damit ich sie nur mit einem mahle stumm mache; so kan die Hochzeit vielleicht noch heute vor sich gehen³.

¹ Voir plus haut, p. 93, n° 2.

² Voir plus haut, même référence.

³ Mme G... reproduit fidèlement et met dans la bouche de Mme Crédule la

CLÉANTE. — Je le vois bien : vous aimez mieux suivre les conseils de vos Messieurs de la petite Église que les miens. Tous leurs conseils sont inspirés de Dieu : tout ce qu'ils disent c'est autant d'oracles. La vérité ne parle que par leur bouche ; il n'y a qu'eux qui ayent de la science, et nous sommes tous des ignorans et des sots.

M^{me} LUCRÈCE. — Fort bien ! nous voici à présent sur un autre Chapitre. Continuez, si cela vous plaît. Je vous écouterai volontiers.

CLÉANTE. — Ma foi, ma sœur, votre conduite ne vous fait du tout point d'honneur dans le monde ; et vous feriez beaucoup mieux d'imiter plusieurs dames de votre connoissance que je pourrois vous nommer, et qui avec beaucoup d'esprit et de mérite se font honneur d'ignorer les disputes de Religion. Eh, parbleu, de quoi vous mêlez-vous avec un tas de femmes, de Moines et des Prêtres brouillons, de contrôler les Bulles des papes¹, de censurer les Mandemens des Évêques², et de blâmer ou d'approuver des choses que vous n'entendez pas ; que diroient, je vous prie, dans le monde les gens de bon sens, si on vous voyait faire à l'égard de la Jurisprudence et des Arrêts du Parlement, ce que vous faites à l'égard de la Théologie et des décisions des Évêques ? ne se mocqueroit-on pas de vous ?

M^{me} LUCRÈCE. — Vous nous croyez donc bien ignorantes à ce que je vois !

CLÉANTE. — Ignorantes ! Non. Vous sçavez ce que vous devez sçavoir : coudre, filer, broder et beaucoup d'autres choses qui conviennent à votre sexe. Vous avez même de l'esprit et je veux croire

¹ Notamment la *Bulle « Unigenitus »* (1713), qui condamna le livre de Quesnel, et la *Bulle « Vineam Domini »* (1718).

² De ceux qui se déclaraient pour la *Bulle « Unigenitus »*, à l'exception de MM. d'Aleth, de Beauvais, d'Angers et de Pamiers.

WACKERMANN. — Ich seh es freylich wohl, dass sie lieber dem Rathe ihrer frommen Brüder¹ folgen wollen, als dem meinigen. Denn deren Eingebungen sind von Gott; alles, was sie sagen, sind lauter Orakel; die Wahrheit redet nur durch ihren Mund; Wir andere alle sind dumm und närrisch.

FRAU GLAUBELEICHT. — Gut, gut! da sind wir auf einer andern Materie. Fahren sie fort, wenn sie belieben; nun will ich ihnen gerne zuhören.

WACKERMANN. — In Wahrheit, Frau Schwester! sie haben von ihrer Aufführung schlechte Ehre in der Welt. Sie thäten viel besser, wenn sies wie andere Frauens machten, die sie kennen; welche, ohngeacht sie sehr klug sind, sich dennoch eine Ehre daraus machen, von den Religions-Strittigkeiten nichts zu wissen. Wozu Hencker stecken sie denn immer mit allerley Weibern und Pietisten zusammen, mit welchen sie die Theologischen Facultäten, die Schrifften der Wittenberger und Rostocker² und sonst hundert andere Dinge, davon sie nichts verstehen, verachten oder loben. Was würde doch die Welt sagen, wenn sie sich eben so in die Juristerey mischen wolten, als in die Theologie. Würde man sie nicht auslachen?

FRAU GLAUBELEICHT. — Sie müssen uns für sehr dumm halten.

WACKERMANN. — Für dumm? Nein! Sie wissen alles, was sie wissen sollen: Nehen, stricken, sticken, und viele andere Sachen die ihrem Geschlechte zukommen. Sie haben auch Verstand; und

menace faite à sa fille par Mme Lucrèce, chez Bougeant. Or sa mise à exécution se fût heurtée, en Allemagne, à de plus insurmontables obstacles encore qu'en France. Un pareil procédé d'intimidation est franchement inconcevable dans un milieu social où le consensus réciproque des fiancés est tenu universellement (et aussi bien par Spener, cf. *Trausermon*, 120 ff.) pour condition fondamentale de la conclusion d'un mariage. Voir, au demeurant, au sujet de la pression morale exercée par certains parents, en matière de mariage, lettre de L. Kulmus à Gottsched, du 29 oct. 1732 (Runck., I, 41).

¹ Une fraternité spirituelle unissait les membres des « Collegia pietatis ».

² Les orthodoxes par excellence.

que vous en avez plus que beaucoup d'autres femmes, et même que beaucoup d'hommes; mais vous ne sçavez pas la théologie, enfin.

M^{me} LUCRÈCE. — Pourquoi ne la sçaurois-je pas? je vous prie. Est-ce parce que je n'ai pas étudié dans les écoles? Est-ce une soutane noire et un petit rabat qui donnent la science? Faut-il tant d'érudition pour sçavoir ces grands principes et ces vérités fondamentales de la religion: qu'on ne résiste jamais à la grâce quand on l'a; mais qu'on ne l'a pas toujours: que toutes les actions dont la charité divine n'est pas le motif sont autant de péchés et d'autres choses semblables? Allez, allez, mon frère, quand on a un peu lû les livres de nos Messieurs, on sçait plus de théologie que vous ne pensez. Demandez à Finette.

FINETTE. — Oh, pour celà, quoique je n'aye pas autant d'esprit que Madame, pour comprendre la théologie, je crois pourtant en sçavoir assez pour être reçue Procureur au Parlement¹.

CLÉANTE. — Oui, je vois que vous en sçavez beaucoup l'une et l'autre. Mais d'où sçavez-vous si ces grands principes que vous venez de dire de la grâce et de la charité sont vrais ou faux? Car voilà de quoi il s'agit.

M^{me} LUCRÈCE. — D'où je le sçais! la question est plaisante. Ne le sçais-je pas de saint Paul et de saint Augustin² dont j'ai lu les

¹ Elle veut dire, sans doute, le Procureur du roi, officier chargé des intérêts du roi, dans tout le ressort du Parlement, et qui ne le cédait en dignité qu'au Chancelier et au Premier Président.

² Les suprêmes autorités théologiques pour les jansénistes.

ich glaube, dass sie mehr haben, als viele andere Frauen, ja, als viele Männer : Aber von der Theologie wissen sie nichts.

FRAU GLAUBELEICHT. — Und warum nicht? Vielleicht weil ich nicht in Rostock studiret habe? Giebt denn der schwarze Priester-Rock und Mantel¹ diese Gelehrsamkeit? Muss mann denn so gar gelehrt seyn, um die Geheimnisse und Grundsätze der Religion zu wissen? und die Sätze von dem innern Funcken², von der Versenkung der Seelen in Gott³, von der Unmöglichkeit, dass ein Wiedergebahrner sündigen könne⁴, einzusehen? Ach, Herr Bruder! wer die Bücher von unsern Herren gelesen hat, der versteht von der Theologie viel mehr, als sie denken. Fragen sie nur Cathrinen.

CATHRINE. — Ja, gewiss! Ich habe zwar nicht so viel Verstand, als Frau Glaubeleichtin, dass ich die Theologie so gut fassen könnte; aber so viel getraue ich mir doch zu, dass ich ein Advocat beyrn Hoff-Gerichte⁵ seyn könnte.

WACKERMANN. — Ja! ich sehe, dass sie alle beyde sehr viel verstehen. Aber woher wissen sie, dass das, was sie behaupten, wahr oder falsch sey? Denn darauf kömmts an.

FRAU GLAUBELEICHT. — Woher ichs weiss? das ist eine artige Frage! Weiss ichs nicht aus Spenern⁶, Taulern⁷, Fran-

¹ Le talar.

² Voir plus haut, p. 127, n° 1.

³ Unio mystica. — Dieu est censé habiter l'âme de l'élu et le faire participer à sa nature. Spener admettait qu'un chrétien régénéré pût dire, en un certain sens : « Je suis le Christ » (cf. Ritschl., I, 18, 22 ; Grünberg, I, 189, 464).

⁴ L'évidence de cet axiome pour les piétistes ressort de la note précédente.

⁵ La juridiction suprême, devant laquelle répondaient les prélats, les nobles, les conseils des villes. L'appellation s'est maintenue jusqu'au xix^e siècle, pour désigner, dans certains Etats allemands, les tribunaux de deuxième instance.

⁶ Ph.-J. Spener, né en 1635, à Rappolsweiler en Alsace, étudia à Strasbourg; pasteur à Francfort-sur-le-Mein (1666-1686), puis à la cour de Dresde, et enfin à partir de 1691, conseiller du Consistoire, à Berlin, où il mourut, en 1705. Il fut l'initiateur et le grand théologien du piétisme. — Voir Hossbach, *Spener und seine Zeit*, et surtout Grünberg, *Ph.-J. Spener*, 3 vol., Göttingen, 1905.

⁷ C'est sans doute avec intention, et pour faire voir à quel point la pédante

passages dans les livres de nos Messieurs ? Finette, réponds-lui un peu.

FINETTE. — Eh ! fi donc, Monsieur. Je crois que vous nous prenez pour ces dames Molinistes qui ne savent que leur catéchisme et prier Dieu. Oh ! que nous ne nous amusons point à la bagatelle. Si j'avois seulement ici un des livres de Madame, je vous citerois des passages plus longs que d'ici à demain.

CLÉANTE. — Oui, mais si ces passages sont mal appliqués par vos Messieurs !

M^{me} LUCRÈCE. — Voilà ce que vous ne me persuaderez pas¹.

CLÉANTE. — Vous avez raison ; car j'avouë, que n'étant pas aussi Théologien que vous, je ne suis pas en état de vous en convaincre. Mais une chose du moins qui devrait vous en faire douter, c'est qu'une infinité de Docteurs en beaucoup plus grand nombre sans comparaison, et aussi habiles que les vôtres, soutiennent que vos Messieurs entendent mal ces passages.

M^{me} LUCRÈCE (*riant d'un air dédaigneux*). — Voilà de plaisans Docteurs que vous me citez-là, ah ! ah ! ah ! des Molinistes et des Ultramontains.

¹ Cf. « Ces propositions peuvent être irrésistiblement persuadées » (Pascal, *Géom.*, II) ; « Vous voulez me persuader la dureté de votre cœur » (Sévigné à Grig., 3 juillet 1677).

cken¹ und Jacob Böhmen², deren Schrifften mir unsere Herren gegeben haben? Cathrine, antworte ihm doch.

CATHRINE. — Ey! schämen sie sich doch, Herr Obrister³! Sie denken gewiss, wir sind wie das Orthodoxe Frauenzimmer⁴, welches nichts anders weiss, als den Catechismus und die Gebethe. Über diese Kleinigkeit sind wir längstens weg. Hätte ich nur eines von der Frau Glaubeleichtin ihren Büchern hier, so wollte ich ihnen Stellen aufschlagen, daran sie bis Morgen Abend genug zu lesen hätten⁵.

WACKERMANN. — Gut, wenn aber eure Herren die Stellen übel auslegen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das werden sie mir wohl nimmermehr beweisen.

WACKERMANN. — Sie haben Recht. Denn da ich kein so grosser Gottes-Gelehrter bin, als sie; so kan ich sie freylich nicht überzeugen. Aber ich weiss doch, dass eine grosse Menge anderer Gottes-Gelehrten, welche wenigstens eben so geschickt sind, als die ihrigen, dafür halten, dass diese Stellen übel verstanden werden; und mich dünckt, diess wäre allein genug zu ihrer Überzeugnug.

FRAU GLAUBELEICHT. (*spöttisch lächelnd*). — Das werden mir schöne Gottes-Gelehrten seyn! Ha, ha, ha! Die schwülstigen rasenden Calovianer⁶ etwan?

piétiste est mal informée, que Mme G. . lui fait prononcer le nom du prédicateur mystique du xiv^e siècle (Strasbourg, 1290-1361), entre ceux de Spener et de Francke. Spener estimait d'ailleurs Tauler et il recommandait la lecture de ses sermons (Hossb., 120). Ils ont été réédités en 1911 par les soins de l'Académie de Berlin.

¹ Aug.-Herm. Francke, né à Lübeck, en 1663. Professeur à Halle, il y fonda le fameux orphelinat et les institutions annexes qui devaient servir, d'une manière décisive, à la diffusion du piétisme (voir Kramer, *die Franck-schen Stiftungen in Halle*, 1863). Il mourut à Glaucha, en 1727 (voir Introd., p. 38-39).

² Voir plus haut, p. 113, n^o 4.

³ Le français dit simplement « Monsieur ». La politesse française n'a jamais eu une prédilection particulière pour les titres.

⁴ Au sens collectif : les femmes. Cf. Lessing : « Das Frauenzimmer war mir auch sonst nicht allzu gleich gültig. »

⁵ Combien plat et pauvre, en comparaison du français!

⁶ On remarque à nouveau les épithètes violentes et outrées dont use

CLÉANTE. — Que dites-vous là, Madame. Tous les Evêques, toutes les Universités, tous les Ecclésiastiques séculiers et réguliers, excepté une poignée de mutins, sont des Ultramontains et des Molinistes ? Vous n'y pensez pas.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah ! voilà encore de fortes autorités ! eh ! eh ! eh !

FINETTE. — Que n'y ajoutez-vous encore le Pape et tous les cardinaux ? Oh ! oh ! oh !

M^{me} LUCRÈCE. — Qu'en penses-tu Finette ?

FINETTE. — Sérieusement, Madame, je pense que vous valez toute seule plus de vingt Evêques, et les autres Dames à proportion. Pour moi, je me croirois bien à plaindre, si je n'en valois pas bien une demi-douzaine ; ainsi à bien prendre la chose, nous avons beaucoup d'Evêques pour nous que les Molinistes.

CLÉANTE. — En vérité, vous êtes folles toutes deux et vos discours font pitié.

M^{me} LUCRÈCE. — Oui, nous sommes folles, ah ! ah ! ah ! Finette, nous sommes folles. Qu'en dis-tu ? Nos discours lui font pitié ! Allez, allez, mon frère, ces matières-la sont un peu au-dessus de la portée d'un officier¹, et ce n'est point avec nous que je vous conseille de disputer. Ah ! que vous seriez bien plus étonné si dans nos assemblées vous entendiez raisonner nos dames sur la pureté de l'ancienne doctrine de l'Eglise ; et de la morale chrétienne. Venez-y, venez-y, et vous verrez si nous savons parler Théologie.

¹ Au sens militaire, et non civil, du mot. Cette interprétation est confirmée par la scène V, de l'acte V, où Cléante propose à M. de la Bertaudinière de l'emmener à la guerre avec lui.

WACKERMANN. — Wie Frau Schwester? Alle unsere Gottes-Gelehrten, alle Theologische Facultäten, unsere Lehrer, unsere Prediger sollten ausser einer geringen Anzahl Heuchler¹, schwülstige und rasende Calovianer seyn?

FRAU GLAUBELEICHT. — Ey! ey! das waren wieder schöne Leuten.

CATHRINE. — Warum nehmen sie nicht auch den Doctor Luther noch darzu mit seinem gantzen Anhang? Ho, ho, ho, ho!

FRAU GLAUBELEICHT. — Catharine, waas sagst du darzu?

CATHRINE. — Gewiss, Madame, ich glaube, dass sie alleine zwanzig Orthodoxen Gottes-Gelehrten die Wage halten, und ihre übrigen Freundinnem nach Proportion. Was mich betrifft, so müste es gewiss sehr schlecht seyn, wenn ich nicht wenigstens so gut wäre, als ein halb Dutzend solcher Herren. Wenn wir nun so rechnen wollen; so haben wir die meisten Gottes-Gelehrten auf unserer Seite.

WACKERMANN. — Wahrhaftig! ihr seyd alle beyde nährisch! Ich bedaure euch!

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach! wir sind nährisch. Ha! ha! ha! Cathrine, wir sind nährisch: was sagst du doch darzu? Er bedauert uns. Ach, Herr Bruder! was wir sagen, das übersteigt ein wenig die Fähigkeit eines Soldaten²: wenigstens müssen sie mit uns keinen Streit anfangen. Wie würden sie nicht erschrecken, wenn sie in unsern Versammlungen manche Frau hören sollten, wenn sie ihre Gedanken von der Reinigkeit der allerersten Kirchen-Lehrer³, und von der Christlichen Sitten-Lehre⁴ ihre Gedanken auslässt. Kommen sie doch nur einmahl herein: Und denn sagen sie, ob wir die Theologie verstehen, oder nicht?

Mme Crédule. Les disciples de Calov sont pour elle les luthériens orthodoxes. Calov (Mohrunen, 1612-1636) avait soutenu le principe de la « reine Lehre » contre Calixt et les partisans de l'« Union des Eglises ». Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Calov avait exercé les fonctions de pasteur à Dantzick, la ville natale de Mme G...

¹ Au lieu du français « mutins »; ou bien la traductrice n'a pas compris, ou bien elle est à l'excès hantée par l'idée de la fausse dévotion.

² Wackermann est colonel.

³ Les professeurs de théologie.

⁴ La doctrine piétiste est essentiellement éthique. Elle s'efforce de fondre l'élément moral et l'élément religieux.

CLÉANTE. — Parbleu, je le veux bien. La chose est assez curieuse pour mériter d'être vue. J'y consens; je viendrai tantôt au lieu d'aller à la comédie, et je crois que je n'y perdrai rien. Je m'imagine que les pauvres Molinistes n'y sont pas épargnés, et Dieu sçait les plaisanteries qu'on y fait d'Escobar¹.

M^{me} LUCRÈCE (*s'évanouissant*). — Ah! Finette, soutiens-moi. Ah!... ah! je meurs.

FINETTE. — Eh! Monsieur, quel nom avez-vous prononcé-là? il falloit mieux prononcer le diable, voilà Madame qui tombe en foiblesse.

CLÉANTE. — Comment donc! au nom d'Escobar, elle tombe en foiblesse?

FINETTE. — Elle n'y manque jamais, et voilà déjà la troisième fois que cela lui arrive.

CLÉANTE. — Parbleu je ne sçavois pas celà. Donnez-lui donc vite ment de l'eau de la reine d'Hongrie². J'en ai sur moi.

FINETTE. — Oh, ce n'est pas ce qu'il lui faut. Voici son remède. Criez avec moi, Monsieur, (*elle crie*) le saint prêtre Quesnel³! Le

¹ Le théoricien de la dévotion aisée, cité comme une autorité par le Jésuite que Pascal met en scène dans la IX^e Provinciale.

² *Aqua reginae hungariae seu spiritus vini anthosatus*: « Elle est bonne pour la paralysie, pour l'apoplexie, pour la léthargie, pour les maladies hystériques, pour les palpitations, pour les maux de cœur et d'estomac » (*Pharmacopée universelle*, par Nicolas Lemery, in-4^o, Amsterdam, 1748). Sa composition est exactement donnée dans ce précieux *Codex* des drogues en faveur au commencement du XVIII^e siècle.

³ Le P. Quesnel (1634-1719), de la Congrégation de l'Oratoire, l'auteur des *Réflexions morales* (voir plus haut, p. 9, n. 4).

WACKERMANN. — Potz tausend¹! das will ich thun. Die Sache ist sehenswerth, denn sie kömmt nicht ofte vor. Ich will gewiss hinein kommen. Ich wollte zwar in die Comödie gehen; allein ich werde nichts dabey verlihren. Die wackern Orthodoxen werden gewiss von euch nicht verschonet werden; und Gott weiss, wie es dem armen Fechten² und Wernsdorffen³ gehen wird.

FRAU GLAUBELEICHT (*fällt in Ohnmacht*). — Ach Catharine! halt mich! Ach!..... Ach!..... ich sterbe! sterbe!

CATHRINE. — Zum Hencker! wenn haben sie da genennet: Sie hätten lieber den Beelzebub und seine Engel ruffen mögen. Da bleibt mir die arme Frau unter den Händen todt.

WACKERMANN. — Wie denn? bey Fechtens und Wernsdorffs Nahmen fällt sie in Ohnmacht?

CATHRINE. — Allerdings! Sie thut es allezeit. Diss ist schon das dritte mahl.

WACKERMANN. — Ja, das weiss ich nicht. Bestreicht sie geschwinde mit Ungarischem Wasser⁴: Da habt ihr welches.

CATHRINE. — O! das hilfft gar nichts. Diss ist ihre Artzeney! Schreyen sie brav mit mir: (*sie schreyt*) Arnold⁵! Petersen⁶!

¹ Il y a de la monotonie dans le fréquent emploi de cette exclamation.

² Adversaire de Spener, dont il avait été d'abord le partisan. Né en 1636, il avait connu Spener à la Faculté de Strasbourg. Il devint surintendant et professeur à Rostock, où il mourut en 1716. Plein de respect pour la personne de son ancien maître et ami, il avait reculé devant les conséquences de sa doctrine et déploré la scission que le piétisme déterminait au sein de l'Eglise luthérienne.

³ Un adversaire plus obscur du piétisme.

⁴ Voir la note afférente à l'« eau de la reine de Hongrie » (Bougeant).

⁵ Gottfr. Arnold (1666-1714). Ami personnel de Spener, auteur de *die erste Liebe oder die Abbildung der ersten Christen nach ihrem lebendigen Glauben und Leben* (1696). Professeur à l'Université de Giessen, où le piétisme avait pris pied, il quitta sa chaire pour s'adonner à l'existence d'un solitaire et poursuivre la rédaction d'un grand ouvrage qu'il intitula *Unparteiische Kirchen und Ketzergeschichte* (1699-1700).

⁶ J.-W. Petersen (Osnabrück, 1649). Surintendant de Lüneburg, il personnifie, dans l'histoire du piétisme, la déviation de la doctrine dans le sens de l'illuminisme. Il annonça la prochaine « résurrection des justes », qui fonderaient « le règne de Dieu sur la terre ». Il était mort en 1727.

grand Monsieur Arnaud¹ ! Saint Pâris² ! La grâce efficace³ ! Criez donc avec moi, Monsieur.

CLÉANTE. — Je crois que tu te moques.

FINETTE. — Non, Monsieur : vous allez voir qu'elle va revenir. La grâce efficace, Madame, le Saint homme Quesnel ! Tenez, la voilà qui revient.

M^{me} LUCRÈCE (*revenant de son évanouissement*). — Ah !... mon frère, j'excuse vôtre ignorance ; mais prenez-y garde une autre fois.

CLÉANTE. — Ma foi, Madame, je vous demande pardon ; mais je ne sçavois pas que le nom d'Es... Parbleu, j'ai encore pensé faire une sottise.

FINETTE. — Eh, bien ! Madame, comment vous trouvez-vous ?

M^{me} LUCRÈCE. — Ce ne sera rien. Oh ! ça, mon frère, revenez donc tantôt si vous voulez pour notre assemblée, Et toi, Finette, envoie quelqu'un prier M. Bertaudin de me venir parler. J'espère qu'il m'aidera à remettre Angélique à la raison. (*Elles sortent.*)

¹ Antoine Arnauld, « le grand Arnauld » (Paris, 1612 ; Liège, 1694), l'auteur de la *Fréquente communion*, écrite sous l'inspiration directe de M. de Saint-Cyran.

² L'humble diacre mort en 1727, et enseveli dans le cimetière de Saint-Médard, sur le tombeau duquel les « convulsionnaires » — au moment même où paraît *la Femme docteur* — se livrent aux excès qui détermineront, en 1732, la fermeture du cimetière par autorité de justice.

³ La grâce souveraine et décisive, que Dieu réserve à ses élus, distinguée des grâces moindres, que les Thomistes appellent « suffisantes » et que Jansénius dénomme simplement « excitantes ».

Lange¹ ! Gichtel³ ! Francke³ ! Tauler⁴ ! Gnade⁵ ! Wiedergeburt⁶ ! Der innere Funcke⁷ ! Die geistliche Salbung⁸ ! Zum Hencker⁹ ! so schreyen sie doch mit.

WACKERMANN. — Ich glaube, ihr seyd rasend.

CATHRINE. — Nein, nein, mein Herr Obrister¹⁰ ; sie werdens sehen, dass sie wieder zu sich kommt (*Sie schreyt*). Die Gnade ! der innere Mensch¹¹ ! der heilige Jacob Böhme¹² ! Sehn sie ! sehn sie ! sie erholt sich.

FRAU GLAUBELEICHT (*richtet sich auf*). — Ach, Herr Bruder ! ich entschuldige ihre Unwissenheit ! Aber hüten sie sich ins künftliche.

WACKERMANN. — Ich bitte sie um Verzeihung, Frau Schwester. Ich wuste nicht, dass Werns..... Potz tausend ! bald hätte ich mich wieder verredet.

CATHRINE. — Nun ! Madame, wie ists ?

FRAU GLAUBELEICHT. — Es wird wohl vergehn. Nein, Herr Bruder ! Ich erwarte sie in einer halben Stunde in unserer Versammlung. Und du Catharine, schicke zum Herrn Magister Scheinfromm und lasse ihn herbitten. Ich hoffe, er wird mir die Luise zu rechte bringen helfen (*Geht ab*).

¹ Joachim Lange. Né en 1670, il fut membre du Collegium philobiblicum, et il mourut professeur à Halle, en 1744. Il fut l'un des plus ardents apologistes de Spener. On lui dut : *Vollständiger Register aller derjenigen Sprüche der h. Schrift, so von Spener erklärt worden* (1708). On voit que Mme G... n'hésite pas à nommer dans sa pièce des personnalités encore vivantes.

² J.-G. Gichtel (1638-1710), auteur de la *Theosophia practica*, ne fut pas, en réalité, un piétiste, mais un théosophe, un fervent de Böhme, dont il avait groupé les adeptes en une secte (die Engelsbrüder), à laquelle on ne pouvait adhérer qu'en faisant vœu de célibat. On remarque de quel confus et bigarré mélange se constitue cette trop longue et fastidieuse énumération.

³ Voir plus haut, p. 147, n° 1.

⁴ Voir plus haut, p. 145, n° 7.

⁵ Voir plus haut, p. 137, n° 1.

⁶ Voir plus haut, p. 111, n° 3 et 139, n° 3.

⁷ Voir plus haut, p. 127, n° 1.

⁸ Voir plus haut, p. 109, n° 2.

⁹ Le français n'a pas ici la moindre exclamation.

¹⁰ Voir plus haut, p. 103, n° 2.

¹¹ Voir plus haut, p. 137, n° 4.

¹² Voir plus haut, p. 113, n° 4.

CLÉANTE. — Moi, je vais à la poste où l'on m'a dit qu'il y avoit une lettre de mon frère pour moi. Plût à Dieu qu'elle m'apprit des nouvelles de son retour. Car voilà une maison perduë s'il ne revient y mettre ordre.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRASTE, FINETTE

FINETTE. — Eh bien, Monsieur Eraste, vous venez voir Angélique, n'est-ce pas ?

ÉRASTE. — Belle demande !

FINETTE. — Peine inutile ! Soins superflus ! Ah ! pauvres amours qu'on vous maltraite !

ÉRASTE. — Que veux-tu donc dire ?

FINETTE. — Je veux dire que Madame Lucrèce s'obstine plus que jamais à ne vous point marier.

ÉRASTE. — Cleante n'est-il point venu lui parler ? Il me l'avoit promis.

FINETTE. — Il est venu, il a vû Madame, il lui a parlé ; mais ¹...

ÉRASTE. — Quoi, il n'a rien obtenu ?

FINETTE. — Rien du tout, et je viens d'apprendre que Madame Lucrèce songe pour sa fille à un autre que vous.

ÉRASTE (*faisant quelques pas avec action*). — Oh, puisque cela est ainsi, il faut enfin que je prenne mon parti.

FINETTE. — Eh, quel parti ?

ÉRASTE. — De soustraire Angélique à la tyrannie de sa mère.

¹ On est invité à penser au mot de César : *veni, vidi, vici*.

WACKERMANN. — Ich gehe auf die Post! Man hat mir gesagt, dass von meinem Bruder Briefe an mich wären. Wolte Gott, dass er mir seine Zurückkunft berichtete! Denn diss ist ein verlohrenes Haus, wo er nicht bald wiederkömmt (*Geht ab*).

ANDERE HANDLUNG ¹

ERSTER AUFTRITT

HERR LIEBMANN, CATHRINE

CATHRINE. — Nun! sie wollen gewiss meine Junfer sprechen? Nicht wahr?

LIEBMANN. — Ist das noch eine Frage?

CATHRINE. — Vergebliche Mühe! überflüssige Sorgen! Ach, ihr armen Verliebten, wie übel geht man mit euch um!

LIEBMANN. — Was wolt ihr denn damit sagen?

CATHRINE. — Damit will ich so viel sagen: Dass sich meine Frau² ihrer Heyrath je mehr und mehr widersetzt.

LIEBMANN. — Hat denn Herr Wackermann nicht mit ihr gesprochen? Er hat mirs ja zugesagt.

CATHRINE. — Er ist hier gewesen; Er hat mit der Frau Glaubeleichtin gesprochen; Er hat ihrs vorgetragen, aber...

LIEBMANN. — Nun! und hat nichts ausgerichtet?

CATHRINE. — Nichts, gar nichts. Ja, ich habe gar erfahren, dass meine Frau auf einen andern Freyer vor ihre Tochter denckt.

LIEBMANN (*gantz erschrocken*). — O! Wenn es so gehn soll, so werde ich auch wissen, was ich thun soll.

CATHRINE. — Nun! was wolten sie wohl thun?

LIEBMANN. — Ich will meine geliebte Luise aus ihrer Slavery befreyn.

« Die zweite Handlung », « der zweite Aufzug ». On disait : der erste, der andre, der dritte (cf. zum ersten, zum andern, zum dritten).

² « Die gnädige Frau ».

FINETTE. — Comment ! vous voudriez l'enlever ?

ERASTE. — Pourquoi non ? C'est ma femme enfin : son père me l'a donnée, et je suis sûr que Cleante son oncle y consentira.

FINETTE. — Oüi, mais jamais Angélique...

ERASTE. — Je vais lui demander son consentement à elle-même, et je me flatte de l'obtenir.

FINETTE. — Vous vous flattez beaucoup.

ERASTE. — Aide-nous, je t'en prie, dans ce dessein ou du moins ne l'empêche pas. Tiens, voilà un diamant que je te donne d'avance.

FINETTE. — Ah, que vous m'attendrissez, et je vois bien qu'il faudra vous être favorable, mais prenez garde que Madame ne vous trouve avec Angélique. Entrez vite dans sa chambre : voici quelqu'un.

SCÈNE II

M. BERTAUDIN, FINETTE

M. BERTAUDIN (*d'un air et d'un ton dévot*). — Bonjour, ma chère fille, comment se porte-t-on ici¹ ?

FINETTE. — Fort bien, Monsieur; Madame est impatiente de vous voir.

M. BERTAUDIN. — Hélas? elle a interrompu le cours de mes prières. Sçais-tu pour quel sujet elle m'a envoyé chercher?

FINETTE. — C'est, dit-elle, pour l'aider à ranger sa fille Angélique.

M. BERTAUDIN. — Comment donc! est-ce qu'Angélique s'est dérangée de son devoir?

FINETTE. — Madame le croit ainsi, parce que la pauvre enfant commence à s'ennuyer de ce qu'on diffère si longtemps son mariage.

M. BERTAUDIN. — Ah, j'entends (*à part*). C'est justement le point où je l'attendois. (*haut*) Angélique a donc bien de l'impatience d'être mariée?

¹ L'entrée en scène de M. Bertaudin rappelle celle de Tartufe, dont le

CATHRINE. — Wie? sie wollen sie entführen?

LIEBMANN. — Warum nicht? Mit einem Worte : Es ist meine Frau ; und ich bin gewiss, der Obriste Wackermann¹ wird mir nicht zuwider seyn.

CATHRINE. — Ja ; aber meine Jungfer wird nimmer mehr..

LIEBMANN. — Ich will sie selbst darum bitten ; ich hoffe, sie wird sich bewegeni lassen.

CATHRINE. — Sie hoffen gewiss sehr viel.

LIEBMANN. — Ach! ich bitte euch, helfft uns doch! Oder hindert uns nur enwgstens nicht in unserm Vorsatze. Seht! da schencke ich euch den Ring.

CATHRINE. — Ach! sie machen mich gantz weichhertzig. Ich sehe wohl, dass man sich ihrer annehmen muss. Aber hüten sie sich, dass Frau Glaubeleichtin sie nicht bey Jungfer Luischen sieht. Gehen sie geschwind hinein : Es kömmt jemand (*Geht ab*).

ZWEYTER AUFTRITT

HERR MAGISTER SCHEINFROMM, CATHRINE

SCHEINFROMM (*mit einer andächtigen Mine und Stimme*) Guten Tag, mein liebes Kind ! Wie befindet man sich hier ?

CATHRINE. — Sehr wohl. Frau Glaubeleichtin verlangt sehr nach ihnen.

SCHEINFROMM. — Sie hat mich in meinen Bethstunden gestöret. Wisset ihr nicht, warum sie mich hat hohlen lassen ?

CATHRINE. — Sie spricht : Der Herr Scheinfromm soll ihr helfen die Jungfer Luischen bekehren.

SCHEINFROMM. — Wie, hat sie sich worinnen vergangen ?

CATHRINE. — Frau Glaubeleichtin denckt es ; weil dem armen Kinde endlich die Zeit lang wird, dass man ihre Hochzeit so lange aussetzet.

SCHEINFROMM (*beyseite*). — Aha ! ich mercke es ! da habe ich was ich wollte (*Laut*) : So will sie denn gerne bald verheyratet sein.

¹ Dans la pièce française, simplement : « son oncle ».

FINETTE. — Elle en meurt d'envie ; et si vous pouviez persuader à la mère de finir cette affaire, vous rendriez un grand service à la fille.

M. BERTAUDIN (*à part*). — Oui, il faut presser l'exécution de mon dessein. (*haut*) Eh bien, je te promets que je vais tâcher de le faire.

FINETTE. — Quoi, tout de bon ? Oh, que j'en suis aise ! Car vous pouvez tout sur l'esprit de Madame.

M. BERTAUDIN. — Cela est vrai, mais il s'agit encore de persuader Angélique, et j'aurais besoin pour cela du crédit que tu as sur son esprit.

FINETTE. — Point du tout, Monsieur, Angélique est persuadée de reste, et dès qu'on lui parlera d'épouser Eraste, elle ne se le fera pas dire deux fois.

M. BERTAUDIN. — Que veux-tu dire avec Eraste ? Ce n'est pas lui que j'ai envie qu'elle épouse.

FINETTE. — Ah, je vous demande bien pardon. Je ne sçais aussi pourquoi je rêve toujours à cet Eraste. Mais de qui parlez-vous donc ? Je gage que je le devine.

M. BERTAUDIN. — Voyons.

FINETTE. — Vous voulez faire épouser Angélique à Monsieur votre neveu.

M. BERTAUDIN. — Tu l'as dit. C'est à mon neveu qui s'appelle de la Bertaudinière qui est le nom que j'ai donné à une petite terre que je lui ai achetée. Comment as-tu deviné cela ?

FINETTE. — Bon, cela saute aux yeux ; car, premièrement Angélique est un bon parti ; et ensuite je suis sûre que M. de la Bertaudinière et elle sont si justement faits l'un pour l'autre, que c'est merveille.

premier entretien est avec la servante Dorine (Molière, *Tart.*, acte III, scène II).

CATHRINE. — Ach ! je eher, je lieber ¹. Wenn der Herr Magister die Mama bereden könnte, die Sache zu beschleunigen, so würde man ihnen ungemein verbunden seyn.

SCHEINFROMM. (*beyseite*). — Ha, ha ! Ich muss eilen (*Laut*) : Nun ich verspreche euch, dass ichs thun will.

CATHRINE. — Wie ? in rechtem Ernst ? O wie froh bin ich ! Denn sie können bey unserer Frau viel ausrichten.

SCHEINFROMM. — Das ist wahr. Aber Jungfer Luischen muss auch noch beredet werden ; und da müsst ihr helfen.

CATHRINE. — Ach nein ! Herr Magister ! Die Jungfer Luischen darf gar nicht sehr gebethen werden, den Herrn Liebmann zu nehmen.

SCHEINFROMM. — Was sagt ihr von Liebmann ? Den begehre ich ihr nicht zuzufreyen ².

CATHRINE. — O ! verzeihen sie mirs doch. Ich weiss auch nicht, was ich immer von dem närrischen Liebmann träume. Von wem redeten sie ?

SCHEINFROMM. — Wen meynet ihr wohl ?

CATHRINE. — Ich wette, dass ichs errathe.

SCHEINFROMM. — Lasst sehen !

CATHRINE. — Sie wollen meiner Jungfer gewiss ihren Herrn Vetter zufreyen ?

SCHEINFROMM. — Das wars ! Freylich, meinen jungen Vetter ; den Herrn von Muckersdorff, will ich ihr zufreyen. Ich habe ihm ein klein Gütchen geschenckt. Aber wie habt ihr das so errathen ?

¹ Expression appauvrie, en regard du français : « elle en meurt d'envie ».

² « Lui donner pour mari ». Cf. les formations telles que : zuguessen, zugesellen. La composition du verbe n'en est pas moins singulière, l'usage étant de dire : um ein Mädchen freien (werben). Le sens est très exactement : ihr als Freier zu bestimmen.

M. BERTAUDIN. — Mais tu n'as jamais vû mon neveu.

FINETTE. — Monsieur de la Bertaudinière? Non; mais qu'importe? Déjà il vous ressemble sûrement.

M. BERTAUDIN. — Un peu.

FINETTE. — Eh bien, voilà tout ce qu'il faut. D'ailleurs Eraste, entre nous, est un jeune étourdi qui a encore la tête bien verte.

M. BERTAUDIN. — Tu approuves donc mon dessein?

FINETTE. — Je le trouve admirable.

M. BERTAUDIN. — Eh bien, puisque tu l'approuves, il faut t'avoüer une chose. C'est moi qui ai persuadé à Madame Lucrèce de différer jusqu'ici le mariage d'Angélique avec Eraste¹.

FINETTE. — Oûi da!

M. BERTAUDIN. — Et comme je sçavois que Cleante pressoit continuellement ce mariage il m'a fallu pour le bien de la chose inspirer à Madame Lucrèce un peu d'éloignement pour son frère.

FINETTE. — Vous avez fort bien fait.

M. BERTAUDIN. — J'ai prévu ce qui est arrivé, qu'Angélique se lasseroit d'attendre si longtemps et aujourd'hui qu'elle est impatiente d'être mariée, et qu'elle n'a presque plus d'espérance d'épouser Eraste, je suis persuadé qu'elle consentira à épouser mon neveu la Bertaudinière, plutôt que de n'être point mariée du tout.

FINETTE. — Je le crois comme vous.

M. BERTAUDIN. — Je suis assez sûr de sa Mère; mais il sera bon que tu disposes aussi tout doucement l'esprit d'Angélique à consentir à ce mariage, afin que la chose se fasse de meilleure grâce.

FINETTE. — Laissez-moi faire.

M. BERTAUDIN. — Mon neveu ne laissera pas d'avoir aussi son petit bien. Il n'est pas absolument mal fait; et pour un jeune homme de sa petite condition, il est assez bien apparenté. J'ai bien fait entendre tout cela à Madame.

¹ Bertaudin est en confiance avec Finette, qu'il croit gagnée aux idées de Mme Lucrèce.

CATHRINE. — O! das kan ja wohl ein Kind errathen. Denn vors erste, so ist meine Jungfer brav reich; und ich bin zum andern versichert, dass sich die beyden Leute ungemein wohl zusammen schicken.

SCHEINFROMM. — Ihr habt ja meinen Vetter noch nicht gesehen.

CATHRINE. — Den jungen Herrn von Muckersdorff! Nein! aber was thut das? Ich wette, er siehet ihnen ähnlich.

SCHEINFROMM. — Etwas.

CATHRINE. — Nun sehen sie es? Mehr braucht er nicht. Und, unter uns gesagt. Liebmann ist ein junger Taugenichts!¹

SCHEINFROMM. — Ihr seyd also meiner Meynung?

CATHRINE. — O freylich!

SCHEINFROMM. — Nein, so will ich Euch was offenbahren! Ich habe selbst die Frau Glaubeleichtin bisher abgehalten, ihre Tochter zu verheyrathen.

CATHRINE. — Ey! Ey! Wer hätte das dencken sollen?

SCHEINFROMM. — Weil ich aber wohl wuste, dass der Obriste Wackermann sehr starck darauf drung; so habe ich mich bemüht, ihn bey der Frau Glaubeleichtin recht schwartz zu machen.

CATHRINE. — Sie haben sehr wohl gethan.

SCHEINFROMM. — Ich sahe es wohl vorher, dass eure Jungfer des Wartens überdrüssig werden würde; da sie nun einmahl sieht, dass sie ihren Liebmannicht kriegen kan; so hoffe ich dass sie noch lieber meinen Vetter wird nehmen, als sich entschliessen wollen, gar ohne Mann zu bleiben.

CATHRINE. — Allerdings! ich glaube es auch.

SCHEINFROMM. — Die Mutter ist mir gewiss genug. Es wäre aber gut, wenn ihr der Tochter auch zureden möchtet, dass sie sich diese Heyrath gefallen lässt, denn bekömmet die Sache doch ein gutes Ansehen.

CATHRINE. — Ach! das will ich schon machen.

SCHEINFROMM. — Mein Vetter ist auch gar so arm nicht. Er ist nicht der allerhesslichste; und vor einem Menschen von geringer Herkunft hat er doch auch gantz hübsche Freunde. Ich habe das alles Frau Glaubeleichtin erzehlt.

¹ Expression aggravée, et en même temps dépouillée du pittoresque agrément du français.

FINETTE. — Voilà une très bonne idée, Mr. de la Bertaudinière, Me. de la Bertaudinière, de petits Bertaudinières, cela fera une pépinière de Bertaudinières qui sera jolie en toute manière.

M. BERTAUDIN. — Ne t'imagines pourtant pas que ce soit l'intérêt que je regarde en cela. Dieu m'a fait la grâce depuis long-tems de n'avoir jamais de vûës si basses. Ce que jen fais, Finette, c'est uniquement par zèle pour le salut d'Angélique¹.

FINETTE. — Oh ! je m'en suis bien doutée.

M. BERTAUDIN. — Car enfin, tu le sçais ; Eraste est un jeune homme, aimable et tout mondain. Il aime Angélique, Angélique l'aime ; et il se pourroit bien faire que cette sympathie mutuelle fût uniquement l'ouvrage de la nature, et non pas de la grâce et de la charité.

FINETTE. — Je n'en voudrois pas jurer.

M. BERTAUDIN. — S'ils s'épousaient, ils s'aimeroient peut-être ainsi toute leur vie.

FINETTE. — Cela est vraiment bien à craindre.

M. BERTAUDIN. — Et voilà deux ames livrées pour jamais au péché et à la nature corrompuë.

FINETTE. — Voyez ce que c'est ! C'est pis qu'une excommunication.

M. BERTAUDIN. — Sans comparaison. Au lieu qu'en épousant mon neveu la Bertaudinière, comme sa personne n'a rien qui puisse flatter la nature, Angélique ne l'aimera que selon Dieu, et par le mouvement d'une charité surnaturelle : en sorte qu'ils vivront tous deux dans une union toute sainte, n'ayant que des désirs toujours purs, et nulle affection terrestre.

FINETTE. — Cela est admirable ! Quoy ! Monsieur, s'il entre un peu d'inclination naturelle dans la tendresse légitime qu'une épouse a pour son Epoux, c'est un péché !

M. BERTAUDIN. — Oüï, ma fille. Tout ce que la nature nous dicte

¹ Bertaudin s'exprime tout à fait comme ferait Tartufe. C'est purement un faux dévot, et il est curieux de voir comment l'écrivain jésuite retourne contre les jansénistes la thèse des *Provinciales*, et comme il fait d'un prétendu janséniste un escobar.

CATHRINE. — Das ist ja eine sehr schöne Beschreibung! Der Herr von Muckersdorff; die Frau von Muckersdorffin; ein Hauffen kleine Muckersdörffgens; Das wird ja eine heilige¹ Baum-Schule abgeben, welche recht schön seyn wird.

SCHEINFROMM. — Aus Eigennutz thue ich das alles nicht; von diesem Laster bin ich durch die Gnade Gottes schon lange Zeyt befreyet. Nein, ich thue es aus blossem Eyfer vor Jungfer Luischens Seeligkeit.

CATHRINE. — O! das sieht man wohl.

SCHEINFROMM. — Denn, denckt nur selbst nach. Herr Liebmann ist ein junger, liebenswürdiger Mensch; er ist gantz weltlich; er hat eure Jungfer lieb, und sie ihn. Allein diese Liebe bey den beyden Leuten möchte wohl nur bloss ein natürliches Werck seyn; und nicht der Göttlichen Gnade und Barmhertzigkeit².

CATHRINE. — Davor schwöre ich freylich nicht.

SCHEINFROMM. — Heyrathen sich nun die beyden Leute; so würden sie sich vielleicht ihre ganze Lebens-Zeit so lieb haben.

CATHRINE. — Das ist allerdings zu besorgen.

SCHEINFROMM. — Und damit wären zwey arme Seelen auf ewig den Lüsten des verderben Fleisches unterworfen.

CATHRINE. — Ich bitte sie, das ist ja noch arger als eine öffentliche Kirchen Busse³.

SCHEINFROMM. — Freylich: Heyrathet sie aber meinem Vetter; so kriegt sie einen Mann, der gar nicht angenehm ist, und den wird sie also nicht anders, als mit Göttlichen Beystande und Mitwürckung einer übernatürlichen Gnade lieben können, so werden sie denn in einer heiligen Vereinigung leben, und keine verderbten Lüste kennen.

CATHRINE. — Das gesteh ich! Wie Herr Magister? So bald sich in der Liebe zweyer Eheleute ein wenig natürliche Liebe mischet; so ists Sünde?

SCHEINFROMM. — Ja, meine Tochter? Alles was die Natur uns

¹ Addition sans intérêt et maladroite.

² La traductrice a-t-elle bien compris le texte français? Il ne s'agit pas de la compassion de Dieu à l'égard de la créature, mais de l'amour conçu par la personne pieuse envers un autre homme, qui est son « frère en Dieu ».

³ Pœnitentia ecclesiastica, publica.

et nous fait faire, tous les sentiments qu'elle nous inspire, tout ce que nous ne faisons pas par le mouvement de la divine charité, autant de péchés.

FINETTE. — Et pourquoi donc cela, Monsieur ?

M. BERTAUDIN. — C'est, ma fille, que toute la nature est corrompue dans sa source, dans sa masse et dans sa substance¹. Un infidèle a beau croire qu'il fait une bonne action en soulageant son père : il fait un péché. Une mère qui aime ses enfans, une épouse qui aime son époux, si elles ne les aiment pas par le seul mouvement d'une charité surnaturelle, autant de péchés.

FINETTE. — Voilà qui est bien triste ; car sur ce pied-là il faut donc que nous épousions toutes des Magots², pour ne les aimer que par le mouvement de la charité. Ma foi, je suis bien trompée si ces maximes-là font fortune ? mais n'importe. Allez voir Madame qui vous attend.

M. BERTAUDIN. — J'y vais ; mais va-t-en toi-même disposer l'esprit d'Angélique, comme je t'ai dit.

FINETTE. — Fiez-vous en à moi.

M. BERTAUDIN. — Tiens, vois-tu ce riche brasselet ? C'est une de nos Saintes Dames qui me l'a donné pour en faire des œuvres de charité.

FINETTE. — Il est riche, en effet.

M. BERTAUDIN. — Eh bien, si la chose réussit, tu le vois bien ? (*en le remettant dans sa poche*), je te le garde³.

FINETTE. — Vous me le gardez ; je vous suis vraiment bien obligée.

M. BERTAUDIN. — Je vais entrer chez Madame ; mais encore une fois : souviens-toi de me bien seconder.

¹ La doctrine que l'imposteur expose correspond bien, en un certain sens, à la doctrine janséniste ; mais celle-ci est déformée de manière à donner au lecteur l'impression que les personnes qui la soutiennent ne l'adoptent que pour en faire parade, et par feinte intéressée.

² Le sens premier étant celui de « singe », on se servit communément du terme pour désigner un homme fort laid.

³ Tartufe se double ici d'Harpagon.

befiehlt zu thun ; alle Empfindungen, die von ihr kommen, als was nicht bloss die Göttliche Gnade in uns wircket, das ist Sünde.

CATHRINE. — Warum denn das.

SCHEINFROMM. — Je, darum : Weil die gantze Natur in ihrer Quelle, in ihrem Wesen, und in ihrer inneren Beschaffenheit verderbt ist. Ein Ungläubiger, der seinem Vater unzählige¹ Wohlthaten thut; der darf nicht dencken, dass er was Gutes thue ! Sünde thut er. Eine Mutter die ihre Kinder liebt; eine Frau, die ihrem Mann treu ist, wenn sie es nicht bloss durch die Krafft einer übernatürlichen Gnade thut, so sündigt sie.

CATHRINE. — Das ist ja betrübt². So werden wir auf die Art lauter Affen und Meer-katzen³ heyrathen müssen, die wir nur durch eine übernatürliche Beyhülfe lieben können. Wahrhaftig, ich weiss nicht, ob dieser Glaube die Leute glücklich macht⁴. Aber es schadet nicht ; gehen sie nur zur Frau Glaubeleichtin, denn sie erwartet sie.

SCHEINFROMM. — Ich gehe; aber vergesst nicht das eure zu thun.

CATHRINE. — Sorgen sie nur nicht.

SCHEINFROMM. — Seht ihr hier wohl den Ring? Ich habe ihn von einer Frau⁵ bekommen, dass ich ihn zum Almosen anwenden soll.

CATHRINE. — Der Ring ist aller Ehren werth.

SCHEINFROMM. — Nun, wenn ihrs hübsch macht... ihr seht ihn wohl... ich verwahre ihn vor euch (*Er steckt ihn ein*).

CATHRINE. — Sie verwahren ihn vor mich? Gewiss, ich bin ihnen sehr verbunden.

SCHEINFROMM. — Nun, ich will hineingehen. Noch ein mahl, thut euer bestes (*Geht ab*).

¹ M^{me} G... résiste difficilement à la tentation d'exagérer.

² On attendrait « betrübend ».

³ Redoublement d'expression, par simple besoin d'outrance.

⁴ A côté du sens, au lieu de : « font fortune », c'est-à-dire « ont du succès », « sont admis, adoptés ».

⁵ Cela est bien sec.

FINETTE. — Oüi, oüi. (*A part*) Je te le garde.

M. BERTAUDIN. — Et surtout ne vas point parler de tout ce que nous venons de dire là.

FINETTE. — Oh, ne craignez rien. (*A part*) Je te le garde encore une fois¹. Voilà un maître cagot ; mais pour un fripon, il n'est guère habile.

SCÈNE III

ANGÉLIQUE, ÉRASTE, FINETTE

ANGÉLIQUE (*entr'ouvrant la porte de son cabinet*). — Finette !

FINETTE. — Eh bien, Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE. — N'y a-t-il plus là personne ? et puis-je faire sortir Eraste ?

FINETTE. — Venez, venez tous deux : je vais vous apprendre de jolies nouvelles ?

ÉRASTE. — Qu'est-ce que c'est ?

ANGÉLIQUE. — Qu'y a-t-il ?

FINETTE. — N'est-il pas vrai que vous vous aimez bien tous deux ?

ÉRASTE. — Tu le sais de reste. Après ?

FINETTE. — Oüi ; mais n'entre-t-il pas un peu de nature dans tout cela ?

ANGÉLIQUE. — Qu'appelles-tu nature ? Notre amitié est honnête et légitime, telle qu'elle doit être entre deux personnes accordées par leurs parens.

FINETTE. — Vous le croyez ?

¹ A double entente. Finette veut dire qu'elle se souviendra de tout ce qu'elle vient d'entendre, et que M. Bertaudin aura de ses nouvelles.

CATHRINE. — Gut, gut. Ich verwahre ihn vor euch... ich verwahre ihn vor euch... Das ist ein alter Filzhut¹! Aber zum Schelme bist du mir noch lange nicht listig genug.

DRITTER AUFTRITT

JUNGFER LUISCHEN (welche die Thüre öffnet), HERR LIEBMANN

LUISCHEN. — Cathrine! ist niemand mehr da? kan ich Herr Liebmann weglassen?

CATHRINE. — Kommen sie! kommen sie nur alle beyde! ich habe ihnen schöne Historien zu erzehlen.

LIEBMANN. — Was denn?

LUISCHEN. — Was ists?

CATHRINE. — Ists nicht wahr, dass sie sich beyde lieb haben?

LIEBMANN. — Ich dencke, ihr wisst es wohl.

CATHRINE. — Ja, aber geht es nicht gantz natürlich zu?

LUISCHEN. — Was heist du Natur? Unsere Liebe ist rein, untadelich und so, wie sie unter zweyen Leuten seyn soll, die ihrer Eltern Einwilligung haben.

CATHRINE. — Glauben sie es nicht².

¹ La traductrice n'a pas compris le « je te le garde », à double entente, de Finette. Elle fait, en outre, un faux sens, en rendant « cagot » par « Filzhut ».

² Il y a une finesse dans « vous le croyez! », qui n'est pas exprimée dans la version allemande.

ANGÉLIQUE. — Sans doute. Que veux-tu donc dire !

FINETTE. — Je veux dire que vous êtes pires que des excommuniés. Péché, nature corrompuë, *abronontio Satanas*.

ERASTE. — Ah, Finette, sommes-nous donc aux termes de plaisanter ¹ ? Es-tu folle ?

FINETTE. — Un peu ; mais pas tant, je vous assure, que Monsieur Bertaudin. La différence qu'il y a entre lui et moi, c'est que je suis une folle de bonne humeur, au lieu que Monsieur Bertaudin est un fou des plus méchants.

ANGÉLIQUE. — Explique-toi donc.

FINETTE. — Eh bien, je vous l'ai déjà annoncé à l'un et à l'autre. Vous avez un rival, vous, et vous un nouvel amant.

ERASTE. — Un rival !

ANGÉLIQUE. — Un amant !

FINETTE. — Oüi.

ERASTE. — Comment le nomme-t-on ?

ANGÉLIQUE. — Quel est son nom ?

FINETTE. — Son nom est Monsieur de la Bertaudinière.

ERASTE. — La Bertaudinière !

ANGÉLIQUE. — Est-il possible ?

FINETTE. — Oüi, Monsieur de la Bertaudinière, très cher neveu du très Saint homme Monsieur Bertaudin, Directeur tout-puissant de Madame Lucrèce, et son Conseiller en tous ses Conseils. C'est Monsieur Bertaudin qui a fait différer jusqu'ici vôtre mariage, dans la vûe, dit-il, que lassé d'attendre si longtemps, vous consentiriez à épouser son cher neveu Monsieur de la Bertaudinière.

ERASTE. — Ah, le scélérat ! le bourreau !

¹ Est-il opportun pour nous de plaisanter ? »

LUISCHEN. — Warum nicht? Was zum Henker¹ willst du denn haben?

CATHRINE. — Ich will sagen, dass sie alle beyde die ärgsten Sünder² sind; ja noch wohl was ärgers. Lauter Sünde! Verderbte Natur! Abrenuntio Satanas!

LIEBMANN. — Ach, Cathrine! ists denn itzo Zeit zu lachen? Seyd ihr närrisch?

CATHRINE. — Ein wenig; aber noch nicht so sehr, als Magister Scheinfromm. Der Unterscheid ist, dass ich aus Lustigkeit närrisch thue; Er aber ist ein Narr von der allergottlosesten Art³.

LUISCHEN. — So sage es doch nur heraus!

CATHRINE. — Ich habe es ihnen schon beyderseits gemeldet. Sie, mein Herr Liebmann, haben einen neuen Neben-Buhler, und sie, Jungfer Luischen, einen neuen Freyer.

LIEBMANN. — Einen Neben-Buhler?

LUISCHEN. — Einen Freyer!

CATHRINE. — Ja!

LIEBMANN. — Wer ists denn?

LUISCHEN. — Wie heisst er?

CATHRINE. — Er heisst: Der junge Herr von Muckersdorff.

LIEBMANN. — Muckersdorff?

LUISCHEN. — Ists möglich?

CATHRINE. — Ja, der junge Herr von Muckersdorff, wehrtgeschätzter Herr Vetter⁴ des theuren Mannes Gottes Magister Scheinfromms, allmächtigen Gewissens-Rathes der Frau Glaubeleichtin und der geheimen Zuflucht in allen ihren geistlichen und leiblichen Nöthen. Der Herr Scheinfromm ists, welcher bisher ihre Hochzeit verzögert hat in der Absicht, dass sie, wie er sagt, aus Verdruss so lange zu warten, seinen lieben Vetter nehmen möchte.

LIEBMANN. — Der verdammte Bösewicht!⁵

¹ Au lieu du simple « donc ».

² Un équivalent de « excommuniés » eût évoqué le catholicisme dans un milieu luthérien.

³ Exagération en regard de « méchant ».

⁴ Bien pesante exagération.

⁵ On ne retrouve pas ici le feu des paroles d'Eraste.

ANGÉLIQUE. — Finette, tu ne m'avais dit que trop vrai. Moi épouser un Bertaudinière.

FINETTE. — Pourquoi non ! Monsieur de la Bertaudinière n'est pas riche, mais il pourrait l'être tout comme un autre. Il n'est pas très bien fait de sa personne, mais ce n'est pas sa faute. Il n'est pas d'une grande naissance ? mais ses parens ne sont pas de meilleure condition que lui. Il n'a pas beaucoup¹...

ANGÉLIQUE. — Finis-donc. Veux-tu te moquer de moi ?

FINETTE. — Ecoutez : prenez vos mesures là-dessus, et au plutôt ; car Monsieur Bertaudin en fait actuellement la proposition à Madame votre Mère.

ANGÉLIQUE. — Hélas ! il la persuadera.

ERASTE. — Eh ! qu'importe qu'il la persuade, si vous consentez à me suivre ? Angélique, approuvez le dessein que je vous propose. J'ai l'aveu de votre Père, j'aurai celui de votre oncle, que craignez-vous ?

FINETTE. — Quoi, vous n'êtes point encore d'accord de vos faits² ?

ERASTE. — Non ; elle est insensible à mon désespoir. Elle se livre à de vaines frayeurs de ce qu'on dira, de ce qu'on pensera. Cruelle Angélique, n'avez-vous pas assez donné au respect que vous devez aux volontés d'une Mère déraisonnable, et faut-il pour de vaines allarmes nous exposer à être séparés pour jamais ?

FINETTE. — Ma foi, Mademoiselle, vous n'avez pas de temps à perdre. Le marché sera bientôt conclu entre Madame Lucrèce et Monsieur Bertaudin ; et de l'humeur dont est Madame votre Mère je ne répondrais pas que dans vingt-quatre heures vous ne fussiez Madame de la Bertaudinière.

ANGÉLIQUE. — Ah ! Finette, ne me parles plus d'un objet si odieux (*elle rêve*)...

ERASTE. — Vous rêvez ?

ANGÉLIQUE. — C'en est fait, je me rends puisque c'est une nécessité de le faire.

¹ Finette est une sœur des servantes de Molière, de Regnard et de Lesage. Elle ne leur cède guère en verve et en à-propos.

² « Vous n'êtes pas encore d'accord sur ce que vous décidez de faire ».

LUISCHEN. — Ach, du hasts mir wohl gesagt. Wie aber? Ich sollte Muckersdorffen nehmen?

CATHRINE. — Warum denn nicht! der junge Muckersdorff ist nicht reich; aber er könnte es eben so gut seyn, als ein anderer. Er sieht von Person nicht gut aus; aber was kan er davor? Er ist von schlechter Abkunfft; aber so sind auch seine Verwandten nicht vornehmer als er. Er hat nicht viel...

LUISCHEN. — So schweige doch! Willst du mich denn gar zum Narren machen?

CATHRINE. — Hören sie, bedencken sie sich geschwinde, was sie thun wollen. Scheinfromm trägt eben jetzo die Sache der Mama vor.

LUISCHEN. — Ach, er wird sie leicht bereden.

LIEBMANN. — Mag er sie doch bereden! Wenn sie mir nur folgen wollen, meine Schöne! Wenn sie nur meinen Vorschlag annehmen. Des Papa Einwilligung habe ich. des Vetters seine kriege ich auch. Was fürchten sie denn?

CATHRINE. — Wie? sie sind noch nicht eins?

LIEBMANN. — Ach nein! sie ist unbeweglich¹, sie fürchtet, was man sagen wird; was man dencken wird. Grausame Luise! Sind sie einer unvernünftigen Mutter noch nicht lange genug gehorsam gewesen? Soll denn ihre ungegründete Furcht die Ursache einer ewigen Trennung unter uns seyn?

CATHRINE. — Wahrhafftig, Jungfer Luischen! sie muss nicht zaudern. Der Kauff ist zwischen der Mama und Herr Scheinfromm bald abgeschlossen; und es könnte leicht geschehen, dass sie in 24 Stunden¹ eine Frau Muckersdorffin wären.

LUISCHEN. — Ach, schweige nur davon (*Sie steht in Gedanken*).

LIEBMANN. — Sie stehn in Gedancken?

LUISCHEN. — Gut, ich gebe mich darein; weils nicht zu ändern ist.

¹ Voir p. 141, n° 3.

ERASTE. — Adorable Angélique, quel transport de joye vous faites succéder à la plus affreuse tristesse ! je sens que mon amour...

FINETTE. — Bon, vôtre amour ! il est bien ici question de pousser les beaux sentiments. Convenez promptement ensemble.

ERASTE. — Eh bien, Angélique, je reviendrai tantôt, à l'heure que vous voudrez me marquer, et je vous amènerai¹ par la petite porte du jardin.

ANGÉLIQUE. — Que dites-vous là, Eraste ? ne vous flattez point que je consente jamais à un pareil dessein, quelque persuadée que je sois du respect que vous avez pour moi. Voyez mon oncle, et convenez avec lui de quelqu'autre expédient, S'il veut m'amener lui-même chez lui, et m'y retenir jusqu'à l'arrivée de mon Père, j'y consentirai, mais je ne ferai rien que par son ordre et sous ses yeux, et c'est peut-être encore trop faire.

FINETTE (*à Eraste*). — Retirez-vous au plus vite ; je crois entendre Madame qui sort de sa chambre. Et vous, comme on va sans doute vous parler de vôtre nouvel amant², préparez-vous à bien répondre.

ANGÉLIQUE. — Pour Monsieur Bertaudin, je n'en suis point en peine, et je me mocquerai de lui ! mais que veux-tu que je dise à ma Mère ?

FINETTE. — Pour moi, je me retire pour ne point entrer dans cette querelle, et je viendrai sur la fin vous en demander le succès.

¹ Au sens de : emmènerai.

² Dans l'acception classique de « soupirant ».

LIEBMANN. — Ach, allerliebste Luise! wie froh bin ich¹! Meine Liebe...

CATHRINE. — Ja! nun ists eben Zeit, verliebt zu thun². Bereden sie sich geschwinde.

LIEBMANN. — Nun, meine Schöne! nennen sie mir nur die Stunde, da ich vor die Garten-Thüre kommen und sie abhohlen sull.

LUISCHEN. — Was sagen sie, Herr Liebmann? Glauben sie nur nicht, dass ich jemahls in ein solches Verfahren willigen werde, ohngeachtet ich von ihrer Hochachtung gegen mich überzeuget bin! Sprechen sie mit meinem Vetter, und ersinnen sie beyderseits ein ander Mittel. Will er mich selbst entführen und bis zur Rückkunft meines Vaters bey sich behalten; so lass ichs mir gefallen. Aber ohne seine Gegenwart werde ich nichts thun; und vielleicht ist auch das schon zu viel.

CATHRINE. (*zum Liebmann*). — Gehn sie geschwinde, geschwinde! mich dünckt, die Frau kömmt (*Liebmann geht ab*).

CATHRINE. (*zur Jungfer*). — Und sie, Jungfer Luischen, mache sich nur auf eine Antwort gefasst, wenn man ihr den neuen Liebhaber antragen wird.

LUISCHEN. — Ach, vor Scheinfromm ist mir nicht bange; ich will ihn auslachen. Aber was sage ich der Mama?

CATHRINE. — Ich will gehen, dass ich nicht auch in die Brühe komme. Hernach höre ichs wohl, wies wird abgelauffen seyn (*Sie geht ab*).

¹ L'expression est extrêmement atténuée.

² Même observation qu'à la précédente note.

SCÈNE IV

M^{me} LUCRÈCE, ANGÉLIQUE, M. BERTAUDIN

M^{me} LUCRÈCE. — Oui, Monsieur, c'est une affaire faite ; et vous n'aurez qu'à amener Monsieur votre neveu, quand vous voudrez. Le plus tôt sera le mieux.

M. BERTAUDIN. — Je crains que vous ne le trouviez encore bien neuf dans l'usage du monde. Il ne fait que sortir du collège.

M^{me} LUCRÈCE. — Cela ne fait rien, il se formera de reste.

M. BERTAUDIN. — Je prie le Ciel de bénir nos saintes intentions.

M^{me} LUCRÈCE. — J'espère qu'il le fera. Mais il faut vous laisser un moment avec ma fille. Vous sçavez ce qu'il faut lui dire, et comme vous le ferez bien, j'espère qu'elle vous écoutera aussi comme elle doit ; je vais venir vous rejoindre.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, M. BERTAUDIN (*Ils s'assoient*).

M. BERTAUDIN. — Me permettez-vous, Mademoiselle, de vous faire un compliment très sincère et très affectueux ?

ANGÉLIQUE. — Vous êtes bien le maître.

M. BERTAUDIN. — C'est qu'il me paroît que la grâce fait dans votre cœur tous les jours de nouveaux progrès.

ANGÉLIQUE. — A quoi connaissez-vous cela, Monsieur ?

M. BERTAUDIN. — C'est que vôtre maintien est si modeste et si

VIERTER AUFTRITT

JUNGFER LUISCHEN, HR. SCHEINFROMM, FR. GLAUBELEICHTIN

FRAU GLAUBELEICHT. — Ja, ja, das ist richtig. Sie können ihren Vetter bringen, wenns ihnen beliebt : Je eher, je lieber.

SCHEINFROMM. — Er kömmt nur eben aus dem Hällischen Pädagogio¹ : ich fürchte, dass er in seiner Aufführung noch manchen Fehler begehen wird².

FRAU GLAUBELEICHT. — O! das thut nichts. Er wirds schon lernen.

SCHEINFROMM. — Gott der Herr segne unsere Absichten!

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich zweifle nicht daran. Doch ich will sie einen Augenblick mit meiner Tochter alleine lassen. Sie wissen schon, was sie ihr zu sagen haben; und da sie ihr auf eine gute Art zureden werden, so hoffe ich auch, dass sie sie gebührend anhören wird. Ich werde in einer Weile wieder kommen. (*Sie geht ab.*)

FÜNFTER AUFTRITT

HR. SCHEINFROMM, JUNGFER LUISCHEN

SCHEINFROMM. — Ist mirs erlaubt, Mademoiselle³, ihnen meinen aufrichtigen und treuen Glückwunsch abzustatten?

LUSCHEN. — Es steht freylich bey ihnen.

SCHEINFROMM. — Mich dünckt, dass die Gnade in ihrem Hertzen täglich zunimmt.

LUSCHEN. — Wie können sie das mercken!

SCHEINFROMM. — Weil ihr gantzes Wesen so sittsam und liebeich

¹ Le séminaire pédagogique annexé par Francke à l'Orphelinat de Halle, en 1702.

² Tout le piquant du style de Bougeant se perd dans l'adaptation allemande.

³ L'imposteur n'ignore pas que la société polie fait usage du français dans la conversation.

gracieux ! Ah ! quel dommage¹ que l'esprit du monde corrompît de si heureuses dispositions !

ANGÉLIQUE. — Il est vrai ; mais c'est mon affaire, Monsieur, plus que la vôtre.

M. BERTAUDIN. — Fasse le Ciel que vous soyez toujours fidèle à suivre les exemples de Madame votre Mère, et docile à ses conseils.

ANGÉLIQUE. — Je sçais, Monsieur, ce que j'ai à faire sur cela.

M. BERTAUDIN. — (*A part*) Oüais ! elle me paroît un peu rétive. (*Haut*) Tout ce que j'apprends pour vous, c'est que vous ne suiviez un peu trop des inclinations toutes naturelles.

ANGÉLIQUE. — Expliquez-vous, de grâce, je ne vous entends pas.

M. BERTAUDIN. — C'est que Madame votre mère qui est une personne toute spirituelle² et remplie des grands principes, souhaiteroit que vous écoutassiez un peu moins une affection toute terrestre que vous avez pour un certain jeune homme

ANGÉLIQUE. — Eh ! pourquoi, Monsieur, cette affection que vous appelez terrestre, seroit-elle condamnable ? Son principe et sa fin ont toujours été très honnêtes, et elle est autorisée par mon Père.

M. BERTAUDIN. -- Oui ; mais..... N'est-il pas vrai que vous aimez Eraste tout naturellement ?

ANGÉLIQUE. — Tout ce que j'en sçais³, Monsieur, c'est que mon père m'a ordonné d'aimer Eraste comme l'Époux qu'il me donnoit : je le trouve aimable, je l'aime, où est le crime ?

M. BERTAUDIN. — Ah ! Mademoiselle, depuis le péché du premier homme (écoutez bien ce grand principe et gravez-le dans votre esprit), depuis le péché du premier homme, nôtre nature est si

¹ Il faut suppléer : serait-ce.

² Tout occupée des choses qui intéressent l'âme.

³ Elle coupe court, avec une dignité ferme, aux questions indiscretes de Bertaudin. Ce personnage n'est pas aussi entièrement dépourvu qu'on l'a dit de ce trait de caractère que les écrivains satiriques s'accordent à noter comme un attribut constant du faux dévot, à savoir une certaine lubricité dans

ist. O! wie schade wäre es, wenn der Geist der Welt solche glückliche Vorbereitungen¹ vernichten sollte!

LUISCHEN. — Mein Herr Magister! dafür werde ich zu sorgen haben und nicht sie!

SCHEINFROMM. — Gott gebe, dass sie Allezeit dem Beyspiele und dem Rathe der Mama folgen mögen.

LUISCHEN. — Ich weiss schon, wie weit sich hierinnen meine Schuldigkeit erstrecket.

SCHEINFROMM. (*beyseits*). — Sie ist ziemlich widerspenstig (*Laut*): Alles, was ich fürchte, ist, dass sie sich gewissen irdischen Neigungen nur gar zu sehr überlassen.

LUISCHEN. — Ich verstehe sie nicht, Herr Magister. Was wollen sie damit sagen?

SCHEINFROMM. — Die Mama ist eine ganz geistliche und mit lauter hohen Geheimnissen² erfüllte Person; allein eben diese wünschte sehr, dass sie der fleischlichen Neigung³ gegen einen gewissen jungen Menschen nicht so viel Gehör geben möchten.

LUISCHEN. — Ey! warum denn? Sollte diese so genannte fleischliche Neigung sträflich seyn? Ihr Ursprung und Fortgang ist allezeit sehr unschuldig gewesen; und mein Vater hat sie genehm gehalten.

SCHEINFROMM. — Ja! aber ist nicht wahr, dass sie den Liebmann ganz natürlich lieben?

LUISCHEN. — Alles, was ich weiss ist, dass mir mein Vater befohlen hat, den Liebmann als meinen künftigen Gatten anzusehen. Ich finde ihn liebenswerth, ich liebe ihn: Was ist denn nun straffbares daran?

SCHEINFROMM. — Ach, Mademoiselle, seit dem Falle unserer ersten Eltern (*mercken sie sich das!*)⁴ ist unsere Natur so verderbt, dass alles, was sie liebt und thut, Sünde ist.

¹ On attendrait « Anlagen », « dispositions naturelles », tandis que le terme choisi par la traductrice implique l'effort humain.

² Arcana, « mystères ». On attendrait « Prinzipien ».

³ Expression aggravée, par rapport à « terrestres ».

⁴ N'a pas l'ampleur du texte français.

corrompte que tout ce qu'elle aime et tout ce qu'elle fait est péché¹.

ANGÉLIQUE. — Que faut-il donc faire, Monsieur ?

M. BERTAUDIN. — Il faut que la grâce, par sa force victorieuse, se rende la maîtresse absoluë de notre volonté, et la tourne invinciblement au bien ; car alors (écoutez bien) nous sommes entraînés par une délectation céleste à laquelle nous ne pouvons résister. Au lieu que, sans cette grâce, la délectation terrestre nous entraîne nécessairement au mal.

ANGÉLIQUE. — Fort bien. Et cette grâce, Monsieur, l'avons-nous toujours ?

M. BERTAUDIN. — Oh, qu'il s'en faut bien ! Dieu la refuse quelquefois à ses favoris mêmes.

ANGÉLIQUE. — C'est donc alors une nécessité pour eux d'être entraînés par la délectation terrestre ?

M. BERTAUDIN. — Hélas ! oui.

ANGÉLIQUE. — Eh bien, Monsieur, voilà précisément le cas où je suis par rapport à l'affection que j'ai pour Eraste.

M. BERTAUDIN. — Comment donc ?

ANGÉLIQUE. — Je n'ai point la grâce pour la surmonter et je suis entraînée par la délectation terrestre.

M. BERTAUDIN. — Eh d'où sçavez-vous que vous n'avez pas la grâce ?

ANGÉLIQUE. — Elle ne m'entraîne pas : je ne l'ai donc pas. Il faut l'attendre.

M. BERTAUDIN. — N'importe, Mademoiselle, il faut toujours travailler.... la Et faire quelques efforts.

ANGÉLIQUE. — Eh ! Monsieur, puis-je faire le moindre effort sans la grâce ? Je l'attends².

l'âme, sinon dans les gestes. Mais Bougeant s'en est tenu à l'indiquer d'une manière très sobre.

¹ Il reprend avec d'autres termes, et en conformant son langage au caractère et à l'éducation d'Angélique, l'exposé des idées qu'il a déjà tenté d'inculquer à Finette.

² Ce dialogue entre l'imposteur et l'avisée jeune fille qui fait adroitement l'ingénue contient à la fois l'apologie de la doctrine et sa réputation, celle-ci étant présentée de telle sorte qu'elle semble résulter de la première. Ce pro-

LUISCHEN. — Was muss man denn thun ?

SCHEINFROMM. — Die Gnade muss durch ihre überwindende Krafft sich zur unumschränkten Beherrscherin unsers Willens machen und denselben unvermerkt zum Guten lencken. Alsdann (*Gehen sie wohl acht!*) werden wir durch ein himmlisches Band¹ geleitet, dass wir nicht widerstehen können. An statt, dass in Ermangelung dieser Gnade uns die sinnliche Lust nothwendig zum Bösen treibet.

LUISCHEN. — Gantz gut! haben wir diese Gnade aber allezeit ?

SCHEINFROMM. — Ach, was wolten wir doch²? Die liebsten Kinder Gottes besitzen sie nicht immer.

LUISCHEN. — So sind sie alsdann gezwungen, irdisch gesinnt zu seyn ?

SCHEINFROMM. — Freylich wohl!

LUISCHEN. — Nun, Herr Magister! das ist eben der Zustand, darinnen ich mich befinde.

SCHEINFROMM. — Wie so ?

LUISCHEN. — Ich habe die Gnade noch nicht, meine Neigung zu überwinden : Ich werde noch durch die irdische Lust fortgerissen.

SCHEINFROMM. — Wie wissen sie, dass sie die Gnade nicht haben ?

LUISCHEN. — Weil sie mich nicht zwingt, darum habe ich sie nicht. Ich erwarte sie.

SCHEINFROMM. — Ja! man muss sich aber bestreben³.....

LUISCHEN. — Wie kan ich mich bestreben ohne Beystand der Gnade? Ich erwarte sie.

¹ Evoque une image concrète, tandis que « délectation » est purement spirituel.

² Gauche et à peine intelligible.

³ On ne voit pas le plaisant embarras du pédant réduit à quia.

M. BERTAUDIN. — Quoi ! vous persévérez ainsi tranquillement dans une affection que Madame votre Mère n'approuve pas.

ANGÉLIQUE. — J'attends la grâce, Monsieur.

M. BERTAUDIN. — Demandez-là du moins au Ciel.

ANGÉLIQUE. — Eh ! comment la demander, si je ne suis pas entraînée à la prière ¹.

M. BERTAUDIN. — En vérité, vous êtes bien coupable de persister dans un attachement dont la charité n'est pas le principe.

ANGÉLIQUE. — Dites que je suis bien malheureuse²; mais comment serois-je coupable d'une chose qui ne dépend point de moi ? J'attends la grâce.

M. BERTAUDIN. — Vous désobéissez à Madame votre Mère.

ANGÉLIQUE. — Est-ce ma faute ? Je lui obéirai de reste dès que j'en aurai la grâce, et puisque c'est là votre doctrine, Monsieur, faites le lui bien comprendre, je vous prie, afin qu'elle excuse ma désobéissance.

M. BERTAUDIN. — Quoi ! vous obligerez madame votre Mère à user de son autorité ?

ANGÉLIQUE. — Hélas ! elle pourra me contraindre ; mais la grâce seule peut changer les cœurs ; je l'attends.

M. BERTAUDIN. — Oh ! qu'il me fache que vous ne receviez pas mieux mes conseils.

ANGÉLIQUE. — Eh monsieur ! puisque je n'ai point la grâce pour les suivre, aidez-moi du moins à détourner ma Mère de la pensée qu'elle a de me faire oublier Eraste³.

M. BERTAUDIN. — Ah ! que me dites-vous là ?

cédé est analogue à celui dont avait usé Pascal dans les plus « dramatiques » de ses *Provinciales*, et notamment dans la neuvième.

¹ Etre en état de demander à Dieu la grâce, c'est déjà en avoir reçu de Dieu le don gratuit.

² Cette finesse ingénieuse, cette ironie voilée d'émotion est tout à fait digne de Marivaux. C'est la note constante du caractère d'Angélique. Elle n'a pas encore été relevée, et si, à notre avis, elle mérite de l'être, ce n'est pas qu'elle indique, sur ce point, une imitation ou une dépendance, mais c'est qu'elle implique une parenté de talent entre Bougeant et l'auteur des *Fausse confidences*.

³ Combien y a-t-il de distinction dans cette façon de dire !

SCHEINFROMM. — Wie? So wollen Sie so geruhig seyn? und immerfort in einer Sache beharren, die der Mama zuwider ist?

LUISCHEN. — Ich erwarte die Gnade.

SCHEINFROMM. — Sie müssen den lieben Gott darum bitten.

LUISCHEN. — Wie kan ich das thun, wenn mich die Gnade nicht zum Gebeth zwinget?

SCHEINFROMM. — Wahrhaftig! sie sündigen mehr, dass sie in einer Leidenschaft beharren, welche nicht ein Werck der Göttlichen Barmhertzigkeit ist.

LUISCHEN. — Sagen sie viel mehr, dass ich unglücklich bin. Denn wie kan ich mich versündigen, wenn ich keine Schuld habe? Ich erwarte die Gnade.

SCHEINFROMM. — Sie sind ihrer Mama ungehorsam.

LUISCHEN. — Was kan ich davor? So bald ich die Gnade haben werde, will ich ihr gehorsam seyn: Doch weil das ihre Lehre ist; Herr Magister, so bringen sie ihr wohl bey, damit sie mit meinem Ungehorsame ein Mitleiden habe.

SCHEINFROMM. — Wie? wollen sie denn etwa, dass die Mama sie mit Gewalt zum Gehorsam bringen soll?

LUISCHEN. — Ach! sie kan mich freylich wohl zwingen. Aber die Gnade allein ändert unser Hertz. Ich erwarte sie.

SCHEINFROMM. — Es ist mir sehr leid! dass sie meinen Rath nicht besser annehmen wollen.

LUISCHEN. — Ach, Herr Magister! weil ich die Gnade nicht darzu habe; So helfen sie mir doch wenigstens meine Mama bewegen, dass sie mich an Liebmann verspricht¹.

SCHEINFROMM. — Ach, was sagen sie mir da?

¹ Combien pauvre, en comparaison de la jolie façon de dire du français! De plus, le terme est à côté du sens: la jeune fille est déjà « promise » à Liebmann.

ANGÉLIQUE. — Je vous en aurois une éternelle obligation.

M. BERTAUDIN. — Me préserve le Ciel de favoriser jamais des vues si humaines et si terrestres ! il y a long-tems que mes pensées ne vont qu'à l'éternité, et que toutes les choses de ce monde ne me sont rien.

SCÈNE VI

M^{me} LUCRÈCE, ANGÉLIQUE, M. BERTAUDIN

M^{me} LUCRÈCE. — Ma fille vous est bien obligée, Monsieur, des bontés que vous avez pour elle ; et je ne doute pas que vos bons conseils.....

M. BERTAUDIN. — Hélas ! son cœur n'est point encore bien épuré des affections sensibles, ni son esprit bien dégagé des préjugés vulgaires ; mais j'espère que vôtre autorité fera plus d'effet sur elle que mes bons conseils¹.

M^{me} LUCRÈCE. — Je l'espère bien aussi comme cela ; et ne laissez pas d'amener tantôt, comme je vous ai dit, Monsieur votre neveu.

M. BERTAUDIN. — Volontiers, madame ; mais l'heure de la prière me rappelle : il faut que je me retire.

M^{me} LUCRÈCE. — Allez, Monsieur, j'aurai soin de tout.

SCÈNE VII

M^{me} LUCRÈCE, ANGÉLIQUE (*Elles s'assoient*).

M^{me} LUCRÈCE. — Angélique, je vous aime et jusqu'à présent, je vous l'ai fait assez connoître Vous m'avez tantôt extrêmement offensée ; mais je vous le pardonne, pourvû que vous veuillez réparer votre faute. Je veux même vous rendre heureuse. Mais,

¹ On entrevoit le méchant homme à travers le fourbe.

LUISCHEN. — Ich werde ihnen ewig dafür verbunden seyn.

SCHEINFROMM. — Der Himmel bewahre mich, dass ich solchen irdischen und fleischlichen Absichten Vorschub thun sollte! Meine Gedanken sind schon seit langer Zeit nur auf die Ewigkeit, und auf die Nichtigkeit der gegenwärtigen Dinge gerichtet.

SECHSTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, JUNGFER LUISCHEN,
HR. SCHEINFROMM

FRAU GLAUBELEICHT. — Meine Tochter ist ihnen vor ihren guten Rath sehr verbunden, Herr Magister, und ich zweifle nicht....

SCHEINFROMM. — Ach! ihr Hertz ist von sinnlichen Lüsten noch nicht gantz gereinigt; ihr Geist klebt noch an allerley Vorurtheilen. Ich hoffe aber, dass dero Ansehen¹ mehr bey ihr ausrichten wird, als mein guter Rath.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich hoffe es auch. Bringen sie nur, wie ich ihnen gesagt habe, ihren Herrn Vetter zu mir.

SCHEINFROMM. — Gantz gerne. Jetzo muss ich meine Bethstunde abwarten; und will mich ihnen also empfehlen, (*Geht ab*).

FRAU GLAUBELEICHT. — Leben Sie wohl. Ich werde schon alles besorgen.

SIEBENDER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, JUNGFER LUISCHEN (*setzen sich*).

FRAU GLAUBELEICHT. — Luischen! ich habe dich² lieb; und bishero hast du allezeit genugsame Proben davon gehabt. Du hast mich den Augenblick sehr erzürnt; aber ich will es dir alles verzeihen, wenn du deinen Fehler verbessern willst. Ich suche dich

¹ Auctoritas. Cf. Luth., 3, 418 : Hat Herr Leonhart ein Rede gethan, den Fürsten zu erlindern, aber kein Ansehen gehabt.

² Mme Crédule tutoie sa fille. Le français a des formes plus cérémonieuses.

Angélique, Angélique, ce n'est pas comme l'esprit du monde l'entend. (*Angélique pendant ce discours paroît distraite.*) (*Madame Lucrèce haussant la voix*) Vous plait-il de m'écouter?

ANGÉLIQUE. — Ma mère !...

M^{me} LUCRÈCE. — Ma fille ! est-ce que vous vous moquez de moi?

ANGÉLIQUE. — Dieu m'en préserve !

M^{me} LUCRÈCE. — Regardez-moi donc et écoutez-moi. Ne m'avez-vous pas dit tantôt que vous ne seriez pas fâchée d'être mariée?

ANGÉLIQUE. — Il est vrai, ma Mère (*à part*) ô Ciel !

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, ma fille, je veux suivre en cela votre inclination.

ANGÉLIQUE. — Je vous suis bien obligée.

M^{me} LUCRÈCE. — Je vous destine même un jeune homme plein de mérite et de vertu,

ANGÉLIQUE. — Eraste en a beaucoup.

M^{me} LUCRÈCE. — Plait-il ? fort bien élevé, entendez-vous, par un saint oncle qu'il a ; nourri dans les vrais principes de la morale et de la religion et qu'on assure devoir être la perle des maris. Est-ce encore là Eraste ?

ANGÉLIQUE. — Tout cela, bien entendu¹, lui convient assez.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, je vous apprends que ce n'est pas lui. Les filles sont admirables. Quand elles se sont coiffées de quelqu'un, elles croient qu'il n'y a que lui dans le monde.

ANGÉLIQUE. — Mais, ma Mère....

M^{me} LUCRÈCE. — Taisez-vous. Le jeune homme dont je vous parle se nomme Monsieur de la Bertaudinière (*Angélique paroît choquée*) voilà-t-il pas, petite innocente ! est-ce que ce nom-là vous choque ? C'est en un mot le neveu de ce Saint homme qui vient de vous parler, Monsieur Bertaudin.

ANGÉLIQUE. — Ma Mère, pardonnez le moi, mais je change de pensée.

¹ « Si on sait bien le comprendre ».

glücklich zu machen. Aber, mein liebes Luischen! Nicht auf die Art, wie die Welt es insgemein auslegt. (*Indem sie so redet, sitzt die Tochter immer in Gedanken*) Beliebt es dir wohl mir zuzuhören.

LUISCHEN. — Ja, Mama.

FRAU GLAUBELEICHT. — Hast du mich zum Narren?

LUISCHEN. — Behüte Gott! nein.

FRAU GLAUBELEICHT. — So siehe mich an, und höre zu. Hast du mir nicht vor einer Stunde gesagt, dass du gerne möchtest verheyrathet seyn.

LUISCHEN. — Es ist wahr, Mama (*Bey Seite*) Omein Gott!

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun, meine Tochter! ich will hierinnen deiner Neigung folgen.

LUISCHEN. — Ich bin der Mama unendlich verbunden.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich gebe dir einen jungen Menschen, der viel Verdienste hat.

LUISCHEN. — Herr Liebmann hat ihrer sehr viel.

FRAU GLAUBELEICHT. — Wie? der von seinem heiligen Vetter selbst erzogen worden ist. Er hat die süsse Milch der Christlichen Sitten-Lehre und Religion schon als ein Kind eingesogen; und man sagt, dass es die rechte Krone aller Männer seyn wird. Ist das noch dein Liebmann?

LUISCHEN. — In gewissem Verstande¹ kömmt ihm das alles zu.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun so will ich dirs sagen, dass ers nicht ist. Die Mädgens sind doch rechte Tierchen²! Wenn sie einmahl jemanden im Kopf haben; so dencken sie, es sey kein anderer mehr in der Welt.

LUISCHEN. — Aber liebe Mama...

FRAU GLAUBELEICHT. — Schweig! Der junge Mensch, von dem ich rede, ist der junge Herr von Muckersdorff (*Luischen entsetzt sich*). Es ist dir gewiss nicht recht? Du Närrin! Ist dir der Nahme zuwider? Mit einem Worte, es ist der Vetter des heiligen Mannes Gottes, mit dem du den Augenblick geredet hast.

LUISCHEN. — Ach, Mama! verzeihen sie: ich habe mich schon bedacht.

¹ « Sinn ». Cf. Ew. Chr. von Kleist: noch fassest du nicht des Gesetzes ganzen Verstand.

² Au lieu de « admirables ». L'outrance est gratuite.

M^{me} LUCRÈCE. — Comment donc ?

ANGÉLIQUE. — Je ne veux plus être mariée.

M^{me} LUCRÈCE. — Fort bien. Ce prompt changement est fort édifiant, et vous me donnez la une bonne preuve de vôtre obéissance. Quand je ne veux pas vous marier, vous le voulez ; et quand je le veux, vous ne le voulez plus.

ANGÉLIQUE. — Sommes-nous maîtresses de nos désirs et de nos volontés ? Je vous ai si souvent entendu dire tout ce que nous voulons ; c'est la grâce ou la passion qui nous le fait vouloir, sans que nous puissions y résister¹. Monsieur Bertaudin vient de me dire la même chose.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah ! vous faites aussi la raisonneuse ! eh bien, puisque vous voulez raisonner, sçavez-vous quelle est l'autorité d'une Mère sur sa fille ?

ANGÉLIQUE. — Hélas, oui.

M^{me} LUCRÈCE. — Sçavez-vous bien encore que vôtre Père en partant m'a laissé tous ses droits ? Ainsi, pour vous épargner la peine de tant raisonner, je veux, ma fille, et je vous l'ordonne...

ANGÉLIQUE. — Ah, ma Mère, quel arrêt allez-vous prononcer !

M^{me} LUCRÈCE. — Oui, je veux que dès ce soir même, vous soyez mariée.

ANGÉLIQUE. — Dès ce soir !

M^{me} LUCRÈCE. — Oui, dès ce soir².

ANGÉLIQUE. — O ciel (*elle se jette aux genoux de sa mère*). Ma Mère, laissez-vous fléchir par mes larmes.

¹ Elle tente d'interpréter à son avantage ce déterminisme sentimental. — Pour ce qui est du texte, on a reproduit la teneur exacte de l'édit. de Liège, 1730. Mais il est évident que l'on a ici une faute d'impression, et qu'il faut comprendre ainsi qu'il suit : « Entendu dire, *que* tout ce que nous voulons, c'est... »

² Elle veut dire que, s'autorisant de la procuration que lui a laissée son mari, elle pourra dicter, dès le soir même, à un notaire, les conditions pécuniaires du mariage qu'elle prétend imposer à Angélique, et elle se flatte, sans doute, d'amener, par intimidation, et sous peine d'exhérédation, sa fille à en accepter les clauses, mais il est évident qu'elle n'est pas en mesure de pousser au delà l'exécution de sa menace. Sous l'ancien régime, le mariage

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun, wie denn?

LUISCHEN. — Ich will garnicht heyrathen.

FRAU GLAUBELEICHT. — So? die geschwinde Veränderung ist gewiss recht artig und kan eine Probe deines Gehorsams ablegen. Wenn ich dich nicht verheyrathen will, dann willst du : Und wenn ich will; so willst du nicht. Das gefällt mir.

LUISCHEN. — Wir haben unsern Willen nicht allemahl in unserer Gewalt. Ich habe oft gehört, die Mama sagen, dass alles was wir wollen von der Gnade herkäme, die uns zum Wollen zwinget; und wir könnten nicht widerstehen. Herr Scheinfromm hat mir dasselbe gesagt.

FRAU GLAUBELEICHT. — So, so! du fängst an zu raisonniren! Nun weil du denn Lust darzu hast; so frage ich dich! Weisst du auch wohl, was eine Mutter vor Gewalt¹ über ihre Tochter hat?

LUISCHEN. — Ach, ja!

FRAU GLAUBELEICHT. — Weisst du auch wohl, dass der Papa mir bey seiner Abreise alle seine Rechte übertragen hat? Damit ich dir also die Mühe ersparen möge, dir den Kopf zu zerbrechen, so sage ich dir, dass ich es haben will, und dass ich dirs befehle...

LUISCHEN. — Ach Mama! Um Gottes willen! was ist das vor ein Befehl?

FRAU GLAUBELEICHT. — Ja, ich will, dass du noch heute Abend, verheyratet seyn solst.

LUISCHEN. — Noch heute?

FRAU GLAUBELEICHT. — Ja, noch heute!

LUISCHEN. — O, Himmel (*sie wirfft sich vor der Mutter auf die Knie*) Allerliebste Mama! lassen sie sich durch meine Thränen bewegen!

¹ Simple intimidation sans fondement en droit et textuellement empruntée à Bougeant.

M^{me} LUCRÈCE. — Taisez-vous, et levez-vous. Ce que j'en fais, c'est pour votre bien ¹.

ANGÉLIQUE. — Hélas ! je mourrai de ce bienfait ²

M^{me} LUCRÈCE. — Oh, que vous n'en mourrez pas ; mais la nature patira, l'inclination naturelle sera étouffée, la cupidité sera domptée, et la charité triomphera.

ANGÉLIQUE. — Eh ! que dira mon Père lorsqu'il me trouvera mariée avec un autre qu'Eraste ?

M^{me} LUCRÈCE. — Votre Père, peu instruit de bons principes, avait trop écouté en vous accordant à Eraste l'inclination que vous aviez l'un pour l'autre, comme s'il fallait y avoir égard dans les mariages. Oh ! que ce n'est pas comme cela que M. Bertaudin l'entend !

ANGÉLIQUE. — Cette inclination a toujours été honnête de la part d'Eraste et de la mienne, et elle n'a jamais eu qu'une fin légitime et chrétienne. C'est mon Père qui l'a fait naître, et...

M^{me} LUCRÈCE. — Mais voyez quelle ignorance depuis le tems qu'on est après à l'instruire ! Ne voyez-vous pas qu'où il y a du péché, il ne peut y avoir rien d'honnête, et qu'où il y a de la nature, il n'y a que du péché ² ?

ANGÉLIQUE. — Non, ma mère, je ne vois pas cela.

M^{me} LUCRÈCE. — Vous ne le voyez pas ? Oh bien, vous aurez tout le loisir de l'apprendre ! Mais je vais sur le champ écrire à M. Ber-

avait un caractère essentiellement religieux, et l'Eglise présidait seule à sa conclusion, en conformité avec les prescriptions du Concile de Trente et de l'Ordonnance de Blois, sur la publication des bans et la présence des témoins. — Cf. sur cette question : E. Bertin, *les Mariages dans l'ancienne société française*, Paris, Hachette, 1879.

¹ C'est l'éternel sophisme par lequel l'intolérance se justifie au regard des fanatiques, la prétention qu'ils affichent de sauvegarder, plus sûrement qu'il ne le ferait lui-même, les intérêts supérieurs de celui qu'ils assujettissent.

² L'ironie de cette si expressive alliance de mots est cinglante, sans cesser d'être délicate.

On comprend que Bougeant en a aux mêmes ennemis que Molière, à ceux qui se refusaient à admettre que la nature fût le plus sûr des guides.

FRAU GLAUBELEICHT. — Schweig! und stehe auf! Was ich thue, das thue ich zu deinem Besten.

LUISCHEN. — Ich werde aber den Tod davon haben.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach: was wirst du doch den Tod davon haben? Dein Fleisch wird gekreuzigt; deine natürliche Lust erstickt, und der alte Adam¹ begraben werden; und als denn wird die Liebe den Sieg erhalten.

LUISCHEN. — Was wird aber mein Vater sagen, dass ich einen andern Mann nehme, dem er mich nicht versprochen hat.

FRAU GLAUBELEICHT. — Dein Vater war in der Lehre der rechten Creutzigung des Fleisches² gar schlecht unterrichtet: Er gab, da er dich dem Liebmann versprach, eurer beyderseitigen Neigung gar zu viel Gehör, und meinte, dass diese zum [Ehestand nöthig wäre³. Aber Herr Magister Scheinfromm erklärt das Ding ganz anders.

LUISCHEN. — Unsere Liebe ist von beyden Seiten allezeit untadelich gewesen; und ihr Endzweck war allezeit erlaubt und Christlich. Mein Vater hat sie gestiftet, und...

FRAU GLAUBELEICHT. — Man sehe doch die erschreckliche Unwissenheit! bey allem Unterrichte, den sie empfängt! Weisst du denn nicht, dass alles, was Sünde ist, nicht unsträfflich seyn kan: Und alles, was aus der Natur kömmt, das ist Sünde; Begreifst du das nicht?

CATHRINE. — Nein, Mama!

FRAU GLAUBELEICHT. — Nicht? Gut! du wirst Zeit genug kriegen, es zu untersuchen. Ich will gehen, und dem Herrn Scheinfromm

¹ Il y a quelque maladresse (peut-être la recherche d'un effet comique dans l'emploi de ce cliché théologique par Mme Crédule à l'adresse de sa fille, qui ne peut faire abstraction de sa qualité de fille d'Eve.

² « Mortification ». Elle exagère dans le sens piétiste.

³ Le ton du français est bien différent.

taudin pour le prier encore de ne pas manquer de m'amener son neveu. Ayez soin de le bien recevoir.

SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, FINETTE

FINETTE. — Eh bien, comment vous êtes-vous tirée d'affaire ?

ANGÉLIQUE. — J'ai prié, j'ai pleuré.

FINETTE. — Et puis, c'est tout ?

ANGÉLIQUE. — Hélas ! oui¹.

FINETTE. — Et tout en priant et en pleurant vous vous laisserez marier avec Monsieur de la Bertaudinière.

ANGÉLIQUE. — Il le faudra bien.

FINETTE. — Eh ? vous promettiez tantôt de faire des merveilles.

ANGÉLIQUE. — Je n'ose résister à ma mère.

FINETTE. — O ! ciel, croirait-on qu'avec tant de vertu, elle fût presque Moliniste² ! Vous avez pourtant encore une ressource.

ANGÉLIQUE. — Dans mon oncle ?

FINETTE. — Oui.

ANGÉLIQUE. — Eh bien, j'attendrai ce qu'Eraste et lui auront résolu ensemble et si mon oncle veut m'amener lui-même chez lui, je m'y résoudrai ; car je vois bien qu'il ne me reste plus d'autre moyen de me soustraire au malheur dont je suis menacée.

FINETTE. — Demeurez donc chez vous pour attendre votre oncle et la visite de Monsieur de la Bertaudinière. Pour moi, je vais tout préparer pour le petit Concile des Dames³.

¹ Toujours l'exquis marivaudage.

² Elle le dit d'Angélique, par boutade.

³ L'assemblée des dames entêtées de jansénisme, à laquelle Mme Lucrèce, à la fin du 1^{er} acte, a invité Cléante.

noch einmahl schreiben, dass er ja nicht ermangeln soll, seinen Vetter mitzubringen. Siehe zu, dass du ihn wohl empfängst. (*Sie geht ab*).

ACHTER AUFTRITT

JUNGFER LUISCHEN, CATHRINE

CATHRINE. — Nun, wie hat sie sich gehalten?

LUISCHEN. — Ich habe gebethen; ich habe geweint.

CATHRINE. — Und das wars alles?

LUISCHEN. — Ach ja! freylich!

CATHRINE. — So wird sie sich mit bitten und weinen zu einer Frauen von Muckersdorff machen lassen?

LUISCHEN. — Freylich wirds nicht anders werden.

CATHRINE. — Wie? sie nahm sich ja vor Wunder Dinge zu thun?

LUISCHEN. — Ich darff¹ der Mama nicht widersprechen.

CATHRINE. — Mein Gott! sollte man dencken, dass eine solche vernünftige Frau eine Pietistin² seyn könne? Sie kan doch noch etwas versuchen, Jungfer Luischen.

LUISCHEN. — Gewiss, mein Vetter...

CATHRINE. — Ja!

LUISCHEN. — Nein, ich will erwarten, was er mit Liebmannen wird beschossen haben. Wofern mein Vetter mich zu sich nehmen will. So mags drum seyn: Denn ich sehe sonst kein andres Mittel, wie ich dem Unglücke entgehe.

CATHRINE. — So bleibe sie denn in ihrem Zimmer, und erwarte sie den Herrn Vetter und den jungen Herrn von Muckersdorff. Ich will meine Sachen zur Zusammenkunft³ zu rechte machen.

¹ « Je n'ose », dit Angélique, chez Bougeant.

² On ne comprend plus. Dans la comédie antijanséniste, Finette dit qu'Angélique est « presque moliniste ». Mais à « moliniste » correspond, dans l'allemand, d'après la convention initiale, le mot « orthodoxe ». Or, on lit, chez Mme G., « pietistin », et Catherine se demande comment il est possible qu'une femme aussi raisonnable que Mme Crédule soit « piétiste ». Cette réflexion n'a aucun lien avec ce qui précède, ni avec ce qui suit.

³ Voir plus haut, p. 119, n° 5.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

M^{lle} BAUDICHON, FINETTE

FINETTE. — Voilà, Dieu merci, ma besogne faite pour aujourd'hui, et nos Dames viendront quand il leur plaira. Ah ! ah ! voici encore la questeuse de nos Messieurs ! bonjour Mademoiselle Baudichon. Il me semble que depuis quelque temps vous faites vôtre cour à Madame plus fréquemment qu'à l'ordinaire.

M^{lle} BAUDICHON. — Que veux-tu, mon enfant, c'est que les besoins augmentent, et il faut bien...

FINETTE. — Quoi ! les besoins de la petite Eglise ?

M^{lle} BAUDICHON. — Nous sommes dans un temps de persécution¹, vois-tu ? Et tu sçais qu'en temps de guerre on a bien de la peine à nourrir ses troupes.

FINETTE. — Je le crois, surtout lorsqu'elles sont un peu affamées. Mais ce qu'il y a de bon pour vous, Mademoiselle Baudichon, c'est que lorsque les besoins de la petite Eglise augmentent, les vôtres diminuent à proportion.

M^{lle} BAUDICHON. — Que veux-tu dire ?

FINETTE. — Là, là, vous m'entendez bien. Il faut bien que chacun

³ Les jansénistes avaient beaucoup de partisans dans le bas clergé et la moyenne bourgeoisie, mais ils avaient contre eux la Cour et Rome, et le terme de persécution, employé ironiquement par l'écrivain jésuite, n'était pas loin de convenir aux poursuites dont ils étaient l'objet.

DRITTE HANDLUNG

ERSTER AUFTRITT

FRAU BETTELSACKIN, CATHRINE

CATHRINE. — Nun habe ich meine Arbeit verrichtet : und mögen die Beth-Schwestern¹ kommen, wenn sie wollen. Ha, ha ! Da ist unsere Bettlerin. Guten Tag ! Frau Bettelsackin². Mich dünckt, seit einiger Zeit statten sie ihre Visiten bey meiner Frauen viel häufiger ab, als vor dem.

FRAU BETTELSACKIN. — Ach, das macht, die Nothdurfft mimmt zu; und man muss doch....

CATHRINE. — Wie, die Nothdurfft der kleinen Gemeinde³?

FRAU BETTELSACKIN. — Wir leben unter der Verfolgung⁴; und ihr wisst ja wohl, dass in Kriegszeiten viel Geld nöthig ist⁵.

CATHRINE. — Ja, das weiss ich : Insonderheit wenn die Völker sehr⁶ heiss-hungrig seyn. Das ist aber gut vor sie, Frau Bettelsackin. Denn, wenn die Nothdürftigkeit der Gemeine zunimmt; so nimmt die ihrige ab.

FRAU BETTELSACKIN. — Was meynt ihr damit ?

CATHRINE. — Nicht viel; sie versteht mich wohl ! Ein jeder muss

¹ Expression beaucoup plus appuyée que le terme français correspondant.

² A propos de ce sobriquet, cf. p. 125, nos 2, 3.

³ Les piétistes étaient groupés en petites paroisses : ecclesiolae in ecclesia.

⁴ La traductrice a rendu purement et simplement le texte français; or, la méthode de Gottsched, « das Zurichten », eût été ici de rigueur. Ce qui était vrai, à la lettre, des jansénistes à Paris, ne l'était pas des piétistes à Königsberg, où ils dominaient. On peut dire, toutefois, à la décharge de Mme G..., qu'elle a pensé, par ce mot, caractériser ce qu'elle appelait, dans un esprit d'hostilité systématique, l'« hypocrisie » des piétistes.

⁵ La traductrice abrège, dans l'incapacité où elle est de trouver des équivalents aux mots qu'elle laisse tomber.

⁶ Au lieu de « un peu »; nouvelle exagération arbitraire.

vive de son petit métier; et que les receveurs se payent sur la recette.

M^{lle} BAUDICHON. — Oh ! cela était bon autrefois que nos Messieurs étoient moins intéressés ¹. Mais aujourd'hui ils ont tant de neveux et de nièces... En un mot, les gens d'Eglise nous mangent. Au reste, je n'ai pas le temps de causer : fais-moi parler à Madame.

FINETTE. — Je vais l'avertir.

SCÈNE II

M^{lle} BAUDICHON *seule*.

M^{lle} BAUDICHON. — En attendant voyons un peu nôtre Mémoire; car il me semble que la charité commence à se refroidir un peu. Il est vrai que je suis dans une mauvaise Paroisse. Ah ! si j'étois à Saint-Gervais ou Saint-Roch², ma recette seroit bien plus forte (*elle lit*) : « Mémoire de ce qui a été fourni par des personnes charitables, pour le soutien et l'avancement de la bonne cause. Du second Quartier³ de 1730 ».

Mlle Marton... 50 francs. Quel zèle elle a, cette pauvre couturière ! à peine gagne-t-elle 30 sols par jour, et voyez ce qu'elle donne ! Aussi est-elle dirigée par un habile homme ⁴.

Item Mme Sotancourt... 200 francs. Ah ! Madame Sotancourt, en conscience, ce n'est pas assez. Imaginez-vous que cette femme

¹ « Au temps où nos messieurs... ».

² Ces deux paroisses de la rive droite passaient pour être les plus riches de Paris.

³ « Le second trimestre ». L'année est divisée en quatre quartiers.

⁴ « La cause en est qu'elle est dirigée ».

doch von seinem Handwercke leben, es sey so klein, als es immer wolle. Die Einnehmer bezahlen sich von der Einnahme.

FRAU BETTELSACKIN. — dAch ! as ging vor diesem wohl an, als unsere Herren noch nicht so eigennützig waren; aber jetzo haben sie so viel Muhmen und Vettern... Mit einem Worte : Die Geistlichen verzehren uns. Doch ich habe keine Zeit zu plaudern. Meldet mich nur drinenn.

CATHRINE. — Ich gehe.

ZWEYTER AUFTRITT

FRAU BETTELSACKIN (*alleine*)

Unterdessen will ich mein Register übersehen : Mich dünckt, die Barmhertzigkeit fängt an zu erkalten. Es ist wahr, ich bin in einem schlimmen Quartier¹. Ach ! wäre ich nur auf dem Tragheim² oder auf dem Ross-Garten³, so sollte meine Liste wohl stärker seyn.

(*Sie liest.*)

« Verzeichniss dessen was von allerley gottseeligen Hertzen zum Unterhalt der Kirche Gottes und der Glieder Christi, ist gegeben worden. »

Das andere Quartier⁴ von Anno 1736

*Frau Gebegernin*⁵ 50 Gulden. — Was das für eine Leutseligkeit⁶ von einer Altflickerin ist ! Die arme Frau gewinnt⁷ den gantzen Tag kaum einen halben Gulden, und giebt so viel; sie hat aber auch einen geschickten Magister, der sie unterrichtet.

*Frau Spaargernin*⁸, 200 Gulden. — Ach; Frau Spaargernin, das ist wahrhaftig nicht genug ! Das ist ein Weib, als ein Rind-Vieh⁹

¹ Regio urbis, Bezirk, Abtheilung.

² Un quartier de Königsberg. La dénomination est encore en vigueur.

³ Même observation que dans la précédente note, cf. Armstedt, *Königsberg* (passim).

⁴ Au sens de « Jahresviertel » : le deuxième trimestre de l'année. Cf. plus haut, p. 27, n° 1. Cette répétition du même terme, dans deux acceptions différentes, est peu artistique.

⁵ Pour ce sobriquet, cf. p. 125, n° 2 et 3.

⁶ Caritas, Nächstenliebe.

⁷ « Gewinnen » au sens de « verdienen » est d'une langue à peine correcte.

⁸ Nouveau sobriquet, qui s'oppose à « Gebegernin ».

⁹ La comparaison est vraiment peu obligeante.

qui est bête et qui raisonne comme un pot, s'est déclarée contre la Constitution pour avoir des lettres de bel esprit¹, et elle ne donne que deux cens francs. Oh ! j'irai vous revoir, Madame Sotancourt.

Item, Mlle de Fondsec... 100 francs. Pour celle-là, il n'y a pas le mot à dire, car il faut même qu'elle les dérobe à son Père.

Item, M. l'abbé Simon... 900 francs. Vraiment ! il n'a eu son Bénéfice qu'à cette condition-là.

Item, M. Telonier... 2.000 livres. Ah ! je sçais bien pourquoi. C'est à rabattre sur la somme de dix mille livres qu'il s'est obligé de payer pour l'employ qu'on lui a procuré.

Item, Mme Grobec... 300 livres. Oh ! c'est bien peu, Madame Grobec. Votre procès ne valloit rien du tout et sans les sulicitations de nos jeunes Dames, vous l'aviez perdu.

Item, M. l'abbé Cornichon... 150 francs. Oüi, mais je lui ai promis qu'on ferait foule à ses sermons, et il prêche si mal que j'aurai bien de la peine.

Item, Mme Betard... 100 francs. Pour celle-là, c'est une bonne dupe ; car elle est bonne Moliniste dans le fond, et je luy fais accroire que c'est pour les pauvres. Mais voici Madame Lucrèce, il n'est pas besoin qu'elle voye cela.

¹ C'était donc, pour quelques-uns, affaire de mode. Ils se considéraient comme en possession d'une intellectualité plus haute, en se déclarant jansénistes.

und redet in den Tag hinein, wie ein Endchen Liecht¹? Sie hat sich nur zur Pietisterey begeben, weil sie geehrt² seyn wollte. Und die sollte nicht mehr geben? O! ich werde wieder kommen, Frau Spaagernin!

*Junfer Langefingerin*³, 100 Gulden. — Von der sag ich nichts; die kan nicht mehr geben; denn sie muss es ihrem Vater wegstehlen.

Herr Magister Judas, 600 Gulden. — Ja! Freylich! Er hat sein Amt mit der Bedingung gekriegt.

Herr Simon, 2000 Gulden. — Ach! der kans wohlgeben; hat er doch die Adjunctur davor bekommen, davor er sonst 3000 Gulden hätte geben müssen.

*Frau Hadersdorffin*⁴, 100 Gulden. — Das ist nicht zu viel, meine gute Frau Hadersdorffin! Euer Process taugte gar nichts; und ihr hättet ihn nimmer mehr gewonnen, wenn unsere Schwestern nicht für euch gebethen⁵ hätten.

*Herr Magister Saalbader*⁶, 150 Gulden. — Ja! das ist wohl gut; aber ich habe ihm auch versprechen müssen, so viel Leute in seine Predigt zu schicken, dass kein Apfel zur Erden fallen könnte⁷; und er predigt so elend, dass mir angst und bange ist, wie ichs machen will.

*Frau Kalbskopfin*⁸, 60 Gulden. — Nun die ist ein guter dummer Teufel. Sie schickt sich gut zur Pietistin⁹; und glaubts auch, dass das Geld vor die Armen geht. Doch da kömmt die Frau Glaubeichtin, ich muss meine Rechnung verstecken.

¹ La métaphore signifie que la dame est très sottre. Il était courant de dire : der Hanswurst koset wie ein Endchen Licht (sein Verstand fällt leicht um).

² Le rapprochement des textes est ici particulièrement peu à l'avantage de Mme G...

³ Sobriquet dont la valeur est aussi évidente que celle des précédents.

⁴ Même remarque qu'à la précédente note.

⁵ Le sens est faussé.

⁶ Un ennuyeux bavard, compliqué d'un dévot à la parole douceuse.

⁷ Il y a de l'outrance dans cette précision.

⁸ Le sobriquet est ici tout à fait trivial.

⁹ La quêteuse est donc une malhonnête femme, qui se donne pour piétiste, sans l'être, et qui tient les piétistes sincères pour des sots.

SCÈNE III

M^{me} LUCRÈCE, M^{lle} BAUDICHON

M^{me} LUCRÈCE. — Te voilà encore, Baudichon, tu es insatiable.

M^{lle} BAUDICHON. — En vérité, Madame, les temps sont bien difficiles, et si les Dames les plus zélées comme vous, ne font pas quelques efforts de charité, la vérité perdra son procès.

M^{me} LUCRÈCE. — Mais souviens-toi donc qu'il n'y a qu'un mois que je te donnai 50 pistoles¹, et que six semaines auparavant je te donnai deux mille livres. En un mot, depuis un an j'ai donné plus de douze mille francs; et je dois pourtant, depuis trois ans, tous leurs gages à mes Domestiques². Tu ne me laisses pas un sol.

M^{lle} BAUDICHON. — La providence est si grande, Madame. Dieu bénira vos saintes charités, et vous ne sçauriez croire le service que vous rendrez à la bonne cause, et l'honneur que cela vous fera parmi nos Messieurs.

M^{me} LUCRÈCE. — Quels besoins si pressants a-t-on donc à présent?

¹ La pistole valait 11 livres et quelques sous. La livre avait une valeur un peu moindre que le franc du système métrique. Le franc était synonyme de la livre tournois, valant 20 sous.

Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter,

Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester,

dit Alceste, dans le *Misanthrope* (V. I).

² Il y a dans cette outrance la recherche d'un effet comique, et ce trait accentue l'idée qu'on se fait du désordre qui règne dans le ménage de Mme Lucrèce. Il se peut, du reste, que de pareils retards eussent lieu, et que l'on ne se crût pas tenu de payer régulièrement les domestiques que l'on avait communément licence de battre. Il ressort des recherches poursuivies par le vicomte d'Avenel, que, sous la Régence, les gens de maison recevaient, en moyenne, à Paris, des gages qui ne dépassaient guère 150 francs de notre monnaie, et que ceux de la province, « chez un magistrat de Saintes, chez un gantier de Limoges, chez un curé de Normandie ou de Champagne », touchaient une centaine de francs. — Voir : Vicomte G. d'Avenel, *Paysans et ouvriers depuis sept siècles ; les salaires au moyen âge et aux temps modernes* (Rev. des Deux Mondes, oct. 1896).

DRITTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, FRAU BETTELSACKIN

FRAU GLAUBELEICHT. — Seyd ihr¹ schon wieder da, Bettelsackin? Ihr seyd ja unersättlich.

FRAU BETTELSACKIN. — In Wahrheit! die Zeiten sind sehr schlecht. Wenn solche begüterte und gottseelige Frauen, als sie sind, nicht nocht was thun wollen, so geht die gute Sache gar verlohren.

FRAU GLAUBELEICHT. — Es ist aber nur ein Monath², da gab ich euch 200 Gulden, und 6 Wochen vorher gab ich euch 200 Gulden³. Kurtz, ich habe in einem Jahre über 1000 Gulden gegeben : Da ich meinem Gesinde selbst noch das Lohn⁴ von 3 Jahren her schuldig bin. Ihr werdet mich noch biss aufs Hemde ausziehen⁵.

FRAU BETTELSACKIN. — Ach ! der liebe Gott wirds ihnen nicht mangeln lassen. Er wird ihre Barmhertzigkeit belohnen. Sie können nicht glauben, wie sie seiner Kirchen aufhelffen, und wie viel Ehre sie davor bey unsern Herren haben.

FRAU GLAUBELEICHT. — Was ist denn das vor eine Noth, davon ihr sagt?

¹ On s'attendrait à ce que Mme Crédule tutoyât la quêteuse comme une sœur.

² La tournure n'est pas allemande. Il y a là un évident gallicisme.

³ Le florin d'argent valait environ 2 fr. 10.

⁴ Le mot a été neutre à l'origine et ce genre s'est perpétué à côté du masculin jusqu'à l'époque moderne.

⁵ Quand elle veut donner du pittoresque à son style, Mme G. pousse jusqu'à l'outrance.

M^{lle} BAUDICHON. — Outre les besoins ordinaires que vous connoissez, c'est-à-dire les aumônes ou petites pensions qu'il faut faire à tant de personnes, il nous a fallu fournir depuis quelques tems à l'Édition de beaucoup d'Ouvrages, et ce qu'il y a de triste, c'est que lorsque les frais en sont faits, on nous en confisque toujours une bonne partie.

M^{me} LUCRÈCE. — Oüi, mais vous vous dédommangez bien sur ceux que vous sauvez de la confiscation.

M^{lle} BAUDICHON. — Hélas ! presque point ; car il en faut toujours donner un grand nombre en pur présent. Et, sans cela qui est-ce qui liroit nos livres ? Les Molinistes n'ont pas cette adresse-là, et voilà ce qui fait que leurs ouvrages demeurent dans l'oubli.

M^{me} LUCRÈCE. — Mais encore ?

M^{lle} BAUDICHON. — Il y a surtout trois articles qui nous épuisent.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh ! quels articles ?

M^{lle} BAUDICHON. — Premièrement les Chartreux d'Utrecht¹. Car vous voyez bien qu'il ne faut pas abandonner de saints Religieux qui se sont soustrait à l'obéissance et à la règle, pour vivre dans une sainte et douce liberté.

M^{me} LUCRÈCE. — Cela est vrai.

M^{lle} BAUDICHON. — Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il faut les nourrir eux et leurs gardes.

M^{me} LUCRÈCE. — Comment leurs gardes ?

M^{lle} BAUDICHON. — Oüi, Madame ; car comme la plupart voudroient revenir en France et se soumettre à leurs Supérieurs, on est obligé de les faire garder à vûe, de peur du scandale que leur retour causeroit dans l'Eglise.

M^{me} LUCRÈCE. — Je ne sçavois pas cela. Et le second article ?

¹ Une église schismatique s'était constituée à Utrecht, au cours du xvn^e siècle. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, V, 300) a qualifié le jansénisme qu'elle enseignait de « frère jumeau de celui de Port-Royal » ; — « né de son côté et de son propre fonds, émanant de Baïus, de Jansénius, de l'Ecole de Louvain, comme l'autre est sorti de Saint-Cyran ». — Maints jansénistes français, notamment Arnould, Quesnel et Du Guet y furent accueillis, tour à tour, avec distinction, et y vécurent de longs mois de studieuse et sûre retraite.

FRAU BETTELSACKIN. — Ausser dem, dass wir immer Allmosen, und einige Leute, die wir auf unserer Seite haben wollen¹, immer besolden müssen; so haben wir schon seit einiger Zeit zum Drucke gewisser Bücher von unsern Herren zuschiessen müssen. Was nun dabei das ärgste ist! So werden uns die Sachen an vielen Orten entweder confisciret, oder es will sie doch kein Hencker lesen².

FRAU GLAUBELEICHT. — Ja! aber die übrigen bringen so viel mehr ein.

FRAU BETTELSACKIN. — Ach! was wolten sie doch? Die meisten³ Exemplare müssen wir wegschenken; und wenn wir das nicht thäten, wer würde sie haben mögen? die Orthodoxen wissen den Vortheil nicht⁴, desshalb bleiben so viele Sachen von ihnen in den Läden liegen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun weiter!

FRAU BETTELSACKIN. — Es sind insonderheit drey Dinge, welche uns gantz zu Grunde richten.

FRAU GLAUBELEICHT. — Welche denn?

FRAU BETTELSACKIN. — Vors erste die Hällischen Studenten⁵. Denn, wenn wir ihnen nicht mit Gelde unter die Arme greiffen, so würden sie bald zu den Orthodoxen übergehen,

FRAU GLAUBELEICHT. — Das ist wahr. Das andere?

¹ La traductrice exprime explicitement ce qui n'est qu'indiqué dans le français.

² Elle insiste et croit nécessaire d'ajouter cette cheville.

³ Toujours le parti pris d'exagération.

⁴ Obscur gallicisme.

⁵ L'entretien des étudiants pauvres du séminaire fondé par Francke, à Halle, était aux frais des piétistes riches.

M^{lle} BAUDICHON. — Ce sont les Prêtres interdits. Car comment voulez-vous que tant de saints Prêtres subsistent désormais.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh mais, comme la plupart ne sont pas de Paris, ils pourroient retourner dans leurs Diocèses.

M^{lle} BAUDICHON. — Que dites-vous là, Madame? Nonobstant leur interdit, ils rendent ici de grands services. Ils erient, ils se plaignent, ils vont de maison en maison décrier M. l'Archevêque et le Ministère. Cela fait un bien infini.

M^{me} LUCRÈCE. — Quel est le troisième article?

M^{lle} BAUDICHON. — Ce sont les miracles de Saint-Pâris¹.

M^{me} LUCRÈCE. — Comment donc! Que veux-tu dire?

M^{lle} BAUDICHON. — C'est que Saint Pâris fait bien des miracles, comme vous sçavez. (*à part*) ah! je crains d'en avoir trop dit.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, est-ce que ces miracles-là se font pour de l'argent? Seroit-on d'assez mauvaise foi pour...

M^{lle} BAUDICHON. — Je ne dis pas cela, Madame².

M^{me} LUCRÈCE. — Que veux-tu donc dire?

M^{lle} BAUDICHON. — Mais... c'est que... pour entretenir la dévotion du peuple, il faut... brûler beaucoup de cierges sur le tombeau de Saint Pâris, et la cire coute cher. Et puis ne faut-il pas faire quelques aumônes charitables aux pauvres gens que Saint Pâris a guéris? Tout le monde sçait qu'il a coûté deux cens francs d'aumône pour une femme seule; encore le miracle étoit-il des plus communs.

¹ Le diacre Pâris étoit constamment qualifié de « Saint », dans les libelles jansénistes.

² Mlle Baudichon fait pendant à M. Bertaudin, pour la fourberie, en même temps que pour la cupidité. Comme on se sent loin de Port-Royal, des Mère Angélique et des Antoine Arnauld, dans ce milieu que l'écrivain jésuite prétend être la société janséniste de son temps! La gageure est hardie, qui lui fait incarner, sous les traits de Macette et de Tartufe, des croyants que leur intransigeance doctrinale persuadait de résister ouvertement au pouvoir et qu'aucune forme de persécution n'intimidait!

FRAU BETTELSACKIN. — Das sind die Prediger, die man in Schlesien¹ und anderwärts des Pietismi wegen abgesetzt hat. Wie sollten die armen Leute leben, wenn man ihnen nicht Vorschub thäte.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das ist wohl gut : Aber, weil doch die meisten nicht von Königsberg sind, so möchte ein jeder in sein Land gehen .

FRAU BETTELSACKIN. — Ach ! was sagen sie ? Sie leisten uns dem ohngeachtet sehr grosse Dienste. Sie schreyen, sie klagen, sie gehen aus einem Hause ins andere ; und schimpffen auf die Orthodoxen. Das wircket viel Gutes.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun ! das dritte ?

FRAU BETTELSACKIN. — Das ist die Artzeney aus dem Waisen-hause².

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun ! was wollt ihr sagen ?

FRAU BETTELSACKIN. — Davon werden so viel Leute gesund ; und das kostet uns immer Geld... (*Beyseite :*) Potz tausend ! da habe ich mich vergangen³.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun ? werden denn etwan die Leute mit Geld erkaufft ? dass sie nur vorgeben, sie wären gesund geworden ? Sollten unsere Herren so gottlos⁴ seyn ?

FRAU BETTELSACKIN. — Das sage ich nicht.

FRAU GLAUBELEICHT. — Was wollt ihr denn sagen ?

FRAU BETTELSACKIN. — Sehn sie nur.... es ist.... Man muss doch diese Artzeneyen in den Ruff bringen, und da muss man allerley Leute kriegen.... Da muss man vor viel arme Krancken die Artzeneyen verschreiben, und sie sind sehr theuer. Ubrigens muss man denen, welche gesund geworden sind, so viel Allmosen geben, damit sie es nur allenthalben ausbreiten⁵. Wahrhafftig ! eine ein-

¹ Les protestants avaient à souffrir, en Silésie, de l'intolérance catholique. Spener lui-même s'interposa, en leur faveur, auprès de l'épouse de Charles XI de Suède, princesse allemande.

² Equivalence ingénieuse et perfide. — La pharmacie que Francke avait instituée, en annexe de l'orphelinat de Halle, débitait, à des prix élevés, quelques médicaments réputés miraculeux.

³ On attendrait « verredet. »

⁴ Exagération maladroite.

⁵ Mme G. redoute que son lecteur ne comprenne pas à demi-mots.

M^{me} LUCRÈCE. — Tout cela est bon ; mais je ne puis plus y fournir, et pour cette fois ici je ne te donnerai que ces vingt pistoles. Adieu, mon enfant ; fais bien mes complimens à nos Messieurs.

M^{lle} BAUDICHON. — Je n'y manquerai pas, Madame.

SCÈNE IV

M^{me} LUCRÈCE, FINETTE

M^{me} LUCRÈCE. — Finette !

FINETTE. — Que vous plaît-il, Madame ?

M^{me} LUCRÈCE. — Fais venir ma fille Angélique ; car je crois entendre venir M. Bertaudin.

FINETTE. — Oüi, le voilà lui-même avec son cher neveu M. de la Bertaudinière. (*à part en s'en allant*) Angélique est pourtant avec son oncle. Il faut qu'ils se dépêchent de convenir ensemble.

SCÈNE V

M^{me} LUCRÈCE, M. BERTAUDIN, M. DE LA BERTAUDINIÈRE

M. BERTAUDIN. — Madame, je ressens une grande consolation de l'honneur que vous faites à mon neveu de le recevoir dans une aussi sainte famille que la vôtre, et je me flatte que les bons exemples qu'il y trouvera contribueront à mûrir les heureuses dispositions qu'il a pour la vertu.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh ! pour cela, je m'en picque¹.

¹ M^{me} Lucrèce est aussi entêtée à marier sa fille à ce nigaud, que l'est Argan, dans le *Malade imaginaire*, à donner la sienne à Thomas Diafoirus, dont la niaise et pédantesque verve est si divertissante.

tzige Frau hat uns 70 Gulden gekostet; und ihre Krankheit war doch nicht sonderlich.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das ist alles sehr gut : Aber ich kan nicht mehr so viel geben. Da habt ihr vor diessmahl nur 2 Ducaten¹. Adieu, meine Tochter ! Grösset eure Herren.

FRAU BETTELSACKIN. — Ich werde es ausrichten.

VIERTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, CATHRINE

FRAU GLAUBELEICHT. — Cathrine !

CATHRINE. — Was befehlen sie ?

FRAU GLAUBELEICHT. — Ruffe mir Luischen her ! Mich dünckt, Herr Scheinfromm kömmt.

CATHRINE. — Ja ! da sind sie alle beyde² (*Beyseite*) Jungfer Luischen hat ihren Herrn Vetter bey sich. Sie müssen sich geschwinde bedencken, was zu thun sey.

FÜNFTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, HERR SCHEINFROMM
DER JUNGE HERR VON MUCKERSDORFF

SCHEINFROMM. — Madame³ ! Es ist mir eine unaussprechliche Freude, dass mein Vetter das Glück haben soll⁴, in eine so heilige Familie zu kommen, als die ihrige ist ; und ich hoffe, dass die guten Exempel⁵, so er darinnen finden wird, ihn in dem guten Anfange zur Tugend, der sich bey ihm befindet, noch mehr bestärcken werden.

MUCKERSDORFF. — Das ist wahr⁶.

¹ Le ducat valait 9 fr. 60.

² Le texte est appauvri.

³ D'un usage courant. Cf. p. 175, n. 3.

⁴ M. Faux-dévoit est singulièrement loin de posséder au même degré que M. Bertaudin l'art des compliments captieux et des belles formes révérencieuses.

⁵ Au sens moral.

⁶ La réplique est très écourtée.

M. BERTAUDIN. — C'est à lui surtout à vous en marquer sa reconnaissance. Mon neveu, dites donc quelque chose à Madame.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh ! laissez-moi faire.

M^{me} LUCRÈCE. — Monsieur votre oncle m'a dit beaucoup de bien de vous, M. de la Bertaudinière.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Ah, Madame, c'est qu'il se mocque.

M^{me} LUCRÈCE. — Je crois que vous serez bien aise d'épouser ma Fille.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh ! pour cela, oui.

M^{me} LUCRÈCE. — Et que vous ne serez pas fâché d'entrer dans la famille.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh ! pour cela, non.

M. BERTAUDIN. — Excusez, Madame, la simplicité d'un jeune homme qui, toujours élevé dans l'étude de la piété, n'a jamais vu le monde.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — O ! que pardonnez-moi.

M^{me} LUCRÈCE. — Il est vrai que M. de la Bertaudinière me paroît n'avoir pas encore beaucoup d'usage et cela me fait quelque peine pour ma Fille, mais cela viendra...

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh qu'oui, cela viendra. La barbe m'est bien venuë déjà. Mais c'est que la bonté que vous avez de me faire l'honneur...

M^{me} LUCRÈCE. — Cela suffit, Monsieur, et je suis bien sûre de vos sentimens.

M. BERTAUDIN. — Que vous avez de bonté, Madame !

M^{me} LUCRÈCE. — Il ne faut pourtant pas paroître tout à fait si neuf, Monsieur de la Bertaudinière.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh Dame ! je ne sçais comme cela se fait : car c'est à mesure que je deviens grand !

SCHEINFROMM. — Es wird seine Schuldigkeit seyn, ihnen davor gebührend zu danken¹.

MUCKERSDORFF. — O! Herr Vetter, lass er mich nur zufrieden!²

FRAU GLAUBELEICHT. — Der Herr Vetter hat mir von ihnen und ihrem Land-Guthe³ viel gutes gesagt.

MUCKERSDORFF. — O! er hat geschertzt!

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich glaube, es ist ihnen lieb, meine Tochter zu heyrathen.

MUCKERSDORFF. — O! ja!

FRAU GLAUBELEICHT. — Es wird ihnen doch nicht zuwider seyn, in meine Familie zu kommen?

MUCKERSDORFF. — O! nein!

SCHEINFROMM. — Verzeihen sie doch die Einfalt seiner Sitten. Er hat sich allezeit unter lauter himmlischen Betrachtungen befunden, und kennet die Welt nicht.

MUCKERSDORFF. — O! verzeihen sie mir⁴!

FRAU GLAUBELEICHT. — Es ist wahr, der Herr von Muckersdorff scheint noch sehr neu zu seyn und das macht mir ein wenig bange. Doch, das wird schon kommen.

MUCKERSDORFF. — O! ja! Ist mir doch schon der Bart gewachsen, und ich habe nichts darzu gethan⁵. Aber Dero Güte, durch welche ich die Ehre erlange...

FRAU GLAUBELEICHT. — Es ist schon genung, mein Herr von Muckersdorff, ich bin von ihrer guten Meynung überzeugt.

SCHEINFROMM. — Wie gütig sind sie doch, Madame!

FRAU GLAUBELEICHT. — Man muss aber auch nicht so gar scheu⁶ seyn, mein Herr von Muckersdorff.

MUCKERSDORFF. — Zum Hencker, ich weiss nicht, wie ichs machen soll; das muss sich wohl geben, wenn ich grösser werde⁷.

¹ Un point essentiel est ici supprimé.

² Cette brusquerie constitue un faux sens. Entre M. de la Bertaudinière et M. de Muckersdorf, il y a presque autant d'écart qu'entre Thomas Diafoirus et M. de la Bertaudinière.

³ Vaine superfétation.

⁴ Le sens du français n'est pas rendu.

⁵ La deuxième proposition est une bien puérile addition de la traductrice.

⁶ Ne rend pas « neuf ».

⁷ Le contresens est ici bien formel.

M. BERTAUDIN. — J'espère qu'il se formera dans peu. Car d'ailleurs, il ne manque point d'esprit; et il fait même des Vers français assez joliment.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah, ah! j'en verrai volontiers de sa façon, et cela me fera plaisir pour ma fille.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Eh bien, je vous en apporterai tantôt.

M. BERTAUDIN. — Mon neveu, voilà Mademoiselle Angélique, saluez-la.

SCÈNE VI

M^{me} LUCRÈCE, ANGÉLIQUE, M. BERTAUDIN
M. DE LA BERTAUDINIÈRE, FINETTE

M. DE LA BERTAUDINIÈRE à *Finette*. — Mademoiselle, l'éclat qui reluit dans vos yeux¹... (*Finette rit*) oh, oh, cela vous fait rire.

M. BERTAUDIN. — Que faites-vous donc, mon neveu? ce n'est pas là Mademoiselle Angélique, la voici.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Ah, Ah!... l'éclat qui reluit dans vos yeux... foin, j'ai une mémoire de lièvre, et puis je suis tout honteux devant les filles.

M^{me} LUCRÈCE. — Laissons-là les compliments, Monsieur. Vous aurez le temps de lui en faire, et l'essentiel est que vous viviez bien ensemble dans une sainte et parfaite union.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh! je crois que nous vivrons bien ensemble, car comme je ne suis point Moliniste, elle ne l'est pas non plus.

M^{me} LUCRÈCE. — Je ne le crois pas.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh! c'est que je me mocque de la

¹ L'imitation de Molière (*Malade imag.*, II, sc. VII et XI) est flagrante.

SCHEINFROMM. — Ich hoffe, er wird schon werden. Denn er hat doch sonst Verstand; und er macht rechte artige Verse.

FRAU GLAUBELEICHT. — Wie? er macht Verse? Ey! ich möchte gern welche sehen.

MUCKERSDORFF. — Ich will ihnen welche bringen.

SCHEINFROMM. — Vetter! da ist Jungfer Luischen, rede er sie doch an.

SECHSTER AUFTRITT

HERR SCHEINFROMM, FRAU GLAUBELEICHTIN

HERR VON MUCKERSDORFF, JUNGFER LUISCHEN, CATHRINE

MUCKERSDORFF. (*zu Cathrinen*). — Mademoiselle! der helle Blitz ihrer strahlenden Augen! (*Cathrine lacht*). O! ho: lachen sie mich nicht aus?¹

SCHEINFROMM. — Was macht er denn? Vetter! Das ist nicht Jungfer Luischen; diss ist sie.

MUCKERSDORFF. — Ah, ha!.. Mademoiselle, der helle Blitz ihrer strahlenden Augen... der helle Blitz... der helle Blitz... Blitz... Blitz... ihrer²... ach! mein Gedächtniss ist nicht einen Finger lang³. Und ich werde auch schon gantz scheu, wenn ich Mädgens sehe.

FRAU GLAUBELEICHT. — Lassen sie nur seyn; sie werden noch Zeit genug haben zu complimentiren. Es kömmt nur darauf an, das sie wohl mit einander leben⁴.

MUCKERSDORFF. — O! das glaube ich gewiss! Denn ich bin nicht Orthodox, und sie ists auch nicht.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich glaube es auch!

MUCKERSDORFF. — O! ich lache die Orthodoxen aus. Ich habe im Hällischen Pädagogio studiert, sehn sie; Und wenn ich einen Ortho-

¹ Nouvelle outrance d'expression.

² Exagération dans le sens de la bouffonnerie.

³ L'équivalence est médiocre.

⁴ Mme G... préoccupée d'un équilibre tout extérieur, semble avoir à cœur de retrancher d'un côté ce qu'elle ajoute de l'autre.

Constitution, moi. J'ai fait mes études à l'Université, voyez-vous ? Et quand je rencontre des Jésuites, je ne manque jamais de leur dire... (*Il contrefait le coq d'Inde*) pia, pia, pia, glou, glou, glou, glou¹.

M. BERTAUDIN (*haussant les épaules*). — Mais, mon neveu, en vérité !... Madame cette grande naïveté est une marque de la simplicité et de la candeur de son âme. Vos leçons corrigeront en lui ce qu'il y a de défectueux.

M^{me} LUCRÈCE. — Ces défauts-là sont peu de chose et ne font point de tort à un mérite solide. Eh ! bien, ma fille, vous ne répondez rien ?

ANGÉLIQUE. — Que voulez-vous que je réponde, Madame, je ne sçais point faire le coq d'Inde.

FINETTE. — C'est bien dommage ! car il me semble que cela feroit un beau concert.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Mademoiselle Angélique sçait-elle la musique ?

ANGÉLIQUE. — Point du tout, Monsieur.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. Eh ! bien, ny moi non plus. Mais je voudrois que vous m'eussiez entendu chanter lorsque j'étois tout petit. Aussi on disoit que j'étois bien malin ; mais c'est signe d'une bonne marque.

M^{me} LUCRÈCE (*à M. Bertaudin*). — Monsieur, je suis bien aise d'avoir vu Monsieur vôtre neveu ; et il ne s'agit plus que de faire

¹ Suivant une tradition peu sûre, les Jésuites étaient réputés avoir introduit les premiers le coq d'Inde en Europe. De là l'origine de cette moquerie, qui se perpétua, à leur égard, dans le populaire.

doxen begegne, so sage ich allezeit (*Er macht den welschen Hahn nach*) pia, pia, pia! glu, glu, glu, glu!¹

SCHEINFROMM (*zieht die Achseln*). — Aber Vetter, ich weiss nicht... Madame, sie sehen wohl seine Unschuld. Es ist ein Zeichen seiner Redlichkeit. Ihre Lehren werden das alles in ihm verändern².

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach! das sind kleine Fehler! die thun einer wahren Gottseligkeit keinen Abbruch. Nun, meine Tochter! du sagst nichts?

LUISCHEN. — Was soll ich sagen Mama? ich kan mit den welschen Hühnern nicht reden³.

CATHRINE. — Das ist ewig schade! denn das würde ein schön Gespräche⁴ seyn.

MUCKERSDORFF. — Verstehn sie die Music, Mademoiselle?

LUISCHEN. — Gantz und gar nicht.

MUCKERSDORFF. — Ich auch nicht. Aber ich wollte, dass sie mich hätten singen gehört, wie ich gantz klein war. Die Leute sagten auch damahls, dass ich sehr leichtfertig⁵ wäre; aber das ist ein Merckmahl eines guten Zeichens⁶.

FRAU GLAUBELEICHT (*zum Scheinfromm*). — Herr Magister, es ist mir lieb, dass ich ihren Vetter gesehen habe. Sie können den Contract

¹ Ces facétieuses onomatopées que la traductrice copie docilement ne pouvaient être d'aucune signification pour le lecteur allemand et ne correspondaient, sans doute, à rien de réel.

² Tout cela est sec et écourté, et la langue est à peine allemande de tour.

³ La réponse est brusque, au lieu d'être finement ironique, comme celle que prononce Angélique.

⁴ N'est pas aussi plaisamment évocateur que « concert ».

⁵ La traductrice emploie ce mot dans l'acception d'« espiègle », qui ne lui est pas inhérente.

⁶ On veut croire que cet amphigouri est intentionnel et vise à un effet comique.

dresser le contrat de mariage. Vous sçavez mes intentions et ce que je donne à ma fille. Je vous ai remis la procuration que mon mari m'a donnée en partant pour agir en son nom avec la même autorité que lui-même. Ainsi, allez faire dresser le contrat par un Notaire. Ayez soin qu'il soit en bonne forme, et quand vous l'apporterez tantôt, je le signerai sans y regarder après vous ¹.

M. BERTAUDIN. — Quoi ! Madame, vous ne prendrez seulement pas la précaution de lire le contrat avant que de le signer ?

M^{me} LUCRÈCE. — Des précautions avec Monsieur Bertaudin ! non, Monsieur, je vous assure. Ce serait manquer à la confiance que j'ai en vous et je vous promets que je ne le ferai pas.

FINETTE (*à part*). — Il me semble que je ne m'y fierois pas tant, moi.

M. BERTAUDIN. — Que cette confiance m'est précieuse, Madame ! Soyez sûre que je n'en ferai qu'un bon usage, et que j'exécuterai fidèlement vos ordres. Vous vous retirez, Madame ?

¹ Bertaudin s'empresse de tirer des paroles de Mme Lucrèce une conclusion abusive.

nur machen lassen¹. Sie wissen meine Meinung², was ich meiner Tochter mit geben will. Ich habe ihnen die Vollmacht übergeben, die mir mein Liebster³ gelassen hat, dass ich in seinem Nahmen alles thun könnte, was ich wollte⁴. Gehen sie also damit zu einem Advocaten⁵ und lassen sie sich eine Schrift⁶ aufsetzen. Sorgen sie davor, dass sie gültig⁷ sey; und wenn sie sie denn zu mir bringen; so will ich sie ungelesen⁸ unterschreiben.

SCHEINFROMM. — Wie? Madame! Wollen sie nicht einmahl die Behutsamkeit gebrauchen⁹, und die Schrift zuvor lesen?

FRAU GLAUBELEICHT. — Wie? mit dem Herrn Scheinfromm sollte ich so misstrauisch umgehen? Nein! gewiss nicht! das bin ich gegen sie nicht fähig; ich verspreche ihnen, dass ichs nicht lesen¹⁰ will.

CATHRINE (*beyseite*). — Und mich dünckt, ich läse es gewiss.

SCHEINFROMM. — Ach! wie theuer ist mir dieses gute Vertrauen, Madame! Seyn sie versichert, dass ich es nicht missbrauchen will; sondern dass ich ihren Willen getreulich ausrichten will. Sie gehen weg¹¹, Madame?

¹ Faux sens. — Mme Lucrèce dit : « il ne reste plus que de », c'est-à-dire : « il ne reste plus qu'à ». — Cela devient, dans la bouche de Mme Crédule : « vous pouvez, libre à vous de... »

² En vérité, on est surpris d'un pareil style, quand on a lu la *Correspondance* de Mme Gottsched.

³ Mme Lucrèce dit simplement : mari; or le choix de l'épithète est dans la version allemande particulièrement malheureux en l'occurrence, puisque « Liebster », dans la langue des piétistes, n'était applicable qu'à Dieu.

⁴ Le vague de l'assertion dégénère en faux sens.

⁵ Dans l'acception de « notaire ».

⁶ L'imprécision du terme est peu admissible.

⁷ L'épithète est d'une singulière gaucherie.

⁸ Mme Crédule appuie trop. Chez Bougeant, c'est Bertaudin qui interprète indiscrètement les paroles de Mme Lucrèce et l'amène à dire explicitement plus qu'elle n'avait eu tout d'abord en pensée de le faire.

⁹ Précaution. — Cf. le dicton : aus Behutsamkeit folgt Sicherheit. — Au lieu de « gebrauchen », on attendrait plutôt « anwenden ».

¹⁰ Même remarque qu'à la note 8.

¹¹ Il y a du sans-gêne, un excès de familiarité dans cette façon de dire.

M^{me} LUGRÈCE. — Oui, je vais attendre les Dames et les Messieurs de notre assemblée qui vont arriver.

M. BERTAUDIN. — Mon neveu, prenez congé de ces Dames.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE (*faisant des révérences d'une manière ridicule*). — Jusqu'au revoir, Madame. Sans adieu, Mademoiselle.

FINETTE. — Peste soit du butor ! Bon ! voici à présent nôtre prude. Laissons-là. Je m'imagine qu'elle est bien aïse et qu'elle croit déjà tenir Eraste.

SCÈNE VII

DORISE, ANGÉLIQUE

DORISE. — Enfin, ma sœur vous êtes au comble de vos vœux et vous allez être mariée. Je vous en félicite.

ANGÉLIQUE. — C'est un effet des bontés que vous avez pour moi.

DORISE. — Il est vrai que l'époux qu'on vous donne n'est pas tout à fait de votre choix ; mais le mérite de l'obéissance doit être compté pour quelque chose.

ANGÉLIQUE. — Hélas ! si vous l'estimez tant, je vous le céderai sans peine tout entier.

DORISE. — Moi, ma sœur ! je n'aurai garde de vous enlever l'Époux que ma mère vous donne. Vous m'avez tantôt défendu d'y penser.

ANGÉLIQUE. — Que vous êtes charitable !

FRAU GLAUBELEICHT. — Ja ! ich muss gehen und meine Zusammenkunft erwarten ¹.

SCHEINFROMM. — Vetter ! nehme er Abschied.

MUCKERSDORFF (*macht viel Reverentzen*). — Biss aufs Wiedersehen ! Madame ! Adieu, Mademoiselle !

CATHRINE. — Zum Hencker ! das ist ein Kalbs-Kopff ! Gut, da kömmt unsere andere Jungfer². Mich dünckt, {sie ist sehr froh ; und glaubt, sie habe den Liebmann schon beym Ermel.

SIEBENDER AUFTRITT

JUNGFER DORCHEN, JUNGFER LUISCHEN

DORCHEN. — Nun, meine liebe Schwester ! endlich hast du, was du gewünschet hast³. Nunmehr wirst du Hochzeit machen. Ich wünsche dir Glück darzu !

LUISCHEN. — Das ist ein Zeichen deiner Redlichkeit⁴.

DORCHEN. — Es ist wahr, dein Bräutigam gefällt dir nicht⁵ ; aber du hast auch das Vergnügen dabey, dass du der Mama gehorsam bist.

LUISCHEN. — Ach ! wenn dir das ein so grosses Vergnügen⁶ zu seyn bedünckt ; so will ich dirs sehr gerne überlassen.

DORCHEN. — Ich ? meine Schwester ! Behüte mich Gott, dass ich dir deinen Bräutigam⁷ wegnehmen sollte ! du hast es mir selbst verbothen.

LUISCHEN. — Du bist sehr gewissenhaft⁸.

¹ L'adaptation devient, à mesure que l'on avance, de moins en moins précise et le style est de plus en plus négligé.

² L'épithète de « prude » n'est pas rendue.

³ L'élégance de la phrase française est de nouveau sacrifiée.

⁴ N'équivaut pas à : « des bontés que ».

⁵ Tout ce qui constitue les ménagements de la politesse française a été supprimé : il ne reste que l'assertion brutale.

⁶ Au lieu de : « mérite ». — Il y a du tact dans les propos de Dorise, en dépit de l'ironie implicite. Les paroles de Dosette sont outrageantes.

⁷ L'expression est tout à fait impropre et choquante, puisque Louise n'a pas donné sa foi à M. de Muckersdorf.

⁸ Faux sens d'expression, par rapport à l'original.

DORISE. — Mais vous voyez pourtant que vos droits sur Eraste n'étoient pas aussi assurés que vous le disiez ; et s'il lui prenoit envie de soupirer pour moi, je ne vois pas quel intérêt vous y pourriez prendre¹.

ANGÉLIQUE. — Quoi ! ma sœur, avec une vertu si épurée et une Morale si austère vous vous entretenez de semblables idées ?

DORISE. — Et vous, avec si peu de principes et de lumières, vous vous mêlez de me faire des leçons ? Soyez tranquille, ma sœur ; je sçais mieux que vous ce que le devoir et la bienséance exigent de moi.

ANGÉLIQUE. — Je le crois ; mais soyez tranquille vous-même sur les sentimens d'Eraste. Votre vertu n'aura jamais lieu de s'en allarmer. Le voici qui vient apparemment me voir ; mais je vous laisserai, si vous voulez, la liberté de vous expliquer la première avec lui ; et si vous en faites un amant², je vous l'abandonne.

DORISE. — Vous me l'abandonnez ?

ANGÉLIQUE. — Oui, je vous l'abandonne.

¹ « A quel titre, et de quel droit, vous vous en mêleriez »,

² « Si vous faites la conquête de son cœur ».

DORCHEN. — Du siehst aber nun doch, dass deine Hoffnung¹ auf Liebmann nicht so gantz untrüglich gewesen ist ! Und wenn er mir anjetzo sein Hertz schenken² wollte, so sehe ich nicht, dass es dir zuwider³ seyn könnte.

LUISCHEN. — Wie ? schicken sich denn solche Gedancken zu der Gottseeligkeit⁴, und zu dem heiligen Leben, das du führen willst.

DORCHEN. — Schickt es sich denn vor dich, dass du mir Lectionen⁵ gibst, da du doch keinen Unterricht⁶ von hohen Dingen bekommen hast ? Sey doch nur stille⁷. Ich weiss es besser, als du, was sich vor mich schickt oder nicht.

LUISCHEN. — Ich glaube : aber sey viel mehr selbst stille, in Absicht⁸ auf den Libemann. Doch ! da ist er. Er wird mich ohnfehlbar⁹ sprechen wollen, aber ich will dir Gelegenheit geben, zuerst mit ihm zu sprechen. Und wenn er dein Liebhaber werden will, so überlasse ich ihn dir.

DORCHEN. — Du überlässt ihn mir ?

LUISCHEN. — Ja, ich überlasse ihn dir.

¹ Même observation qu'à la précédente note.

² Mme G... est d'une impuissance évidente à rendre la distinction de la langue et des manières françaises. En ce sens, — et en ce sens seulement, — son ouvrage est vraiment documentaire. Son essai d'adaptation, rehaussé par la critique allemande au rang d'un ouvrage original, reste considérablement en deçà d'un modèle que la multiplicité des chefs-d'œuvre de l'art français contemporain a pourtant tout à fait offusqué. Il est manifeste que la « société polie », dont Røderer a été, pour la France, l'historiographe, n'a pas son équivalent, à la même heure, en Allemagne, et que la langue allemande, d'autre part, n'a rien encore — à cette date de 1736, — des ressources qu'il faudrait pour traduire les formes raffinées du « bon ton », familières cependant, en France, à la bourgeoisie elle-même.

³ Tout à fait faux, psychologiquement inexac

⁴ Au sens de « Frömmigkeit ».

⁵ Dans l'acception de « Verweis ».

⁶ Bougeant ne dit pas qu'elle n'a pas été instruite, mais qu'elle n'a pas profité de l'enseignement.

⁷ Il y a beaucoup plus de courtoisie dans le hautain « Rassurez-vous ! » de Dorise.

⁸ Cf. Lessing, 7, 38. « In Absicht auf die Deutlichkeit. » — Une phrase tombe. Mme G... « hat manches ausgelassen », comme elle n'est pas loin de s'en faire honneur dans son Avant-propos.

⁹ Au lieu de « apparemment », qui est bien plus délicat,

SCÈNE VIII

DORISE, ERASTE

ERASTE. — Qu'entends-je ? Angélique m'évite et dit qu'elle m'abandonne ! juste Ciel ! que dois-je croire ? Mademoiselle, de grâce, expliquez-moi ce Mystère. Angélique obéit-elle aux volontés de sa Mère ? Consent-elle en effet à m'abandonner ?

DORISE. — Vous venez de l'entendre : en pouvez-vous douter ?

ERASTE. — L'ingrate ! elle me trahit pour me sacrifier à un indigne rival ! O, Dieu ! que vais-je devenir ?

DORISE. — Je vous plaindrois, Eraste, si vous n'aviez pas le moyen de vous vanger.

ERASTE (*révant avec action*). — Encore si le rival qu'elle me préfère étoit digne de son choix !

DORISE. — Il est vrai que je ne serois jamais capable d'une telle ingratitude.

ERASTE. — Me trahir de la sorte !

DORISE. — Croyez-moi. Faites lui connoître son sort en vous vangeant par un choix plus digne de vous.

ERASTE. — Quelle cruauté ! elle n'entreprend seulement pas de se justifier. Elle m'évite, elle me fuit.

DORISE. — Vangez-vous, Eraste, encore une fois, et faites réflexion à ce que je vous dis.

ERASTE. — Non, Mademoiselle. Vous voudriez en vain justifier une si noire ingratitude. Je ne veux rien entendre.

DORISE. — Vous prenez mal ma pensée ; et loin de l'excuser...

ERASTE. — Non, Mademoiselle, non. Rien ne peut l'excuser. Comment a-t-elle pu oublier en un moment tant de services et de fidélité !

DORISE. — Ecoutez-moi, Eraste. Oubliez-la vous même, vous dis-je, et dédomagez-vous par un meilleur choix.

ERASTE. — Souscrire avec tant de facilité à l'arrêt de ma mort !

ACHTER AUFTRITT

JUNGFER DORCHEN, HERR LIEBMANN

LIEBMANN. — Was sagte sie? Jungfer Luischen geht fort? und spricht, sie will mich verlassen? O, Himmel! soll ichs glauben? Uns Himmels willen, erklären sie mir das Geheimniss. Unterwirft sie sich dem Willen ihrer Mama? Will sie mir in der That abtrünnig werden?

DORCHEN. — Sie habens gehört! Was wollen sie mehr?

LIEBMANN. — Die Ungetreue! Um so eines Nichtswürdigen halben mich zu verlassen! O' Himmel! was werde ich machen?

DORCHEN. — Ich wollte sie sehr beklagen, wenn nicht ein Mittel wäre, wie sie sich rächen könnten.

LIEBMANN (*in Gedanken*). — Wenn der, den sie mir vorziehet, nur noch ihrer Liebe werth wäre.

DORCHEN. — Das ist wahr, ich könnte so undanckbar nicht seyn.

LIEBMANN. — Mit mir so umzugehen?

DORCHEN. — Glauben sie mir! rächen sie sich, und wählen sie eine würdigere Person. Das wird die beste Bestrafung seyn¹.

LIEBMANN. — O, die Grausame? Sie begehrt sich nicht einmahl zu entschuldigen. Sie fliehet, sie vermeidet meine Gegenwart.

DORCHEN. — Rächen sie sich! Bedencken sie wohl, was ich sage.

LIEBMANN. — Nein, Mademoiselle! Sie können eine so grosse Unerkenndichkeit nicht entschuldigen. Ich mag nichts hören.

DORCHEN. — Sie verstehen mich nicht. Ich will nicht...

LIEBMANN. — Nein, Mademoiselle, nein! Es kan nicht vertheidiget werden. Wie? hat sie in einem Augenblicke meine Treue und meine Liebe vergessen können?

DORCHEN. — Hören sie mich doch nur an: Ich rathe ihnen selbst, dass sie sie vergessen, und an eine bessere Wahl gedencken sollen.

LIEBMANN. — Mit solcher Gelassenheit mein Unglücke zu beschliessen.

¹ Ce membre de phrase est une cheville ajoutée par la traductrice.

DORISE. — A quoi bon vous en plaindre, au lieu de songer à vous vanger ? Connaissiez-vous mieux, Eraste. Hélas ! sans aller bien loin, vous pourriez trouver un objet plus digne de vos vœux.

ERASTE. — Eh bien oui, j'y suis résolu.

DORISE. — Quoi votre choix est déjà fait ?

ERASTE. — Oui, et je ne doute pas que vous ne l'approuviez.

DORISE. — Eraste, vous auriez dû vous apercevoir depuis longtemps de l'estime que je fais de votre personne.

ERASTE. — Ah ! si vous avez quelque estime pour moi, vous devez approuver que je méprise une infidèle qui me trahit.

DORISE. — Il est vrai, mais la bienséance ne permet pas...

ERASTE. — Au contraire, c'est la bienséance même qui l'exige de moi.

DORISE. — Eraste, que vous êtes pressant ! qu'il vous suffise de sçavoir qu'à si vous m'obtenez de ma Mère, vous ne trouverez de ma part aucun obstacle.

ERASTE. — Vous obtenir de votre mère ?

DORISE. — Oui, Eraste ; cela vous étonne ?

ERASTE. — Excusez mon erreur. Dans le trouble où je suis, j'ai apparemment mal pris votre pensée, ou je n'ai pas bien expliqué la mienne.

DORISE. — Quelle est donc votre pensée, Monsieur ?

ERASTE. — C'est de me retirer à la campagne pour y vivre le reste de mes jours loin des yeux de l'ingrate Angélique. Je la priverai par là du cruel plaisir qu'elle auroit à triompher

DORCHEN. — Was hilffts, dass sie sich viel beklagen? Sie müssen sich zu rüchen suchen. Bedencken sie nur, wer sie sind. Ach! sie dürfften nicht weit suchen, um ein Hertz zu finden, das des ihrigen viel würdiger ist.

LIEBMANN. — Meinetwegen, ich wills thun!

DORCHEN. — Wie? haben sie sich entschlossen?

LIEBMANN. — Ja, und ich hoffe, sie werden mit mir einer Meynung seyn.

DORCHEN. — Mein Herr! sie hätten schon seit langer Zeit die Hochachtung bemercken sollen, so ich vor ihre Person habe.

LIEBMANN. — Ach! wenn sie mir ein wenig geneigt seyn, so können sie nicht missbilligen, dass ich eine ungetreue verachte.

DORCHEN. — Es ist wahr... aber der Wohlstand¹ erlaubt es nicht, dass...

LIEBMANN. — Ey! der Wohlstand selbst erfordert!

DORCHEN. — Herr Liebmann, sie sind sehr hitzig². Wissen sie³, dass, wenn die Mama mich ihnen verloben will, so sollen sie von meiner Seite kein Hindernis finden.

LIEBMANN. — Wie, ich soll bey der Mama um sie anhalten⁴?

DORCHEN. — Ja, nimmt sie das Wunder?

LIEBMANN. — Verzeihen sie! ich bin so verwirrt: Ich habe mich vielleicht nicht deutlich genug erklärt; oder sie haben mich nicht verstanden.

DORCHEN. — Wast ist denn ihre Meinung?

LIEBMANN. — Ich meyne, ich will mich von der grausamen Luise entfernen: Ich will aufs Land ziehen, und allda mein Leben beschliessen. Da werde ich doch wenigstens kein sichtbares Opfer

¹ Au sens alors courant de « Anstand » et de « Schicklichkeit ».

² « Heftig », « erbittert ». L'expression est outrée, en comparaison de « pressant ».

³ Combien y a-t-il plus de politesse dans le « qu'il vous suffise de savoir! »

⁴ Dans le français, Eraste stupéfait répète les paroles de Dorise, tant il est loin de concevoir le projet que la jeune fille lui prête. Cette finesse disparaît dans la version. Liebmann comprend si bien, qu'il formule en termes clairs le sens qui n'est qu'impliqué dans l'aveu de Dosette.

d'un amant malheureux et peut-être viendrai-je à bout de l'oublier.

DORISE. — Quoi ! sans aucun nouvel engagement ?

ERASTE. — Eh ! en suis-je capable désormais ? Non, je ne veux plus rien aimer, et je veux haïr jusqu'à la lumière du jour¹.

DORISE. — C'est là le beau dessein que vous avez formé pour vous vanger ?

ERASTE. — Oüi, et je vais l'exécuter à l'instant.

DORISE. — Allez, Monsieur, allez. Le dessein est trop beau pour le différer d'un moment. Mais soyez sûr que si ma sœur vous regrette, je vous regretterai moi fort peu.

SCÈNE IX

CLÉANTE, ÉRASTE

CLÉANTE. — Eraste, quel est le trouble où je vous vois ! à peine semblez-vous me reconnaître.

ERASTE. — Ah, le sort me réservoir ce dernier trait pour achever de me confondre. C'étoit peu de voir mon bonheur différé depuis deux ans contre toute raison. Du moins l'amour et la fidélité d'Angélique soutenoient ma constance. Il falloit pour mettre le comble à mon malheur qu'Angélique cessât de m'être fidèle, qu'elle me trahît et m'abandonnât pour un indigne rival. Adieu. Vous voyez Eraste pour la dernière fois.

CLÉANTE. — Eh ! pourquoi, je vous prie, vous mettez-vous ces chimères dans la tête ? je suis sûr qu'il n'en est rien.

ERASTE. — Eh ! je viens de l'entendre moi-même de sa propre bouche.

CLÉANTE. — De sa propre bouche !

ERASTE. — Oüi, Monsieur, et sa sœur me l'a confirmé.

CLÉANTE. — Sa sœur peut avoir eu ses raisons pour vous le dire ;

¹ On peut admettre ici une réminiscence du *Misanthrope*. Quand Alceste se voit trahi par Célimène, il forme aussi le propos de « fuir tous les humains » et il « fait vœu » de vivre « dans un désert », *Misanth.*, acte V, sc. 7 et 8. Bougeant à la mémoire saturée de Molière, et sa pièce se présente, si on la considère de très près, comme une adroite combinaison dans laquelle entrent des éléments empruntés à quatre comédies, au moins, du grand comique.

ihrer Rache¹ seyn, und, vielleicht vergesse ich sie gar mit der Zeit.

DORCHEN. — Wie ? wollen sie nicht mehr lieben ?

LIEBMANN. — Ach ! bin ich kunfftig hin fähig darzu ? Nein ! ich will nichts mehr lieben. Ich will aber hassen. Das Licht der Sonnen selbst will ich fliehen !

DORCHEN. — Ist denn das die schöne Rache, darüber sie so lange in Gedancken stunden ?

LIEBMANN. — Ja ! und ich wills den Augenblick ausrichten.

DORCHEN. — Gehn sie, mein Herr, gehn sie. Der Anschlag ist gar zu schön. Aber seyn sie gewis, dass, wofern meine Schwester sie ja bedauret : Ich sie doch nicht bedauern werde.

NEUNTER AUFTRITT

HERR LIEBMANN, HERR WACKERMANN

WACKERMANN. — Wie ? so tieff in Gedancken, Herr Liebmann ? Sie kennen mich ja kaum.

LIEBMANN. — Ach, das ist der ärgste Streich, der mich treffen konnte ? Meine, gantzer zwey Jahre her, ohne alle Ursache verzögerte Hochzeit war nichts dagegen². Denn die Treue und Liebe meiner Luise versüsseten mir diesen Gram³. Nein ! um mich recht zu quälen, so musste mir diese Luise untreu werden, und mich gegen einen Nichtswürdigen vertauschen. Adieu, Herr Obrister⁴. Sie sehen mich zum letzten Mahle.

WACKERMANN. — Zum Hencker ! Wer hat ihnen das Zeug in den Kopff gesetzt ? Ich wette dass es alles nichts ist.

LIEBMANN. — Ach ich habe es von ihr selbst gehört.

WACKERMANN. — Von ihr selbst ?

LIEBMANN. — Ja ! Herr Obrister ! und ihre Schwester sagts auch.

WACKERMANN. — Die Schwester kan ihre Ursachen haben, warum

¹ Cela est tout à fait à côté. De quelle « vengeance » s'agit-il ? Le français dit : « cruauté ».

² « Im Vergleiche ».

³ L'original est plus discret.

⁴ Il n'omet pas le rang de Wackermann.

mais encore une fois, je ne sçaurois le croire. Je connois trop ses sentimens.

ERASTE. — Elle peut en avoir changé.

CLÉANTE. — Quelle apparence y-a-t-il qu'elle en ait changé depuis le peu de tems que je l'ai vuë comme vous m'en aviez prié : elle avec qui je suis convenu de l'amener chez moi, et de l'y garder malgré sa Mère jusqu'à l'arrivée de mon frère. Bannissez, croyez-moi, vos soupçons et vos allarmes. Je vous réponds d'elle en un mot.

ERASTE. — Quoi ! elle s'est tantôt résoluë de se retirer chez vous ?

CLÉANTE. — Oüi ; et si je ne vois pas d'autre moyen de rompre le mariage ridicule que ma sœur veut faire, j'ai dit à ma nièce que je viendrais tantôt la prendre moi-même et l'amener¹, et elle y a consenti. Au reste, je crois, après cela que vous n'attendrez pas longtemps à l'épouser. Car j'ai reçu une lettre de mon frère qui me fait comprendre qu'il est sur le point d'arriver.

ERASTE. — Vous faites renaître l'espérance dans mon cœur. Seroit-il possible que je me fusse livré témérairement à de vaines frayeurs ? Ah, si Angélique m'est fidèle, je ne me pardonnerai jamais de l'avoir injustement soupçonnée.

CLÉANTE. — Venez vous-même avec moi éclaircir chez elle vos frivoles soupçons, et lui en demander pardon.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE²

M^{me} LUCRÈCE, BELISE, DORIMÈNE

M^{me} LUCRÈCE. — Je viens d'apprendre que ma fille Dorise est un peu indisposée d'un mal de tête. Angélique a aussi quelque

¹ Comme plus haut (acte II, sc. III) au sens de : emmener.

² Ici commence « l'Assemblée » ou « le Concile des dames ».

sie ihnen solch Zeug sagt. Aber ich kans nicht glauben. Ich weiss gar zu gut, was sie denckt.

LIEBMANN. — Sie kan sich wohl bedacht haben.

WACKERMANN. — Ich habe sie ja nur den Augenblick gesprochen. Sie ist ja mit mir eins geworden, dass ich sie zu mir nehmen soll, und so lange bey mir behalten, biss ihr Vater kömmt. Machen sie sich keine Grillen. Mit einem Worte : ich stehe vor meine Muhme¹.

LIEBMANN. — Wie, so will sie zu ihnen kommen ?

WACKERMANN. — Ja! Wofern ich kein Mittel sehe, der närrischen Heyrath zu steuern; so hab ichs mit ihr abgeredt, dass ich sie insgeheim abholen will. Und sie hat darein gewilliget. Und mich dünckt wenn die Sache so weit ist, so dürffen² sie mit ihrer Hochzeit nicht zaudern, denn ich habe einen Brieff von meinem Bruder bekommen, darinnen schreibt er mir, er werde mit ehestem hier seyn.

LIEBMANN. — Ach, ich werde wieder lebendig³. Ist es möglich, dass ich mich ohne Ursache gefürchtet habe? Ach! wo meine Luise mir treu ist, so werde ich es mir niemahls verzeihen können, dass ich sie so beleidigt habe.

WACKERMANN. — Kommen sie mit mir hin; da können sie sie selbst fragen und sie um Verzeihung bitten.

VIERTE HANDLUNG

ERSTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, FRAU ZANCKENHEIMIN

FRAU SEUFFZERIN

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich höre, dass meine Tochter Dorchen etwas kranck ist, aber es sind nur Kopff-Schmerzen. Luischen hat

¹ Voir plus haut, p. 129, n° 3.

² Dans le sens de brauchen (bedürfen), cf. Luth. wer's wissen will, darf nicht weit laufen.

³ Quelle platitude, dans ce vague adjectif, en regard de l'explosion d'allégresse d'Eraste.

affaire. Mais asseyons-nous toujours, Mesdames, et commençons, si vous le voulez bien, nos Dissertations Théologiques.

BÉLISE. — Il m'est venu une pensée, Mesdames.

DORIMÈNE. — Eh! quoi, Madame?

BÉLISE. — Ce serait de faire rédiger par écrit les actes de nos assemblées. Je m'imagine que cela seroit un ouvrage fort utile à l'Eglise, et qui serviroit à éclaircir les points les plus obscurs de la Théologie.

M^{me} LUCRÈCE. — Voilà une pensée admirable!

DORIMÈNE. — Ce dessein me paroît sublime, et outre l'utilité que l'Eglise en retireroit, je prévois qu'un tel ouvrage nous feroit beaucoup d'honneur; car enfin, il faudroit y mettre nos noms.

BÉLISE. — Sans doute, Madame, j'ai déjà même composé le titre de l'Ouvrage qui seroit : *Recueil de Dissertations Théologiques sur les points les plus difficiles de la religion, pour en faciliter l'intelligence aux Docteurs, et pour servir de regle aux Évêques dans leurs décisions : par Mesdames Lucrèce, Dorimène et Belise.*

M^{me} LUCRÈCE. — Ah, l'heureuse idée!

DORIMÈNE. — Cela est charmant. Mais il faudra faire approuver l'ouvrage par Messieurs les Avocats.

BÉLISE. — Oïi, Madame, mais seulement par les Avocats de la Consultation¹! Car pour les autres ce sont de pauvres esprits qui n'entendent pas les grandes matières.

M^{me} LUCRÈCE. — Voilà un projet admirable; et il faut l'exécuter incessamment. Mais quelle matière devons-nous traiter aujourd'hui? Nous avons déjà mis en poudre le Molinisme et toutes les opinions des Ultramontains. Nous avons marqué les bornes précises de l'au-

¹ Voir plus haut p. 92, note 3.

auch etwas zu thun. Wir wollen uns aber deswegen nicht stöhnen lassen, sondern mit unsern gottseeligen Gesprächen den Anfang machen.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Es ist mir was eingefallen. Ich meyne, wir könnten uns einen Menschen halten ¹, der unsere Unterredungen in ein Buch trüge. Das würde der Kirche ein nützliches Werck seyn ; daraus könnten die dunkelsten Theologischen Streitigkeiten entschieden werden.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das ist ein unvergleichlicher Einfall !

FRAU SEUFFZERIN. — Das wäre freylich schön ! Die Kirche würde nicht nur viel Nutzen, sondern auch viel Ehre davon haben : denn ² wir müsten unsere Nahmen darunter setzen.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Freylich. Ich habe den Titul darzu schon fertig. Er soll heissen : « Sammlung auserlesener Streitigkeiten über die schwersten Religions-Artickel, den Doctoren der heiligen Schrift und den Theologischen Facultäten zum Nutzen und Unterricht herausgegeben von denen Frauen : Glaubeleichtin, Seufzerin und Zanckenheimin. »

FRAU SEUFFZERIN. — Das ist allerliebste ! Aber unsere Herren müsten das Werck erst durchlesen.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Freylich ; aber nur die rechten eiffrigen Prediger ³ : Denn die andern sind Dumm-Köpfe ⁴, die wissen nichts von hohen Sachen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Dast ist gewiss ein schöner Vorschlag : wir müssen ihn noch heute ins Werck richten. Aber welchen Punct wollen wir zuerst vornehmen ? Die Wittenberger ⁵ haben wir schon längst unter die Bank disputiert. Die Gewalt der Geist-

¹ C'est une bien grossière façon de dire.

² On ne voit pas le lien logique, si c'est l'Eglise qui doit en retirer de l'honneur, et non pas, comme chez Bougeant, les dames elles-mêmes.

³ La traductrice remplace les avocats par les prédicateurs, puisqu'il n'y avait rien, dans l'histoire du piétisme, de comparable à la Fronde des signataires de la Consultation.

⁴ Epithète quelque peu brutale.

⁵ Voir plus haut, p. 119, n° 2.

torité de l'Eglise et des Evêques ; et je crois que nous en sommes à présent sur la grâce.

DORIMÈNE. — Oui, c'est où nous en sommes restées.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien ! il faut aussi que je vous communique une pensée. Depuis qu'on dispute sur la grâce, j'ai ouï dire que les plus habiles Théologiens n'en comprenoient pas bien la nature et regardoient ce point comme une chose qui étoit au-dessus de leur intelligence. Eclairissons donc une bonne fois entre nous ce point de doctrine, et faisons voir par là aux Théologiens que nous en sçavons plus qu'eux.

DORIMÈNE. — Oh ! cela est bien pensé et que nous allons par là répandre de jour sur cette importante matière !

M^{me} LUCRÈCE. — Et vous, Madame, qu'en pensez-vous ?

BÉLISE. — J'approuve tout à fait votre pensée, Cela seul suffiroit pour nous immortaliser.

M^{me} LUCRÈCE. — Cela étant ainsi, il ne s'agit plus que de convenir entre nous d'une définition exacte. Voulez-vous, Mesdames, dire votre pensée les premières, ou que je vous dise la mienne.

DORIMÈNE. — Commencez, Madame, s'il vous plaît.

BÉLISE. — Nous attendrons que vous ayez parlé.

M^{me} LUCRÈCE. — Puisque vous me l'ordonnez, j'aurai donc l'honneur de vous dire que je crois que la grâce est, écoutez bien, Mesdames, une hypostase¹ communicative de l'amour divin dans nos âmes.

¹ Les théologiens disaient : « Il y a en Dieu trois hypostases et une seule personne », empruntant au terme grec (ὑποστάσις) sa valeur figurée de « substance ». Pour l'effet comique, l'auteur a voulu que Mme Lucrèce fit un faux sens, en employant ce mot de la langue ésotérique.

lichen und die Kirchen-Ordnungen¹ haben wir auch schon ausgemacht. Mich dunckt, wir sind jetzo bey dem Artickel von der Wiedergeburch².

FRAU SEUFFZERIN. — Ja! da sind wir geblieben.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun, ich muss ihnen auch meine Gedanken sagen. Ich habe gehöret, dass noch kein einziger Theologus die Wiedergeburch recht erkläret habe : Und geben³ dieses vor einen sehr schweren Artickel aus. Wir wollen uns also drüber machen, und diesen Herren zeigen, dass wir klüger sind, als sie.

FRAU SEUFFZERIN. — O! das ist sehr schöne. Da werden wir die Sache in sein⁴ rechtes Licht setzen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Was sagen sie darzu, Madame?

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Ich lasse es mir gefallen. Das wird uns einen unsterblichen Nahmen machen⁵.

FRAU GLAUBELEICHT. — Wir müssen also über eine Erklärung eins werden. Wollen sie ihre Meinungen zuerst sagen ; oder soll ich anfangen ?

FRAU SEUFFZERIN. — Fangen sie nur an, Madame.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Wir wollen warten.

FRAU GLAUBELEICHT. — Weil sie es denn begehren ; so habe ich die Ehre, ihnen gu sagen, dass ich die Wiedergeburch halte, geben sie wohl Achtung ! Ich halte sie für das süsse Quell-Wasser des Hertzens, welches aus der Sophia⁶ urständet, und das himmlische

¹ Mme G... avait sans doute en mémoire les Ordonnances ecclésiastiques en vigueur à Dantzick durant sa jeunesse. Cf. Löschin. *Gesch. Danzigs*, p. 210 sqq.

² Voir plus haut, p. 111, n° 3 et 139, n° 3.

³ Sie geben. « Les théologiens (en général) présentent... »

⁴ On lit sein dans l'édition originale, et dans la copie de 1737. — Mme G... a eu en pensée « das Ding » ou « etwas », et n'a pas pris garde au genre de « die Sache ».

⁵ L'expression est écourtée et appauvrie.

⁶ Petersen et Gottf. Arnold, qui n'étaient pas des piétistes, mais des böhmi-
nistes, avaient renouvelé la théorie de « die göttliche Sophia », donnée par
leur maître (cf. Ritschl, II, p. 295, 301, 316, 324, 352). Tous les termes du
pathos mystique contenus dans les prétendues définitions des pédantes sont

DORIMÈNE. — Comment dites-vous, Madame? une hypotase?

M^{me} LUCRÈCE. — Non, je dis, une hypostase communicative de l'amour divin dans nos âmes. Est-ce que vous n'entendez pas cela, Madame?

DORIMÈNE. — Pardonnez-moi, mais qu'est-ce qu'une hypostase?

M^{me} LUCRÈCE. — Une hypostase! tout le monde entend cela.

DORIMÈNE. — N'est-ce point une hypothèse que Madame voudrait dire?

M^{me} LUCRÈCE. — Non, Madame, ce n'est point une hypothèse? et faites-moi l'honneur de croire que je ne dis que ce que je veux dire. Qu'est ce donc, à votre avis, que la nature de la grâce? Je serois curieuse de l'apprendre.

DORIMÈNE. — Je croirois plutôt que c'est une vertu sympathique qui transforme notre âme dans l'exécution du bien. Quoi! vous ne goutez pas cette définition?

M^{me} LUCRÈCE. — Ah! Madame, une vertu sympathique!

DORIMÈNE. — Oui, Madame, une vertu sympathique. Car remarquez que je dis une vertu pour exprimer la puissance de la grâce;

Wesen gebiehet ¹.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Wie war das ? das Grund-Wasser ?...

FRAU GLAUBELEICHT. — Nein ! ich sage : das süsse Quell-Wasser des Hertzens ! Verstehen sie denn das nicht ?

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Verzeihen Sie ; was ist das süsse Quell-Wasser des Hertzens.

FRAU GLAUBELEICHT. — Quell-Wasser ? Was das ist ? Je, das versteht die ganze Welt !

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Das Wasser-Bad wollen sie sagen² ?.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nein, Madame ! es ist kein Wasser-Bad. Zum Hencker ! ich werde doch wissen, wass ich rede³. Was sagen sie denn davon ? Ich möcht doch wohl gern wissen.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Nach meiner Meynung ists : die Erbohrenwerdung der himmlischen Wesenheit, aus der Selbstheit der Animalischen Seele in dem Centro des irdischen Menschen ; und windet sich einwärts wie ein Rad⁴.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach ! die Erbohrenwerdung ! Ah, ha, ha, ha !

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Ja ! Freylich ! Verstehen sie das nicht ? Das ist ja sonnen-klar !

empruntés au vocabulaire d'Arnold, à peine porté à la charge. Arnold avait écrit : *das Geheimnis der göttlichen Sophia*.

¹ Il importe de ne pas perdre de vue que Mme G., pastiche ici la langue des böhémistes et des illuministes, et non pas celle des piétistes de l'observance de Spener et de Francke.

² Il est naturel que l'on fasse à Mme G., la réputation d'un auteur spirituel, si l'on ignore à quel point elle est dépendante de Bougeant dans une scène telle que celle-ci, où elle affaiblit pourtant, d'une manière si notable, son modèle.

³ Quelle violence et quelle intempérance de langage, en comparaison du français, si poli et si plein de délicatesse et d'égards !

⁴ Mme G. a voulu tirer un effet burlesque du galimatias et du non-sens, tandis que Bougeant avait imaginé des définitions sans doute précieuses de forme, mais cependant intelligibles, — raffinées, mais non bouffonnes. De plus, elle dévie, et elle prête aux piétistes un langage que les vrais disciples de Spener n'ont jamais parlé.

sympathique parce qu'elle a de la sympathie avec les puissances de notre âme, et la transforme, la change dans l'exécution du bien. Cela est du dernier clair¹.

M^{me} LUCRÈCE. — Je ne le comprends pas.

DORIMÈNE. — En vérité, je m'en étonne, puisque vous comprenez ce que c'est qu'une hypostase communicative.

M^{me} LUCRÈCE. — Excusez, Madame. Tout le monde entend ce que c'est qu'une hypostase, mais une vertu sympathique ! quelle chimère !

DORIMÈNE. — Une hypostase communicative ! quel galimathias !

M^{me} LUCRÈCE. — Galimathias, Madame !

DORIMÈNE. — Des chimères, Madame !

M^{me} LUCRÈCE. — A moi, du galimathias !

DORIMÈNE. — A moi, des chimères !

BÉLISE. — Eh, Mesdames, en vérité, vous n'y pensez pas.

M^{me} LUCRÈCE (*à Dorimène*). — Il y a bien de la différence, Madame. Des chimères sont des chimères ; mais du galimathias...

DORIMÈNE. — Dites plutôt, Madame, que du galimathias n'est que du galimathias ; mais des chimères...

BÉLISE. — Eh ! Madame. Madame ; ah ! Mesdames, à quoi pensez-vous !

M^{me} LUCRÈCE. — Me tenir de pareils discours !

DORIMÈNE. — C'est vous qui m'en avez donné l'exemple.

M^{me} LUCRÈCE. — Chez moi !

BÉLISE. — Madame, songez-donc au scandale que vous allez faire.

DORIMÈNE. — Pourquoi me parlez-vous de chimères.

BÉLISE (*à Madame Lucrèce*). — Elle a raison (*bas*). Vous sçavez que c'est son faible.

M^{me} LUCRÈCE. — Du galimathias !

BÉLISE (*à Madame Lucrèce*). — Elle a tort. (*bas à Dorimène*) il ne faut jamais dire ces vérités-là.

M^{me} LUCRÈCE. — Oh ! je lui ferai connoître...

BÉLISE. — Eh ! non, Madame, je vous en conjure. Ne faut-il pas

¹ La définition est précieuse : elle n'est ni bouffonne, ni foncièrement inexacte.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich versteh es nicht.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Das wundert mich, da sie doch wissen, was das süsse Quell-Wasser des Hertzens ist.

FRAU GLAUBELEICHT. — Alle Menschen verstehen das. Aber die Erbohrenwerdung? Das ist phantastisch!

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Das süsse Quell-Wasser? Thorheit!

FRAU GLAUBELEICHT. — Thorheit sagen sie?

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Phantastisch sagen sie?

FRAU SEUFFZERIN. Ey! ey! erzürnen sie sich nicht!

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach! das ist ein grosser Unterscheid! Phantastich ist phantastisch; aber Thorheit?

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Umgekehrt, Madame! Thorheit ist Thorheit; aber phantastisch?

FRAU SEUFFZERIN. — Ach, liebe Schwestern! was wollen sie denn?

FRAU GLAUBELEICHT. — Mich so zu schimpffen?

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Sie haben angefangen.

FRAU GLAUBELEICHT. — In meinem Hause!

FRAU SEUFFZERIN. — Ey! versöhnen sie sich doch!¹

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Warum soll ich phantastisch reden?

FRAU SEUFFZERIN. — Sie hat recht (*leise zur Fr. Glaubeleichtein* :) Sie wissen, das es ein wunderlich Weib ist.

FRAU GLAUBELEICHT. — Thorheit?

FRAU SEUFFZERIN. — Sie hat unrecht. (*leise zur Fr. Zanckenheimin*) Man muss von solchen Dingen lieber nicht reden.

FRAU GLAUBELEICHT. — O! ich weiss schon, wass ich thun will.

FRAU SEUFFZERIN. — Ach! ich bitte sie drum. Mann muss seinem

¹ La traductrice omet les nuances de son modèle, et tout ce qui, chez Bougeant, incline vers la familiarité, elle le pousse à l'outrance.

se pardonner quelque chose dans la vie ? Passez-lui le galimathias, et elle vous passera les chimères.

DORIMÈNE. — Pour moi, je le veux bien.

M^{me} LUCRÈCE. — Et moi, je ne l'oublierai jamais.

BÉLISE. — Dissimulez donc du moins, et gardez les bienséances. Tenez : puisque vous ne pouvez pas vous accorder ensemble sur la nature de la grâce, écoutez comment je la définis, moi, et si vous approuvez ma définition, vous serez toutes deux d'accord.

M^{me} LUCRÈCE. — Volontiers.

DORIMÈNE. — J'y consens.

BÉLISE. — Eh bien donc, si on me demande ce que c'est que la nature de la grâce, je dis que c'est un écoulement harmonique de la bonté divine sur la nature humaine ¹. Voilà une définition claire, nette et précise qui passera à la barbe de tous les Théologiens ².

M^{me} LUCRÈCE. — Qui passera, Madame ?

BÉLISE. — Oïï, qui passera. Qu'y trouvez-vous à redire ?

DORIMÈNE. — Vous le croyez ?

BÉLISE. — Oui, vraiment je le crois.

M^{me} LUCRÈCE. — Pour moi, j'en doute.

DORIMÈNE. — Et moi, je n'en crois rien.

BÉLISE. — C'est que vous aimez mieux vos hypostases et vos sympathies, n'est-ce pas ? Et moi, je vous dis qu'il n'y a pas le sens commun dans vos définitions et que voilà la véritable.

M^{me} LUCRÈCE. — Madame, Madame, ménagez un peu plus les termes.

¹ Cette nouvelle définition est alambiquée, sans être non plus déraisonnable.

² « En dépit de », — « Je vais être homme, à la barbe des gens ! » assure de même Chrysale, dans les *Femmes savantes*.

Nächsten etwas zu gute halten. Verzeihen Sie ihr die Thorheit; sie wird ihnen die Phantasterey verzeihen.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Gut, ich wills thun.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nein, ich kans nicht vergessen.

FRAU SEUFFZERIN. — Ey! thun sie doch nur so, des Wohlstandes¹ wegen. Hören sie : Weil sie sich nicht vergleichen können; so will ich ihnen meine Erklärung von der Wiedergeburch sagen : Vielleicht gefällt sie ihnen besser. Und denn² ist der Streit aus.

FRAU GLAUBELEICHT. — Meinetwegen.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Ich lasse mirs gefallen.

FRAU SEUFFZERIN. — Nun hören sie! Nach meiner Meynung ist die Wiedergeburch, die Urständung des wahren Bildnisses der edlen Perle, die aus dem Magischen Seelen-Feuer gebohren, und in den ewigen Sabbath eingeführet wird³. Oder wenn ichs noch deutlicher geben soll : Sie ist eine himmlische Tinctur, wodurch die neue Seele das vegetabilische Leben der vier Elementen wegwirfft, und die Magische Seele als eine Gottheit in seiner Gleichheit nach dem Modell der Weisheit in alle Dinge einbildet⁴. Das ist eine klare Erklärung! damit wird man allen Theologis das Maul stoppfen⁵ können.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das Maul stopffen?

FRAU SEUFFZERIN. — Ja, haben sie was darwider einzuwenden?

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Etwas.

FRAU SEUFFZERIN. — Das möchte ich sehen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Mir gefällts gar nicht.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Mir auch nicht.

FRAU SEUFFZERIN. — Das macht ihr Quell-Wasser, und ihre Erbohrenwerdung ist ihnen angenehmer; ists nicht wahr? Und ich sage es ihnen ungescheuet unter die Augen ; In ihren Erklärungen ist kein menschlicher Verstand. Meine ist die rechte.

FRAU GLAUBELEICHT. — Madame, Madame, nehmen sie sich in acht.

¹ Voir plus haut, p. 221, n° 1.

² Pour « dann », — confusion propre au parler populaire.

³ Ces définitions correspondent moins encore que les précédentes à la vraie langue du piétisme.

⁴ Cela est du pur non-sens.

⁵ Au sujet de cette trivialité d'expression, voir plus haut p. 217, n° 2.

BÉLISE. — Menagez mieux les vôtres.

DORIMÈNE. — Madame a le ton décisif.

BÉLISE. — Oui, Madame, et ce ton me convient avec vous, entendez-vous bien ? Sçaviez-vous seulement l'ABC de la Théologie, lorsque je vous en ouvris le sanctuaire ? Qui est-ce qui vous a mis l'encensoir à la main ? Qui est-ce qui vous a appris que vous aviez droit de dire la Messe¹ ? N'est-ce pas moi ? Il vous sied bien vraiment de censurer ma Doctrine. Sçachez que je soutiendrai ma définition contre tous les Docteurs et tous les Evêques du monde, et que si nos Messieurs refusoient d'y souscrire, je me ferois plutôt Moliniste pour vous faire tous enrager.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah, voici un de nos illustres Avocats de la cinquantaine, M. Frondebulle², qui vient fort à propos pour juger notre différend.

SCÈNE II

M^{me} LUCRÈCE, DORIMÈNE, BÉLISE, M. FRONDEBULLE

M. FRONDEBULLE. — Comment donc, Mesdames ; il me semble que la dispute est bien échauffée. De quoi s'agit-il s'il vous plaît ?

M^{me} LUCRÈCE. — C'est Madame Bélise qui nous accuse d'ignorance.

M. FRONDEBULLE. — Ah !

DORIMÈNE. — Elle nous menace de se faire Moliniste.

M. FRONDEBULLE. — Ah, ah !

BÉLISE. — Non, Monsieur, ce sont ces Dames qui s'avisent de censurer ma doctrine.

M. FRONDEBULLE. — Oh, oh !

M^{me} LUCRÈCE. — Madame est fâchée que nous n'approuvions pas une définition qu'elle nous a faite.

¹ Outrance qui ne va qu'à caractériser les prétentions sans bornes des femmes théologiennes.

² L'avocat qui « fronde » la « bulle » Unigenitus. — C'est ainsi que, dans l'*Avare*, paraît M. Bonnefoi, notaire. Mais de telles formations, même aussi discrètes, sont exceptionnelles chez Molière, et l'auteur de *la Femme docteur* ne prête qu'à ses deux avocats (M. Fronde-bulle et M. Braillard-in) un nom comportant ainsi une valeur significative.

FRAU SEUFFZERIN. — Thun sies nur selbst.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Sie reden sehr nachdrücklich.

FRAU SEUFFZERIN. — Ja, das schickt sich auch vor mich; wenn ich mit ihnen rede. Verstehen sie das? Wusten sie wohl das geringste von der Theologie, wie ich anfieng ihnen das Verständniss zu eröffnen? Wer hat ihnen alles gesagt? Bin ichs nicht? Es steht ihnen gewiss nicht an, mich zu hoffmeistern. Sie müssen wissen, dass ich meine Erklärung gegen alle Theologische Facultäten von der Welt behaupten will. Und wenn unsere Leute es nicht annehmen, so werde ich wohl gar Orthodoxe, und will euch alle tolle machen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach! da kömmt der Herr Magister Scheinfromm¹. Er kömmt als wie geruffen.

ZWEYTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, FRAU ZANCKENHEIMIN, FRAU SEUFFZERIN,
HERR SCHEINFROMM

SCHEINFROMM. — Sie disputiren ja recht hefftig, wie ich höre. Was haben sie vor? wenn ich fragen darff.

FRAU GLAUBELEICHT. — Die Frau Seuffzerin erkläret uns vor dumme Weiber.

SCHEINFROMM. — Ah!

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Sie droht, sie will Orthodox werden.

SCHEINFROMM. — Ach! ach!

FRAU SEUFFZERIN. — Nein, sie haben mich geschimpfft², und sind mit meiner Theologie nicht zufrieden.

¹ Mme G... a confié à M. Faux-dévo! tout le rôle de Frondebulle (voir introd. p. 75).

² Ce trait est ajouté.

Nota. — *A partir de la scène II de la version allemande, les deux textes cessent de se correspondre, jusqu'à la fin du quatrième acte. A la scène VIII de l'original correspond la scène VII de la comédie de Mme Gott. (Voir Introduction, p. 75-76.) — Le parallélisme se rétablit dans sa rigueur au début du cinquième acte et se poursuit jusqu'à la fin de la pièce.*

M. FRONDEBULLE. — Ah !

DORIMÈNE. — Elle prétend qu'elle vaut mieux que la nôtre.

M. FRONDEBULLE. — Ah, ah !

BÉLISE. — Jugez-nous, Monsieur, puisque vous voilà. Il s'agit d'expliquer la nature de la grace, et d'en faire une définition Théologique claire, nette et précise; parce que nous en voulons faire un article de foi. Nous avons donné chacune notre définition, et il faut que vous décidiez laquelle est la vraie.

M. FRONDEBULLE. — Très volontiers, Mesdames; mais ne dites-vous pas qu'il s'agit d'un dogme Théologique? et d'une matière appartenante à la foi?

M^{me} LUCRÈCE. — Oûi Monsieur.

M. FRONDEBULLE. — Oh, si cela est, ayez donc la bonté d'attendre un moment que j'aïlle reprendre ma robe que mon laquais garde dans l'antichambre; car je vous avouerai une chose : Quand je parle de Théologie sans ma robe, je ne sçais, ma foi, ce que je dis, et je n'y vois goutte; mais comme si le don de la science et la grâce de la décision étoient attachés à ma robe, dès que je l'ai sur le corps, je raisonne, je décide, je coupe, taille et tranche dans les matières Théologiques comme en plein drap¹. Je reviens à vous dans le moment.

SCÈNE III

M^{me} LUCRÈCE, DORIMÈNE, BELISE

M^{me} LUCRÈCE. — Sur ce pied-là nous allons voir si ma définition est du galimathias.

DORIMÈNE. — Et si la mienne est une chimère.

BÉLISE. — Oûi, oûi, nous verrons si je m'entends un peu en Théologie.

M^{me} LUCRÈCE. — Aureste, Mesdames, il faut que je vous apprenne une nouvelle. C'est que je marie ce soir ma fille Angélique au neveu de M. Bertaudin.

DORIMÈNE. — Au neveu de M. Bertaudin !

¹ On songe aux médecins de Molière, dont l'autorité est inséparable de leur robe et de leur bonnet carré.

SCHEINFROMM. — Oh! oh!

FRAU GLAUBELEICHT. — Sie gab uns eine Erklärung, die gefiel uns nicht : Und das verdreusst sie.

SCHEINFROMM. — Ha! ha!

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Sie will durchaus, dass sie besser seyn soll, als unsere.

SCHEINFROMM. — Ah! Ha!

FRAU SEUFFZERIN. — Sie müssen uns entscheiden¹, Herr Magister. Man soll die Wiedergeburch erklären. Die Erklärung soll aber kurtz, nett² und gründlich seyn; denn wir wollen einen Glaubens-Artickel daraus machen. Wir haben eine jede unsere Meynung gesagt. Sie sollen nun sagen, wer recht hat.

SCHEINFROMM. — Gantz gern. Sagen sie nur, wovon die Rede ist.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich sage : Die Wiedergeburch ist...³.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Eine Erbohrenwerdung...

FRAU SEUFFZERIN. — Nein ! Herr Magister ! die himmlische Tinctur...

FRAU GLAUBELEICHT. — Und ich sage ! Sie ist dass süsse Quell-Wasser...

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Ich sage aber noch einmahl : Es ist die Erbohrenwerdung...

FRAU SEUFFZERIN. — Ja ! was wollts nur nicht ! Es ist die himmlische Tinctur, sage ich ; und das ists auch.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nein, es ist das süsse Quell-Wasser, und ich weiche nicht ein Haar⁴.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ein süsses Quell-Wasser...

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Eine Erbohrenwerdung...

FRAU SEUFFZERIN. — Eine himmlische Tinctur... (*Alle drey zusammen*).

¹ Populaire, avec un nom de personne comme complément — au sens de « départager ».

² Avec l'acception de l'adjectif français : klar, deutlich, cf. Less. 11, 118 : Er (Homer) hat sich jedes Bild ganz und nett gedacht.

³ La traduction laisse tomber tout entière la tirade de l'avocat sur la vertu propre à sa robe, si jolie et si bien venue chez Bougeant. Sur les divergences de l'adaptation allemande par rapport à l'original dans cette partie de la pièce, voir introd., p.

⁴ « Nicht [um] ein Haar ».

M^{me} LUCRÈCE. — Oüi Madame.

BÉLISE. — Pour cela, voilà un mariage bien désintéressé.

M^{me} LUCRÈCE. — Oh ! oüi, Madame. C'est que nous voulons faire un mariage bien Chrétien, bien Chrétien, comme dans les premiers siècles de l'Eglise.

SCÈNE IV

M^{me} LUCRÈCE, DORIMÈNE

BÉLISE, M. FRONDEBULLE (*en robe et en bonnet*).

M. FRONDEBULLE. — Allons, me voilà présentement Théologien dans les formes. Parlez : de quoi s'agit-il ?

M^{me} LUCRÈCE. — Je soutiens, Monsieur, que la grâce est...

DORIMÈNE. — Une vertu sympathique.

BÉLISE. — Non, Monsieur, un écoulement harmonique.

M^{me} LUCRÈCE. — Et moi, je dis que c'est une hypostase communicative...

DORIMÈNE. — C'est une vertu sympathique encore une fois.

BÉLISE. — C'est un écoulement harmonique, vous dis-je.

M^{me} LUCRÈCE. — Non, c'est une hypostase communicative, et je n'en démordrai pas.

Toutes trois ensemble.

M^{me} LUCRÈCE. — Une hypostase communicative.

DORIMÈNE. — Une vertu sympathique.

BÉLISE. — Un écoulement harmonique.

M. FRONDEBULLE. — Parbleu, Mesdames, parlez donc l'une après l'autre, si vous voulez qu'on vous entende. Vous, Madame, ne dites-vous pas que c'est un écoulement communicatif ?

BÉLISE. — Non, Monsieur, l'écoulement est de moi.

M^{me} LUCRÈCE. — Oui, mais le communicatif m'appartient.

DORIMÈNE. — Et je suis, moi, pour le sympathique.

M. FRONDEBULLE. — Entendons-nous donc, encore une fois.

M^{me} LUCRÈCE. — Ecoutez-moi, Monsieur, la chose est si claire.

M. FRONDEBULLE. — Je ne veux dire qu'un mot.

BÉLISE. — Un moment d'audience, Monsieur.

M^{me} LUCRÈCE. — C'est à moi de parler la première.

BÉLISE. — Je n'ai qu'un mot, Madame.

SCHEINFROMM. — Zum Hencker! so reden sie doch nicht alle drey auf einmahl; ich kann ja nichts verstehen¹. Was sagen sie, Madame? Sagten sie nicht, es wäre eine Tinctur?

FRAU SEUFFZERIN. — Nein, die Tinctur war von mir.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das Wasser war von mir!

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Und die Erbohrenwerdung von mir.

SCHEINFROMM. — Noch einmahl bitte ichs mir aus.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich will ihnen sagen, Herr Magister, die Sache ist sonnenklar.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Nur ein Wort.

FRAU SEUFFZERIN. — Nur ein halbes Wort.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich muss zuerst reden.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Ich habe nur ein Wort zu sagen, Madame.

FRAU SEUFFZERIN. — Lassen sie mich nur einen Augenblick reden. Hernach mögen sie sagen, was sie wollen.

SCHEINFROMM. — Mein Gott! Vereinigen Sie sich doch, wenn es möglich ist.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ists nicht wahr, Herr Magister? Die Wiedergeburch ist das süsse Quell-Wasser des Hertzens.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Nein! Es ist die Erbohrenwerdung der himmlischen Wesenheit aus der Selbstheit der animalischen Seele, in dem Centro des irdischen Menschen und windet sich einwärts wie ein Rad.

FRAU SEUFFZERIN. — Nein! es ist die himmlische Tinctur, wodurch die neue Seele das vegetabilische Leben der vier Elemente wegwirft und die magische Seele, als 'die Gottheit, nach dem Modell der Weissheit in alle Dinge einbildet.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das Quell-Wasser...

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Die Erbohrenwerdung...

FRAU SEUFFZERIN. — Die himmlische Tinctur...

FRAU GLAUBELEICHT. — Habe ich nicht recht, Herr Magister?

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Irre ich wohl, Herr Magister.

¹ Mme G... n'a pas pris garde qu'en prêtant à M. Faux-dévoit les paroles prononcées chez Bougeant par l'avocat Frondebulle, elle faisait parler à son personnage une langue qui ne lui est pas habituelle, et qui contraste avec les façons papelardes dont il use le reste du temps.

DORIMÈNE. — Laissez-moi parler un moment. Vous direz après tout ce que vous voudrez.

M. FRONDEBULLE. — Accordez-vous donc si vous pouvez.

M^{me} LUCRÈCE. — Voici le fait, Monsieur. N'est-il pas vrai que la grâce est une hypostase ?

DORIMÈNE. — Non, c'est une vertu.

BÉLISE. — C'est un écoulement.

M^{me} LUCRÈCE. — Communicative...

DORIMÈNE. — Sympathique.

BÉLISE. — Harmonique.

M^{me} LUCRÈCE. — De l'amour divin dans nos âmes.

DORIMÈNE. — Qui transforme nos cœurs.

BÉLISE. — De la bonté divine sur la nature humaine.

M^{me} LUCRÈCE. — N'ai-je pas raison, Monsieur ?

DORIMÈNE. — Croyez-vous que j'aye tort ?¹

BÉLISE. — Jugez-nous, Monsieur.

M. FRONDEBULLE. — Eh ! comment diable voulez-vous que je vous juge, si vous ne me faites mieux entendre le sujet de votre querelle. Adieu, Mesdames, je m'enfuis.

Toutes trois ensemble.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah, Monsieur, restez, de grâce.

DORIMÈNE. — Un moment, Monsieur.

BÉLISE. — Demeurez, je vous en conjure.

M. FRONDEBULLE. — Volontiers, mais à condition que vous ne parlez que l'une après l'autre, à mesure que je vous interrogerai.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, oui, Monsieur. Interrogez-moi la première.

DORIMÈNE. — Ah, Monsieur, que ce soit moi, je vous prie.

BÉLISE. — Je n'ai qu'un mot à dire, Monsieur.

M. FRONDEBULLE. — Oh, parbleu, j'aimerois mieux avoir à juger les treize Cantons Suisses². Adieu. Accordez-vous comme vous pourrez. (*Il veut s'en aller, les dames l'arrêtent.*)

¹ L'émulation des pédantes est traduite avec beaucoup de vie et une entente très experte des effets scéniques.

² Allusion possible aux démêlés qui avaient surgi, au commencement du XVIII^e siècle, entre les habitants de Toggenburg et l'abbé de Saint-Gall, et qui avaient pris fin, en 1712, au bénéfice des cantons protestants.

FRAU SEUFFZERIN. — Ists nicht wahr, Herr Magister?

SCHEINFROMM. — Wie kan ich sie doch vereinigen, wenn ich nicht weiss, worüber sie sich zancken? Es ist der beste Rath, ich gehe fort¹. Adieu!

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach, bleiben sie Herr Magister!

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Ach, gehen sie doch nur nicht weg. (*Alle zusammen.*)

FRAU SEUFFZERIN. — Nur einen Augenblick.

SCHEINFROMM. — Gantz gern; aber mit der Bedingung, dass mir nur immer diejenige antworte, die ich fragen werde.

FRAU GLAUBELEICHT. — Gut, Herr Magister, fragen sie mich zuerst.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Ach! fragen sie mich zuerst, ich bitte sie drum!

FRAU SEUFFZERIN. — Ich werde gantz kurz antworten.

SCHEINFROMM. — Zum Hencker! es hat ja noch kein Ende²! Adieu! ich gehe!

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach, ich lasse sie gewiss nicht weg. (*Alle drey.*)

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Sie müssen bleiben.

FRAU SEUFFZERIN. — Wir lassen sie nicht³.

SCHEINFROMM. — Nun, so reden sie hübsch eine nach der andern. (*Alle drey*) Nun, wir versprechens!

SCHEINFROMM. — Madame Glaubeleichtin⁴, was sagen sie?

FRAU GLAUBELEICHT. — Die Wiedergeburch ist das süsse Quell-Wasser des Hertzens, sag ich, welches aus der Sophia urständet, und das himmlische Weltwesen gebiehet.

¹ Même observation qu'à la note précédente. M. Faux-dévoť, l'imposteur, est assez soucieux de mettre de l'ordre dans une discussion de pédantes, pour ne pas ménager Mme Crédule dont il convoite la fortune : cela n'est point vraisemblable.

² Ces brusqueries, très naturelles chez Bougeant, de la part de Frondebulle, sont inconcevables de la part de M. Faux-dévoť. Or, Mme G... a accentué la vivacité des boutades qu'elle empruntait au texte français, au lieu de l'atténuer.

³ Le joli « ou vous direz pourquoi » n'est pas rendu.

⁴ On ne reconnaît décidément pas l'obséquieux M. Faux-dévoť.

M^{me} LUCRÈCE. — Oh, vous ne nous quitterez pas comme cela.

DORIMÈNE. — Vous resterez, Monsieur, s'il vous plaît¹.

BÉLISE. — Vous nous jugerez, ou vous direz pourquoi.

M. FRONDEBULLE. — Mais ne parlez donc que l'une après l'autre. Me le promettez-vous?

DORIMÈNE. — Allons, Monsieur : oui, je vous le promets.

BÉLISE. — Et moi aussi.

M. FRONDEBULLE. — Ça, voyons donc. Madame Lucrèce, commencez. Que prétendez-vous?

M^{me} LUCRÈCE. — Je prétends, Monsieur, que la grâce est une hypostase communicative de l'amour divin dans nos âmes.

M. FRONDEBULLE (*d'un air rêveur*). — Une hy...pos...tase... com...mu...ni...cative! ouï da... Une hy...pos...ta...se! cela me paroît assez clair. Com...mu...ni...cative! Cela est fort bien défini. (*à Dorimène*) Et vous Madame?

DORIMÈNE. — Je soutiens, moi, que c'est une vertu sympathique qui transforme, remarquez bien, qui transforme notre âme dans l'exécution du bien.

M. FRONDEBULLE. — Une vertu sym... pathique... qui nous transforme... nous transforme dans la discussion.

DORIMÈNE. — Dans l'exécution...

M. FRONDEBULLE. — Ah ouï, vous avez raison. Diable! cela est joliment dit; cela est ingénieux. (*à Belise*) Et vous Madame?

BÉLISE. — Moi, je dis que c'est un écoulement harmonique de la bonté divine sur la nature humaine.

M. FRONDEBULLE. — Peste! voici du sublime. Un écoulement harmonique!

BÉLISE. — Ouï : harmonique.

M. FRONDEBULLE. — De la nature humaine sur la...

BÉLISE. — Non, Monsieur; de la bonté divine sur la nature humaine.

M. FRONDEBULLE. — Eh ouï. C'est la même chose; mais voilà un harmonique qui me plaît beaucoup.

M^{me} LUCRÈCE. — Ne sçauriez-vous pas sur cela quelque beau pas-

¹ Avec une valeur impérative, fréquente dans la langue de la comédie. — « Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît! » (Molière, *Avare*, I, 6).

SCHEINFROMM. (*nachdenkeich*). — Das süs... se Quell... Wasser... der Hertzens... das ist ziemlich deutlich... welches... aus der Sophia... urständet... und... das... himmlische Weltwesen... gebiehet... Das ist sehr schön und deutlich erklärt. Und sie, Madame?

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Ich sage : es ist die Erbohrenwerdung der himmlischen Wesenheit aus der Selbstheit der animalischen Seele in dem Centro des irdischen Menschen und windet sich einwärts wie ein Rad.

SCHEINFROMM. — Die Er... boh... ren... werdung... der... himmlischen... Wesenheit... In Wahrheit, das ist sehr schön gesagt! Und sie, Madame?

FRAU SEUFFZERIN. — Es ist eine himmlische Tinctur, wodurch die neue Seele das vegetabilische Leben der vier Elementen wegnirfft, und die magische Seele, als die Gottheit in seiner Gleichheit, nach dem Modell der Weissheit in alle Dinge einbildet.

SCHEINFROMM. — Potz tausend¹! das ist hoch! Eine himmlische Tinctur, wodurch die vegetabilische Seele...

FRAU SEUFFZERIN. — Nein, die neue Seele...

SCHEINFROMM. — Schon gut! es ist einerley²! Aber die Erklärung gefällt mir sehr.

FRAU GLAUBELEICHT. — Könnten sie nicht etwa von der Materie eine hübsche Stelle aus Francken³ finden; das würde den Streit entscheiden.

SCHEINFROMM. — Es ist so gut, als wenn ich sie wüste; denn ich habe in meiner Bibliothek alle seine Werke.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Mich dünckt, Spener⁴ wird auch etwas davon haben.

SCHEINFROMM. — Das kan wohl seyn; denn ein guter Freund von mir hat seine Sachen gekauft.

FRAU SEUFFZERIN. — Ich bin gewiss, dass meine Erklärung von Wort zu Wort in Jacob Böhme⁵ steht.

SCHEINFROMM. — Ja, ja! ih sah neulich ein Exemplar, das war vortreflich schön eingebunden.

¹ C'est la première fois que M. Faux-dévo't s'oublie à jurer.

² La traductrice abrège de plus en plus, laissant tomber bien des répliques.

³ Voir plus haut, p. 147, n. 1.

⁴ Voir plus haut, p. 145, n. 6.

⁵ Voir plus haut, p. 113, n. 4.

sage de Saint Augustin? Cela finiroit la dispute.

M. FRONDEBULLE. — Non, mais c'est comme si je le sçavois. J'ai tout Saint Augustin dans ma bibliothèque.

DORIMÈNE. — Pour moi, je crois qu'il y a un Texte de Saint Cyprien¹ qui décide en ma faveur.

M. FRONDEBULLE. — Cela pourroit bien être; car je me souviens qu'il y a un homme de mes amis qui en a un de la dernière Édition.

BÉLISE. — Et moi je suis bien sûre que ma définition est mot pour mot dans saint Prosper².

M. FRONDEBULLE. — Oûi da. J'en vis l'autre jour un qui était fort bien relié en Maroquin.

DORIMÈNE. — Eh bien. Monsieur, vous ne nous jugez point?

M. FRONDEBULLE. — Que voulez-vous? Puisque vous avez toutes trois raison, vous ne sçauriez avoir tort. Ma foy, gardez chacune votre définition, croyez-moi.

BÉLISE. — Mais, Monsieur, cela ne se peut pas; car il s'agit d'en faire un article de foy.

M. FRONDEBULLE. — Oh, oh! Un article de foy!

DORIMÈNE. — Oui Monsieur.

M. FRONDEBULLE. — Un article de foy! eh! avez-vous pris l'avis de Messieurs les Cinquante!

M^{me} LUCRÈCE. — Non, Monsieur.

M. FRONDEBULLE. — Comment diable! Vous voulez faire un article de foy sans prendre l'avis de Messieurs de la cinquantaine? Je suis votre serviteur. J'en appelle comme d'abus³.

BÉLISE. — Que dites-vous donc, Monsieur? Vous allez faire un schisme effroyable dans l'Eglise⁴.

¹ Père de l'Eglise latine, évêque de Carthage vers le milieu du III^e siècle, mort en martyr lors des persécutions de Valérien. — M. Le Maître avait traduit son traité *De la mortalité*. — Un « solitaire » plus obscur de Rort-Royal, M. Lombert, avait écrit l'histoire du saint. Nicole et Tillemont citaient fréquemment, et avec une particulière révérence, les écrits de saint Cyprien.

² Saint Prosper d'Aquitaine, père latin du IV^e siècle, correspondant et ami de saint Augustin, s'attacha surtout à combattre l'hérésie de Pélage. M. de Saci avait traduit en vers le poème *Contre les ingrats*, et les jansénistes empruntaient souvent des arguments à son poème contre Pélage.

³ Les dames théologiennes excèdent ici leur pouvoir.

⁴ « Vous seriez cause, si vous ne nous approuvez pas, qu'un schisme effroyable surgît dans l'Eglise. »

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Nun, Herr Magister, Wer hat recht von uns?

SCHEINFROMM. — Alle drey! Glauben sie mir, bleiben sie nur eine jede bey ihrer Erklärung.

FRAU SEUFFZERIN. — Das kan aber nicht seyn : Es soll ein Glaubens-Artickel werden.

SCHEINFROMM. — O, ho! ein Glaubens Artickel! Wie? haben sie denn unsere Herren¹ darum befragt?

FRAU GLAUBELEICHT. — Nein!

SCHEINFROMM. — Wie? Und wollen Glaubens-Artickel machen, ohne die Einwilligung unserer Herrn zu haben. Ich bin ihr Diener ; damit habe ich nichts zu thun²!

DRITTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, FRAU SEUFFZERIN, FRAU ZANCKENHEIMIN
HERR MAGISTER SCHEINFROMM, EIN DIENER

DER DIENER. — Die Frau Ehrlichen³ hier neben bey ist da. Sie sagt : Sie hätte den Herrn Magister Scheinfromm hier hinein gehen sehen, und hätte was nothwendiges mit ihm zu sprechen.

SCHEINFROMM. — Ich komme den Augenblick.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach, nein! Herr Magister : Worzu wollen sie sich heraus bemühen? Lasst sie nur herein kommen,

DER DIENER. — Da kömmt sie schon von selbst,

¹ Le trait est invraisemblable. En effet, M. Faux-dévoť est lui-même, non seulement l'un des « messieurs », mais le plus qualifié de tous, au regard des pédantes qui lui demandent son avis.

² Très faible, en comparaison de la formule de jurisprudence, si bien en place dans le français. — Aprés cela, toute la fin de la scène est tronquée. — Au sujet des transpositions et des suppressions de scènes, opérées par Mme G... dans cette partie de l'acte IV, voir *Introduit.*, p. 75.

³ Mme Loyale a été substituée par la traductrice à la baronne de Harpignac. Sur la valeur et la portée de ce rôle, voir *Introd.* p. 79.

M. FRONDEBULLE. — Oh ! je me moque de cela ; mais il ne sera pas dit qu'on ait fait un article de foy sans l'avis de Messieurs les Cinquante. Comment donc ? C'est là le plus beau de nos droits.

DORIMÈNE. — Mais nous espérons bien que Messieurs de la Cinquantaine approuveront nôtre article.

M. FRONDEBULLE. — Ah, c'est une autre affaire. Alors, l'article de foy sera bon, mais, prenez-y bien garde, si vous m'en croyez. Qui est-ce qui vient là.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah, c'est encore un illustre Cinquante, M. Brailardin¹.

SCÈNE V

M^{me} LUCRÈCE, DORIMÈNE, BELISE, M. FRONDEBULLE
M. BRAILLARDIN

M. BRAILLARDIN. — Excusez-moi, Mesdames, si je me rends un peu tard à l'assemblée ; mais je viens d'essuyer une rude attaque.

M^{me} LUCRÈCE. — Comment donc, M. Brailardin ?

M. BRAILLARDIN. — Le croiriez-vous, Madame ? Une vieille plaideuse de Gascogne, la baronne de Harpignac, une mégère, une folle à lier, dont j'ai le malheur d'être l'Avocat, vient de me prendre à la gorge, de façon que j'ai crû qu'elle me vouloit étrangler.

BÉLISE. — Elle a, apparemment, perdu son procès.

M. BRAILLARDIN. — Cela est vrai, mais ce n'est pas tout à fait ce qui la met de si mauvaise humeur.

DORIMÈNE. — Eh ! qu'est-ce donc ?

M. BRAILLARDIN. — C'est qu'elle veut en entreprendre un autre et que ne voulant pas m'en charger, parce que comme vous sçavez, les affaires pressantes de la religion ne m'en donnent point le temps, elle me poursuit comme une furie déchaînée pour m'y contraindre. Les injures ne lui coûtent rien ; et qui, pis est, pour peu qu'on lui résiste, elle est femme à vous dévisager².

DORIMÈNE. — Voilà bien le caractère d'une vieille plaideuse.

¹ Le nom est évidemment formé sur l'adjectif « brailard ».

² Au sens de : déchirer le visage avec les ongles. — « Je le dévisagerai, si je le trouve ! » (Dancourt, *Chev. à la mode*, III, 14).

VIERTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, FRAU ZANCKENHEIMIN

HERR MAG. SCHEINFROMM

FRAU SEUFFZERIN UND FRAU EHRLICHIN

FRAU EHRLICHIN. — Ha, ha! Herr Magister! fing eck em hier¹? He es en schöner Herr! Eck bedanck my vor den schönen Onderrecht, den he myner Tochter gegewen hefft.

SCHEINFROMM. — Was wollt ihr denn von mir haben?

FRAU EHRLICHIN. — I! du Schelm! Wat eck von dy heben wöll? Eck frag dy, wat du von miner Tochter hebben wöllst! du verfloockter Hund!

SCHEINFROMM. — Meine liebe Frau, was redet ihr? Habe ich eure Tochter nicht gut und gründlich unterrichtet?

FRAU EHRLICHIN. — Gründlich? Ja! freylich mehr, als't my löwes! du Schelm! Eck schek dy myn Kind, dat du't en der Gottseeligkeit onderrechten sollst; on nich en der Gottlosigkeit! Wat Düwel wöllstu von den Meeken hebben? Wöllstu Hooren hebben; so seek dy welke : Op der Lestadie² loopen genoeg herummer; aber vertobb my nich myn Kind.

SCHEINFROMM. — Was redet ihr doch? Eure Tochter lüget euch solche Dinge vor : Vielleicht verdreusst es sie, dass ich mich ihrer Seeligkeit so eiffrig angenommen habe, und ihr manchesmahl scharff zugeredet.

¹ La langue dans laquelle Mme Loyale s'exprime est le patois populaire de Dantzick, que Mme G... avait entendu parler, et sans doute parlé elle-même pendant son enfance, puisque, d'après le témoignage de Förstemann (*die niederdeutsche Mundart von Danzig*, Berlin, 1850), il était usuel, même dans les cercles de la meilleure société de la ville jusqu'en 1793. Ce dialecte, — le « Messingsch » (Messing, Mischsprache), mélange de haut-allemand et de bas-allemand, auquel se combinaient, par surcroît, des racines slaves et des racines romanes — ayant été de plus en plus délaissé après les sept années de l'occupation de Dantzick par les troupes françaises et étant, de nos jours, à peu près éteint, on peut estimer que les véhémentes tirades de Mme Loyale ont une certaine valeur documentaire, au point de vue de l'histoire de la langue allemande.

² Voir plus haut, p. 121, n. 1.

M. BRAILLARDIN. — J'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de ses mains; et si elle me sçait ici, elle ne manquera pas de m'y venir relancer¹. Ma foy, la voilà! au nom de Dieu, Mesdames, sauvez-moy de sa fureur.

SCÈNE VI

M^{me} LUCRÈCE, DORIMÈNE, BELISE, M. FRONDEBULLE
M. BRAILLARDIN, LA BARONNE DE HARPIGNAC

BARONNE DE HARPIGNAC (*à Braillardin*). — Ah! donc, je te retrouve Mons. de Braillardin! voilà comme tu travailles à mes procès, n'est-ce pas? et tu penses m'échapper?

M. BRAILLARDIN. — Eh! Madame, que voulez-vous que je fasse? je vous ai dit vingt fois que je n'en ai pas le tems à présent.

BARONNE DE HARPIGNAC. — Ques aso², tu n'en a pas le tems?

M. BRAILLARDIN. — Eh non, Madame, j'ai actuellement sur le métier un Mandement pour un de nos Evêques, une Instruction Pastorale pour un autre³. J'ai une Thèse de Sorbonne à examiner, une nouvelle consultation à faire contre le Concile d'Embrun⁴. En un mot d'icy à un mois, il ne me faut rien demander.

BARONNE DE HARPIGNAC. — D'icy à un mois! et tu penses que la Baronne de Harpignac pût demeurer un mois sans plaider⁵?

M. BRAILLARDIN. — Encore s'il s'agissoit d'un procès contre les Jésuites, jè quitterois tout pour cela.

¹ Terme de chasse : Faire repartir la bête qui, après avoir été lancée, se repose. Cf. Mol., *Fâcheux*, II, 7 :

Je le relance seul (le cerf), et tout allait du mieux...

² Emprunté au parler gascon : « Qu'est-ce là ? » — Dans l'édition d'Avignon, on lit : « Ques à quo ? »

³ Les avocats de la cinquantaine sont représentés comme délaissant leurs devoirs professionnels, possédés qu'ils sont par la passion janséniste.

⁴ Il s'agit du jugement rendu par le Concile d'Embrun, en 1727, contre M. Soanen, évêque janséniste de Senetz, et qui avait motivé la fameuse « Consultation » des cinquante avocats. Soanen avait donné le signal de l'« appel » en 1717. Suspendu de sa juridiction par le Concile, il avait été relégué à La Chaise-Dieu.

⁵ La baronne de Harpignac ressemble, trait pour trait, à la comtesse des *Plaideurs*.

FRAU EHRLICHIN. — Ja! du böst de rechte Keerel tor Seeligkeit; du sullst myne Tochter wohl föhren eenn den Himmel, wo de Engel mit Külen dantzen (*zur Frau Glaubeleichtin* :) Wat meent se wohl! Frau Nabern! Eck schak em myne Tochter en't Huuss, dat he se sall en der Religion enfermeeren; denn eck wöll se op Ostern tom heiligen Abendmaal nehmen. On de verflokke Keerl es dem Meeken allerly gottloss Tüg anmoden. Eck seh! se siht ut! se grient; eck frag er : Endlich kömmt't herut, wat Herr Scheinfromm vor een schöner Herr es. Da sall em de Düvel der veer halen! Eck wöll'm vor't Constorien kriegen; da sall he my en enn Loch kruuppe, wor em nich Sonn nich Maand beschienen sall.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach, liebe Frau Nachbarin! bedenckt doch, was ihr redet; Herr Scheinfromm ist ein heiliger Mann.

SCHEINFROMM. — Mein Gott! du schickst mir diese Versuchung zu. Ich dancke dir auch dafür!

FRAU SEUFFZERIN. — Seht doch, wie geduldig der fromme Mann bey seinem Leiden ist. Ach! ihr seyd eine böse Frau!

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Packt euch fort; ehe wir euch die Treppe hinunter werffen lassen. Wer weiss; was eure Tochter für ein Tierchen ist; und mit wem sie sich so gemein gemacht hat. Jetzo will sie es auf diesen heiligen Mann schieben.

FRAU EHRLICHIN. — Ja, klook kosen! nuscht dohn! Wat Düvel sy ig denn vor Rackertüg? Eck glow, iy sennt von dat pietistische Wieervolck, de seck en de Reelgon mengen. Aber jy verstahn so veel darvon als de Koh von nygen Door. Hör jy dat? Domme Düvels sy iy! Dat segg eck ju! Eck sy so klook, als jy : awer eck gloow, de Wiewer, de seck en solche Sachen mengen, de eenen nuscht angahn, onn de se nich verstahn, dat send Kalwes-Köppe! On dat sy jy ook.

SCHEINFROMM. — Ach meine Frau! geht doch, und lasst uns zu frieden.

FRAU EHRLICHIN. — Wat? Eck wart ju nich to freedden laten; stracks kaamt met my vor't Constorien.

SCHEINFROMM. — Was wollt ihr denn von mir haben? Gott kennt meine Unschuld, und eurer Tochter Bosheit.

FRAU EHRLICHIN. — Ja! frylich weet Gott, dat du en Schelm best! kammt met my! eck seegt'ju; oder eck kratz ju de Oogen ut.

BARONNE DE HARPIGNAC. — Mort non pas de ma vie¹ ! tu viendras tout à cette heure, ou je te ferai amener pieds et poings liés

BÉLISE. — Ah ciel ! quelle étrange femme !

M. BRAILLARDIN. — Parbleu, Madame, on n'en use pas de la sorte ; demandez plutôt à ces Dames, si elles approuvent vôtre procédé.

M^{me} LUGRÈCE. — Pour cela, Madame, il est bien étrange que vous veuillez être servie préférablement à l'Eglise.

BARONNE DE HARPIGNAC. — Ah, ah !

BÉLISE. — Ne faut-il pas que le spirituel marche devant le temporel ?

BARONNE DE HARPIGNAC. — Ah donc !

DORIMÈNE. — Franchement, Messieurs les Avocats seroient bien à plaindre, si on leur interdisait les affaires de la Religion, pour ne leur laisser que les affaires civiles.

BARONNE DE HARPIGNAC. — Ah ! oui da, mes belles Dames ! vous êtes donc de ces Dames de la grace efficace, qui troublez toute l'Eglise par vos caquets ? Oh, bien, petites Mignonnes, vous n'êtes que des ignorantes, c'est moi qui vous le dis, Sachez que moi qui ai plus d'esprit que vous et qui suis femme de qualité, je soutiens que les Avocats qui se mêlent des affaires de l'Eglise sont des ânes, et qu'ils ne doivent travailler qu'aux procès ; et ne me raisonnez pas² ; car je défierois les cinquante Avocats tous ensemble.

M. FRONDEBULLE. — Comment, Madame de Harpignac, vous avez un procès et vous ménagez si peu Messieurs les Avocats de la cinquantaine ?

BARONNE DE HARPIGNAC. — Oüi, Monsieur ; qui m'en empêche ?

M. FRONDEBULLE. — Ma foi, vous perdrez ce procès-là.

BARONNE DE HARPIGNAC. — Je le perdrai, moi ? Je le perdrai ! Eh ! qui vous l'a dit ? Êtes-vous put-être un de ces Avocats ?

M. FRONDEBULLE. — Oüi, j'en suis.

BARONNE DE HARPIGNAC. — Ah, vous en êtes ! eh bien, je suis fort

¹ « Mort de ma vie ! », serment très usuel au xviii^e siècle et qui servait à affirmer avec une sorte d'impénitence. Cf. : « Mort de ma vie ! la grâce saura bien vous préparer les chemins » (Sév., 440). En y ajoutant la négation « non pas », la baronne rend cette idée : « J'affirme, par ma mort, que tu ne feras pas ce que tu dis ! »

² « Ne cherchez pas à me persuader ! »

(*Sie zieht ihn beym Armel; er entflieht*) Ah, ah! Loop du man! eck war dy wohl enhahlen. (*Sie geht ab*).

FÜNFTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, FRAU SEUFFZERIN, FRAU ZANCKENHEIMIN

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach! was der heilige Mann für Verfolgung leiden muss!

FRAU SEUFFZERIN. — Ich wolte wohl wetten, dass das Weib und das Mädgen von seinen Feinden sind bestochen worden.

FRAU GLAUBELEICHT. — Freylich muss es so seyn.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Was das aber für grobe Weiber sind, die sich nicht um das innere Christenthum und un den Umgang unserer Herren bekümmern¹.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach! Gott wird seine Unschuld schon an den Tag bringen. Indessen muss ich ihnen doch etwas neues berichten; Jch verheirathe heute Abend meine jüngste Tochter Luise an den jungen Herrn von Muckersdorff, einen Vetter des Herrn Magister Scheinfromms².

FRAU SEUFFZERIN. — Ach! das wird eine heilige Ehe seyn.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Das werden ein Paar Engel auf Erden seyn!

FRAU GLAUBELEICHT. — Ja! meine Absichten dabei sind auch gantz geistlich.

FRAU SEUFFZERIN. — Das ewige Licht bestrahle dieses Band durch das Centralische Feuer der Selbstheit, welches ist die unergründliche Quelle des Segens³.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Der Herr, der da war, und das erste

¹ Mme Loyale a pourtant recherché, et pour son dam, le commerce de ces « messieurs » (voir Introduction, p. 80).

² L'avis du mariage projeté par elle est donné, chez Bougeant, par Mme Lucrèce à ses amies, dans la scène III du IV^e acte. Mme Crédule ne fait la communication correspondante qu'après l'épisode de Mme Loyale. La traductrice a accusé ainsi, d'une manière un peu lourde, l'aveuglement de son personnage.

³ Ce souhait amphigourique n'a pas son équivalent chez Bougeant; voir plus haut, p. 123, n. 4.

aise de l'apprendre; car si je perds mon procès, je sçaurai me faire justice.

DORIMÈNE. — Quelle femme !

M. FRONDEBULLE. — Eh ! que ferez-vous, Madame ? Messieurs les cinquante ne craignent rien.

BARONNE DE HARPIGNAC. — Ce que je ferai ! Je m'en prendrai à toi-même et laisse moi faire.

BÉLISE. — O, Dieu ! quelle brutalité ! voilà où mène l'ignorance des grands principes.

M. FRONDEBULLE. — Parbleu, Madame, vous perdez l'esprit, et on n'a jamais parlé avec cette grossièreté.

BARONNE DE HARPIGNAC. — De la groussièreté à moi ! la Baronne de Harpignac, une groussière ! ah tu ne le porteras pas en terre. Je vais te faire assigner en réparation, frais, dommages et intérêts. Allons Mons. de Braillardin, viens me dresser l'assignation.

M. BRAILLARDIN. — Parbleu, Madame, je ne le ferai pas ; et...

BARONNE DE HARPIGNAC. — Tu le feras tout à l'hure¹, ou je t'arracherai les yeux. Allons, suis-moi (*elle le prend par le bras*).

M. BRAILLARDIN (*se débattant*). — Madame, Madame, on ne fait point de ces violences-là (*il s'enfuit*).

BARONNE DE HARPIGNAC (*sort après lui*). — Oh ! tu as beau t'enfuir. Je sçaurai bien t'attrapper.

¹ Sur-le-champ.

All, stärke die Triebe dieser Verlobten und führe sie durch sein ewiges *Fiat* in den Ungrund der himmlischen Imagination oder wesentlichen Liebe hinein¹

FRAU GLAUBELEICHT. — Der Herr bestätige ihren Wunsch! Doch da kömmt unser Bücher-Krämer Jacob. Wir wollen doch sehen, was er neues hat.

SECHSTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, FRAU SEUFFZERIN, FRAU ZANCKENHEIMIN
DER BUCHER-KRÄMER JACOB

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun, was bringt ihr uns ?

JACOB. — O, ich bringe viel neue schöne Sachen, die ihnen recht gefallen werden. Sehen sie²!

FRAU GLAUBELEICHT. (*liest*). — « *Christianus Democritus redi-vivus*; das ist : der zwar gestorbene, aber in seinen Schrifften noch lebende und nimmer sterbende Königl. Dänische KanzleyRath Dippel; in einem summarischen Auszuge seiner ehemahligen und letzteren Theologischen Schrifften, denen Liebhabern der unpar-

¹ Même remarque qu'à la note précédente.

² Des renseignements que j'ai recueillis, — et notamment auprès de M. le Dr Jacobs, archiviste de la Bibliothèque de Wernigerode, l'un des savants les plus exactement informés sur l'histoire du piétisme allemand, à l'obligeance duquel je suis redevable des précisions bibliographiques relevées pour les numéros 1, 2, 4, 5, 7 et 15 de cet interminable catalogue du colporteur Jacob, — il résulte que les titres énumérés se réfèrent très certainement à des publications authentiques d'écrivains piétistes ou böhmistes.

Mme Gottsched n'a pas usé des mêmes libertés que Bougeant; elle a cru que sa tâche consistait à citer, sèchement et explicitement, à la manière dont procède l'auteur d'un Répertoire de Librairie, le plus grand nombre possible d'ouvrages. Là encore, elle n'a pas évité l'écueil de l'outrance. Elle a pensé peut-être obtenir un effet comique, en raison même de la longueur fastidieuse des titres et de l'emphatique pathos de leur libellé; elle n'a abouti qu'à provoquer l'ennui.

L'épisode du colporteur, chez Bougeant, est constamment scénique : les exclamations ou les saillies des pédantes interrompent opportunément l'énumération; le pamphlétaire et l'auteur dramatique collaborent; on n'a pas sous les yeux une indigeste documentation, mais un humoristique et tendancieux aperçu des sujets que traitaient le plus volontiers les libelles jansénistes, au temps de la fronde des appalants.

SCÈNE VII

M^{me} LUCRÈCE, DORIMÈNE, BÉLISE, M. FRONDEBULLE
GILOTIN, *Colporteur de livres.*

DORIMÈNE. -- Dieu soit loué de nous avoir défaites de cette furie-là. Ah, quelle femme ! Madame, faites fermer la porte, qu'elle ne rentre pas.

M^{me} LUCRÈCE. -- C'est quelque chose d'étonnant que toutes ces femmes qui ne se sont point un peu cultivé l'esprit par l'étude de la Théologie et des grands principes. Voilà comme elles sont toutes, petits esprits, génies foibles, caractères ridicules. Ah ! que Dieu nous a fait une grande grâce.

BÉLISE. — Il est vrai que je ne trouve d'esprit que chez nos Dames et nos Messieurs.

DORIMÈNE. — Tout ce qui vient de l'autre part me paroît si fade et si mauvais !

M. FRONDEBULLE. — Eh ! fi donc, Madame, tous leurs ouvrages font pitié ; je n'en ai jamais lû un seul.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah ! ah ! n'est-ce pas là nôtre ami Gilotin ? Comme le voilà déguisé, avec sa grande perruque et son emplâtre !

GILOTIN. — Ma foi, Mesdames, vous sçavez bien le danger que nous courons ¹. J'ai déjà été deux fois en prison. Encore si j'avois le bonheur d'être mis au carquan comme un de mes camarades, ma fortune seroit faite. Mais on nous menace à présent des galeres, et on met à nos trousses plus de mouches qu'il n'y en a après un pot de confitures. Tout cela décourage nos Auteurs, et je crains bien qu'à la fin ils ne prennent parti ailleurs. Car ils sont un peu intéressés, ces Messieurs-là.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, quels livres nous apportes-tu ?

¹ Gilotin est censé être un militant du parti janséniste qui, par dévouement pour la bonne cause, se consacre à la diffusion des écrits des membres du parti, et est obligé de se grimer, pour dérouter les dénonciateurs.

theyischen Wahrheit mitgetheilet von einem ungenannten Freunde derselben », Friedrichsstadt, 1736¹. Das wird ein schönes Buch sein, man hat es schon längst mit Sehnsucht erwartet.

FRAU SEUFFZERIN (*liest*). — Doctor Joach. Langens ²« Gestalt des Creutz-Reichs ». Mann muss bekennen, dass das innere Christenthum diesem Manne sehr viel zu verdancken hat. Seine Werke sind lauter Meisterstücke in der Gelehrsamkeit und Beredsamkeit; und ich wüste nichts, was ihm vorzuziehen wäre, als die Sintzen-dorffischen Schrifften³.

FRAU ZANCKENHEIMIN (*liest*). — « Geisliches Blumen-Gärtlein inniger Seelen, oder kurtze Schluss-Reimen, Betrachtungen und Lieder über allerhand Wahrheiten des inwendigen Christenthums, zur Erbauung, Stärkung und Erquickung in dem verborgenen Leben mit Christo in Gott; » nebst der Frauen Lotterie. Franckfurt und Leipzig⁴. Das ist ein schönes Buch, das muss ich haben.

JACOB. — Sehen sie! Hier habe ich ein schönes Werkchen. « Der seeligen Frau Ursula Maria Zornin, gebornen Bernhardin, sorgfältiger Gebrauch der Gnade Gottes, welcher in der Führung des wahren Christenthums durch Glauben, Lieben und Hoffen, in Wachen, Fasten und Bethen, in Kämpffen, Meiden und Leiden zu beweisen. In Gottseeligen Betrachtungen vorgestellet in zwey Theilen. » Zum dritten mahle dem Druck überlassen, mit einer Vorrede von Daniel Heinrich Arnoldt, der Heiligen Schrift. D. und P. P.

¹ *Christianus Democritus redivivus*. « Das ist: der zwar gestorbene, aber in seinen Schriften noch lebende und nimmer sterbende königl. dänische Kantzelei-Rath Dippel, in einem summarischen Auszuge seiner ehemaligen und letztern Theologischen Schriften, denen Liebhabern der unpartheyischen Wahrheit, mitgetheilet von einem ungenannten Freunde derselben. » Altona, gedruckt im Jahr 1735, 8°.

² Sur Joachim Lange, voir p. 153, n. 1.

³ Le comte de Zinzendorf (né à Dresde en 1700; mort en 1760, à Herrnhut), le fondateur de la Confrérie des Frères Moraves. — Sur la fin de sa vie, Mme G... devait connaître d'assez près les Frères Moraves, par l'entremise de Mme de Runckel. (Voir *Correspond.*, III.)

⁴ « Geistliches Blumen-Gärtlein Inniger Seelen; Oder kurtze Schluss-Reimen, Betrachtungen und Lieder Ueber allerhand Wahrheiten des Inwendigen Christenthums; zur Erweckung, Stärkung und Erquickung in dem Verborgenen Leben mit Christo in Gott; zweyte und vermehrte Edition. Nebst der Frommen Lotterie. Franckfurt und Leipzig, bey Joh. Georg Böttiger, Buchhändl, gedrückt im Jahr 1735, 12°. »

GILOTIN. — J'en ai plusieurs excellens, Mesdames. Tenez, en voilà un qui sort de dessous la presse¹.

M. FRONDEBULLE (*lit*). — *Dissertation contre la supériorité prétendue des Evêques sur les Curés, par un Curé d'Orléans*². Voilà qui doit être bon, et il y a long-temps qu'on attendoit cet ouvrage-là.

BÉLISE (*lit*). — *Du vrai sens des passages de saint Paul et de saint Augustin sur la Prédestination et la grace, tiré d'Alciat et de Cujas par un célèbre Avocat de l'illustre Cinquantaine*³. Il faut avouer que la Théologie a de grandes obligations à Messieurs les Cinquante. Leur consultation est un chef d'œuvre d'éloquence et d'érudition et je ne connois que la Gazette Ecclésiastique qui soit mieux écrite que cela.

M^{me} LUCRÈCE. — Et celui-ci, voyons ce que c'est : *Divers moyens de rogner les ongles au Pape, par un frère Appellant de la Communauté des Tailleurs*⁴. Ah ! ah ! voilà qui est fort bon ! je veux l'acheter.

¹ La plupart des titres cités dans cette scène reproduisent, sous une forme plus ou moins fantaisiste, les titres d'ouvrages dénommés dans la *Bibliothèque janséniste*, du P. de Colonia.

² La *Bibliothèque janséniste* mentionne : *Dissertation sur les droits des curés* (1717, in-12°, 185 p.), et le compilateur jésuite ajoute, à titre d'information tendancieuse : « La secte janséniste a prévu de tout temps qu'elle manquerait un jour d'évêques. Pour se précautionner contre ce fâcheux avenir, il a fallu se ménager une ressource du côté du second ordre. Elle s'est donc appliquée à relever extraordinairement les prérogatives des prêtres, et surtout des curés, espérant par là deux avantages : l'un, de se passer des prélats ; l'autre d'attirer à soi un grand nombre de prêtres, par l'idée flatteuse des avantages qu'on leur accorderait. »

³ On a manifestement là un titre de fantaisie, forgé par Bougeant pour tourner en dérision les avocats férus de théologie, qui ne connaissaient que les grandes autorités juridiques et se mêlaient pourtant de prononcer sur les écrits des Pères de l'Eglise. — Le P. de Colonia cite d'ailleurs, dans son recueil, une *Analyse des épîtres de saint Paul et des épîtres canoniques, avec des dissertations sur les lieux difficiles*, ainsi qu'une *Analyse du livre de saint Augustin sur la grâce*.

⁴ Ceci est également un titre imaginé par Bougeant, sous les termes volontairement outrés duquel l'adversaire des jansénistes a voulu dénoncer l'opposition que, depuis l'époque de Saint-Cyran, ils avaient faite aux empiétements de l'autorité romaine.

zu Königsberg, Züllichau, im Verlag des WaisenHauses, 1734. Ach, die Mägde und Handwercks-Frauen kauften das Buch sehr, und es is auch recht schön zu lesen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich wills kauften.

FRAU SEUFFZERIN. — Und ich behalte dieses : « Der erste Tempel Gottes in Christo, darinnen das keusche Leben der heiligen Alt-Väter, heiligen Matronen und heiligen Märtyrer in der ersten Kirchen abgebildet ist, bey dem heiligen Bau des letzten Tempels Jesu Immanuel denen beruffenen heiligen Kindern der Liebe Gottes und dessen Hertz-suchenden umgewandten Sündern zum Vorbilde ihres innern Tempels entworfen und gewidmet » von Johann Otto Glüsing, Anno 1720¹. Ey! das ist ein trefflich Werck! daraus kan man lernen, ein heiliges Leben führen. Ich zweifle aber sehr, dass es bey vielen Würckung haben wird.

JACOB. — Hier haben sie einen Catalogum von den Büchern, die ich noch zu Hause habe.

FRAU GLAUBELEICHT (*liest*). — « Sammlung auserlesener Materien zum Bau des Reiches Gottes! » Leipzig, 1736, bey Benjamin Samuel Walther.

Jane Leade : « Garten-Brunn, gewässert durch die Ströme göttlicher Lustbarkeit; Oder. Diarium, darinnen alles, was sich mit dieser Autorin von Tag zu Tage zugetragen hat, samt allen ihren Schrifften. » Amsterdam, 1679².

« Vorblick des Blickes der unbekannten Gloria oder des allerneuesten Leipziger Buchs lautere Anzeige und Summa, wie solche zu Christgebührlicher Erkänntniss und Nutz gestellet als ein erwünsch-

¹ « Der Erste Tempel Gottes In Christo : darinnen Das keusche Leben der I. H. Alt-Väter II. H. Matronen und III. H. Märtyrer in der Ersten Kirchen abgebildet ist; Bey dem heiligen Bau des Letzten Tempels Jesu-Immanuel Denen beruffenen H. Kindern der Liebe Gottes und dessen Hertz suchenden umgewanlten Sündern zum Vorbilde ihres innern Tempels entworfen und gewidmet von Johann Otto Glusing. » Anno 1720, 8°.

² « Ein Garten-Brunn Gewässert durch die Ströhme der göttlichen Lustbarkeit... die durch den reinen Anhauch zu einem Paradiese aufgeblasen... oder Ein rechtes Diarium und ausführlich Tag-Verzeichnus alles desjenigen, was sich mit dieser theuren Autorin in Ihrem hohen Beruffe vom Jahre 1670 her zugetragen... Ausgefertigt in drey Theilen durch Jane Leade. Und nun... zum Drucke befördert... » (3 Theile in 2 Bänden), Amsterdam bey Heinrich Wets-tein 1697, 1700 et 1701, 8°.

GILOTIN. — Tenez Madame, en voilà un dont on fait un grand cas. *Complainte sur la chute infortunée des Papes Libere, Honorius et Vigile, suivie d'une prière très dévote pour préserver les Papes d'un semblable malheur. Soixante-dixième répétition*¹. C'est que les Molinistes ont vingt fois réfuté ce livre-là : mais pour les faire enrager, on le leur redonne toujours. J'en vends sur tout beaucoup aux Clercs du Palais et aux petites Bourgeoises.

DORIMÈNE. — Eh bien, donnez-le moi aussi ; je veux l'avoir.

BÉLISE. — Et moi je retiens celui-ci : *Procès-verbal de la canonisation des quatre saints Docteurs de la petite Eglise. Jansenius, Saint Cyran. Arnaud et Quesnel, dressé et vérifié par un Synode de Rotterdam*². Voyez ! Tandis qu'on leur refuse ici le titre de Saint, voilà les Protestants qui les canonisent.

M. FRONDEBULLE. — Y cite-t-on quelques miracles ?

BÉLISE. — Oh, que non. Mais, pour moi, je trouve que le plus grand miracle qu'ils aient fait, ça été de n'en point faire avec une si grande sainteté.

GILOTIN. — Voilà aussi le *Catalogue des miracles de Saint Pâris vérifiés par Mr. le Lieutenant de Police*³.

M^{me} LUCRÈCE. — Nous les sçavons par cœur ; mais voici mon livre à moi : *Recueil des ouvrages soi-disant de M. de M. Nouvelle édition imprimée pour l'usage des Ministres Évangéliques*⁴. Mais voyons vite les autres, car il se fait tard, et j'attends du monde.

GILOTIN. — Tenez, Madame, en voici le Catalogue. (*Il lit.*)

*Remontrance aux Évêques de France pour rétablir l'usage des pénitences publiques*⁵.

¹ Le pape Libère fut exilé par l'empereur Constance à Bérée (Thrace), en 366. Le pape Honorius (626-638) fut convaincu d'hérésie. Le pape Virgile connut également l'infortune. — Il s'agit ici de quelque chanson satirique et non d'un livre. Colonia ne cite aucun titre analogue.

² Il ressort des termes mêmes, que l'on est en présence d'un titre inventé.

³ La compilation de Colonia signale un *Recueil des miracles opérés au tombeau de M Pâris, diacre*.

⁴ Titre fantaisiste, sous lequel il se pourrait bien que Bougeant ait voulu désigner les ouvrages de Pascal (le soi-disant M. de M[ontalte]), auteur des *Provinciales*.

⁵ Allusion certaine à la *Remontrance chrétienne et charitable à M. l'abbé Ollier* (1653, in-4°), au sujet de laquelle Colonia nous donne les renseignements suivants : « M. l'abbé Ollier, prêchant dans l'église Saint-Sulpice, le jour de la

tes Jubilate der Gläubigen, » M. O. E. Leipzig und Hof, verlegt Johann Gottlob Vierling, 1735.

« Die Württembergische Tabea, oder das merckwürdige, äussere und innere Leben, und seelige Sterben der weiland Gottseeligen Jungfer Beata Sturmin, welche den 17 Januar 1730 zu Stuttgard im Herzogthum Württemberg durch einen seeligen Tod ist vollendet worden : aus eigenem Umgange und Erfahrung wahrgenommen, in der Furcht des Herrn unpartheyisch abgefasst, zur Offenbarung der herrlichen Gnade Gottes wohlmeynend mitgetheilet von etlichen, der Seeligen wohlbekannten Freunden. » Zweyte Auflage, bey Metzlern und Ehrhardten, 1732¹.

« Die edle neutestamentische köstliche Perle des Himmels und Gnadenreichs in uns, welche auf dem inwendigen heiligen Verleugnungs-Wege nach dem Glantz-Berge Zions der Verklärung Gottes im Geist, durch das ausstralend-vorleuchtende Gnaden-Licht gesucht, und als ein unvergänglicher, edler, und verborgener Schatz im Acker des gereinigten Hertzens gefunden, und in diesem Seculo der bestimmten Zeit, zum hochpreisslichen Gnaden-Geschenke, aus der Fülle und Reichthum der Gnade und Liebe Gottes, allen Religionen, hohen und niederen Standes-Personen, Gelehrt und Ungelehrten, ja der gantzen Welt hiermit in dreyen Büchern präsentiret und als eine helle Sonne, am vollen Mittage eröffnet und aufgekläret wird, auf dass dadurch die unsterblichen Seelen der Menschen, zu lieben das höchste wahre Gut ermuntert, gereizet, als lebendige Steine zusammengefügt, und auf dem köstlichen Eckstein Zions befestigt werden mögen ; zur vollen Gewissheit des Verstandes und der innerlichen Erkänntniss. Coloss II. 2. Alles aus innerlicher Erfahrung und täglicher Praxei geübet, und endlich durch wunderbahre Schickung Gottes ans Licht gestellet, durch einen seiner geringsten und einfältigen, aber doch treuen und aufrichtigen Werckzeuge, Joachim Heinrich Ulzen. » (Luc V, v. 21. Rom, X, v. 8) Berlin, gedruckt bey Joh. Grynäus, 1726. Der andere Theil, 1729.

¹ « Die Württembergische Tabea, oder das merckwürdige äussere und innere Leben und seelige Sterben der Weyland Gottseeligen Jungfrauen Beata Sturmin, welche den 11. Januarii 1730 zu Stuttgardt... durch einen seeligen Tod ist vollendet worden... Wohlmeynend mitgetheilet von Etlichen der Seeligen wohl bekanten Freunden. » Zu Stuttgardt im Verlag bey Metzlern und Ehrhardten. Esslingen druckts Gottlieb Mäntler (1730), 80.

*Traité de l'inutilité du Pape dans l'Eglise*¹.

*Méthode très dévote pour se préparer à faire sa première Communion à l'âge de 25 ans et plus et à faire ses Pâques tous les dix ans ou moins, tirée des Catéchismes de quelques Paroisses de Paris*².

*Du droit de suffrage des Curés et des Laïcs dans les Conciles et les Décisions de l'Eglise*³.

*Traité de l'équilibre où l'on démontre à ceux qui le voudront croire que deux ou trois Evêques sont d'un poids équivalent à celui de tous les Evêques du monde Chrétien*⁴.

fête de ce saint, tâcha de précautionner ses auditeurs contre une secte pleine d'orgueil, de superbe et de présomption, qui affecte de paraître sous des visages sévères, et qui, s'attachant à la seule pénitence extérieure, soutient que les péchés ne sont point remis par l'absolution sacramentelle, et qu'elle n'est que déclaratoire des péchés déjà remis et effacés par la pénitence extérieure. Il est aisé d'imaginer combien les sup pôts de la secte furent irrités de ce sermon. Un d'entre eux se chargea de les venger, et dans ce dessein, il adressa au prédicateur cette *Remontrance*. Il la donna, dans son titre, comme « chrétienne et charitable », mais nous pouvons assurer qu'elle n'est ni l'une ni l'autre. »

¹ Colonia cite un ouvrage paru en 1720 sous le titre de *la Faillibilité des papes dans les décisions dogmatiques*, in-12°.

² Bougeant a certainement en vue l'ouvrage suivant, cité par la *Bibliothèque janséniste* : *Entretien avec Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement de l'autel, contenant divers exercices de piété, pour honorer ce saint mystère et pour s'en approcher dignement*, par un religieux bénédictin, de la Congrégation de Saint-Maur. — « Ce livre, dont on a fait plusieurs éditions » — insiste Colonia — « et qui est fort accrédité dans le parti, a été composé par le P. Dufault, bénédictin. Il paraît que le but de cet ouvrage est d'abolir, parmi les chrétiens, l'usage de la Sainte Eucharistie. »

³ La thèse soutenue dans ce prétendu libelle est celle de la *Dissertation contre M. de Soissons*, dont on trouve, à la note suivante, le titre complet. — « Dans cet opuscule » — écrit Colonia — « l'auteur entreprend de prouver que les curés sont associés de droit aux évêques, dans le gouvernement, soit du diocèse particulier où ils se trouvent, soit même de toute l'Eglise, pour ce qui regarde la discipline, le dogme et la morale. »

⁴ Allusion à la *Dissertation contre M. de Soissons, touchant le Concile de Rimini*, où l'on prétend faire voir qu'en ce temps il n'y avait dans l'Eglise qu'un fort petit nombre d'évêques. — « Les jansénistes » — ajoute le compilateur de la *Bibliothèque janséniste* — « ne se lassent point de parler du Concile de Rimini et d'Honorius. » Le célèbre Racine le leur reprochait déjà en 1666 : « Vos livres » — leur disait-il — « ne se font plus lire comme ils faisaient. Il y

« Die unerforschlichen Wege der Herunterlassung Gottes, in welchen er sich nach denen oft unächten Begriffen der Menschen richtet, dargeleget, in dreyen aus der Französischen Sprache ins Deutsche übersetzten Lebens-Läufen. Nebst beygefügtten Erwe- gungen über die Absonderung und Herunterlassung, worinnen von der falschen und selbstklugen Condescendenz der Neulinge, welche theils aus Bekehrsucht, theils aus Creutzflucht neben der geraden Regel der Schrift vorbegehen, und ohne inneres Licht des Geistes der Herunterlassung Gottes nachzuahmen vorwenden, besonders in diesen letzten Zeiten des Gerichts der Hure, des Thiers und des Drachens; wie auch zugleich vor vermessenem, aus dem Unglauben und eigenem Moell herkommenden Richter über diese und derglei- chen, der nachgebenden Herunterlassung Gottes gemässe Führun- gen der Seelen gewarnet wird, von einem, der die langmüthige Liebe Gottes und das Saltz in Christo suchet und bittet. » Leipzig, bey Benjamin Samuel Walthern, 1735.

« Die Gespräche im Reiche der Gnaden, zwischen Theophilo Lebrecht, und Dositheo Eleison, von der allgemeinen Erlösung des gantzen menschlichen Geschlechts, oder völligen Wiederbringung aller Creaturen. » Aus dem Französischen ins Teutsche übersetzt. Amsterdam, 1722.

« Arnolds Göttliche Liebes-Funcken, aus dem grossen Feuer der Liebe Gottes in Christo Jesu entsprungen. » Dritte Auflage, mit neuen Göttlichen Liebes-Funcken vermehret. Leipzig, bey Benjamin Samuel Walthern.

« Gott allein soll die Ehre seyn : Welcher mir befohlen sein, zu schreiben durch seinen Geist allein : Gantz wunderlich zwey Tractätelein : An alle Menschen insgemein ! Sie mögen Käyser, Könige, Fürsten, Grafen, Freyherren, Edle, Unedle, Gelehrte, Ungelehrte, Bürger, Bauren, Männer, Weiber, Jünglinge oder Jung- frauen seyn ! Dass sie sollen Busse thun und vom Sünden-Schlaff aufwachen : Dieweil Gott mit grossem Donner, Blitz, Hagel und Krachen : Der bösen Welt bald, bald, ja bald ein Ende wird machen. Benebst meinem Johann Tennhards Lebens-Lauff, aus welchem wird zu sehen seyn, wie lange mir der grosse Gott und Vater, Schöpffer Himmels und der Erden nachgegangen, ehe ich mich von ihm habe ergreiffen lassen, in dem solches geschehen, so habe ich unwürdiger, armer, sündhafter Mensch, nicht allein bey

Démonstration des progrès du Jansénisme au profit de la religion et des mœurs, par un bel esprit Déiste¹.

Méthode à l'usage des dames pour célébrer le Saint Sacrifice et consacrer l'Eucharistie².

Défense faite à tous les Fidèles d'assister à la Messe, ni de faire aucune bonne œuvre, sans être en état de grâce³.

Voilà aussi, Mesdames, *la Gazette Ecclésiastique⁴.*

BÉLISE. — *La Gazette Ecclésiastique!* Eh! Que ne le disiez-vous donc. Ah, Monsieur Gilotin, vous nous l'avez gardée pour la bonne bouche.

DORIMÈNE. — Il est vrai que cet ouvrage sera un jour un monument bien précieux pour l'histoire de l'Eglise. Quelle finesse de réflexions! Quelle élégance! quel pathétique! vous diriez quelquefois que l'Auteur prêche. N'est-ce pas toujours Monsieur l'abbé du Grossel qui la compose.

GILOTIN. — Non, Madame; c'est à présent M. l'abbé Fadel. Il n'est pas, dit-on, fort sçavant, mais on dit qu'il a une belle plume.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah! rien n'est plus naïf, plus engageant que son stile, Avez-vous lû l'endroit où il décrit le martyre de ce Saint Col-

a longtemps que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'histoire du pape Honorius? »

¹ Titre fantaisiste conçu sans doute par moquerie à l'égard d'ouvrages tels que les *Mémoires pour servir à l'histoire du jansénisme*, de Lancelot et de Fontaine.

² Allusion possible aux *Entretiens de Christine et de Pélagie, maîtresses d'école, sur la lecture des Epîtres et des Evangiles des dimanches et des fêtes* (1717), interprétés d'une manière abusive et outrancière, dans un intérêt de polémique.

³ Dans le *Directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point* (1684, à Paris), il est dit, p. 62, que les jansénistes demandent aux fidèles « une pureté presque aussi grande pour assister à la messe que pour communier »; et dans le *Juste discernement entre la créance catholique et les opinions des protestants et autres, touchant la Prédestination et la Grâce* (1703), il est dit que « sans la grâce, que Jésus-Christ nous a méritée par sa mort, nous ne pouvons pas faire le moindre bien ».

⁴ Sans doute les *Nouvelles ecclésiastiques*, « Mémoires pour servir à l'histoire de la Constitution Unigenitus », qui parurent de 1713 à 1793. — « Il y a trois ans que les *Nouvelles ecclésiastiques* courent » — écrit l'avocat Barbier, en février 1731, dans son *Journal* — « sans que le Lieutenant de police en ait pu trouver l'auteur, ni l'endroit où on les imprime. »

drey Jahren seine angenehme Stimme unmittelbar aus seinem göttlichen Munde gehöret! sondern hat mir auch auf meine Fragen gantz freundlich geantwortet; ja, endlichen mich gar aus dem Schlafe erwecket, befohlen aufzustehen, und in seinem Nahmen dasjenige zu schreiben, was er mir durch seinen Geist oder ewige Weisheit dictiret, wie in diesem Wercklein allen Menschen, als Juden, Christen, Türcken und Heyden, nützlich und auch höchst nöthig zu lesen fürgeleget wird. Alles in und durch die Liebe geschrieben in Nürnberg. » Gedruckt, im Jahre 1710.

« Die Scheidung des Lichts und Finsterniss; das ist: Gründlicher Beweiss von nothwendiger Absonderung der Frommen von den Bösen, aus einem alten Tractate Daniel-Jonae Bedae, Separati Gal-Bel-Germ-Anglici, extrahiret; von einem, der unter Babel den Ausgang der Kirchen Christi aus Babel suchet, wünschet und hoffet, auch andern anpreiset, und ihnen den Ausgang zeiget, » aufs neue aufgelegt, im Jahre Christi und seiner Aposteln, 1735.

« Von einem nicht Paulisch, nicht Kephisch, nicht Lutherisch, nicht Tuchtfeldisch, sondern mit Paulo, Petro, Luthero und Tuchtfelden, nach Christo gesinneten Philadelphiern angestellte genaue Forschung, mit welcher durch und durch neu gezeiget wird, wie übel es sich verhalte in einem falschen fleischlichen Unwahrheit Urtheile, mit derer ansehnlichen Herren Prediger in Nürnberg, die etwa besonders daran Theil haben, ihrer Vermahnung und Warnung wider Victor Christoph Tuchtfelden, einen Philadelphischen Zeugen Jesu Christi, der da hat sein Wort behalten in der kleinen Krafft der Niedrigkeit Jesu, und hat dessen Glauben nich verläugnet, den er eingesehen durch die geöffnete Thür, welche ist Jesus Christus, die kein Drache noch falscher Prophet kan den Philadelphiern zuschliessen. Zu Beförderung göttlicher Ehre, zu Steuer der festen Wahrheit, des weit mächtigern Evangelii von und in Christo, als gemeinhin solches gar schlecht gerühmet wird, und zu Widerlegungen aller falschen Auflage, zur Ermunterung derer Philadelphischen Genossen, zur Stärckung ihres festen Glaubens an Gott und zur Bezeugung ihrer an Christo einmüthigen Lebens-Lehre; » gründlich und gebührend verfasst, auf Unkosten der Philadelphischen Freunde, Frankfurth und Leipzig, zur Oster-Messe 1732.

« Der Philosophische Religions Spötter, in dem ersten Theile des Wertheimischen Bibelwercks verkappet; aber aus dringender

porteur¹ qui fût mis au Carquan? En vérité, je croyais lire les Actes du martyre de sainte Agathe ou de sainte Agnès², et j'en pleurai à chaudes larmes.

M. FRONDEBULLE. — Ce qui m'en plaît le plus c'est que l'auteur n'a point de respect humain; oh! cet homme-là se moque de l'autorité temporelle et spirituelle et lorsqu'on lui mande d'un coin de Province quelque Histoire scandaleuse vraie ou fausse qu'on ignore, il vous la donne tout du long pour édifier le public. Voilà ce que j'appelle de la charité.

M^{me} LUCRÈCE. — Oh, ça! mon ami Gilotin, vous n'avez qu'à laisser ici tous vos livres, et vous reviendrez demain reprendre ceux que nous ne garderons pas. Voilà toujours deux pistoles d'avance. Ne manquez pas de nous apporter toujours tout ce que vous aurez de nouveau.

GILOTIN. — Je n'y manquerai pas, Madame.

DORIMÈNE. — Il est aussi tems de nous retirer, Madame.

BÉLISE. — J'ai promis d'être à cette heure-cy chez moi.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah, Mesdames, restez encore un moment, je vous prie. Voilà mon frère qui vient, et il a souhaité d'être témoin d'une de nos assemblées. Il faut le pousser un peu sur la Doctrine.

SCÈNE VIII

M^{me} LUCRÈCE, CLÉANTE, DORIMÈNE, BÉLISE

M. FRONDEBULLE

M^{me} LUCRÈCE. — Il est bien tems de venir, mon frère, lorsque nôtre assemblée se sépare.

CLÉANTE. — Ma foi, j'en suis fâché; car je ne doute pas que je n'aye beaucoup perdu; mais j'ai été arrêté par une affaire plus sérieuse qui vous regarde, et que je vous dirai.

M^{me} LUCRÈCE. — Vous ne sçavez peut-être pas, Mesdames, que Monsieur mon frère est Moliniste.

BÉLISE. — Moliniste! Fi donc, cela ne se peut pas.

DORIMÈNE. — Ah, l'horreur!

¹ Colporteur d'ouvrages jansénistes, comme Gilotin lui-même.

² Cette évocation du martyre de deux vierges, à l'occasion de la peine infligée à un homme du parti, ne vise à rien autre qu'à un effet comique.

Liebe zu Jesu Christo und der reinen Mosaischen Lehre von demselben freymüthig entlarvet, und in seiner natürlichen Gestalt dargestellt » von D. Joachim Langen. S. Theol. Prof. Ord. zu Halle. Psalm XI. v. Die Gottlosen reissen den Grund um. Andere und vermehrte Auflage, Leipzig und Halle, bey Samuel Benjamin Walthern, im Jahre Christi, 1736¹.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach Jacob, das habt ihr mit Fleiss zuletzt gelassen², Das ist gewiss! Diess Stück wird unsern Zeiten einmahl zu einer unüberschwinglichen Zierde dienen. Wie nett! wie gründlich! wie deutlich und ordentlich ist nicht geschrieben. Man sollte schwören, der Autor hätte einen Schul-Knaben von der andern Classe³ vor sich⁴.

JACOB. — Ja; man sagt, diese Widerlegung sey zwar nicht so beschaffen, dass der Gegner dadurch überzeugt werde; aber sie soll doch sehr schön geschrieben seyn.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Was mir am besten gefällt, das ist, dass der Autor sich gar nichts vor übel nimmt⁵, und an der Bündigkeit seiner Schlüsse gar nicht zweifelt. O! das ist ein Mann, der lacht über alle Philosophie und Vernunft! Sobald ein Schriftsteller etwas herausgibt, welches auf diese zwey Stücke hinausläuft, so macht er sich über ihn her, und widerlegt ihn, ohne zu erforschen, was er meynt, und ob er seine Sätze auch erweist. Das sind Possen! Er mag gut bewiesen haben oder nicht: Herr Dr. Lange⁶

¹ « Der philosophische Religions-Spötter, in dem ersten Theile des Wertheimischen Bibel-Wercks verkappet, Aber aus dringender Liebe zu Jesu Christo, und der reinen Mosaischen Lehre von demselben freimüthig entlarvet und in seiner natürlichen Gestalt dargestellt von Dr Joachim Langen, S. Theol. Prof. Ord. zu Halle. Ps. XI, 3, die Gottlosen reissen den Grund um. » Die andere und vermehrte Auflage. Leipzig und Halle, bey Sam-Benj. Walther, im Jahr Christi 1736, 4^e.

Il est à remarquer que les ouvrages énumérés par le colporteur Jacob avaient paru, pour la plupart, la même année que *die Pietisterey*.

² La traductrice a de nouveau sacrifié une jolie métaphore du français.

³ « De la deuxième division », voir plus haut, p. 155, n. 1.

⁴ Cet alinéa, mis sur les lèvres de Mme Crédule, réunit deux réflexions distinctes faites, chez Bougeant, l'une par Dormène, et l'autre par Bélise.

⁵ Très appauvri, en regard de l'expression française.

⁶ Voir plus haut, p. 153, n. 1. Mme G... semble avoir eu une connaissance directe et personnelle des procédés de polémique de cet apologiste ardent de Spener.

M. FRONDEBULLE. — C'est que Monsieur se confesse peut-être à quelque Jésuite.

CLÉANTE. — Oh, pour cela non ! Car sur la réputation que vous leur faites vous autres, de donner libéralement l'absolution, je m'allai une fois confesser à un d'eux, et jamais de ma vie, je n'ai été si bien étrillé. Il est vrai que je le méritois bien ; mais, ma foy, ils ne m'y rattraperont plus.

BÉLISE. — Comment donc pouvez-vous être Moliniste ? N'avez-vous pas de honte ?

CLÉANTE. — Moliniste ! Ma foy, si je le suis, c'est sans le sçavoir. Qu'est-ce que c'est qu'être Moliniste ?

BÉLISE. — Fi donc, Monsieur. N'avez-vous point vû le Portrait de Molina qu'on vend sur le quais¹ ?

CLÉANTE. — Non !

BÉLISE. — O, ciel ! qu'il est effroyable ! C'est la plus hideuse figure ! .. et vous êtes Moliniste ?

CLÉANTE. — Moi ! Je vous dis encore une fois que je n'en sçais pas le premier mot. Qu'est-ce que c'est qu'être Moliniste ?

DORIMÈNE. — Ah ! Monsieur, n'en parlez pas. Molina a deux yeux, deux yeux ! Je voudrois que vous eussiez vû ces deux yeux-là.

M^{me} LUCRÈCE. — Et sa bouche, Madame, sa bouche ! Ah ! quelle bouche !

DORIMÈNE. — Oh ouï ! mais c'est sur tout son nés, c'est son nés, Madame. C'est bien le nés le plus horrible, le plus horrible nés. Pour moi, je n'ose plus le regarder, surtout depuis que je suis grosse. Ah ! quel nés !

CLÉANTE. — Eh bien ! de tout cela, vous concluez que je suis Moliniste ?

M^{me} LUCRÈCE. -- Eh ! fi, mon frère ; en vérité, vous vous deshorez.

CLÉANTE. — J'en suis bien fâché ; mais, de grace, apprenez-moi donc ce que c'est qu'être Moliniste, afin que je cesse de l'être si, par hazard, je le suis.

BÉLISE. — N'en parlons plus, Monsieur. On voit bien que vous ne sçavez pas ce que c'est que la grace.

¹ Ce trait, et toute la suite, est une satire excellente de la façon d'argumenter de certains esprits superficiels.

widerlegt ihn; und fügt dieser Widerlegung noch einen Hauffen Schimpff-Wörter hinzu, ohne dass er den Autoreem kennet: Und das ist alles zur Erbauung frommer Hertzen. Das nenne ich einen rechten Amtseifer.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun, Jacob, lasst ihr diese Bücher nur hier. Morgen kommt wieder, so solt ihr Antwort haben, was ich behalten will. Vergesst aber nicht, uns immer alles zu bringen, was ihr neues habt.

JACOB. — Gantz wohl (*Geht ab*).

FRAU SEUFFZERIN. — Wir werden auch wohl gehen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach, bleiben sie doch ein wenig! Da kömmt mein Bruder, er wollte gerne unsere Unterredungen mit anhören. Wir wollen ihm doch ein wenig zusetzen.

SIEBENDER AUFTRITT

FR. GLAUBELEICHTIN, FR. SEUFFZERIN, FR. ZANCKENHEIMIN
HERR WACKERMANN

FRAU GLAUBELEICHT. — Ja, nun kommen sie, Herr Bruder! nun wir aus einander gehen.

WACKERMANN. — Es ist mir sehr leid, und ich glaube, dass ich viel verlohren habe, aber ich bin durch eine wichtige Sache, welche die Frau Schwester angeht, und die sie bald erfahren werden, abgehalten worden.

FRAU GLAUBELEICHT. — Sie wissens vielleicht noch nicht, dass mein Schwager ein Orthodox ist?

FRAU SEUFFZERIN. — Orthodox? ach das kan unmöglich seyn.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — O! Himmel!

FRAU SEUFFZERIN. — Vielleicht geht der Herr Obrist bey einem Orthodoxen zur Beichte¹?

¹ Luther avait maintenu l'usage facultatif de la confession auriculaire. Il avait écrit, *De form. missae*, 1523: « De confessione privata ante communionem sentio, sicut hactenus docui, esse eam scilicet nec necessariam, nec exigendam, utilem tamen et non contemnendam. » Reconnue superflue par la Réforme pour les dévots éclairés, cette pratique pieuse avait été tenue pour utile, en vue de l'édification des ignorants et de la consolation des affligés. Puis cette tolérance s'était peu à peu transformée en exigence rigoureuse:

CLÉANTE. — Pardonnez-moi ; il me semble qu'autrefois on m'a appris dans mon catéchisme que la grâce est... attendez-donc... une inspiration divine, si je ne me trompe, et un mouvement qui nous porte à bien faire.

M. FRONDEBULLE. — Oh ! que vous n'y êtes pas, Monsieur. Il y a de l'hypostase, de l'harmonique et du sympathique.

CLÉANTE. — Parbleu, si ce n'est pas ce que je dis, je suis sûr que c'est du moins quelque chose d'approchant.

M^{me} LUCRÈCE. — Oüi, mon frère, dans vos vieux Catéchismes, mais nous avons un peu réformé cela.

CLÉANTE. — Comment, vous avez réformé les vieux Catéchismes ? Je n'ai pas le mot à dire.

DORIMÈNE. — Madame, demandez-lui un peu pour rire ce que c'est que la Prédestination¹.

CLÉANTE. — Oh, pour celui-là, j'avoüe que je ne sçais pas trop. Mais je serai charmé de l'apprendre. Qu'est-ce que c'est ?

BÉLISE. — Cela seroit inutile, Monsieur, vous ne l'entendriez pas.

CLÉANTE. — Fort bien. Qu'est-ce qu'être Moliniste ? C'est que Molina a un drôle de nez. Qu'est que la grâce ? Vous avez réformé les vieux Catéchismes. Qu'est-ce que la Prédestination ? Je ne l'entendrois pas. Ma foy, Mesdames, il faut avouer qu'on sort de vos assemblées bien instruit.

M. FRONDEBULLE. — Tenez, Monsieur ; le fait est que ces matières-là ne sont point faites pour des Officiers.

CLÉANTE. — Je le crois et je ne me picque pas non plus de les sçavoir. C'est l'affaire des Evêques et des Docteurs. Mais vous, Messieurs, croyez-vous que vôtre profession vous donne plus de droit d'en décider ?

BÉLISE. — Oh, pour cela, il me semble qu'un Avocat de la Cinquantaine est quelque chose dans l'Eglise.

DORIMÈNE. — Cela n'est pas douteux.

M. FRONDEBULLE. — Parbleu nous l'avons bien fait voir dans nôtre Consultation.

¹ L'idée de prédestination étoit impliquée dans la doctrine de la grâce. Elle étoit conçue comme « le dessein que Dieu a formé, de toute éternité, de conduire par sa grâce certains hommes au salut éternel », et d'en excepter d'autres.

WACKERMANN. — O! nein! Ich liess mich ein mahl verführen, und ging zu einem hin, denn ich hatte von euch Leuten gehört, dass sie die Absolution ohne grosse Schwürigkeit gäben, man möchte auch beichten, was man wolle; aber wahrhaftig! es hat mir noch kein Geislicher so scharff zugeredet als der. Es ist wahr, ich verdiente es wohl; aber ich komme ihm gewiss nicht mehr wieder.

FRAU SEUFFZERIN. — O! Himmel! haben sie einem Orthodoxen gebeichtet! Wie? schämen sie sich nicht?

WACKERMANN. — Ja! wenn ich Orthodox bin; so weiss ichs gewiss selber nicht. Was heisst denn Orthodox?

FRAU SEUFFZERIN. — Ach! wer kan ihnen das sagen? Sagen sie doch einmahl was ist die Wiedergeburch¹?

WACKERMANN. — Ja! das hätten sie mich vor diesem fragen sollen, da ich noch das Catechismus lernte.

FRAU GLAUBELEICHT. — Es ist eine himmlische Tinctur; ein Quell-Wasser, eine Erbohrenwerdung².

WACKERMANN. — In der That, das weiss ich nicht mehr. Es kan aber wohl seyn.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ja! sie reden immer von ihrem alten Catechismo; wir haben ihn aber verbessert.

WACKERMANN. — Sie haben den alten Catechismus verbessert? Potz tausend! das ist schön.

devant l'affaïssement du zèle religieux, les consistoires luthériens avaient déclaré, en 1542, la confession générale insuffisante.

Au cours du xviii^e siècle, la confession auriculaire, imposée comme obligatoire par l'Eglise orthodoxe, avait perdu, semble-t-il, dans la plupart des cas, toute efficacité morale : le fidèle disait un formulaire appris par cœur et l'ecclésiastique lui donnait l'absolution par l'imposition des mains. Par réaction contre ce formalisme, les piétistes détournèrent, autant qu'ils le purent, du confessionnal, les personnes sur lesquelles s'exerça leur influence. Spener s'est prononcé notamment sur la question dans *Theol. Bedenken*, I, 8, xxxv, et son disciple Schade écrivit, en 1696, *Einige Fragen vom Beichtstuhl* (cf. Sachsse, 294-320). Il faut attribuer à leur influence la décision supérieure qui rendit de nouveau, en 1698, la confession auriculaire facultative.

¹ La traductrice a complètement sacrifié — inexperte qu'elle était à lui trouver un équivalent — le joli et spirituel intermède sur le portrait de Molina.

² On voit tout ce que cette scène, si heureusement composée chez Bougeant, perd, chez Mme G..., du fait de la suppression pure et simple du rôle de Frondebulle.

CLÉANTE. — Oüi, vous avez fait là un beau chef-d'œuvre ; mais j'ai ouï dire à d'habiles gens que vous aviez voulu paroître Théologiens, et que vous n'aviez parû que de mauvais Jurisconsultes.

M. FRONDEBULLE. — Il faut les laisser dire, Monsieur, il faut les laisser dire ; mais nous avons défendu nos libertés, l'indépendance et la sûreté de nos Rois, les maximes du Royaume, Monsieur, les maximes du Royaume¹.

CLÉANTE. — Eh bien, Monsieur, sauvons nos libertés et défendons les droits de nos Rois et les nôtres ; mais ne perdons pas le fond de la Religion.

M. FRONDEBULLE. — Nos libertés, Monsieur, et l'indépendance de nos Rois. Oh ! parbleu, ne nous prenez pas par là, vous n'auriez pas beau jeu.

CLÉANTE. — Mais, Monsieur, qu'est-ce que les disputes d'aujourd'hui font à nos libertés et aux maximes du Royaume ? Quelqu'un vous les conteste-t-il ?

M. FRONDEBULLE. — N'importe, Monsieur, n'importe. Il faut soutenir nos libertés et les droits du Royaume².

CLÉANTE. — Mais contre qui les soutenez-vous ? Y-a-t-il en France quelque Constitutionnaire³ qui les attaque ? Vous voudriez le faire accroire, mais il n'en est rien.

M. FRONDEBULLE. — Nos libertés, Monsieur, et les droits du Royaume ! Je m'y ferois hacher, vous dis-je.

CLÉANTE. — Croyez-vous donc, Monsieur, que les autres Etats Catholiques qui ont reçu la Constitution, n'aient pas aussi leurs libertés, leurs droits, et la personne de leurs Rois, à garantir ? Il faut avouer que nous sommes admirables, nous autres François. Nous croyons, ma foi, que tout le sens commun est chez nous, et nous ne voyons pas que nous apprêtons à rire à tous nos voisins.

M. FRONDEBULLE. — Qui citez-vous donc là, Monsieur ? Des

¹ Voir plus haut, p. 108, n. 2.

² M. Frondebulle est présenté comme raisonnant aussi pauvrement que Mmes Bélise et Dorimène. — « Des cinquante avocats qui ont signé la Consultation » — écrit l'avocat Barbier, en février 1728 — « il y en a six ou sept qui comprennent ces sortes de matières. Le reste n'y entend rien » (éd. Charp., II, 31).

³ Ce terme désignait ceux qui avaient accepté les décisions de la Bulle ou « Constitution » Unigenitus.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Madame, fragen sie ihm doch eimmahl zum Spass, was die Busse ist.

WACKERMANN. — O ! ich gestehe ihnen, dass ichs nicht weiss : Aber ich möchte es gerne von ihnen lernen. Sagen sie mirs eimahl.

FRAU SEUFFZERIN. — Das würde vergeblich seyn. Sie verstehen das nicht.

WACKERMANN. — Vortrefflich schön ! Ich frage was ist die Wiedergeburch ? Wir haben den alten Catechismus verbessert. Was ist die Busse¹ ? Sie verstehen das nicht. Man muss bekennen, dass man in ihren Versammlungen viel lernet.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das macht, die Materien sind für einen Officier zu hoch.

WACKERMANN. — Das will ich glauben. Ich mache mir auch keine Schande daraus, dass ichs nicht weiss. Das ist der Gottes-Gelehrten ihr Werck. Aber glauben sie denn, dass es sich vor sie schickt, von solchen Dingen zu reden².

FRAU ZANCKENHEIMIN. — O ! mich dünckt schön, dass ein erleuchtetes Frauenzimmer in der Kirche schön etwas zu sagen hat.

FRAU SEUFFZERIN. — Das ist gewiss.

FRAU GLAUBELEICHT. — Die Frau Petersen³, Bourignon⁴ und Guion⁵ habens wohl bewiesen in ihren Schriften.

¹ « Der Busskampf », d'après Spener, était le repentir, poussé jusqu'au désespoir, par le moyen duquel tout chrétien doit tendre à la bienheureuse volupté de l'état de grâce (cf. Hossb., 136).

² L'altercation entre Frondebulle et Cléante n'ayant pas de contre-partie chez Mme G., l'entretien dévie sur la convenance qu'il y a pour les femmes à s'occuper de théologie. Mme Crédule invoque l'exemple qu'ont donné Mme Petersen, Antoinette Bourignon et Mme Guyon.

³ La femme de J.-W. Petersen, dont il a été question, p. 151, n. 6. Elle s'appelait, de son nom de jeune fille, Johanna Eleonora von Merlau. Née à Francfort-sur-le-Mein, en 1644, élevée dans un milieu aristocratique, elle s'était signalée, très jeune, par son tempérament exalté et par sa piété ardente. Elle fut, de 1672 à 1674, en correspondance avec Spener, et ce fut Spener aussi qui bénit, en septembre 1680, son union avec Petersen.

⁴ Antoinette Bourignon (1616-1680), visionnaire, née à Lille. Elle vécut surtout en Hollande, d'où elle répandit, dans de très nombreux écrits recueillis et publiés par son disciple Poiret, une doctrine théosophique et mystique.

⁵ Il s'agit certainement de Mme Guyon, l'illustre amie de Fénelon, au nom

Italiens qui sont en Italie, et des Espagnols qui sont en Espagne.

CLÉANTE. — Oûi, et des Allemands en Allemagne. Où diable voulez-vous donc qu'ils soient ?

M. FRONDEBULLE. — Eh ! fi, Monsieur. Voilà encore de plaisantes gens. Nos libertés, Monsieur, et les maximes du Royaume.

CLÉANTE. — Mais ne voyez-vous pas qu'un zèle outré pour les libertés et les droits du Royaume sert de prétexte à un parti rebelle pour mépriser l'autorité Royale, en même temps qu'il voudroit anéantir l'autorité spirituelle¹.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah, si M. Bertaudin était ici !

CLÉANTE. — Ma sœur, j'ai de quoi lui répondre ; et je vous le dirai dans un moment.

M. FRONDEBULLE. — J'en reviens toujours à nos libertés, Monsieur. Il faut prévenir, oûi, il faut prévenir l'ombre même du danger.

CLÉANTE. — D'accord ; mais il n'est jamais permis pour prévenir un danger chimérique, de faire un mal réel et présent.

M^{me} LUCRÈCE. — De quel mal nous parlez-vous donc ?

BÉLISE. — Voilà effectivement un grand malheur qu'on ne reçoive pas la Constitution !

CLÉANTE. — Il est vrai : ce n'est qu'une bagatelle. Moyennant cela il n'y a plus de subordination. On ne connoît plus l'autorité des Evêques. On ose censurer leur Mandemens, tourner leur personne en ridicule et les déchirer, tandis qu'on ne parle que de paix et de charité. Ce sont Messieurs de la Cinquantaine qui ont aujourd'hui l'infailibilité. Que sçais-je ? On nourrit, on entretient dans le sein du Royaume une semence de guerre ouverte et sanglante, le tout pour le bien du Roy et du Royaume ; et ceux qui favorisent aujourd'hui ce parti dangereux, en seront peut-être un jour eux ou leurs enfants la première victime² ; mais tout cela n'est qu'une bagatelle.

¹ Cléante cherche à montrer que ces défenseurs ardents des libertés gallicanes et des « lois du royaume » sont en réalité, par la résistance qu'ils opposent aux décrets, tant de l'autorité royale que de l'autorité ecclésiastique, des révoltés.

² Bougeant, non seulement dénonce, par la bouche de Cléante, son porte-paroles, « le mal réel et présent » de l'insubordination, mais il semble prévoir, avec une incontestable clairvoyance, une rébellion plus redoutable que n'est la fronde des « appelants », mais dont elle sera peut-être sortie, par voie de lointaine conséquence. Son mot sur « la semence de guerre ouverte et sanglante » donne à penser.

WACKERMANN. — Ja, freylich! das sind recht schöne Stückchen. Ich habe aber von vernünftigen Leuten gehört, dass es recht so liesse¹, als wenn die guten Weiber von Sachen geschrieben hätten, die sie nicht verstanden.

FRAU GLAUBELEICHT. — Man muss die Leute reden lassen. Herr Bruder : Indessen muss das innere Christenthum und die Liebe doch gepredigt werden.

WACKERMANN. Ja! man muss aber bey dem innern Christenthum und bey der Liebe, seine Pflichten und den Wohl-Stand² nicht aus den Augen setzen.

FRAU SEUFFZERIN. — Ach, die Liebe! das innere Christenthum! Herr Obrister, greiffen sie uns auf der Seite nur nicht an; sie ziehen gewiss den kürtzen.

WACKERMANN. — Wird aber aus allen euren Schrifften wohl jemand recht ernstlich bekehret?

FRAU ZACKENHEIMIN. — Das thut nichts. Die Liebe und das innere Christenthum muss doch gepredigt werden.

WACKERMANN. — Aber worzu nützt es? Ist hier in unsern Landen wohl ein Orthodoxe, der darwider streitet? Ihr wolts den Leuten wohl einbilden, aber es ist nichts.

FRAU GLAUBELEICHT. — Die Liebe! das innere Christenthum! ich lasse mein Leben davor, sage ich ihnen.

WACKERMANN. — Glauben sie denn, dass die Orthodoxen gar keine Liebe und kein Christenthum haben? Es ist doch war, wir Pietisten sind rechte Leute. Wir meynen, wir haben die Gottseeligkeit³ allein gepachtet⁴; und wir sehen nicht, dass andere Menschen uns oftmahls auslachen müssen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Was vor Menschen denn? Die Wittenberger⁵ in Wittenberg? Oder die Rostocker⁶ in Rostock.

WACKERMANN. — Nun ja! oder die Leipziger in Leipzig. Wo

de laquelle demeure attachée la controverse du quiétisme ou doctrine de l'amour pur, qui mit aux prises Bossuet et l'archevêque de Cambrai.

¹ « Dass es den Anschein hätte, als ob es sich recht so anliesse. »

² « Anstand ». Voir plus haut, p. 221, n. 1.

³ « Gepachtet ».

⁴ « Frömmigkeit ».

⁵ Voir plus haut, p. 93, n. 2.

⁶ Même remarque qu'à la précédente note.

DORIMÈNE. — Ah ! qu'il seroit à souhaiter que nous eussions la paix dans l'Eglise.

CLÉANTE. — Madame, si vous et ceux de vôtre parti le souhaitiez sincèrement, la paix seroit bientôt faite. Car en matière de religion, il n'y a dans l'Eglise d'autre moyen de paix que la soumission. Or, c'est à vous, s'il vous plaît, à vous soumettre à vos Pasteurs et non pas à vos Pasteurs à se soumettre à vous.

BÉLISE (*l'Assemblée se lève*). — Sur ce pied-là, il faut que nous nous fassions tous Molinistes.

CLÉANTE. — Ma foy, Mesdames, faites-vous après cela tout ce qu'il vous plaira. C'est vôtre affaire. Je suis vôtre serviteur de tout mon cœur.

DORIMÈNE. — Nous nous reverrons dans quelque autre Assemblée.

M. FRONDEBULLE. — Monsieur, il faut sauver nos libertés et les maximes du Royaume.

CLÉANTE. — Je vous souhaite le bonsoir, Monsieur.

SCÈNE IX

M^{me} LUCRÈCE, CLÉANTE

M^{me} LUCRÈCE. — Je m'imagine que vous vous applaudissez d'avoir bien défendu le Molinisme.

CLÉANTE. — Non, ma sœur, j'ai à vous parler d'autre chose, et ma peine est que je crains de n'être pas mieux écouté sur l'une que sur l'autre.

M^{me} LUCRÈCE. — De quoi s'agit-il donc ?

CLÉANTE. — Il s'agit du mariage que vous voulez faire.

M^{me} LUCRÈCE. — Oûi, mon frère, c'est une affaire résoluë, et il est bien inutile de m'en parler.

CLÉANTE. — Ecoutez, je ne vous dirai pas que M. de la Bertaudinière est un imbécile et un pié-plat.

M^{me} LUCRÈCE. — Bon, bon ! il se formera de reste.

CLÉANTE. — Sans bien, et sans famille.

M^{me} LUCRÈCE. — La vertu et la piété tiennent lieu de tout.

CLÉANTE. — Que je vallois bien la peine que vous me consultassiez sur une affaire de cette nature-là.

M^{me} LUCRÈCE. — Vous ne savez pas estimer le vrai mérite.

Hencker sollen sie denn seyn? Adieu, Mesdames, es ist am besten, dass ich mich ihnen empfehle.

FRAU GLAUBELEICHT. — Auf ein andermahl kommen sie eine Stunde früher, Herr Bruder!

WACKERMANN. — Ich bin ihr Diener.

FRAU SEUFFZERIN. — Adieu! Frau Glaubeleichtin, ich empfehle mich.

FRAU ZANCKENHEIMIN. — Adieu, leben sie vergnügt! auf den Donnerstag sehen wir uns wieder.

FRAU GLAUBELEICHT. — Leben Sie wohl! Frau Seelen-Schwestern¹. Adieu.

ACHTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, HERR WACKERMANN

FRAU GLAUBELEICHT. — Sie freuen sich gewiss, dass sie die Orthodoxen so gut vertheidigt haben.

WACKERMANN. — Nein, Frau Schwester! ich habe ihnen was anders zu erzehlen; ich fürchte nur, dass sie mir in einem so viel Gehör geben, als im andern.

FRAU GLAUBELEICHT. — Was solls denn seyn?

WACKERMANN. — Ich will von der bevorstehenden Hochzeit reden.

FRAU GLAUBELEICHT. — Die ist schon so fest beschlossen, dass alles, was sie mir davon sagen können, vergeblich ist.

WACKERMANN. — Hören sie mich doch nur an! Ich sage nicht, dass der Herr von Muckersdorff ein einfältiger dummer Kerl ist.

FRAU GLAUBELEICHT. — O! er wird schon werden.

WACKERMANN. — Arm und von schlechten Leuten².

FRAU GLAUBELEICHT. — Wenn er nur fromm und gottesfürchtig ist.

WACKERMANN. — Dass sie in einer solchen Sache mich auch wohl hätten zu Rathe zieken können.

¹ Voir plus haut, p. 109, n. 5.

² Nouvelle outrance d'expression.

CLÉANTE. — Que mon frère est sur le point d'arriver, car si vous ne le sçavez pas, j'en ai reçu tantôt une lettre qui l'annonce.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien ! quand il trouvera ce mariage fait, il faudra bien qu'il l'approuve.

CLÉANTE. — Fort bien ; mais sçavez-vous ce que c'est que M. Bertaudin ?

M^{me} LUCRÈCE. — Si je le sçais !

CLÉANTE. — Oûi, le sçavez-vous ?

M^{mo} LUCRÈCE. — Que voulez-vous dire ?

CLÉANTE. — J'ai peine à vous le dire, parce que je crains que vous ne tombiez encore en foiblesse.

M^{me} LUCRÈCE. — Parlez donc. Expliquez-vous.

CLÉANTE. — Combien avez-vous dit à M. Bertaudin que vous donniez à ma nièce en la mariant ?

M^{me} LUCRÈCE. — Voilà bien des questions. Je lui ai dit que je donnois à ma fille cent mille livres.

CLÉANTE. — Eh bien, Monsieur Bertaudin est un fripon.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah ! mon frère, pouvez-vous proférer un tel blasphème contre la vertu même ?

CLÉANTE. — J'ai bien prévu que vous ne le croiriez pas aisément, mais encore une fois j'en ai la preuve par écrit.

M^{me} LUCRÈCE. — O ciel ! quelle atroce calomnie ! un homme pénétré comme lui des grandes vérités de la religion, qui a approfondi les grands principes de la plus pure Morale, qui brûle d'une charité fervente ! Voilà vôtre malignité ordinaire à vous autres Molinistes. Vous ne pouvez pas souffrir que la vérité soit défendue par des Saints, et vous aimez mieux les noircir par les traits les plus odieux, que de reconnoître que des Saints condamnent vos sentimens.

CLÉANTE. — Voilà une fort belle réflexion, à laquelle il ne manque que d'être appliquée aux gens de vôtre secte. Ecoutez : j'étois si outré du mariage que vous avez projeté que, désespérant de vous en dissuader, j'avois formé le dessein d'amener moi-même ma nièce chez moi, et de l'y garder malgré vous, jusqu'à l'arrivée de son Père.

M^{me} LUCRÈCE. — Quoi ! vous auriez osé m'enlever ma fille ! Je vais y mettre bon ordre.

CLÉANTE. — N'en parlons plus, car je me suis persuadé que je

FRAU GLAUBELEICHT. — Sie verstehen sich nicht auf die wahre Gottesfurcht.

WACKERMANN. — Dass mein Bruder ehestens ankömmt : Denn ich habe Briefe von ihm.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun, wenn er die Tochter verheyraethet findet, so muss er sichs wohl gefallen lassen.

WACKERMANN. — Gantz gut ! Wir wollen itzo nur vom Herrn Scheinfromm reden. Kennen sie ihn wohl, wer er ist ?

FRAU GLAUBELEICHT. — Ob ich ihn kenne ?

WACKERMANN. — Ja ! kennen sie ihn ?

FRAU GLAUBELEICHT. — Was wollen sie sagen ?

WACKERMANN. — Ich darf es kaum sagen ; sie möchten mir wieder in Ohnmacht fallen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Sagen sie es nur !

WACKERMANN. — Wie viel haben sie Scheinfrommen gesagt, dass sie ihrer Tochter mitgeben wollten ?

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun ! sie fragen recht herum. Ich habe gesagt, ich gebe meiner Tochter 3.000 Gulden mit.

WACKERMANN. — Nun ! so ist Herr Scheinfromm ein Schelm.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach ! Herr Bruder, können sie die Gottseeligkeit selbst so schimpffen ?

WACKERMANN. — Ich dachte wohl, dass sie es nicht glauben würden ; aber ich habe die Probe schriftlich.

FRAU GLAUBELEICHT. — O Himmel, das ist eine Lästerung ! Ein Mensch, der mit Göttlichen Geheimnissen, mit der Liebe, mit der Sanfftmulh, mit der Aufrichtigkeit gantz erfüllt ist ! Ach, das ist wieder ein Streich der Orthodoxen. Die Leute könnens nicht leiden, dass das Reich Gottes durch heilige Leute ausgebreitet werde, deswegen schmähen und lästern sie dieselben, wo sie nur können.

WACKERMANN. — Das war eine schöne Betrachtung : Es fehlt ihr nichts, als dass sie auf die Pietisten gezogen würde. Hören sie : Ich war so erbost auf diese Heyrath, dass ich ihre Tochter entführen, zu mir nehmen und bis zu meines Bruders Ankunfft bey mir behalten wollte. Denn ich sahe wohl, dass mit der Frau Schwester nichts anzufangen wäre¹.

¹ Ceci n'est qu'une cheville, ajoutée par la traductrice.

n'aurois pas besoin de recourir à ce remède violent, quand je vous ferois voir que vôtre M. Bertaudin est un fripon. Or, j'en ai une preuve sans réplique.

M^{me} LUCRÈCE. — Vous en avez une preuve?

CLÉANTE. — Vous le verrez.

M^{me} LUCRÈCE. — Quand toute la terre me l'assureroit avec vous, je n'en croirois rien.

CLÉANTE. — Quoi! vous n'en croirez pas vos yeux?

M^{me} LUCRÈCE. — Non; et si je le voyois, je croirois plutôt que je réverois ou que je serois en délire.

CLÉANTE. — Voilà une prévention bien étrange. C'est le Notaire qui m'a découvert la fourberie. M. Bertaudin veut vous faire signer un Contract...

M^{me} LUCRÈCE. — Finissez mon frère, finissez, ou vous me ferez mourir. Je le vois bien : voilà un tour imaginé pour rompre le Mariage que je veux faire; mais vous en serez la dupe vous, et ceux qui vous emploient. Car M. Bertaudin va se rendre ici, et nous concluerons à l'instant le mariage¹ (*elle s'en va*).

CLÉANTE. — Quelle opiniâtreté! N'importe : elle a beau dire qu'elle n'en croira pas ses yeux. Le trait est trop marqué pour qu'elle puisse en douter. Il n'y a qu'à la laisser faire jusqu'au moment de la signature du Contract et alors je dévoilerai malgré elle le mystère d'iniquité. Je suis, d'ailleurs, bien trompé si mon frère n'arrive point aujourd'hui ou demain. Il faut que je me tienne aux environs, en attendant l'arrivée de M. Bertaudin.

¹ Voir plus haut, p. 186, n. 2.

FRAU GLAUBELEICHT. — Wie? Sie wollten mir meine Tochter entführen? Ich wills schon verhüten.

WACKERMANN. — Fürchten sie nichts! Ich werde diese Hülffe jetzo nicht nöthig haben, da ich ihnen beweisen kan, dass ihr Herr Scheinfromm ein Spitzbube ist. Und das kan ich unwidersprechlich darthun.

FRAU GLAUBELEICHT. — Unwidersprechlich?

WACKERMANN. — Sie sollens sehen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Und wenn sie die gantze Welt darauf zu Zeugen haben; so glaube ichs nicht.

WACKERMANN. — Sie werden doch ihren Augen wohl trauen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nein, und wenn ichs sähe; so würde ich glauben, ich träumete.

WACKERMANN. — Das ist ein entsetzlich Vor-Urtheil! Der Notarius hat mir seyne Schelmerey entdeckt. Der Herr Scheinfromm hat einen Contract...

FRAU GLAUBELEICHT. — Schweigen sie! Herr Bruder! Ich bin des Todes. Ich sehe wohl, das ist ein angestellter Karn¹, die Hochzeit zu hintertreiben; aber sie, und alle ihre Mithelffer, werden sich sehr betrügen. Herr Scheinfromm kömmt zu mir und da will ich den Contract den Augenblick unterzeichnen. *(Sie geht ab.)*

WACKERMANN. — Mein Gott! Was ist das vor ein Weib? Es thut aber nichts! lass sie nur sagen, dass sie ihren eigenen Augen nicht trauen will; sie wird ihnen schon trauen; der Streich ist gar zu grob. Ich will sie so lange zufrieden lassen, bis dass sie die Schrift eben wird unterzeichnen wollen, denn will ich mit meinem Geheimnisse hervor kommen. Ubrigens hoffe ich, dass mein Bruder noch heute oder morgen kommen will. Ich will aber hier nicht weit weggehen; damit ich, wenn Scheinfromm kömmt, gleich da bin.

¹ Pour « Garn », au sens de « Netz ».

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ANGÉLIQUE, FINETTE

ANGÉLIQUE. — Finette, il me semble qu'on observe mes pas. Ma mère auroit-elle appris le dessein de mon oncle?

FINETTE. — Cela se peut; car jé crois appercevoir, en effet, qu'on vous veille de près.

ANGÉLIQUE. — Je suis dans une frayeur mortelle. Mon oncle ne révient pas pour m'amener, comme il m'a promis tantôt. Que veut dire cela, Finette?

FINETTE. — Mais cela veut dire qu'il n'est pas encore venu.

ANGÉLIQUE. — Seroit-ce qu'il auroit changé de pensée?

FINETTE. — Je ne le crois pas.

ANGÉLIQUE. — Pourquoi donc tarde-t-il tant à venir? Le tems presse.

FINETTE. — Vous êtes admirable de me faire ces questions, comme si j'en sçavois plus que vous.

ANGÉLIQUE. — Ah, si tu sçavais combien les moments me durent.

FINETTE. — Eh bien, lisez quelques pages de Quesnel pour vous distraire en attendant. Il n'y a rien de plus amusant pour une fille dans les circonstances où vous êtes.

ANGÉLIQUE. — Ah, ne me parles plus de tout cela, et plût à Dieu que ma mère ne se fût jamais entêtée de ces extravagances.

FINETTE. — Que dites-vous, Mademoiselle, j'en serois bien fâchée, moi. Et, sans cela eussions-nous jamais eu le bonheur de connoître le Saint et vénérable personnage, Monsieur Bertaudin, et son aimable neveu, Monsieur de la Bertaudinière? Ah, qu'il fait bien

FÜNFTE HANDLUNG

ERSTER AUFTRITT

JUNGFER LUISCHEN, CATHRINE

LUISCHEN. — Cathrine, mich dünckt, man giebt acht auf mich. Sollte die Mama wohl meines Veters Vorhaben entdeckt haben?

CATHRINE. — Es kan wohl seyn; mich dünckt es auch, dass die Mama auf sie Achtung geben lässt.

LUISCHEN. — Mir ist gewiss sehr angst dabey. Mein Vetter hömmt nicht, dass er mich abholte; und er hat mir es doch versprochen, Was soll ich davon dencken, Cathrine?

CATHRINE. — Sie kan nichts anders dencken, als dass er noch nicht hier ist.

LUISCHEN. — Sollte er sich auch anders bedacht haben?

CATHRINE. — Das glaube ich nicht.

LUISCHEN. — Warum kömmt er denn nicht? Es ist ja hohe Zeit.

CATHRINE. — Sie fragt mich recht wunderlich! Als wenn ich das besser wissen könnte, als sie.

LUISCHEN. — Ach! wenn du wütest, wie lang mir die Zeit wird!

CATHRINE. — Nun, lesen sie ein wenig in Franckens¹ Werken; Ich weiss nichts angenehmeres für ein Frauenzimmer, das in ihren Umständen ist.

LUISCHEN. — Rede mir doch solch Zeug nicht vor. Wollte Gott! dass meine Mutter niemahls auf die Thorheit gefallen wäre.

CATHRINE. — Was sagt sie? Das solte mir nicht lieb seyn! Wenn das nicht wäre; so hätten wir ja niemahls das Glück gehabt, den Herr Scheinfromm und den Herrn vom Muckersdorff kennen zu lernen. O! wie schön kan ers dem Welschen Hahn nachmachen.

¹ Voir plus haut, p. 147, n° 1.

le cocq d'Inde et que ce jeune homme-là a eu une belle éducation au Collège !

ANGÉLIQUE. — Finette, qui est-ce qui vient-là ?

FINETTE. — Ma foi, c'est vôte oncle lui-même.

ANGÉLIQUE. — O ciel ! mon père est avec lui.

SCÈNE II

GÉRONTE, CLÉANTE, ANGÉLIQUE, FINETTE

ANGÉLIQUE (*embrassant Gêronte*). — O, mon père ! que j'ai de joye de vous revoir !

GÉRONTE. — St, st, parlez bas. Où est votre mère ?

FINETTE. — Elle est dans son cabinet, Monsieur, et je vais l'avertir de vôte arrivée.

GÉRONTE. — Donne-t-en bien de garde. Il ne faut pas qu'elle sçache encore que je suis ici, et j'ai des raisons importantes pour cela, sur tout par rapport à vous, ma fille. Vous pleurez !

ANGÉLIQUE. — Ah, mon père ; je pleure au seul souvenir du malheur où vôte absence m'a exposée¹. Mais j'ai tort ; vôte arrivée doit me rassûrer.

GÉRONTE. — Oûi, ma fille : mon frère que j'ai rencontré m'a tout appris et je bénis le ciel de m'avoir amené si à propos ; mais, retire-toi dans ta chambre et j'irai t'y trouver daus un moment. Après que j'aurai encore dit quelque chose à ton oncle.

¹ Ce trait de sensibilité exquise ajoute un nouveau charme au caractère si heureusement dessiné d'Angélique.

Gewiss, gewiss, die Leute im Pädagogio¹ werden recht hübsch erzogen.

LUISCHEN. — Cathrine, wer kömmt da ?

CATHRINE. — Gewiss ists der Herr Vetter.

LUISCHEN. — O, Himmel ! und mein Vater kömmt mit ihm.

ANDERER AUFTRITT

HERR WACKERMANN, HERR GLAUBELEICHT

JUNGFER LUISCHEN, CATHRINE

LUISCHEN (*umarmt ihren vater*). — O, lieber Papa, wie soll ich meine Freude ausdrücken.

GLAUBELEICHT. — Stille, stille, wo ist die Mama ?

CATHRINE. — In ihrem Zimmer, ich wills ihr sagen, dass sie da sind.

GLAUBELEICHT. — Bey leibe nicht ! Sie solls noch nicht wissen ; ich habe darzu meine Ursachen, und sie gehen dich an, meine Tochter. Du weinest ?

LUISCHEN. — Ja ! lieber Papa ! ich dencke an das Unglück, darein mich ihre Abwesenheit gestürzt hat². Aber nun darf ich wohl nichts fürchten.

GLAUBELEICHT. — Nein ! mein Kind ! mein Bruder hat mir schon alles erzehlet ; ich dancke Gott, dass er mich noch zu rechter Zeit wieder bringet. Gehe nur in dein Zimmer ; ich will bald zu dir kommen. Ich will nur noch ein Wort mit deinem Vetter sprechen³.

¹ Voir plus haut, p. 175, n° 1.

² On attendrait « gestürzt hätte », — La multiplicité des imperfections dans la version de Mme G. . donne à conclure que le travail d'adaptation a été fait par elle très à la hâte. On ne saurait douter, en effet, de la connaissance qu'elle avait du français. Avant ses fiançailles, elle n'écrivait qu'en cette langue, et ce fut Gottsched qui obtint d'elle qu'elle usât de l'allemand. Dans le recueil de sa *Correspondance* publié par Mme de Runckel, on peut lire plusieurs lettres françaises, de sa plume, qui sont d'un très heureux tour (p. ex. III, 172-176). Il semble, tout bien considéré, que ce soit plutôt son inexpérience comme écrivain allemand qu'il faille accuser.

³ On remarque du décousu dans les propos de M. Crédule.

SCÈNE III

GÉRONTE, CLÉANTE

GÉRONTE. — Je ne puis revenir de l'étonnement où je suis. Quoi ! ma femme néglige pendant deux ans entiers de faire un mariage que je lui avois si fort recommandé, et en un jour elle prend le parti de donner ma fille au neveu de Monsieur Bertaudin, à un pied-plat, un gueux ! j'en suis outré de colère.

CLÉANTE. — Je le conçois ; mais la colère ne remédie jamais à rien, et fait faire beaucoup de fautes. Quand vous aurez fait bien du bruit, qu'arrivera-t-il ? Vous aigrirez votre femme au lieu de la gagner. Vous l'obstinerez au lieu de la changer, et vous aurez ainsi chez vous une source perpétuelle de chagrins domestiques.

GÉRONTE. — Que faire donc ?

CLÉANTE. — Dissumulez, croyez-moi, votre juste ressentiment. Nous avons une pièce capable de désabuser ma sœur de l'idée qu'elle a de son Monsieur Bertaudin. J'attendrai le moment qu'elle voudra signer le contract pour en faire voir la fourberie. Le Notaire qui est honnête homme et qui s'est douté qu'il y avoit de la friponnerie, m'a communiqué le contract, et m'a promis de ne rien signer que par mon ordre. Ainsi attendez patiemment quel sera le succès de cet événement. Si ma sœur se désabuse d'elle-même, vous aurez tout d'un coup la paix dans le ménage ; si elle s'opiniâtre, votre présence remédiera à tout, et votre douceur la remettra à la raison.

GÉRONTE. — Je veux bien suivre en cela votre avis, et demeurer caché dans la chambre de ma fille, pendant toute cette Scène ; mais comment ma femme s'est-elle coëffée de ce Monsieur Bertaudin ; c'est un homme, dites-vous, sans mérite, sans esprit, sans science.

DRITTER AUFTRITT

HERR GLAUBELEICHT, HERR WACKERMANN

GLAUBELEICHT. — Ich kan mich von meinem Schrecken noch nicht erholen. Wie? meine Frau verzögert die Hochzeit zwey gantze Jahre; da ich sie ihr doch so ernstlich anbefohlen hatte? und nun fast sie in einem Tage den Entschluss, mein Kind des Scheinfromms Vetter, einem Pietisten, einem dummen Esel zu geben! Wahrhaftig, das ärgert mich.

WACKERMANN. — Ich begreiffe es wohl: Ihr habt recht; aber der Zorn ändert die Sache nicht. Wenn ihr noch solch grosses Lermen macht, was wird heraus kommen? Ihr werdet eure Frau nicht besser, sondern ihr werdet sie viel mehr noch ärger machen.

GLAUBELEICHT. — Was soll ich denn thun?

WACKERMANN. — Seyd stille, und verberget euren Zorn. Wir haben ja das Zeugniß, eure Frau zu überführen, was Scheinfromm für ein Kerl ist; ich will nur den Augenblick abwarten, da sie die Schrift wird unterschreiben wollen, da werde ich ihr schon Einhalt thun. Der Advocat ist ein ehrlicher Mann; er hat wohl gemerkt, das ein Schelmen-Stück dabey wäre, und hat mir auch versprochen, ohne meine Einwilligung nichts zu unterschreiben; also könnt ihr die Sache gelassen abwarten. Wenn eure Frau sich bedeuten¹ lässt, so seyd ihr des Unglücks in eurem Hause auf einmahl los. Will sie aber nicht hören, so wird eure Gegenwart der gantzen Sache ein Ende machen².

GLAUBELEICHT. — Ich will eurem Rathe folgen und biss zum Ausgang der Sache in meiner Tochter ihrem Zimmer bleiben. Aber wie Hencker hat der Scheinfromm meine Frau so einnehmen³ können! Ihr sagt! Er hat keinen Verstand, keine Lebens-Art, keine Verdienste.

¹ Dans l'acception de: « einen anweisen, etwas zu tun ».

² La fin de la phrase de Cléante, que la traductrice a sacrifiée, était pourtant indispensable, pour que le sens fut complet.

³ Le pittoresque de « coiffé » n'a pas d'équivalent dans la version allemande.

CLÉANTE. — Je ne suis nullement surpris que ces gens-là rencontrent des dupes. Si vous sçaviez toutes les ruses qu'ils employent pour se faire la réputation de gens de bien ! Ils ont des gens apostés pour exalter leur vertu et leur piété. Ils se trouvent mêlés dans toutes les bonnes œuvres qui ont de l'éclat. A les voir, ils vivent dans une continuelle pénitence. A les entendre, ils ne respirent que zèle et charité. Est-il surprenant qu'une femme comme ma belle-sœur qui a le cœur droit et les mœurs simples, se laisse séduire par des apparences si trompeuses¹.

GÉRONTE. — Vous avez raison.

CLÉANTE. — Une chose qui accrédite aujourd'hui plus que jamais ces masques de piété, c'est la cabale Janséniste. Écoutez parler ces gens-là ; tous leurs Partisans sont des Héros Chrétiens, leurs Evêques sont des Saints Athanases, leur Prêtres font des miracles, et les Laïcs sont des fidèles des premiers siècles. A Dieu ne plaise que j'accuse d'hypocrisie tous ceux d'entre eux qui passent pour gens de bien² ; car je ne doute pas qu'il n'y ait des Jansénistes de bonne foi qui, se trouvant engagés dans ce parti par un effet de leur ignorance, ou par des préjugés d'éducation, ne laissent pas d'être véritablement gens de bien, autant qu'on peut l'être lorsqu'on n'est pas soumis à l'Eglise ; mais suivez de près sur tout les Chefs de Cabale, et vous verrez combien il y a parmi eux de Messieurs Bertaudins.

GÉRONTE. — J'ai vû autrefois ma femme si éloignée de toutes ces disputes.

CLÉANTE. — C'est qu'alors, elle ne songeoit qu'au plaisir. Les infirmités l'ont ensuite obligée de songer à la retraite ; et comme il n'y a rien de plus ennuyeux qu'une retraite où l'amour propre n'a point de part, elle s'en est fait une qui satisfait, sans qu'elle s'en aperçoive, son amour-propre, sa vanité et l'envie qu'elle a de voir du moins un certain monde et d'y être considérée. Voilà où en sont logées les trois quarts et demi des femmes Jansénistes³.

¹ Simple caractéristique du faux dévot.

² Ainsi Bougeant se garde de donner tous les jansénistes pour des émules de M. Bertaudin, mais il prétend avoir seulement le dessein de prouver que la « cabale janséniste » sert de prétexte opportun à beaucoup d'imposteurs.

³ Cette analyse psychologique ne manque pas de finesse. On se souvient du témoignage de Mably sur Bougeant, que nous avons cité dans l'Introduction : « Il connaissait le cœur humain, le caprice et les ruses des passions. »

WACKERMANN. — Mich nimmt es nich Wunder, dass er sie eingenommen hat. Wenn ihr wüsstet, was die verzweifelten Kerls für Streiche machen, dass man sie nur für redliche Leute halten soll ! Sie haben allenthalben ihre Spionen, welche von ihrer grossen Gottes-Furcht und Frömmigkeit schwatzen müssen¹. Wenn man sie sieht², dächte man, es wären lauter Heilige. Sie reden von lauter Gottes-Furcht, Liebe und Sanfftmuth; und es ist also nicht zu verwundern, dass eure Frau, die ein gutes redliches Hertze hat, durch solche Verstellung ist betrogen worden.

GLAUBELEICHT. — Ihr habt recht.

¹ Ici Mme G... laisse tomber une phrase entière.

² Ne rend pas : « à les entendre », ni la suite : « ils ne respirent que » ..

GÉRONTE. — Oh ! il faudra pourtant bien qu'elle change de conduite.

CLÉANTE. — Elle en changera, mon frère. Laissez-moi conduire tout cela. J'ai envoyé dire à Eraste de se rendre ici ; mais pour le présent, retirons-nous de peur qu'on ne nous apperçoive, Je crois entendre venir quelqu'un.

SCÈNE IV

M. BERTAUDIN, M. DE LA BERTAUDINIÈRE, UN NOTAIRE

M. BERTAUDIN. — Ça, convenons un peu de nos faits avant que de voir Madame Lucrèce. Vous avez là le contract ?

LE NOTAIRE. — Oüï, Monsieur, le voilà tel que vous l'avez dicté.

M. BERTAUDIN. (*parcourt des yeux le contract*). — Bon, vous avez bien exprimé qu'elle cède dès à présent à sa fille et à mon neveu tous les biens tant meubles, qu'immeubles appartenans à elle ou à son mari, dont elle a procuration pour cet effet.

LE NOTAIRE. — Oüï, Monsieur.

M. BERTAUDIN. — Sans aucun égard aux droits et aux prétentions de Dorise, sa fille aînée, qu'elle déshérite à cet égard.

LE NOTAIRE. — Oüï, Monsieur.

M. BERTAUDIN. — A la réserve d'une pension viagère de deux mille livres pour elle et pour son mari, leur vie durant.

LE NOTAIRE. — Oüï, tout cela est en bonne forme.

M. BERTAUDIN. — Vous sçavez bien aussi ce que je vous ai promis. Comptez que vous aurez lieu d'être content de moi.

LE NOTAIRE. — J'en suis persuadé. (*à part*) Voilà un grand fripon.

M. BERTAUDIN. — Vous m'avez parû tantôt un peu étonné des clauses du contract.

LE NOTAIRE. — Il est vrai, mais comme vous m'avez dit que Madame Lucrèce vous avoit laissé maitre de tout, je n'ai garde d'y trouver à redire.

WACKERMANN. — Sie wird sich schön ändern¹; lasst mich nur davor sorgen. Ich habe dem Liebmann sagen lassen, dass er hieher kommen soll. Doch wir wollen hineingehen, man möchte uns gewahr werden; mich dünckt ohnedem, es kömmt jemand.

VIERTER AUFTRITT

HERR MAGISTER SCHEINFROMM, HERR V. MUCKERSDORF
EIN ADVOCAT

SCHEINFROMM. — Wir wollen doch ein wenig unsern Contract durchsehen, ehe die Frau Glaubeleichtin kommt.

DER ADVOCAT. — Hier ist er so, wie sie ihn bestellt haben.

SCHEINFROMM. (*liest ihn durch*) — Gut! Sie haben es wohl ausgedrückt, dass sie von nun an all ihre bewegliche und unbewegliche Güter, sie mögen ihr oder ihrem Manne gehören, ihrer Tochter, laut der Vollmacht, die sie von ihrem Manne erhalten hat, abtritt.

DER ADVOCAT. — Ja! Herr Magister!

SCHEINFROMM. — Ohne alles Bedencken auf ihre ältere Tochter, welche sie hiemit enterbet.

DER ADVOCAT. — Ja! Herr Magister.

SCHEINFROMM. — Doch mit Vorbehaltung eines jährlichen Gehalts von 2.000 Gulden vor sich und ihren Mann auf Lebens-Zeit.

DER ADVOCAT. — Ja. das habe ich alles deutlich ausgedrückt.

SCHEINFROMM. — Sie wissen, wass ich ihnen versprochen habe: Sie sollen schon zufrieden seyn.

DER ADVOCAT. — O, daran zweifle ich nicht (*Beysaits*;). Das ist ein Spitzbube!

SCHEINFROMM. — Mich dünckt, sie haben sich über die Puncte dises Contracts gewundert.

DER ADVOCAT. — Es ist wahr; aber weil sie mir sagten, dass die Frau Glaubeleichtin alles übergeben hätte, so habe ich auch nichts darwider zu sagen.

¹ Plus on approche de la fin de la pièce, et plus les coupures pratiquées par Mme G... dans l'original, sont nombreuses.

M. BERTAUDIN. — Hélas ! vous verrez qu'elle ne lira seulement pas. Au reste, je vous ai déjà dit que ce n'est nullement l'intérêt du bien qui me fait faire cela.

LE NOTAIRE. — Je le crois bien. Un saint homme comme vous, et d'une morale si sévère !

M. BERTAUDIN. — Ce qui me le fait faire, c'est que par l'expérience que j'ai des choses du monde je vois que même les gens qui ont de la vertu administrent mal leurs biens, et se damnent par le mauvais usage qu'ils en font.

LE NOTAIRE. — Cela pourroit bien être.

M. BERTAUDIN. — Sous prétexte de soutenir leur condition, ils donnent dans le luxe et de folles dépenses.

LE NOTAIRE. — Quelquefois, mais Madame Lucrèce n'est pourtant pas dans ce cas-là.

M. BERTAUDIN. — N'importe ! je veux lui en ôter même la tentation. Et puis, Monsieur Geronte, son mari, doit revenir bientôt.

LE NOTAIRE. — Eh bien ?

M. BERTAUDIN. — Oh ! je ne m'y fie pas, et pour la sûreté de leur conscience à tous deux, j'aime mieux me charger dès à présent par un bon contract de l'administration de tout ce bien-là.

LE NOTAIRE. — C'est assurément une grande charité.

M. BERTAUDIN. — Oh, j'ai un grand zèle pour le salut de leur âme.

LE NOTAIRE. — Je le vois, (*à part*) Quel scélérat !

SCÈNE V

CLÉANTE, M. BERTAUDIN, M. DE LA BERTAUDINIÈRE

LE NOTAIRE

CLÉANTE. — Ah, vous voilà, Monsieur Bertaudin, est-ce là votre neveu que vous voulez faire épouser à ma nièce ?

M. BERTAUDIN. — Oûi, Monsieur. Ne voudrez-vous pas bien approuver ce dessein ; je vous assure que c'est Dieu qui nous l'a

SCHEINFROMM. — Ach! sie werden sehen, dass sie es nicht einmahl lesen wird. Ubrigens habe ichs ihnen schon gesagt, dass ichs nicht aus Eigennutz thue.

DER ADVOCAT. — Das glaube ich wohl? Sie sind zu gottesfürchtig.

SCHEINFROMM. — Ja! Die Erfahrung hat michs gelehrt, dass auch zuweilen tugendhafte Leute ihr Geld übel anwenden, und dadurch verdammt werden: Deswegen bin ich auf den Entschluss gekommen.

DER ADVOCAT. — Das kan wohl seyn!

SCHEINFROMM. — Unter dem Schein des Ranges verfallen sie in Pracht und Hoffart.

DER ADVOCAT. — Zuweilen. Aber die Frau Glaubeleichtin kömmt mir nicht so vor.

SCHEINFROMM. — Es thut nichts. Ich will ihr auch die Gelegenheit darzu beschneiden. Und denn hat man mir gesagt, dass ihr Mann bald wieder kommen wird.

DER ADVOCAT. — Nun! was thut das?

SCHEINFROMM. — O! ich traue dem Frieden¹ nicht! Es ist am besten, dass ich meine Schrift beyzeiten zeichnen lasse.

DER ADVOCAT. — Da kommen sie.

FÜNFTER AUFTRITT

HERR WACKERMANN, HERR MAGISTER SCHEINFROMM
HERR V. MUCKERSDORF, DER ADVOCAT

WACKERMANN. — Ihr Diener! Herr Magister! Ist das etwa ihr Vetter, der meine Muhme heyrathen soll?

SCHEINFROMM. — Ja! Herr Obrister. Wollen sie nicht ihre Einwilligung darzu geben? Ich versichere, Gott hat uns selbst auf

¹ C'est-à-dire: « Je n'ai pas confiance, je ne m'y fie pas ».

inspiré, à Madame Lucrèce et à moi pour le bien de Mademoiselle votre nièce.

CLÉANTE. — Pour son bien¹ ? Je n'en doute pas, et vous pourriez ajouter encore pour le bien de mon frère, de ma sœur et de ma nièce Dorise.

M. BERTAUDIN. — J'espère, en effet, que ce sera un mariage de bénédiction pour toute la famille.

CLÉANTE. — Eh bien, Monsieur de la Bertaudinière, que ferons-nous de vous, quand vous aurez épousé ma nièce ? Il faut que je vous mène à la guerre avec moi².

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh ! nenny pas, Monsieur, car...

CLÉANTE. — Comment, nenny pas !

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh non, parce que...

CLÉANTE. — Bon ! est-ce que quelques coups de mousquet vous font peur ?

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh ! oui. D'autant plus que...

CLÉANTE. — Eh bien, vous en serez peut-être quitte pour quelques coups d'épée.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh ! que nenny. Peut-être que ..

M. BERTAUDIN. — Monsieur, c'est un jeune homme qui a été élevé dans des exercices bien différens de ceux dont vous lui parlez-là.

CLÉANTE. — Oui, je vois que c'est un jeune homme qui promet beaucoup. Mais parlons donc sérieusement, Monsieur Bertaudin. Vous êtes un homme d'une grande piété, à ce qu'on dit.

M. BERTAUDIN. — Hélas ! c'est malgré moi qu'on me fait cette réputation.

CLÉANTE. — Vous êtes par conséquent incapable de faire une action indigne d'un honnête homme.

M. BERTAUDIN. — Le Ciel m'en préserve !

CLÉANTE. — Eh bien, croyez-vous qu'il soit d'un honnête homme d'abuser comme vous faites de la confiance aveugle que ma sœur a en vous pour lui enlever sa fille ?

M. BERTAUDIN. — Moi, Monsieur ?

¹ Il joue évidemment sur le mot.

² Cléante nous a été déjà présenté comme « officier » (voir plus haut, p. 21, n. 3).

diese Gedanken gebracht: und für Jungfer Luischen Bestes gesorgt.

WACKERMANN. — Sorgen sie auch noch für das Beste¹ meines Bruders, seiner Frauen, und der ältesten Tochter.

SCHEINFROMM. — Ich glaube allerdings, dass die gantze Familie durch diese Heyrath wird gesegnet seyn.

WACKERMANN. — Nun mein Herr von Muckersdorff, wass werden wir denn mit ihm machen, wenn er meine Muhme wird geheyrathet haben? Er soll mit mir in den Krieg gehen.

MUCKERSDORFF. — O nein! denn ich ..

WACKERMANN. — Warum nicht?

MUCKERSDORFF. — O nein! weil ich nicht...

WACKERMANN. — Wie? Er wird sich doch vor einer Canonen-Kugel nicht fürchten.

MUCKERSDORFF. — Ja, ja! denn...

WACKERMANN. — Vielleicht kömmt er mit einigen Wunden davon?

MUCKERSDORFF. — O nein! ich möchte wohl gar...

SCHEINFROMM. — Herr Obrister, das ist ein junger Mensch, der in gantz andern Wissenschaften erzogen ist, als von denen sie sprechen.

WACKERMANN. — Ja! ich sehe, dass man sich viel von ihm versprechen kan. Aber wir wollen ernsthaft reden, Herr Magister: die Leute sagen, sie wären ein gottesfürchtiger Mann.

SCHEINFROMM. — Ach! man thut mir zuviel Ehre an.

WACKERMANN. — Folglich werden sie wohl nichts thun können, dass sich vor einem redlichen Mann nicht schicket.

SCHEINFROMM. — Der Himmel behüte mich!

WACKERMANN. — Glauben sie aber wohl, dass sie recht daran thun, wenn sie das Vertrauen meiner Schwägerin so missbrauchen?

SCHEINFROMM. — Ich, Herr Obrister?

¹ Le jeu de mots auquel prête, en français, le terme « bien », n'est pas rendu. Celui que provoque, quelques lignes plus bas, le mot « exercice » ne l'est pas davantage.

CLÉANTE. — Nos conditions sont-elles égales à peu près? Ma nièce a de la naissance et du bien, votre neveu n'a ni l'un ni l'autre. Ma nièce déteste votre neveu, et vous allez la rendre malheureuse pour le reste de ses jours. Vous allez brouiller pour jamais Madame Lucrèce avec son mari; car vous jugez bien quel vacarme il fera à son retour lorsqu'il apprendra cette nouvelle. Moi qui suis oncle d'Angélique, je vous déclare que je n'approuverai jamais ce mariage. Comment donc, accordez-vous, s'il vous plait, ce dessein avec l'esprit de pitié, de désintéressement et de charité dont vous faites profession?

M. BERTAUDIN. — Ah! Monsieur, vous m'affligez beaucoup de parler de la sorte; car je vois bien que c'est la chair et le sang qui vous inspirent ces sentimens.

CLÉANTE. — Non, parbleu. C'est la raison, le droit et l'équité naturelle.

M. BERTAUDIN. — Monsieur, Monsieur, ce n'est ni le bien ni la qualité que j'ai cherché dans ce mariage.

CLÉANTE. — J'en suis persuadé. Vous êtes si désintéressé et si détaché des biens de la terre. Mais que cherchez-vous donc?

M. BERTAUDIN. — Nous voulons former une union Sainte et toute Chrétienne.

CLÉANTE. — Entre deux personnes dont l'une abhorrera l'autre?

M. BERTAUDIN. — Oh! que Madame Lucrèce entend ma pensée bien mieux que vous!

CLÉANTE. — Vous vous trompez, Monsieur Bertaudin. Je connois mieux votre pensée qu'elle. Croyez-moi sur ma parole.

M. BERTAUDIN. — Monsieur, si vous me connoissiez...

CLÉANTE. — Je vous connois de reste, encore une fois. Voici ma sœur.

WACKERMANN. — Sind sie uns am Stande auch wohl nur einigermassen gleich? Meine Muhme ist reich und von gutem Hause. Ihrem Vetter fehlt beydes. Meine Muhme kan ihren Vetter nicht leiden; und sie machen sie auf Lebenslang unglücklich. Sie werden unter meinem Bruder und seiner Frau einen ewigen Hass stifften: Denn sie können wohl denken, wie angenehm ihm diese Zeitung¹ seyn wird. Ich bin nur ein Vetter von der Braut; aber ich sags ihnen frey heraus: Ich gebe meinen Willen² nimmermehr darein. Wie können sie dieses Verfahren mit der Gottseligkeit, die sie besitzen wollen, zusammen reimen?

SCHEINFROMM. — Ach, sie machen mich ganz betrübt. Ich sehe wohl, dass Fleisch und Blut ihnen das alles beybringt.

WACKERMANN. — Nein! wahrhaftig, das lehrt mich die Vernunft, die Billigkeit und Redlichkeit.

SCHEINFROMM. — Herr Obrister, ich suche bey dieser Heyrath weder dass Vermögen noch die Ehre.

WACKERMANN. — Ich glaube es wohl! sie sind so eigennützig nicht und sind zu gleichgültig gegen die Güter dieser Erden. Aber was suchen sie denn?

SCHEINFROMM. — Eine heilige Christliche Ehe zu stifften.

WACKERMANN. — Unter zwey Personen, die sich einander nicht leiden können?

SCHEINFROMM. — Ach! Frau Glaubelichtin sieht meine Meynung besser ein, als sie.

WACKERMANN. — Sie irren sich, Herr Magister. Ich weiss besser, was sie haben wollen, als meine Schwester. Glauben sie mir nur!

SCHEINFROMM. — Herr Obrister, wenn sie mich kennen...

WACKERMANN. — Ich kenne sie freylich³. Ich sags ihnen: da ist meine Schwester.

¹ Dans l'acception de « Nachricht ».

² Le style est, en tout ce passage, d'une insuffisance particulièrement frappante; la langue est à peine correcte.

³ Le français « de reste » est sensiblement plus expressif.

SCÈNE VI

M^{me} LUCRÈCE, CLÉANTE, M. BERTAUDIN, M. DE LA BERTAUDINIÈRE
FINETTE, LE NOTAIRE

M^{me} LUCRÈCE (*à M. Bertaudin*). — Eh bien, Monsieur, il y a longtemps que je vous attends. Que ne m'avez-vous fait avertir de votre arrivée?

M. BERTAUDIN. — C'est que Monsieur Cléante m'a arrêté.

M^{me} LUCRÈCE. — Ça, ne perdons point de temps. Finette, allez avertir Angélique.

FINETTE. — La voilà, Madame.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ANGÉLIQUE

M^{me} LUCRÈCE. — Vous me charmez, ma fille, par la joye qui brille dans vos yeux en obéissant à mes volontés.

ANGÉLIQUE. — Le joye que je fais paroître, Madame, à un sujet trop légitime pour que je puisse m'y refuser¹.

M^{me} LUCRÈCE. — Vous m'aviez pourtant paru tantôt un peu triste.

ANGÉLIQUE. — Il est vrai, c'étoit un petit nuage que la vûe de mon bonheur prochain a dissipé.

M^{me} LUCRÈCE. — Oûi, ma fille, soyez sûre que le choix que j'ai fait pour vous vous rendra heureuse.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Tenez, Mademoiselle, voilà un petit bouquet de nôces que j'ai fait à votre honneur pour servir d'Épithalame..

CLÉANTE (*prenant le papier*). — Ah, ah ! ce sont des vers ! Voyons cela, Monsieur de la Bertaudinière. Je suis curieux de voir des Vers de votre façon (*Il lit*).

¹ Réponse à double entente. Angélique contrefait finement l'ingénue.

SECHSTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, HERR WACKERMANN, HERR SCHEINFROMM
HERR VON MUCKERSDORFF, CATHRINE
DER ADVOCAT

FRAU GLAUBELEICHT. (*zum Scheinfromm*). — Nun! Herr Magister? Ich habe lang auf sie gewartet. Warum lassen sie mirs nicht sagen, dass sie hier sind?

SCHEINFROMM. — Der Herr Obrister hat mich aufgehalten.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nur fortgemacht! Cathrine, ruffe Luischen her.

CATHRINE. — Da ist sie schon.

SIEBENDER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, JUNGFER LUISCHEN, HERR WACKERMANN
HERR SCHEINFROMM, HERR V. MUCKERSDORF
CATHRINE UND DER ADVOCAT

FRAU GLAUBELEICHT. — Du siehst ja recht munter aus, meine Tochter. Das ist mir von Herten lieb.

LUISCHEN. — Die Freude, so meine liebe Mama mir ansieht, ist gar zu billig, als dass ich sie verbergen könnte.

FRAU GLAUBELEICHT. — Du warst aber vorhin so betrübt?

LUISCHEN. — Es ist wahr. Ich sahe mein künftiges Glück noch nicht so deutlich ein¹, als jetzo!

FRAU GLAUBELEICHT. — Glaube nur, meine Tochter, dass dich diese Heyrath glücklich machen wird.

MUCKERSDORFF. — Da, Mademoiselle! sehen sie, das ist ein Gedichte, so ich auf unsere Hochzeit gemacht habe.

WACKERMANN. — Ah ha! ich wills lesen. Lassen sie doch sehen. Herr Brautigam! Ich bin neugierig auf ihre Poesie, (*Er liest*) « An Jungfer Luise Glaubeleichtin. Acrostichon. » Potz tausend! das ist

¹ Le sens n'est pas exactement rendu.

A MADemoiselle ANGÉLIQUE

Anagramme.

Parbleu, cela me fait plaisir, car je croyais que le secret en étoit perdu.

Anagramme :

Angélique,
Evangile.

Par ma foi, je ne me serois pas défié de celui-là (*voyant rire Angélique et Finette*). Voilà-t-il pas? Vous ne sçavez pas estimer les choses, vous autres. Voyons les vers.

Epigramme :

Vos attraits ont des charmes doucereux...

Allons donc, Mademoiselle, faites la révérence à l'auteur (*Angélique fait la révérence*).

Vos attraits ont des charmes doucereux
Dont les appas sont si fort savoureux...

Eh bien. Je gage, que vous n'apercevez pas, vous autres, toute la richesse de ces deux Vers-là : *Vos attraits ont des charmes dont les appas*, et puis *doucereux* et *savoureux*! tout cela en deux Vers!

ANGÉLIQUE. — Tout cela en deux Vers!

FINETTE. — Pour cela, Mademoiselle, voilà un Vers savoureux qui mérite bien encore une révérence à Monsieur l'Auteur (*Angélique fait la révérence extrêmement has*).

M^{me} LUCRÈCE. — Mais! voilà bien de la gayeté¹.

M. BERTAUDIN. — C'est la jeunesse, Madame.

M. DE LA BERTAUDINIÈRE. — Oh! Monsieur, vous n'avez qu'à continuer : le meilleur est à la fin.

CLÉANTE. — Voyons :

Vos attraits ont des charmes doucereux,
Dont les appas sont si fort savoureux,

¹ Mme Lucrèce ne s'explique pas l'exubérante gaité de sa fille, qu'elle a vue, peu d'instants auparavant, si émue à la pensée de devoir épouser M. de la Bertaudinière.

schön! Ich dachte, diss Geheimniss wäre gantz verlohren (*Er sieht, dass die Jungfer und die Magd lachen*) Ich glaube gar, ihr lacht! Ihr wisst viel wie ihr den Werth solcher Verse schätzen sollt. (*Er liest die Verse*).

Liebste Seele, schöner Engel
Unvergleichlich holder Mund.

Oh, Muhme! das verdient einen Reverentz; mache sie doch dem Auctor einen. (*Jungfer Luischen macht einen Reverentz*) (*Er liest*).

Liebste Seele schönster Engel
Unvergleichlich holder Mund.

Nun ich wette, dass ihr die Schönheit dieses Gedichts nicht einseht. In zweyen Versen so viel zu sagen.

LUISCHEN. — Ja, freylich, in zweyen Zeilen!

CATHRINE. — O! Mademoiselle, sie muss noch einen Reverentz machen (*Jungfer Luischen macht einen Reverentz*).

FRAU GLAUBELEICHT. — Nur nicht gar zu lustig!¹

SCHEINFROMM. — Es ist die Jugend.

MUCKERSDORFF. — Lesen sie nur weiter, Herr Obrister. Das beste kömmt zuletzt.

WACKERMANN. — Wir wollen sehen:

Ist mein Lieben letzt voll Mängel,
So ist dirs doch sehr gesund.

¹ Mme G... cède une fois de plus au plaisir qu'elle éprouve à exagérer.

Qu'il n'est pas bien difficile
D'adorer vos beaux yeux.

Mademoiselle, voilà qui est touchant.

ANGÉLIQUE. — Cela est tout à fait galant.

CLÉANTE. — Voici le beau !

Mais ce qui me plaît entre mille,
Rendant mon cœur saintement amoureux,
En purgeant la délectation de mes feux
C'est que dans vôtre nom je trouve l'Evangile.

Il a, ma foi, raison. Parbleu, je défie qu'on fasse rien de mieux.

FINETTE. — Oh ! que Monsieur de la Bertaudinière n'est pas si sot qu'on croit !

ANGÉLIQUE. — Je vous suis vraiment obligée, Monsieur de la Bertaudinière, de m'avoir appris que l'Evangile se trouve dans mon nom. Car, en vérité, je n'y aurois jamais pensé.

M^{me} LUCRÈCE. — Encore une fois, il y a là quelque chose que je ne comprends pas. Finette, que veulent donc dire toutes ces plaisanteries-là ? Allons, allons, laissons cela et commençons par signer le contract (*au Notaire*). Vous l'avez apporté, Monsieur ?

M. BERTAUDIN. — Oui, Madame, le voici ; mais cela est inutile.

M^{me} LUCRÈCE. — Inutile !

Christlich und recht schmackhafft küssen.

Hat im Himmel grosse Ehr.

Ach! Mademoiselle! das ist zärtlich!

LUISCHEN. — Das ist recht geistreich!

WACKERMANN. — Zum Hencker! diss ist das schöne:

Ey sie mehrt mein Glücke sehr

Nun sie mich ihr ja lässt wissen.

Er hat recht. Wahrhafftig! man kan nichts schönens machen.

CATHRINE. — Ja! ja! Herr von Muckersdorff ist so ein Narr nicht als man wohl denckt.

WACKERMANN. — Ja! Mühmchen, sehen sies nur recht an; Die Augen haben auch etwas dabey zu thun. Lesen sies noch einmahl.

Liebste Seele, schönster Engel,

Unvergleichlich holder Mund

Ist mein Lieben letzt voll Mängel

So ist dirs doch sehr gesund

Christlich und recht schmackhafft küssen

Hat im Himmel hohe Ehr:

Ey, sie mehrt mein Glücke sehr,

Nun sie mich ihr Ja lässt wissen.

LUISCHEN. — Ich bin ihnen sehr verbunden, mein Herr von Muckersdorff. Ich dachte nicht, dass sich mein Nahme so gut zum Radebrechen¹ schickte.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun, nun! es ist genug gescherzt! Wir wollen zur Unterzeichnung schreiten. Herr Advocat, haben sie den Contract mitgebracht²?

SCHEINFROMM. — Ja, Madame, aber es ist nicht nöthig.

FRAU GLAUBELEICHT. — Warum nicht nöthig?

¹ « Zum stümpferhaften Verfertigen von Versen ».

² L'expression est notablement plus brusque chez Mme G... que chez Bougeant. La traductrice trahit son modèle de bien des manières, et à tant de reprises, que le commentateur éprouve de la lassitude, et comme une gêne, à signaler tantôt les lacunes, tantôt les outrances, et tantôt les insuffisances de rendu. Plus on avance et mieux on mesure la distance à laquelle l'adaptation approximative de « l'adroite amie » se trouve de l'œuvre française qualifiée par Gottsched (voir Introd., p. 50) d'« insignifiante » et de « légère » (leichtfertig).

M. BERTAUDIN. — Oüi Madame. N'allons pas plus avant, si vous le voulez bien.

M^{me} LUCRÈCE. — Comment donc ?

M. BERTAUDIN. — Non, Madame. C'est que Monsieur n'approuve pas ce mariage, et je serois fâché...

M^{me} LUCRÈCE. — Qu'est-ce à dire, il ne l'approuve pas ? Avons-nous besoin de son consentement ?

M. BERTAUDIN. — Ah ! Madame, la paix et la charité sont des biens si précieux, que je sacrifierois tout plutôt que de les altérer le moins du monde.

M^{me} LUCRÈCE. — Que de courage et de vertu ! ah, mon frère, vous devriez rendre plus de justice à M. Bertaudin.

CLÉANTE. — Cela viendra, ma sœur.

M. BERTAUDIN. — Mais, Madame, priez-le du moins de se retirer, afin qu'il ne soit pas témoin d'une chose qui lui fait quelque peine !

CLÉANTE. — Non, Monsieur Bertaudin. Vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je voye finir cette affaire.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh ! laissons-le se retirer s'il veut¹. Donnez-moi toujours le contract que nous le signions. Vous l'avez sans doute fait faire comme nous avons dit.

M. BERTAUDIN. — Oüi, Madame, j'ai suivi vos intentions de point en point, et j'ai même relû le contract exactement depuis qu'il est écrit. Mais pour peu que vous ayez de défiance, Madame, ayez la bonté de lire vous même, avant que de le signer.

M^{me} LUCRÈCE. — De la défiance avec M. Bertaudin !

CLÉANTE. — Elle ne seroit peut-être pas si mal placée.

M. BERTAUDIN. — Eh ! oüi, Madame, je suis peut-être un misérable : il se peut faire que je sois un malhonnête homme qui cherche à vous tromper. Il est toujours bon de prendre ses précautions avec tout le monde.

¹ C'est-à-dire : « laissons-le se retirer, s'il lui plaît de le faire, mais n'insistons pas pour qu'il le fasse ».

SCHEINFROMM. — Ja! Madame! der Herr Obrister will nicht in diese Heyrath willigen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nicht willigen? das ist artig, brauchen wir denn seine Einwilligung?

SCHEINFROMM. — Ach! Madame! der Frieden und die Einigkeit ist mir zu lieb, als dass ich sie im Geringsten stören sollte.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach, was ist das doch Herr Bruder? Sie sollten für den Herrn Scheinfromm mehr Einsicht¹ haben.

WACKERMANN. — Es wird sich schon finden.

SCHEINFROMM. — So bitten sie ihn doch, wenigstens, Madame, dass er weggehe, damit er nicht dasjenige mit Augen sehen darff, was ihm so viel Kummer macht.

WACKERMANN. — Nein! nein! ich bin gesonnen, die Sache mit anzusehen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach! er kan gehen oder bleiben, es ist gleich viel. Geben sie nur mir die Schrift. Sie haben sie unfehlbar so machen lassen, als ich gesagt habe.

SCHEINFROMM. — Ja! ich habe ihre Meynung² hinein bringen lassen, und ihn auch noch zweymahl überlesen; aber wofern sie mir nicht trauen, Madame, so lesen sie ihn nur selbst durch.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ob ich ihnen nicht traue!

WACKERMANN. — Es wäre so übel eben nicht.

SCHEINFROMM. — Freylich! Madame! ich könnte wohl ein gottloser Mann seyn; ein böser Mensch, der sie zu betrügen denckt. Es ist gut, dass man mit allen Leuten behutsam umgeht.

¹ Au sens de « Nachsicht », que l'on peut déduire, avec quelque subtilité, du sens propre : intelligencia, judicium (cf. ein mann von Bildung und Einsicht).

² Combien vague et affaibli, en regard de : « vos intentions ».

M^{me} LUCRÈCE. — Des précautions avec M. Bertaudin ! Donnez-moi vite que je signe.

M. BERTAUDIN. — Puisque vous le voulez ainsi, Madame, le voilà.

CLÉANTE. — Oh, parbleu, je ne suis point la dupe de ces boufonneries-là (*Il saisit le contract*). Donnez-moi, s'il vous plaît, le contract, que je lise. Il ne sera pas dit qu'on signe ici un pareil acte, sans que personne l'ait lû.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, mon frère, voilà toujours de vos emportemens.

CLÉANTE. — Tant qu'il vous plaira, ma sœur. Mais comme Monsieur dit qu'il a lû exactement aussi...

M. BERTAUDIN. — Monsieur me prend apparemment pour tout autre que je ne suis.

CLÉANTE. — Croyez-moi, je ne vous prends pour ce que vous êtes. Ne venez-vous pas de dire qu'il est bon de prendre ses précautions avec tout le monde ; écoutez Madame, s'il vous plaît.

M^{me} LUCRÈCE. — Mais de quoi cela sert-il, qu'à perdre du tems¹ ?

CLÉANTE. — Eh bien, donnez-moi cette satisfaction ! Cela sera bientôt fait.

M. BERTAUDIN. — Mais, Monsieur, ce n'est point à vous que nous avons affaire ici, c'est à Madame.

CLÉANTE. — Il est vrai ; mais il me semble que votre résistance n'est pas un bon signe. Craignez-vous quelque chose ?

M. BERTAUDIN. — Non, assurément. Je suis honnête homme.

CLÉANTE. — Je veux le croire ; mais permettez-moi de m'en assurer par la lecture de votre contract.

M^{me} LUCRÈCE. — Non, mon frère, je ne le souffrirai pas, puisque cette précaution est inutile et qu'elle lui fait de la peine. Ce pauvre M. Bertaudin !

CLÉANTE. — Et moy, ma sœur je vous proteste que je ne rendrai point le contract que je ne l'aye lû.

M^{me} LUCRÈCE. — Allons donc, Monsieur Bertaudin, ayons cette complaisance là pour lui.

M. BERTAUDIN. — Non Madame ; si on me fait cet affront, je me retire.

¹ « A quoi cela sert-il, sinon à perdre du temps ? »

FRAU GLAUBELEICHT. — Wie? mit Herr Scheinfromm vorsichtig umgehen? Geben sie geschwinde, ich wills unterschreiben.

SCHEINFROMM. — Weil sie es denn haben wollen; hier ist er.

WACKERMANN (*reisst die Schrift weg*). — O! zum Hencker, wenn ihr alle Narren seyn wollt, so will ichs nicht seyn. Ich muss wissen, was hier drinnen steht. Zum Teufel! man wird doch nicht einen Contract unterschreiben, den kein Mensch gelesen hat?

FRAU GLAUBELEICHT. — Sie können ihre Hitze auch garnicht dämpfen.

WACKERMANN. — Sagen sie, was sie wollen. Weil Herr Scheinfromm aber sagt, dass er ihn zweymahl¹ überlesen hat, so will ich ihn doch auch lesen.

SCHEINFROMM. — Sie sehen mich vor einen unrechten an.

WACKERMANN. — Nein! ich sehe sie vor das an, was sie sind; glauben sie es mir. Sie habens ja selbst gesagt, man müsste mit allen Menschen vorsichtig umgehen. Hören sie zu, Frau Schwester.

FRAU GLAUBELEICHT. — Wir halten uns nur auf; ich höre nichts.

WACKERMANN. — Hören Sie doch nur: es wird bald geschehen seyn.

SCHEINFROMM. — Herr Obrister! ich habe hier mit ihnen nichts zu thun; sondern mit Madame.

WACKERMANN. — Es ist wahr, aber warum weigern sie sich so? Fürchten sie denn etwas?

SCHEINFROMM. — Nein! ich bin ein ehrlicher Mann!

WACKERMANN. — Ich glaubs; aber ich wills aus dieser Schrift gerne sehen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nein! Herr Bruder, ich werde es nicht leiden; der arme Scheinfromm betrübt sich nur.

WACKERMANN. — Und ich gebe den Contract nicht eher wieder, bis ich ihn gelesen habe.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun! Herr Scheinfromm, wir könnens ihm ja zu gefallen thun.

SCHEINFROMM. — Nein, Madame! lieber gehe ich davon.

¹ Insistance bien vaine de l'expression.

M^{me} LUCRÈCE. — Je vous en prie, Monsieur Bertaudin, vous le mettrez par là dans son tort.

M. BERTAUDIN. — Non Madame, je n'y puis consentir. Il n'y a qu'à remettre l'affaire à une autre fois, et permettez-moi de me retirer. Allons, mon neveu.

M^{me} LUCRÈCE. — Voilà de quoi vous êtes cause, mon frère.

CLÉANTE. (*arrétant M. Bertaudin*). — Non, non, Monsieur, avant que de vous en aller, nous avons un petit éclaircissement à vous demander. Eh ! ma sœur, ne deviez-vous point avoir ouvert les yeux depuis un quart d'heure ? Un mot va finir l'affaire. Est-ce votre intention de vous dépouiller, vous, votre mari, et ma nièce Dorise, pour donner votre bien, avec Angélique, au neveu de M. Bertaudin.

M^{me} LUCRÈCE. — Non assurément. Que voulez-vous dire ?

CLÉANTE. — Tenez, lisez seulement ces deux ou trois lignes, et voyez si vous voulez marier votre fille à ce prix.

M^{me} LUCRÈCE. (*lisant*). — O ciel !

CLÉANTE. — Que dites-vous à cela, Monsieur Bertaudin. Il faut avouer que pour le coup la grace vous a furieusement manqué.

FINETTE. — Voyez ce que fait faire la délectation terrestre ! O nature corrompue !

M. BERTAUDIN. — Je dis, Monsieur... Je dis que ce n'est point le contract que j'ai voulu faire signer à Madame. Il faut que Monsieur le Notaire ait mal pris ma pensée¹.

M^{me} LUCRÈCE. — Eh bien, voilà peut-être l'explication du mystère.

LE NOTAIRE. — Que voulez-vous dire, Monsieur, que j'ai mal pris votre pensée ? Me prenez-vous pour un ignorant ? Croyez-vous que je ne sçais pas mon métier ? Je vous trouve plaisant. Oh ! vous avez beau me faire des signes.

M. BERTAUDIN. — Mais, Monsieur, faites donc réflexion...

¹ Bertaudin se contredit d'une façon flagrante, puisqu'il vient de déclarer qu'il a relu le contrat.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich bitte sie, Herr Magister, auf die Art überführen ¹wir ihn am besten.

SCHEINFROMM. — Nein, Madame! wir wollen die Sache lieber ein paar Tage aussetzen. Adieu ²!

FRAU GLAUBELEICHT. — Sehen sie, Herr Bruder ³!

WACKERMANN (*hält Scheinfromm zurücke*). — Nicht so, Herr Magister! ehe sie weggehen, müssen wir zuvor wissen, wie unsere Sache steht. Frau Schwester! haben sie denn das Ding nicht schon vor einer Viertel Stunde mercken können? Ein Wort wird ihnen Licht geben. Ist es ihre Meynung, dass sie sich, ihren Mann und ihre ältere Tochter aller Guter berauben wollen? Und es alles ihrer jüngsten Tochter zum Brautschatze ⁴ geben?

FRAU GLAUBELEICHT. — Nein! doch, was wollen sie sagen.

WACKERMANN. — Da, lesen sie selbst! Wollen sie ihre Tochter so verheyrathen?

FRAU GLAUBELEICHT (*liest*). — O! Himmel!

WACKERMANN. Was sagt er darzu, Herr Magister? Man muss gestehen, dass sie die Gnade bey diesem Contracte sehr verlassen hat.

CATHRINE. — Mein Gott! Was die irdische Lust nicht thun kan; O! verderbte Natur!

SCHEINFROMM. — Ich sage... Ich sage, dass es nicht derselbe Contract seyn muss. Der Herr Advocat muss sich versehen haben.

FRAU GLAUBELEICHT. — Nun, sehen Sie, Herr Bruder! das wirds seyn!

DER ADVOCAT. — Was wollen Sie, Herr Magister? Meynen sie, dass ich so dumm bin, dass ich nicht einmahl begreifen kan, was die Leute haben wollen? meynen sie dass ich nichts rechts gelernet habe? O! wincken sie mir immer, wie sie wollen.

SCHEINFROMM. — Aber bedencken Sie doch ..

¹ Dans l'acception de : « überzeugen », déjà relevée.

² Les formes cérémonieuses et élégantes de la politesse française disparaissent entièrement.

³ Il ne reste presque plus rien du texte original.

⁴ « Heiratsgut ».

LE NOTAIRE. — Je n'ai que faire de vos réflexions. Qui est-ce qui sait mieux que moi prendre l'esprit d'un contract, rédiger des conventions par écrit, dresser des clauses conformément aux ordonnances, suivant les us et coutumes des lieux, dans le stile propre et significatif, et donner à un acte passé entre des parties toute sa forme juridique?

M. BERTAUDIN. — Mais, Monsieur, ne sçavez-vous pas ?...

LE NOTAIRE. — Si, je le sçais ; et je sais, de plus, que je suis honnête homme, et que c'est vous qui m'avez dicté toutes les clauses du contract, et que vous l'avez ensuite lû et vérifié vous-même.

M^{me} LUCRÈCE. — O ciel ! En croirai-je mes oreilles et mes yeux ! Ecoutez : il me vient une idée pour nous accorder et vous convaincre tous du désintéressement de Monsieur Bertaudin. Comme ce n'est pas le bien qu'il a cherché dans ce mariage, il n'aura pas de peine à approuver ma pensée. Conservons ce contract dans son entier avec toutes ses clauses, et changeons seulement les noms. A la place d'Angélique et de la Bertaudinière, substituons les noms de Dorise et d'Eraste qui s'épouseront avec tous les biens ; et, au lieu de Dorise qui est deshéritée dans le contract, substituons le nom d'Angélique, et Monsieur de la Bertaudinière pourra encore l'épouser, s'il veut¹.

M. BERTAUDIN. — Mais, Madame, de cette façon-là Angélique n'aurait rien.

M^{me} LUCRÈCE. — Qu'importe ? Ce n'est pas un vil intérêt qui nous a servi de motif pour souhaiter ce mariage.

M. BERTAUDIN. — Vous voudriez que mon neveu épousât une fille deshéritée ?

M^{me} LUCRÈCE. — Songez, qu'après tout, elle ne manquera pas du nécessaire. Sa sœur en usera bien avec elle ; et je prévois que dans cette condition elle aura un grand avantage. Car, comme les biens de ce monde servent d'aliment à la cupidité terrestre, délivrée de cet obstacle, Angélique pourra se livrer toute entière aux mouve-

¹ On a peine à croire que Mme Lucrèce encore abusée, il y a peu de minutes, par la fourberie de M. Bertaudin, soit assez fine et ait l'esprit assez prompt, pour imaginer aussitôt la feinte, grâce à laquelle l'imposteur est définitivement démasqué.

DER ADVOCAT. — Das brauche ich nicht. Ich weiss wohl, wie man einen Contract macht; ich weiss aber auch, dass ich ehrlich bin und dass sie mir von Wort zu Wort die gantze Schrift in die Feder dictiret haben. Sie haben ihn ja noch überdem zweymahl durchgelesen.

FRAU GLAUBELEICHT. — O Himmel! soll ich das glauben? Hören sie, mir fällt was ein. Sie sollen alle von des Herrn Scheinfromms Redlichkeit überführet werden. Weil er bey dieser Heyrath den Eigennutz nicht suchet: so wird er mir wohl beypflichten¹. Wir wollen nur die Nahmen ändern. An statt Luischens und Herrn von Muckersdorff Nahmen setzen wir Dorchen und Liebmann hinein; und an statt der enterbten Dorchen wollen wir Luischen setzen, und denn kan sie der Herr von Muckersdorff noch kriegen.

SCHEINFROMM. — Aber denn wird Luischen nichts haben, Madame.

FRAU GLAUBELEICHT. — Was thuts? Sie suchen ja keinen Nutzen bey der Heyrath.

SCHEINFROMM. — So soll mein Vetter eine enterbte Tochter nehmen?

FRAU GLAUBELEICHT. — Es wird ihr deswegen nicht fehlen. Ihre Schwester wirds ihr nicht fehlen lassen. Sie sagen ohnedem, die Güter dieser Erden verhinderten die himmlischen Dinge; folglich werden die beyden Leute recht seelig seyn, wenn sie nicht einen Heller im Hause haben. Beliebt ihnen das nicht?

¹ Plus fort que « beistimmen ». — Accedere, assentiri, zu einem in Pflicht treten, sich einem pflichtlich verbinden.

mens de la grace et de la charité... Vous n'approuvez pas ce dessein ?

M. BERTAUDIN. — Non, Madame ; et je vois bien que vous n'avez pas assez de considération pour moi, pour que je doive souhaiter encore le mariage que nous avions projeté.

M^{me} LUCRÈCE. — De la considération pour vous, M. Bertaudin ! Ah ! je m'aperçois enfin que je n'en ai euë que trop. Le dessein que je viens de vous proposer n'étoit qu'une feinte pour vous donner occasion de découvrir le fond de vôtre cœur. Vous pouvez vous retirer désormais.

M. BERTAUDIN. — Oüi, Madame, je me retire, et je trouverai aisément de quoi me consoler de la perte de vos bonnes grâces.

FINETTE. — Monsieur de la Bertaudinière, voilà une belle matière d'Anagramme ! pia pia pia, glou glou glou.

CLÉANTE. — Taisez-vous, Finette ; le coupable est assez humilié, et l'autre n'a pas mérité de l'être¹.

LE NOTAIRE. — Au reste, Monsieur, je vous avertis que Monsieur Bertaudin ne le portera pas loin ; car le Commissaire du Quartier qui est de mes amis m'a dit en secret qu'il avoit ordre de l'arrêter au plus tard demain, pour avoir détourné à son profit des sommes considérables qu'il avoit reçûes pour faire des œuvres de charité².

CLÉANTE. — L'infame !

LE NOTAIRE. — N'ai-je plus rien à faire ici ?

CLÉANTE. — Non, Monsieur ; il suffira de revenir demain. Et vous, ma nièce, retirez-vous aussi un moment avec Finette, et vous reviendrez comme vous sçavez.

¹ Cléante est l'honnête homme auquel le sentiment qu'il a de sa dignité prescrit la modération comme un devoir.

² On pense à l'arrestation de Tartufe, au dénouement de la comédie de Molière.

SCHEINFROMM. — Nein, Madame! ich sehe wohl, sie haben keine Einsicht für mich, und ich begehre die Heyrath nicht mehr.

FRAU GLAUBELEICHT. — Einsicht vor sie? Ach ich habe ihr¹ nur gar zu viel gehabt! Ich machte diesen Vorschlag nur zum Scheine; damit ich ihre wahre Absicht entdecken möchte. Sie können nur gehen.

SCHEINFROMM. — Ja! ich gehe; ich werde mich über den Verlust ihrer Güte nicht zu Tode grämen.

CATHRINE. — Adieu! Herr von Muckersdorff! das ist eine schöne Materie zum Acrostichon: Pia, pia, pia! Glu, glu, glu, glu!

WACKERMANN. — Stille Cathrine! der schuldige ist genung bestraft; und der andere kan nichts dafür.

DER ADVOCAT. — Ich kan ihnen wohl so viel melden, dass Herr Scheinfromm nicht lange lauffen wird. Denn ich habs aus sichern Händen, dass er Morgen in Arrest soll gebracht werden; weil er mit den Salzburgischen Geldern² diebisch umgegangen ist.

WACKERMANN. — Der Schelm!

DER ADVOCAT. — Kan ich jetzo gehen?

WACKERMANN. — Ja! und kommen sie morgen wieder. Muhmchen und Cathrine gehen sie, wohin sie wissen, und kommen sie hernach wieder.

¹ Pour : ihrer.

² Cf. plus haut, p. 203, n° 1. Il s'agit des contributions pécuniaires consenties par les piétistes fortunés,

SCÈNE VIII

M^{me} LUCRÈCE, CLÉANTE

CLÉANTE. — Eh bien, ma sœur, connoissez-vous à présent M. Bertaudin et vos Messieurs?

M^{me} LUCRÈCE. — Voilà une aventure à laquelle je ne me serois jamais attendüe.

CLÉANTE. — Je le crois, parce qu'ayant comme vous avez de la droiture et de la piété, il n'a pas été difficile de vous séduire, par un faux extérieur de vertu et de vous remplir l'esprit de mille faux préjugés. Mais que cet exemple vous rende désormais plus précautionnée¹, et plaise à Dieu qu'il serve à vous détacher de cette malheureuse secte.

M^{me} LUCRÈCE. — Ah! mon frère, vous connoissez mal ce que vous appelez une secte. Ce sont des gens de bien, je vous assure.

CLÉANTE. — D'accord, si vous voulez. Car le plus grand nombre, sans doute, est de personnes séduites comme vous l'avez été, les unes par une fausse montre d'érudition, les autres par une fausse apparence de vertu, d'autres par une fausse compassion pour quelques brouillons que la Cour est obligée de punir. Mais si je pardonne à la plûpart de ceux qui se laissent séduire à cause de leur bonne foi et de leur ignorance, je vous avoüe que je ne puis excuser leur crédulité et leur aveuglement.

M^{me} LUCRÈCE. — Et pourquoi cela, mon frère?

CLÉANTE. — C'est que toute la conduite de ce parti porte des caractères si visibles de faction et de cabale, de partialité, de malignité et de révolte contre l'autorité spirituelle et temporelle, qu'il faut vouloir s'aveugler pour ne pas les appercevoir. Que des brouillons et des esprits inquiets, que des femmes joüeuses et coquettes,

³ « Prudente, avisée, mise en garde. » Cf. La Bruy., II : « Cette confiance le rend moins précautionné. » — Montes., *Lettres pers.*, 58 : « Il n'y a personne qui ne sorte de cette ville (Paris) plus précautionné qu'il n'y est entré. »

ACHTER AUFTRITT

FRAU GLAUBELEICHTIN, HERR WACKERMANN

WACKERMANN. — Nun! Frau Schwester! Kennen sie jetzo Herrn Scheinfromm und seine Kameraden?

FRAU GLAUBELEICHT. — Das hätte ich mir doch in Ewigkeit nicht eingebildet.

WACKERMANN. — Das glaube ich! Sie sind redlich; Sie haben ein gutes Hertz; sie sind Gottesfürchtig; deswegen war es sehr leicht, dass sie durch die Scheinheiligkeit dieser Leute konnten verführet werden. Gotte gebe nur, dass sie dieses Exempel behutsamer macht, und sie von dieser gottlosen Secte abzieht.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ach! Herr Bruder! es ist keine Secte. Es sind gewiss gute ehrliche Leute.

WACKERMANN. — Es mag drum seyn. Vielleicht sind die meisten unter ihnen eben so verführet worden als sie: Einige durch eine verstellte Gelehrsamkeit; andere durch einen falschen Schein der Tugend; andere durch eine falsche Liebe zu den abgeschmackten Schrifften¹. Doch denen, die sich durch ihre Redlichkeit oder Unwissenheit betrogen sehen, vergebe ichs; aber ihre Leichtgläubigkeit und Blindheit verzeihe ich ihnen nicht.

FRAU GLAUBELEICHT. — Warum nicht, Herr Bruder?

WACKERMANN. — Mein Gott! der Betrug, die Gleissnerey⁴, die Lust zur Sectirerey, die Bossheit, die Widerspenstigkeit gegen das geistliche und weltliche Regiment, ist bey den Leuten so sichtbar, dass man mit Fleiss² muss blind seyn wollen; wenn man es nichts sihet. Wie viel elende Schmiralien³, wie viel Heuchler, wie viel

¹ Mme G... ne pouvant traduire littéralement le trait de l'original sur « les brouillons que la cour est obligée de punir », puisque l'allusion avait un caractère trop spécifiquement français, elle a dû recourir au « Zurichten ». Mais l'équivalence qu'elle a imaginée est d'une singulière pauvreté.

² « Absichtlich ».

⁴ Voir plus haut, p. 133, n^o 1.

que des libertins sans mœurs et sans religion favorisent ce parti, comme, en effet, il y en a beaucoup, on en voit assez la raison. Mais que des gens dont le cœur est droit et les intentions pures, qui aiment l'Etat, la Religion et le Prince, ne voient pas le tort horrible qu'ils font par là à l'Eglise, à la tranquillité de l'Etat et à l'autorité du Prince, voilà ce que je ne comprends pas¹.

M^{me} LUCRÈCE. — Vous ne croiriez pas, mon frère, que les raisonnemens que je vous ai entendu faire tantôt m'ont un peu ébranlée, et que ce que je viens de découvrir m'ébranle encore davantage. Mais n'espérez pas me faire changer de sentimens en un jour. Car il me reste bien des difficultés.

CLÉANTE. — Je n'en doute pas, ma sœur ; mais veuillez seulement être instruite, et pour cela suspendez pour un temps vos préjugés, afin d'examiner les choses sincèrement et de bonne foi ; et je suis sûr que dans peu vous aurez honte d'avoir suivi une secte si méprisable. Mais, pour le présent, il s'agit d'autre chose. Vous avez fait une démarche dont mon frère, à son retour, n'aura pas lieu d'être satisfait.

M^{me} LUCRÈCE. — Il est vrai et je vous prie de m'aider à racommoder cette affaire.

CLÉANTE. — Rassûrez-vous, j'ai déjà fait vôtre paix.

M^{me} LUCRÈCE. — Comment donc !

CLÉANTE. — Mon frère est arrivé depuis quelques heures.

M^{me} LUCRÈCE. — Mon mari est de retour d'Espagne !

CLÉANTE. — Oui ; et s'il n'a point paru dans l'affaire qui vient de se passer, c'est qu'il a craint que les premiers mouvemens de sa

¹ Ainsi, ce que dénonce Bougeant, c'est ce qu'il appelle « l'esprit de faction » des jansénistes, l'opiniâtreté avec laquelle ils résistent aux pressions de l'autorité, tant spirituelle que temporelle. Il ne considère plus ici le jansénisme du point de vue religieux, mais du point de vue politique. A l'en croire, ce parti est composé de dupes, que mènent des « chefs de cabale ». Et dans la très curieuse préface du *Saint déniché ou la banqueroute des marchands de miracles*, il parlera de « ces factieux politiques, qui ne sont jansénistes, que parce qu'ils sont républicains » (1732).

verborgene Bösewichter, , wie viel liederliche Kerle, die weder Sitten noch Religion haben, wie viel leichtfertige und liederliche Weiber giebt es nicht unter ihnen ! Das begreiffe ich aber nicht, wie sich auch diejenigen Leute von ihnen können fangen lassen, welche eine gute redliche Absicht, ein aufrichtiges Gemüthe, eine Liebe zum Vaterland haben, welche Gott und ihrem Könige treu sind.

FRAU GLAUBELEICHT. — Herr Bruder, sie sagen mir was, welches, wie ich sie versichere, nebst allem, was sie mir gesagt haben, mich auf ganz andere Gedancken bringt¹. Doch können sie in einem Tage eine so grosse Veränderung nicht begehren : Denn in einigen Stücken bin ich noch zweifelhaft.

WACKERMANN. — Das glaube ich wohl. Nehmen sie sich aber nur einmahl die Mühe, und dencken unpartheyisch der Sache nach. Zu dem Ende müssen sie alle ihre Vorurtheile bey Seite setzen : So bin ich gewiss versichert, dass sie den ganzen Krahm verabscheuen werden, Jetzo kömmt es auf etwas anders an. Sie haben etwas gethan, damit mein Bruder bey seiner Zurückkunfft schlecht zufrieden seyn wird.

FRAU GLAUBELEICHT. — Das ist wahr. Ich ersuche sie um ihren Vorspruch bey ihm.

WACKERMANN. — Seyn sie getrost. Ich habe sie schon bey ihm ausgesöhnet.

FRAU GLAUBELEICHT. — Wie !

WACKERMANN. — Mein Bruder ist vor ein paar Stunden angekommen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Mein Mann ist wieder hier ?

WACKERMANN. — Ja ! Er hat mit Fleiss nicht bey dieser Sache mit zugegen seyn wollen ; aus Furcht, er möchte seinen Zorn nicht

¹ Même observation que p. 297, n° 1, au sujet de la mauvaise qualité du style.

colère ne lui fissent oublier les égards qu'il veut avoir toujours pour vous.

M^{me} LUCRÈCE. — Je vous ai trop d'obligations!

SCÈNE NEUVIÈME ET DERNIÈRE

GÉRONTE, M^{me} LUCRÈCE, CLÉANTE, DORISE, ANGÉLIQUE
ÉRASTE, FINETTE

M^{me} LUCRÈCE. — Ah! Monsieur, que j'ai de joye de vous revoir! Mais qu'elle est tempérée par la honte qui me reste de la faute que j'ai été sur le point de commettre!

GÉRONTE. — Assûrez-vous, Madame, par cet embrassement, d'un parfait oubli de tout le passé. Je ne veux pas même qu'il en soit parlé désormais; et puisque le délai du mariage d'Angélique avec Eraste a été l'occasion de tout le désordre, marions-les tout à l'heure. Le contract est tout dressé depuis deux ans, et nous le signerons demain tout à nôtre aise. Allons, donnez-vous la main, et fasse le Ciel que vous viviez toujours contens l'un de l'autre.

ÉRASTE. — Je l'espère, Monsieur; et j'ose encore vous assûrer que vous ne serez pas moins satisfait de mon respect et de ma reconnaissance.

DORISE. — Et moi, mon Père, vous me comptez donc pour rien!

GÉRONTE. — Non, certes. Je te marierai aussi quand tu voudras, et c'est ta faute si tu ne l'es pas déjà. Allons nous mettre à table.

FINETTE. — Adieu, Messieurs les Jansénistes. L'Inquisition nous est arrivée d'Espagne¹.

¹ Cette futée de Finette est chargée de dire le mot de la fin. Géronte revient d'Espagne et il en a rapporté l'Inquisition. Elle l'annonce à M. Bertaudin et implicitement, à ses amis, leur signifiant, par là même, que leur règne est fini, et que l'heure du châtiment a sonné.

genugsam bemeistern können : Und er ist gesonnen, seine Hochachtung für sie nicht fahren zu lassen.

FRAU GLAUBELEICHT. — Ich bin ihnen unendlich verbunden.

NEUNTER AUFTRITT

HERR GLAUBELEICHT, FRAU GLAUBELEICHTIN

JUNGFER LUISCHEN, JUNGFER DORCHEN, HERR WACKERMANN

CATHRINE UND HERR LIEBMANN

FRAU GLAUBELEICHT (*umarmet ihren Mann*). — Ach! ich heisse ihn tausendmahl willkommen! Aber ich bin auch wegen meines Fehlers gantz beschämt.

GLAUBELEICHT. — Sey sie bey dieser Umarmung einer völligen Vergebung versichert. Künftig will ich nicht einmahl davon reden hörin. Und weil die verzögerte Hochzeit der Luischen die grösste Verwirrung macht; so wollen wir sie noch heute vollziehen. Der Contract ist schon seitzwey Jahren fertig; wir dürffen ihn nur unterschreiben. Nun, liebe Kinder, gebt euch einander die Hände! Der Himmel segne euch in allen euren Vornehmen.

LIEBMANN. — Meine Liebe und mein Gehorsam gegen sie soll ewig dauern.

GLAUBELEICHT. — Und ich, lieber Papa? vergessen sie mich?

DORCHEN. — Nein! nein! ich will dich verheyrathen, sobald du nur willst. Es ist deine eigene Schuld, dass es nicht schon lange geschehen ist. Anjetzo wollen wir zu Tische gehen.

CATHRINE. — Gute Nacht, ihr Herren Scheinfromms und Hengeköpfe! Grüsset die Pietisterey im Fischbein-Rocke².

ENDE DER FÜNFTEN UND LETZTEN HANDLUNG

¹ Au sens de « bedürfen », déjà signalé. Son emploi est fréquent jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. — Il est probable, d'ailleurs, que Mme G... qui vient à peine de quitter Dantzick, au moment où elle écrit *die Pietisterey*, est encore très influencée par les tournures propres au parler de sa province.

² C'est à dire : « Messieurs les Piétistes, la « cagoterie en robe à paniers » n'existe plus; elle disparaît; vous pouvez la saluer comme on salue quelqu'un qui s'en va pour toujours! Les femmes n'adhèrent plus à vos doctrines; elles sont guéries de leur passager engouement pour elles. »

BIBLIOGRAPHIE

I. — LE P. BOUGEANT ET LA FEMME DOCTEUR. — LE JANSÉNISME

Nouvelles Ecclésiastiques, pour servir à l'histoire de la Constitution « Unigenitus », de 1713 à 1793.

Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des beaux-arts, depuis janvier 1701 jusqu'à décembre 1767. Paris et Trévoux (les *Mémoires de Trévoux*).

Journal de l'avocat Barbier ou Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763) (éd. Charpentier, 8 vol.).

DOMINIQUE DE COLONIA (P.), *Bibliothèque janséniste ou Catalogue des principaux livres jansénistes*, 1722, in 12.

LABBE, *Bibliotheca anti-janseniana sive Catalogus piorum eruditorumque scriptorum, qui..., etc.*, Parisiis, 1654.

SOMMERVOGEL (C.), *Bibl. de la Compagnie de Jésus* (Bruxelles, 1890, in-4°).

POIDEBARD, *Correspondance littéraire et anecdotique entre M. de Saint-Fonds et le président Dugas (1711-1739)*, 2 vol. in-8°, 1900, Lyon.

BOYSSE (Ernest), *Le théâtre des Jésuites* (Paris, Vaton, 1880, in-8°)

SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, 5 vol. (Paris, 1840-1848).

LE ROY (Albert), *La France et Rome (1700-1715)* (Paris, Perrin, 1891).

LATREILLE (C.), *La petite Eglise de Lyon.* Lyon, Lardanchet, 1911.

II. — GOTTSCHED

HETTNER, *Gesch. der Litteratur im XVIII, Jahrh* (B. III, 50-58).

DANZEL (Th.-W.), *Gottsched und seine Zeit* (Leipzig, 1855).

WANIECK (G.), *Gottsched und die deutsche Litteratur seiner Zeit* (Leipzig, 1897).

KRAUSE (Gottl.) *Gottsched und Flottwell (die Begründer der Deutschen Gesellschaft in Königsberg)* (Leipzig, 1893).

BERNAYS, Article « GOTTSCHED », dans « *Allgemeine deutsche Biographie* ».

BELOUIN, *De Gottsched à Lessing; étude sur les commencements du théâtre allemand (de 1724 à 1760)* (Paris, 1909).

III. — M^{me} GOTTSCHED ET DIE PIETISTEREI IM FISCHBEINROCKE

Die Lustspiele der Gottschedin (von Alb. Köster und R. Buchwald hgg., Leipziger Bibliophilen-Abend (1908-1909).

Briefe der Frau Louise-Adelgunde-Victoria Gottsched, gebohrene Kulmus, mit einem Vorbericht von D.-H. von Runckel, bey J.-J. Kanter (Königsberg und Leipzig, 1771).

GOTTSCHED, *Der Frau L.-A.-V. Gottschedin sämtliche kleinere Gedichte nebst dem Ihr gestifteten Ehrenmaale und Ihrem Leben* (Leipzig, 1763).

Das Neueste aus der anmuthigen Gelehrsamkeit (Leipzig, 1762).

Nöthiger Vorrat zur Gerichte der dramatischen Dichtkunst oder Verzeichniss aller Deutschen Trauer-Lust-und Schauspiele, die im Druck erschienen, von 1450 bis zur Hälfte des jetzigen Jahrhunderts, gesammelt von J.-Ch. Gottsched (Leipzig, 1757).

HAGEN (A.), Ueber L.-A.-V. Gottsched, gebohrene Kulmus (*Neue Preussische Provinzial-Blätter*) (Königsberg, 1847, B. III).

Blätter für litterarische Unterhaltung (Leipzig, 1847, B. II, p. 1191).

GREIZENACH, *Zur Entstehungsgeschichte des neueren deutschen Lustspiels* (Halle, Niemeyer, 1879).

ELLINGER (E.), Der Einfluss des Tartuffe auf die Pietisterei der Frau Gottsched und deren Vorbild (*Archiv für Literaturgesch.* hgg. von Sch. von Carolsfeld, Leipzig XIII, p. 444 ff.).

SCHLENTHER (P.), *Frau Gottsched u. das bürgerliche Schauspiel* (Berlin, 1887).

EHRRHARD (A.), *Les Comédies de Molière en Allemagne. Le théâtre et la Société* (Paris, 1888).

BUCHWALD (R.), Frau Gottsched (*Deutsche Rundschau*, septembre 1911).

IV. — L'HISTOIRE ET LES MŒURS

- LAMPRECHT (K.), *Deutsche Geschichte*, VII (126-176).
 SCHMIDT (Julian), *Geschichte des geistigen Lebens, von Leibnitz bis auf Lessing's Tod*, Leipzig, 1862.
 BIEDERMANN (K.), *Deutschland : geistige, sittliche und gesellige Zustände im XVIII. Jahrh.* (2 Bde, Leipzig, 1858).
 LÖSCHIN (G.), *Geschichte Danzigs von der ältesten bis zur neuesten Zeit* (Danzig, 1822).
 ARMSTEDT (R.), *Geschichte der Königlich-Haupt und Residenzstadt Königsberg i. P.* (Stuttgart, 1899).

V. — LE PIÉTISME

- SACHSSE (E.), *Ursprung und Wesen des Pietismus* (Wiesbaden, 1884).
 RITSCHL (Alb.), *Geschichte des Pietismus* (3 Bde, Bonn, 1884).
 HOSSBACH (W.), *Ph.-J. Spener und seine Zeit* (Berlin, 1828).
 GRÜNBERG (P.), *Ph.-Jakob Spener* (3 Bde, Göttingen, 1893).
 KRAMER, *Die Stiftungen A.-H. Franckes in Halle* (1863).
 KOLB, *Die Anfänge des Pietismus und Separatismus in Württemberg* (Stuttgart, 1902).
 HEPPE (H.), *Geschichte des Pietismus und der Mystik in der reformirten Kirche, namentlich der Niederlande* (Leiden, 1879).
 FÖRSTEMANN, *Die niederdeutsche Mundart von Danzig* (Berlin, 1850).
 SCHNAASE, *Geschichte der evangelischen Kirche Danzigs* (Danzig, 1863).
 BENNO ERDMANN, *Martin Knutzen und seine Zeit* (Königsberg, 1876).

Vu, le 26 mars 1912,

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES
 DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

LE VICE-RECTEUR
 DE L'ACADÉMIE DE PARIS,

L. LIARD,

